ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES,

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVÉRÉ, DANS LES PAYS OÙ LES VOYAGEURS ONT PÉNÉTRÉ ; LES MOEURS DES HABITANS, LA RELIGION, LES USAGES, SCIENCES ET ARTS, COMMERCE ET MANUFACTURES ;

PAR J.-F. LAHARPE.

NOUVELLE ÉDITION,

ORNÉE DE SOIXANTE VIGNETTES ET D'UN ATLAS IN-4°.

TOME VINGT-DEUXIÈME.



PARIS,

RAYMOND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE LA BIBLIOTHÉQUE, N°. 4.

1822.



ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

CINQUIÈME PARTIE.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET DANS LE GRAND OCÉAN.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE VIII.

Quiros.

Les historiens espagnols ne sont pas d'accord sur l'objet du voyage de Quiros. Les uns ont supposé que Philippe III avait eu l'intention de faire tenter la route de l'Amérique en Espagne par les Indes orientales, pour arriver par cette voie aux îles à épiceries, et de faire

reconnaître entre la Nouvelle-Guinée et la Chine d'autres îles auxquelles une tradition, dont on ignorait l'origine, attribuait de grandes richesses. D'autres ont présumé, et cette opinion est la plus vraisemblable, que, le dernier voyage de Mendaña ayant donné une grande idée de la fertilité de l'île Santa-Cruz, et l'espérance de pouvoir soumettre ses habitans, on se proposait d'y former un établissement, un point d'appui et de relâche d'où l'on fût plus à portée de pousser les découvertes au sud, et de poursuivre la recherche de ce continent austral dont Quiros garantissait l'existence.

Quiros était persuadé qu'il restait un nouveau monde à découvrir, et que le fruit des découvertes surpasserait de beaucoup les espérances que l'on en pouvait concevoir. Il présenta à ce sujet deux mémoires au vice-roi du Pérou, qui lui répondit que sa demande excédait les limites de son autorité; mais en même temps il lui conseilla d'aller en Espagne pour y faire valoir les motifs sur lesquels il fondait son projet, et le chargea de lettres qui l'appuyaient fortement. Quiros obtint le consentement de la cour; et, muni des pouvoirs nécessaires, il retourna au Pérou, fit construire deux vaisseaux les plus solides et les plus forts en artillerie que l'on eût encore vus dans ces mers, ainsi qu'une corvette, et le 21 décembre 1605, il partit du Callao. Il dirigea sa route à l'ouest-sud-ouest jusqu'à mille lieues de la côte du Pérou, sans voir aucune terre.

A cette distance, et par 25° sud, il découvrit, le 26 janvier 1606, une petite île rase, presque à fleur d'eau, qui parut avoir quatre lieues de circuit. Ce n'était proprement qu'un plateau de sable, sur lequel s'élevaient quelques cocotiers et d'autres arbres épars. On ne trouva point de fond près de ses côtes qui n'offraient aucun mouillage. On jugea qu'elle ne pouvait être habitée. On la nomma *la Incarnation*.

On fit route à l'ouest, on essuya des grains durant deux jours; le troisième, au lever du soleil, on vit une île que des bandes d'oiseaux avaient annoncée la veille. Elle parut avoir douze lieues de circuit; elle était haute, plate et unie. La difficulté d'y aborder empêcha Quiros de s'y arrêter. Il la nomma *San-Juan-Baptista*.

Le 4 février, après une violente tempête, on reconnut une île de trente lieues de tour, environnée d'un récif de corail; le milieu était occupé par une grande lagune. On n'y aperçut ni port ni place propre à un embarquement, et l'on ne trouva point de fond à ses approches. Elle reçut le nom de *Sant-Elmo*.

Le lendemain, on en reconnut quatre semblables, qui furent nommées *las quatro Coronadas*, et on s'en éloigna pour en joindre une que l'on voyait à quatre lieues dans l'ouest-nord-ouest, et qui paraissait avoir dix lieues de circuit. Elle fut nommée *San-Miguel;* elle était inabordable, de même que *la Conversion*

de San-Pablo (la Conversion de saint Paul), éloignée d'une demi-journée de navigation ; et quatre journées plus loin, le 9 février, on en vit une autre dont on ne chercha pas à s'approcher, et qui reçut le nom de *la Decena* (la Dizaine), parce que c'était la dixième qu'on découvrait. On a lieu de penser que cette île est *l'Osnabrück* de Wallis, *le Boudoir* de Bougainville, *la Maitéa* de Cook.

Le capitaine Carteret suppose que ces îles du duc de Glocester pourraient être quelques-unes des îles vues par Quiros.

On eut de la pluie tout le jour et toute la nuit ; et le lendemain 10 février, à la grande satisfaction de Quiros et de la flotte, le matelot de vigie au grand mât, cria : Terre de l'avant ! Leur joie s'accrut quand ils virent des colonnes de fumée s'élever de toutes les parties de l'île, ce qui annonçait qu'elle était habitée. On ne put trouver de port le long de la côte du nord. La corvette trouva fond près du rivage, et quarante hommes armés s'approchèrent de terre dans des canots armés. Les Espagnols virent une centaine d'Indiens qui les invitaient par des signes d'amitié à descendre pour venir les joindre; mais le débarquement était impraticable. Les vagues brisaient avec tant de fureur contre les rochers qui bordent l'île, et forment une digue en avant de la terre que tous leurs efforts furent insuffisans. La corvette n'était pas même en sûreté ; mouillée sur un fond de roches, sans abri, elle se trouvait exposée à

chasser sur ses ancres par le premier coup de vent.

Les Espagnols se voyaient forcés de renoncer au débarquement avec d'autant plus de regrets que la flotte commençait à manquer d'eau; ils étaient déterminés à retourner tristement à bord, lorsque François Ponce, jeune matelot plein d'audace et de feu, bravant le danger, et se sacrifiant généreusement pour l'honneur de l'expédition et le salut de ses compagnons, se déshabille, se jette à la mer, et nage vers les rochers. Les insulaires, émus par cet acte de courage, se mettent à l'eau pour venir à son secours, le prennent dans leurs bras, le baisent sur le front, enfin le comblent de caresses que sa reconnaissance leur prodigue en retour. Plusieurs Espagnols, que son exemple anime, s'élancent dans la mer, et, franchissant les lames, sont reçus par les insulaires avec les mêmes marques de sensibilité et d'affection.

Ces braves sauvages étaient tous armés; les uns portaient des lances de vingt-cinq à trente palmes de longueur, d'autres des espèces de sabres, et quelques-uns de fortes masses. Toutes ces armes étaient de bois. Ces insulaires n'avaient aucun vêtement. Leur peau était basanée, leur corps bien proportionné, leur taille élevée. Leurs habitations étaient éparses sans ordre sur le bord de la mer, au milieu des cocotiers, des bananiers, et des autres arbres qui abondent dans l'île, et dont les fruits, avec le produit de

la pêche, fournissent à la subsistance de ses habitans.

Les Espagnols firent signe aux Indiens d'aller avec eux aux vaisseaux, où ils recevraient des présens; mais voyant qu'ils ne pouvaient le leur persuader et que la nuit s'approchait, ils rejoignirent leurs bateaux à la nage; quelques Indiens les y suivirent et furent traités avec les témoignages d'amitié dus à leur générosité, et qu'on appuya de présens; néanmoins on ne put jamais les décider à se rendre à bord de la corvette; ils se remirent à la nage pour regagner la terre.

Les vaisseaux éprouvèrent pendant la nuit une forte dérive; le 11 au matin, les Espagnols s'aperçurent avec chagrin qu'ils se trouvaient à huit lieues de l'endroit vis-à-vis duquel ils étaient la veille. Mais on était toujours à vue de la terre, et l'on ne pouvait douter qu'elle ne fût la continuation de l'île dont les habitans s'étaient montrés si hospitaliers. On espérait pouvoir s'y procurer de l'eau, et en conséquence Quiros expédia les chaloupes à la recherche d'une rivière. Comme l'aspect de l'île n'offrait aucun mouillage, les vaisseaux se tinrent bord sur bord. La lame brisait à la côte avec tant d'impétuosité, qu'on ne pouvait tenter d'aborder aux rochers sans risquer la perte des bateaux et des hommes. Les matelots se mirent à l'eau, et après bien des efforts parvinrent à porter et établir les embarcations sur le sommet des rochers qui restent à sec de basse mer.

A quelques pas du rivage, les Espagnols visitèrent deux petits bois plantés de palmiers, de cocotiers et d'autres arbres utiles; mais leurs recherches pour trouver des sources d'eau douce furent infructueuses. Le bois était si touffu, qu'il fallait couper ou écarter les branches pour se frayer un chemin.

Ils trouvèrent dans ce bois un espace circulaire entouré d'une enceinte en pierre; d'un côté de grosses pierres appuyées contre un arbre s'élevaient en forme d'autel qu'ombrageaient des branches de palmier. S'imaginant que c'était un temple consacré au prince des ténèbres, un saint zèle les anima, et, dans les transports de leur ardeur religieuse, ils coupèrent un arbre et plantèrent une croix au milieu de l'enceinte.

Sortis de ce bois, ils en rencontrèrent un autre, et arrivèrent ensuite à une petite prairie dont le terrain était humide. Ils y creusèrent des puits. L'eau en était saumâtre. Heureusement ils eurent la facilité de se procurer une ample provision de cocos : ils s'en nourrirent et s'en désaltérèrent à discrétion; et chacun se chargea de ce qu'il en put porter pour en faire part à leurs compagnons qui étaient restés à bord de la flotte. Ils marchèrent l'espace d'une demi-lieue pour regagner le rivage où ils avaient abordé ; ils eurent dans le trajet de l'eau jusqu'aux genoux, parce que la mer venant du large avec impétuosité, après avoir franchi les rochers qui précèdent l'île, se répand

le long des bords et parvient jusqu'au pied des petites montagnes; et au moment où elle est la plus haute, elle communique et se confond avec la mer de l'autre côté de l'île, par un canal peu profond et sablonneux, qui sépare les deux petits bois que les Espagnols avaient visités.

L'embarras des Espagnols se renouvela quand ils se présentèrent pour se rembarquer avec leurs charges de cocos et leurs armes; il devenait impossible de gagner à la nage les chaloupes. Mais Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui se dévouent pour la gloire de son nom, fit découvrir, quand on s'y attendait le moins, un passage étroit entre les rochers qui bordent l'île : les chaloupes y entrèrent, et accostèrent la terre de si près, que tout le monde put s'embarquer à pied sec.

Ils ramenèrent avec eux une vieille femme qu'ils avaient trouvée dans les bois, et qui ne fit aucune difficulté de les suivre à bord des vaisseaux, où elle fut fêtée, habillée, bien traitée, et accepta avec l'air de la satisfaction et de la gaieté tout ce qui lui fut offert en présent.

Les bateaux furent renvoyés à terre. La vieille insulaire servit de guide aux Espagnols; elle leur indiqua par signes que de l'autre côté de l'île ils trouveraient des habitans : ils la suivirent. Ils furent bientôt rendus à la plage opposée, et en y arrivant ils virent venir de la mer cinq ou six pirogues portant des voiles taillées comme les voiles latines, et tissues de

feuilles de palmier. A la vue des Européens, les embarcations firent route sur l'île; les Indiens qui les montaient s'élancèrent à terre, y halèrent leurs pirogues, et vinrent à la rencontre des Espagnols. Dès qu'il eurent aperçu la vieille Indienne, ils coururent à elle, ils l'embrassèrent et ne pouvaient se lasser d'admirer ses vêtemens. Ils embrassèrent aussi les Espagnols et les comblèrent de marques d'affection. On leur demanda par signes de faire connaître qui d'entre eux était le chef : ils indiquèrent un homme d'une taille élevée, de bonne mine, ayant l'air robuste, une large carrure, les membres forts et bien proportionnés, tous les muscles fortement prononcés, et portant sur la tête une espèce de couronne faite de petites plumes noires, si déliées et si souples, qu'on les eût prises pour de la soie. Une chevelure blonde, à demi bouclée, descendait jusqu'au milieu de sa taille, et excitait l'admiration des Espagnols, qui, ne se persuadant pas qu'un homme dont le visage était couleur de cuivre bronzé pût avoir des cheveux d'un blond si délicat, aimèrent mieux croire qu'il était marié, et qu'il portait les cheveux de sa femme. Ils l'engagèrent à se rendre à bord de la capitane; plusieurs insulaires s'embarquèrent avec lui dans la chaloupe; mais à peine eut-on poussé au large, que, craignant sans doute quelque perfidie de la part des Espagnols, ils se jetèrent à l'eau, et regagnèrent la terre à la nage. Leur chef voulut les suivre; on le retint; il devint

furieux ; on eut beaucoup de peine à le contenir. La chaloupe, forçant de rames, arriva bientôt à la capitane. On s'efforça inutilement de persuader au roi de monter à bord. Quiros, voyant son obstination, défendit d'user de contrainte envers lui : il lui fit servir à manger dans le bateau, lui fit donner des habits, et y ajouta d'autres présens. Ensuite on se hâta de le reconduire à terre, parce qu'on craignait avec raison que les insulaires, irrités de l'enlèvement de leur chef, ne s'en vengeassent sur les Espagnols qui étaient restés sur l'île. Son retour devenait nécessaire pour le salut de ceux-ci. Déjà ils se trouvaient entourés par une centaine d'Indiens dont la colère s'apaisa dès qu'ils virent revenir leur chef. Ce roi sauta lestement à terre, et embrassa ses compatriotes en versant des larmes de joie ; il les informa du bon accueil qu'il avait reçu du chef de ces étrangers, et les assura qu'ils n'avaient que des intentions pacifiques. La bonne intelligence fut bientôt rétablie, et en signe de réconciliation, de paix et d'amitié, le chef des insulaires, détachant de sa tête sa couronne de plumes, en témoignant par signes qu'il ne possédait rien de plus précieux, en fit présent à l'officier qui commandait les canots.

Alors les Espagnols, s'étant rapprochés du rivage avec les Indiens, qui venaient rejoindre leurs pirogues, apprirent d'eux qu'ils n'étaient pas habitans de l'île, et qu'ils appartenaient à une autre terre où ils allaient se rendre. Les

Espagnols en conclurent qu'ils trouveraient une grande terre sur leur route ; et, en signe de réjouissance, ils firent une salve de mousqueterie qui effraya beaucoup les insulaires. Ils regagnèrent ensuite leurs vaisseaux. Cette île fut nommée *la Sagittaria* (la Sagittaire). Tout porte à croire que c'est l'île de Taïti, si célèbre dans les relations modernes.

Quiros partit de la Sagittaria le 12 février, et le 14 il découvrit *la Fugitiva ;* mais il ne chercha pas à y aborder, parce que la flotte était trop sous le vent; il en fut de même de *la isla del Peregrino* (l'île du Pèlerin), à une journée de la précédente.

Le 21, on aperçut une terre de l'avant. La corvette fut détachée pour l'aller reconnaître. Elle mouilla à la côte dans un mauvais port, où la flotte ne pouvait ancrer avec sûreté. Cette île, qui fut nommée *San-Bernardo*, est extrêmement rase, et son milieu est occupé par une lagune d'eau salée, comme on en avait vu dans quelques-unes de celles qui avaient été découvertes. Les chaloupes furent envoyées à terre dans l'espérance de s'y procurer de l'eau. Toutes les recherches furent inutiles. On y trouva seulement des cocotiers en grande quantité. Le poisson qui abondait à la côte, et les oiseaux prodigieusement nombreux, se laissèrent prendre à la main. Elle parut n'avoir que ces volatiles pour habitans. Son circuit est à peu près de dix lieues.

En quittant cette île, on continua la route à

l'ouest pendant sept jours. Le 2 mars, on eut connaissance d'une île de six lieues de tour, dont les abords ne présentèrent qu'un mauvais mouillage. La corvette, qui serrait le rivage de très-près, découvrit une bourgade dont les maisons étaient bâties à l'ombre des cocotiers. Il en sortit une centaine d'Indiens qui accoururent sur la plage. C'étaient de beaux hommes, d'une taille élevée, et les plus blancs qu'on eût encore vus dans le voyage; mais ils se montrèrent peu traitables. Ils avaient un grand nombre de petites pirogues. Elles sont faites d'un seul tronc d'arbre, et ne contiennent que trois ou quatre hommes. Les Indiens les lancèrent à la mer, et ramèrent vers les vaisseaux; tous étaient armés de lances; ils les brandissaient d'un air qui montrait assez que leurs dispositions n'étaient nullement pacifiques. On leur jeta des pièces d'étoffes, en les invitant par des signes d'amitié à monter à bord; ils prirent ce qu'on leur avait jeté, et s'éloignèrent. Une pirogue très-étroite, montée par un seul Indien, s'approcha de la capitane. L'Indien portait un bonnet et un corset écarlate, tissus de feuilles de palmier. Son air audacieux frappa les Espagnols qui étaient dans la galerie; il faisait des cris et des gestes comme un furieux, agitant ses bras et ses jambes. Tout à coup prenant sa lance à deux mains, il la jeta de toute sa force contre les Espagnols, puis se retira précipitamment. Il fut heureux pour lui que dans ce moment les Espagnols

n'eussent pas d'arquebuse prête à tirer ; on le menaça de la voix, ce qui ne l'empêcha pas de revenir à la charge.

Quiros, qui était sur le pont, s'efforçait de gagner la bienveillance des Indiens par des présens et des marques d'amitié, et les invitait à monter à bord. Informé de ce qui se passait à l'arrière, il y alla. L'intrépidité de l'Indien l'étonna. Un coup de mousquet tiré en l'air ne put intimider cet insulaire. Il n'en parut que plus arrogant, et s'approcha de très-près pour porter un coup plus sûr. Mais, au moment où il voulait lancer sa pique, un coup de feu l'étendit sans vie.

A l'instant, soixante Espagnols descendirent dans les canots pour dégager la corvette que les Indiens entouraient. Ceux-ci essayèrent d'abord de la couler à fond, ensuite ils attachèrent à son avant une corde, que d'autres Indiens restés à terre tiraient de toutes leurs forces. La mousqueterie des canots les fit renoncer à leur tentative. Ils sautèrent dans la mer, et regagnèrent le rivage dans le plus grand désordre. Les canots, ne voyant point d'endroit propre au débarquement, revinrent à bord. La corvette se rapprocha de l'île, et les ordres furent donnés pour descendre à terre le lendemain, afin d'y faire du bois et de l'eau.

Les chaloupes n'abordèrent qu'avec beaucoup de peine ; mais cet obstacle de la nature ne fut pas le plus difficile à vaincre. A l'instant

où les Espagnols mettaient pied à terre, cent cinquante Indiens coururent à eux lances baissées. Une décharge de mousqueterie les fit fuir plus vite qu'ils n'étaient venus. Les Espagnols, descendus à terre, marchèrent en bon ordre vers un village, d'où l'on vit sortir une douzaine de vieillards portant des torches de bois résineux allumées; c'est parmi eux un signe de paix. Ils firent entendre que les autres s'étaient enfuis dans un bois voisin, où ils avaient déjà caché leurs femmes et leurs enfans, près d'une lagune d'eau salée que la mer inonde pendant le flux.

Un Indien fit, en cet endroit, une action vraiment héroïque. A la vue des Espagnols, il sortit du bois, s'avança pour charger sur ses épaules un autre Indien blessé, et se hâta de fuir avec ce fardeau. Cet exemple de courage et d'amitié fut admiré des Espagnols. Cependant les vieillards tremblans étaient prosternés aux pieds des Espagnols avec leurs torches et des rameaux verts. L'un d'eux, remarquable par sa taille et sa belle figure, présenta un de ces rameaux aux Espagnols. Torrès, qui les commandait, fit signe à celui des vieillards qui paraissait le plus dispos de conduire la troupe du côté où il y avait de l'eau, et en même temps lui présenta un habit de taffetas qu'il accepta avec des marques de contentement. Le vieillard se mit aussitôt en marche, et fut suivi de Torrès avec quinze hommes; les autres restèrent dans le village. Les Espagnols éprouvèrent une

joie bien vive à la vue d'un large ruisseau ; mais quel fut leur chagrin d'en trouver l'eau saumâtre ? Ils rencontrèrent en ce lieu un Indien qui avait une écale de coco pleine d'eau fraîche; on lui demanda où il l'avait prise ; il fit entendre que c'était au delà de la lagune. Torrès détacha sept soldats avec l'insulaire pour aller reconnaître la source.

Les Indiens, qui s'étaient retirés du côté de la lagune, voyant venir les Espagnols, s'avancèrent au-devant d'eux en leur faisant des signes d'amitié, surtout les femmes : elles étaient d'une rare beauté, mais la fraîcheur et l'éclat de leur teint frappa surtout les Espagnols. Elles étaient vêtues de nattes de palmier très-fines, qui leur tombaient depuis les hanches jusqu'aux pieds ; une autre leur couvrait les épaules et descendait à la ceinture.

Les Espagnols arrivèrent avec leur guide à la source d'eau douce, dont le filet était si petit, qu'il ne pouvait suffire aux besoins de la flotte ; ils informèrent de ces particularités Torrès, qui dépêcha un soldat à la troupe restée sur le rivage pour qu'elle en instruisît le général. Ce soldat, qui n'était armé que de son épée, fut attaqué en chemin par une dizaine d'insulaires armés de bâtons et de pieux pointus et durcis au feu. Le soldat, sans se laisser intimider, mit l'épée à la main, et, tout en se défendant bravement, appela ses compatriotes à son secours. Les Espagnols, attirés par ses cris, firent feu sur les Indiens, en tuèrent cinq,

d'autres furent blessés et prirent la fuite. Un de ceux qui périt fit des prodiges de valeur. Nu et armé seulement d'un bâton, il se défendit long-temps contre vingt Espagnols qui l'attaquaient à coups de sabre. Il maniait son bâton avec tant d'adresse et de force, qu'aucun soldat n'osait l'approcher ; il blessa plusieurs Espagnols malgré leurs boucliers. Enfin, épuisé de fatigue, accablé par le nombre, percé de coups, il ne cessa de se défendre qu'en tombant raide mort, laissant les Espagnols dans l'admiration de son courage et dans le regret d'avoir ôté la vie à un homme qui combattait si vaillamment. Réunis en corps, ils s'avancèrent vers la première retraite des Indiens pour tirer d'eux des provisions ; tous avaient pris la fuite. On n'aperçut qu'un vieillard qui s'éloignait avec sa femme. On se mit à leur poursuite. L'homme, voyant qu'il lui était impossible d'échapper, fit cacher sa femme dans un bois voisin. On l'atteignit, et on l'emmena dans l'espérance de tirer de lui quelques éclaircissemens sur le pays. Alors la femme arriva, et fit entendre qu'elle aimait mieux mourir avec son mari que de se sauver seule. Ce trait de générosité toucha les Espagnols ; ils remirent les deux époux en liberté, et retournèrent à leurs embarcations.

La mer brisait sur le rivage avec tant de violence, que les Espagnols ne purent se rembarquer qu'avec beaucoup de peine. Le canot de l'amirante chavira; ceux qui étaient dedans

se jetèrent à la nage. Ce ne fut qu'avec des peines extrêmes qu'on parvint à le retourner. Il fallut laisser à terre les fruits, les nattes et divers objets que l'on avait pris dans les maisons des Indiens. Tout ce que l'on put faire fut de sauver les armes. Cette île, que l'on abandonna, parce que l'on n'y trouva ni mouillage commode ni eau fraîche, fut nommée *isla de la Gente hermosa* (île de la belle Nation). Quiros, dans un de ses mémoires, la nomme *isla de Monterey*, nom du vice-roi du Mexique.

On fit voile ensuite pour gagner l'île Santa-Cruz, dont on connaissait les ressources. Après trente-trois jours de navigation, l'on découvrit le 7 avril dans le nord-ouest, une terre haute et noire qui avait l'apparence d'un volcan. L'on n'y put aborder que le 9, et, pour parvenir à la côte, les canots furent obligés de passer au milieu de plusieurs petites îles, qui de loin semblent n'en former qu'une seule. Elles sont situées à la partie orientale de la grande île, dont elles sont assez éloignées pour laisser un canal qui peut recevoir des vaisseaux. C'est dans ce port que la flotte mouilla par vingt-cinq brasses d'eau. On vit plusieurs maisons entre les arbres et le long du rivage.

Les canots arrivés à la côte trouvèrent des ruisseaux d'eau douce, des plantations de bananiers, de cocotiers, d'autres palmiers, de cannes à sucre, et de diverses racines bonnes à manger. Ils se hâtèrent de porter ces nou-

velles agréables aux vaisseaux. Le lendemain, soixante hommes allèrent à terre. A quelque distance des vaisseaux, ils découvrirent en dedans des récifs un îlot qui ne s'élevait pas à plus de cinq ou six pieds au-dessus du niveau de la mer; il était formé de pierres de corail, et paraissait être l'ouvrage des hommes. On y compta soixante-dix maisons couvertes de feuilles de palmiers, et tapissées de nattes dans l'intérieur. On sut ensuite que c'était un fort où les Indiens se retiraient quand ils étaient attaqués par les habitans des îles voisines, chez lesquels, à leur tour, ils portaient la guerre dans leurs grandes et fortes pirogues avec lesquelles ils pouvaient, en toute sûreté, se risquer en pleine mer.

En approchant du fort, les Espagnols aperçurent près de la côte, des Indiens dans leurs pirogues; aussitôt ils se mirent sur la défensive. Les insulaires, qui n'avaient que des intentions pacifiques, se jetèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture pour gagner plus promptement la terre, et s'avancèrent vers les Espagnols en leur faisant des démonstrations d'amitié, et, montrant le fort, ils les invitaient à les y suivre. Les Espagnols, de leur côté, craignant qu'un si grand nombre d'hommes robustes ne vinssent à bout de couler les canots à fond, si la fantaisie leur en prenait, se rapprochèrent du rivage, et leur firent signe de s'éloigner. Alors les Indiens se retirèrent, les uns vers le fort, les autres vers les îles. Les Espagnols demandè-

rent par leurs signaux des renforts à la flotte, et quand ils se virent en force, ils marchèrent vers le village, en bon ordre et avec précaution, pour ne pas tomber dans une embuscade, car tous les Indiens avaient disparu. Ne rencontrant personne, ils retournèrent au rivage, et élevèrent en l'air un linge blanc en signe de paix. Les Indiens, qui semblaient n'attendre que cette invitation pour se rapprocher du fort, y arrivèrent d'un air de gaieté. Leur chef, armé d'un arc et d'un carquois, présenta une branche de palmier à Torrès, et l'embrassa affectueusement. Ses compagnons imitèrent son exemple. Les Espagnols étaient ravis de trouver ces dispositions amicales chez les habitans d'un pays où l'on trouvait du bois, de l'eau et des provisions dont ils avaient un besoin si pressant.

Deux vieillards survenus dans ces entrefaites laissèrent leurs armes dans leurs pirogues, et, se tenant par la main, vinrent saluer les Espagnols d'un air de satisfaction. On comprit par leurs gestes que l'un des deux était le père de leur chef, nommé Taliquem. Les insulaires regardaient avec curiosité les armes et les habits des Espagnols, qui à leur tour admiraient le belle taille, la force et l'agilité de ces Indiens. Tous demeuraient paisibles; bientôt le chef les dispersa, ne conservant auprès de lui que deux insulaires et son fils pour la garde du fort.

Les Espagnols, se voyant en sûreté, songèrent à se reposer après tant de fatigues. On

posa deux corps de garde, l'un sur le rivage, l'autre sur une place dans le milieu du fort. Le reste de la troupe mit bas les armes et se répandit dans les bois pour y cueillir des fruits. Les Indiens portèrent dans leurs pirogues à la flotte le bois et l'eau dont elle avait besoin. C'était le second dimanche après Pâques ; on dressa un autel dans une maison du fort ; la messe y fut célébrée, et la plupart des gens de l'équipage communièrent.

Au bout de huit jours, la flotte s'étant munie de tout ce dont elle avait besoin, fit ses dispositions pour remettre à la voile : alors la paix fut troublée. Les Espagnols, pensant qu'il leur serait utile pour la suite de leur voyage d'avoir à leur bord quelques Indiens qui pussent leur servir de guides et d'interprètes, en arrêtèrent quatre. Le chef, qui fut informé de cet attentat commis par des hommes qu'il avait bien accueillis, accourut avec son fils à bord pour réclamer ces quatre Indiens. N'ayant pu rien obtenir, il s'en retournait fort triste, lorsqu'il aperçut le canot qui amenait ces quatre malheureux. A la vue de leur chef, ils fondirent en larmes, et poussèrent des cris lamentables. Le chef, déterminé à risquer sa vie pour leur liberté, donna aussitôt à ses pirogues le signal de l'attaque; mais le bruit d'un coup de canon tiré à poudre les effraya tellement, que le chef, témoignant par un geste aux captifs qu'il n'était pas en son pouvoir de les délivrer, s'éloigna d'eux la larme à l'œil.

Les naturels appelaient cette île *Taumaco*. Leur brave chef nommé Toumay avait fait entendre à Quiros qu'il trouverait un grand continent par une latitude plus méridionale que onze degrés, qui est celle de Santa-Cruz, et qu'en dirigeant sa route vers le sud il trouverait Manicolo, grande terre très-fertile, très-peuplée, qui se prolonge dans le midi. Il lui apprit aussi le nom de soixante îles qui n'étaient pas fort éloignées de Taumaco. Il paraît que sur ces indications Quiros, après quelques jours de navigation à l'ouest, dirigea sa route vers le sud pour aller à la recherche de cette terre de Manicolo, que Toumay lui avait dépeinte comme fertile en productions de tout genre, riche en plantes, en animaux, et dont les côtes abondaient en nacre de perles et en perles.

Quiros quitta l'île de Taumaco le 16 avril; mais les vents contraires l'empêchèrent de beaucoup s'éloigner de la côte. Le lendemain, un des insulaires arrêtés sauta par-dessus bord, ce qui obligea de garder à vue celui qui restait sur la capitane; les deux autres étaient à bord de l'amirante.

Le 21 avril, au soir, on eut connaissance d'une terre dans le sud-est; on manœuvra, pour s'en approcher avec précaution pendant la nuit. Torrès alla la reconnaître dans un canot; il n'y découvrit aucun mouillage pour la flotte. Les Indiens avec lesquels il communiqua lui firent présent de fruits et d'une pièce d'étoffe tissue de feuilles de palmier. Il apprit

d'eux que l'île se nommait *Tucopia*, et qu'en dirigeant sa route vers le sud, il rencontrerait de grandes terres dont les naturels étaient plus blancs que ceux qu'il avait vus jusqu'alors. Comme cette île n'offrait aucun port à l'abri du vent, l'on ne s'y arrêta pas; mais l'on reconnut en la côtoyant, qu'elle abondait en arbres fruitiers. A peine on s'éloignait, que l'Indien qui restait sur la capitane trouva l'occasion de sauter dans la mer. Comme on était au nord, et par conséquent au vent de l'île, il ne douta pas qu'il ne parvînt bientôt à gagner le rivage. On en donna avis à l'amirante pour veiller sur ceux qu'elle avait à bord; mais, malgré la plus vigilante attention de l'équipage, l'un des deux saisit le moment de se jeter à la mer. Un seul resta : esclave à Taumaco, il se trouvait mieux avec les Espagnols.

Le 25 avril, les premiers rayons du jour montrèrent de l'avant une grande terre élevée : on la nomma *Nuestra-Señora de la Luz* (Notre-Dame de la Lumière); c'est le pic de l'Étoile de Bougainville (12° sud).

On eut bientôt connaissance d'une autre terre à l'ouest, d'une autre plus grande au sud, et d'une plus grande encore dans le sud-est. Les montagnes de cette dernière, qui s'étendaient à perte de vue, étaient très-élevées. En gouvernant sur celle qui restait à l'ouest, on découvrit, par-dessus et au delà, une autre terre plus grande qui paraissait encore plus haute. La corvette, s'étant approchée de la côte, vit

sur la plage les Indiens qui invitaient les Espagnols à descendre à terre en leur montrant les bananiers, les cocotiers, et d'autres arbres qui formaient des bosquets, entre lesquels on apercevait des champs cultivés, arrosés par des ruisseaux d'eau vive.

Quiros, au milieu de ce grand nombre de terres qui se présentaient à la fois à la vue dans différentes directions, se décida à faire route le lendemain sur celle qui restait à l'ouest de Nuestra-Señora de la Luz. Il s'avança vers sa partie méridionale; mais, avant d'y parvenir, une autre terre, plus grande et plus élevée, se présenta dans le sud-est; ce qui ne l'empêcha pas de poursuivre son premier projet. A mesure qu'on approchait de Nuestra-Señora de la Luz, on distinguait des colonnes de fumée qui s'élevaient des sommets de toutes les montagnes. Des pirogues, se détachant de la côte et s'arrêtant auprès des vaisseaux, multipliaient les signes de paix et d'amitié. La capitane expédia une chaloupe armée pour aller à la recherche d'un port. Elle fut bientôt rendue à la côte. Les Espagnols arrivèrent à l'embouchure d'une grande rivière qui coulait à travers les roches et les vallées, et prenait sa source dans les montagnes voisines. Ils virent sur la plage une foule innombrable d'Indiens de trois couleurs distinctes : les uns bronzés, les autres presque noirs, d'autres absolument blancs, avec la barbe et les cheveux blonds; ce qui les étonna fort, et leur parut un indice

de la grande étendue de l'île. Les Espagnols aperçurent aussi sur la plage des cochons qui ne différaient pas de ceux de leur pays.

Les Indiens qui bordaient le rivage faisaient signe aux Espagnols de descendre à terre; ceux-ci furent donc étonnés de voir un de ces insulaires sortir de derrière un rocher, se jeter dans la mer avec impétuosité, et nager vers les canots sans marquer aucune crainte. Il était grand, robuste et vigoureux; ses gestes firent craindre qu'il n'eût de mauvais desseins; on s'en saisit et on le fit prisonnier; il portait des bracelets de dents de sanglier. On soupçonna qu'il était un des chefs du pays, ce qui fut confirmé.

En même temps, plusieurs pirogues entouraient la corvette qui était près du rivage; un Indien consentit à monter à bord : aussitôt on lui mit les fers aux pieds, de peur qu'il ne se sauvât, et l'on se hâta d'arriver à la capitane, qui était à trois lieues au large. L'Indien, se voyant prisonnier, devint furieux, rompit sa chaîne, s'élança dans la mer, et nagea vers la côte. La nuit ne permit pas de le poursuivre; la corvette continua son chemin.

Cependant on avait amené à Quiros l'Indien fait prisonnier par un des canots. Le commandant ne négligea rien pour le rassurer, le reçut avec bonté, donna ordre de le bien traiter, de lui faire présent d'habits, et de le ramener le lendemain à terre. Sur ces entrefaites, le bâtiment prolongeait le rivage à petites voiles,

n'ayant que peu de vent ; vers dix heures du soir, l'officier de quart entendit une voix dans la mer : on y courut; c'était l'Indien qui avait rompu ses fers; accablé de lassitude, hors d'état de gagner le rivage, il criait au secours, aimant mieux tomber entre les mains des Espagnols que de se noyer; on le retira de l'eau, on lui ôta la chaîne qu'il avait encore au pied; enfin, pour le consoler, on le conduisit à son compagnon; ils passèrent la nuit ensemble.

Le lendemain, Quiros ordonna qu'on leur taillât la barbe et les cheveux; on leur mit à chacun un habit de taffetas couleur de rose; on leur donna plusieurs pièces de la même étoffe; le capitaine les embrassa cordialement et les renvoya à terre dans sa chaloupe. Le chef, pénétré de reconnaissance, fit mettre dans la chaloupe des cochons, des régimes de bananes, des racines comestibles, et toutes sortes de fruits.

Ces insulaires ne virent pas partir les Espagnols sans regrets. La chaloupe continuant à longer la côte pour en faire la reconnaissance, passa à la vue de plusieurs villages qui parurent très-peuplés. Les habitans de cette partie de l'île, qui étaient d'une couleur plus foncée que les premiers, annoncèrent d'abord comme ceux-ci des dispositions pacifiques; mais ils donnèrent bientôt une preuve de leur perfidie. Après avoir fait retirer leurs femmes dans un bois voisin, ils décochèrent sur la chaloupe une grêle de flèches dont un Espagnol fut

blessé. On répondit à cet acte d'hostilité par une décharge de mousqueterie qui les fit repentir de leur témérité.

La nuit obligea la chaloupe de rejoindre la flotte. Comme on voulait reconnaître les terres qu'on avait vues dans le sud-ouest, on fit route dans cette direction, et dans l'après-midi du 30 avril on parvint à l'ouverture d'une grande baie; la nuit ne permit pas de s'y engager; mais le lendemain matin la corvette fut détachée avec une chaloupe pour la visiter, et tâcher de découvrir un port. Elle revint dans l'après-midi, et elle rapporta que la baie était fort spacieuse, à l'abri des vents, profonde, et le fond de bonne qualité; que le peuple qui l'habitait était d'une haute stature; que plusieurs Indiens s'étaient approchés dans des pirogues, qu'ils avaient paru disposés à la paix, et qu'en signe d'amitié ils avaient distribué aux Espagnols les aigrettes et plumes de héron qui ornaient leurs têtes; qu'enfin on ne pouvait apercevoir la fin d'une autre baie qui courait dans le sud et le sud-ouest, et que les terres, autant que la vue pouvait porter, semblaient former un amphithéâtre.

Ce rapport répandit la joie dans l'équipage, qui crut voir le terme de ses fatigues. Quiros se décida a faire route pour cette seconde baie, et le lendemain la flotte y laissa tomber l'ancre. Elle reçut le nom de *baie de San-Philippe y San-Yago* (Saint-Philippe et Saint-Jacques), en l'honneur des saints du jour; et un port spa-

cieux et commode entre deux embouchures de rivières, où elle alla mouiller le 3, celui de port de *la Vera-Cruz* (de la vraie Croix). La terre à laquelle il appartient fut nommée *Tierra austral del Espiritu Santo* , (Terre australe du Saint-Esprit). Une des rivières fut appelée *el Jordan* (le Jourdain) ; l'autre *el Rio de San Salvador* (la rivière de Saint-Sauveur.) Ce port, placé à l'abri de tous les vents, offre une perspective ravissante. La terre s'élève en pente douce jusqu'aux montagnes, qui sont couvertes de la plus belle verdure, et séparées par des vallées fertiles.

Les Espagnols descendirent à terre le 4 mai. Le chef du pays, suivi d'une troupe nombreuse, vint à leur rencontre. Il paraissait mécontent de l'arrivée de ces étrangers ; il leur présenta une petite quantité de fruits en leur faisant signe de se rembarquer. Voyant qu'ils continuaient à s'avancer, il traça une ligne sur le sable avec le bout de son arc, et leur enjoignit de ne pas passer outre.

Torrès eut à peine mis le pied au delà de cette ligne, que les Indiens décochèrent leurs flèches contre les Espagnols; ceux-ci répondirent par des coups de fusil. Le chef des Indiens et quelques autres furent tués; le reste prit la fuite vers les montagnes. Durant le séjour des Espagnols dans ce port, ils firent plusieurs excursions dans l'intérieur de l'île, tant pour se procurer des vivres, dont ils commençaient à manquer, que pour amener les

Indiens à la paix ; mais ils ne purent jamais entrer en conférence avec eux. Toujours les insulaires se tenaient en embuscade dans les bois pour attaquer les Espagnols. Le succès néanmoins ne répondit pas à leur attente, car les branches rompaient le coup de leurs flèches, tandis qu'elles les paraient mal des balles de fusil.

Toutefois les Espagnols purent se délasser de leurs fatigues. Ils célèbrèrent le service divin dans une cabane de verdure placée à l'extrémité d'une belle allée d'arbres ; ils firent la procession de la Fête-Dieu, élevèrent une croix et prirent possession du pays au nom de Philippe III. Un de leurs détachemens étant un jour allé à la découverte pour chercher des fruits, aperçut du haut d'une montagne un beau vallon qu'il traversa, et gagna une autre montagne à deux lieues de la côte, où le bruit du tambour excita la curiosité des Espagnols. Ils s'approchèrent en silence du village d'où il venait, et où les habitans dansaient gaiement sans aucune défiance. Les insulaires, se voyant surpris, se retirèrent précipitamment vers les montagnes, abandonnant leurs maisons, leurs femmes et leurs enfans ; mais on jugea bientôt qu'ils n'avaient fui que parce qu'on les avait trouvés sans armes. Les Espagnols, restés maîtres du village, ne s'arrêtèrent pas à caresser les femmes ; ils entrèrent dans les maisons, enlevèrent trois jeunes enfans, quatorze cochons et d'autres choses à leur usage, et repri-

rent à la hâte le chemin de leurs canots, dans la crainte d'être surpris à leur tour par les insulaires dans un lieu trop éloigné du secours de leurs vaisseaux. Ils repassaient dans le vallon lorsqu'ils entendirent de nouveau les cris des insulaires, accompagnés du bruit de leurs tambours. Se sentant poursuivis de près, ils doublèrent le pas jusqu'au penchant de la montagne, et, malgré la fatigue qui les accablait, ils en gagnèrent le sommet avec toute la diligence dont ils furent capables. La nécessité de reprendre haleine les obligea de s'y arrêter. Les Indiens s'avancèrent en poussant leurs cris ordinaires, et lancèrent une grêle de flèches qui ne blessèrent personne. Les coups de fusil qu'on leur tira, et qui en blessèrent plusieurs, les forcèrent à reculer. Bientôt ils revinrent à la charge, et poursuivirent jusqu'auprès du rivage les Espagnols, qui étaient obligés de temps en temps de faire volte-face pour recharger leurs mousquets et faire feu. La crainte de leurs armes ne portait pas les insulaires à lâcher prise; lorsqu'ils n'eurent plus de flèches, ils se campèrent sur les pointes des rochers, d'où ils lançaient de grosses pierres aux Espagnols, un soldat en fut blessé. Les Indiens n'abandonnèrent la partie que lorsqu'ils entendirent le bruit du canon des vaisseaux, et qu'ils virent les Espagnols accourir au secours de leur détachement.

On essaya de sortir du port de la Vera-Cruz; mais il fallut bientôt y rentrer; un si grand

nombre de matelots tombèrent tout à coup malades, qu'il n'en restait plus assez pour la manœuvre. Cet accident fut attribué aux derniers poissons de la baie dont on avait mangé en grande quantité. La flotte ressemblait à une ville frappée de la peste. Néanmoins tous les malades recouvrèrent la santé. Durant ce second séjour on fit aussi quelques descentes dans l'île, et l'on relâcha les enfans enlevés dans le village, dans l'espérance qu'ils aideraient au rétablissement de la paix avec les insulaires; mais cette attente fut déçue.

Les Espagnols appareillèrent pour la seconde fois le 5 juin; un coup de vent sépara les vaisseaux de la flotte. La capitane essaya en vain de regagner la baie. Incapable de soutenir la mer, elle dériva considérablement. Quiros, contrarié par les vents d'ouest, chercha inutilement l'île de Santa-Cruz de Mendaña; son projet était de se rendre ensuite à la Chine, mais ayant éprouvé de grandes contrariétés de temps, et son vaisseau étant en mauvais état, il fut décidé dans un conseil général qu'on abandonnerait ce projet, et qu'on ferait route pour la Nouvelle-Espagne. La traversée fut très-pénible, et ce ne fut qu'après avoir échappé à de grands dangers que la capitane atteignit le port de la Nativité au Mexique, le 3 octobre 1606, neuf mois après son départ du Callao.

Quiros s'embarqua ensuite pour l'Espagne. Il présenta au roi un mémoire dans lequel il

donne une description détaillée des terres qu'il a découvertes. Il dit à Philippe III que l'idée qu'il a conçue de l'étendue de ces terres est fondée sur ce qu'il a vu de ses propres yeux, et sur le rapport que Torrès, qui commandait sous ses ordres, a fait à sa majesté. « D'après son témoignage et le mien, ajoute-t-il, votre majesté peut être certaine que l'étendue de ces terres surpasse celle de l'Europe, de l'Asie mineure, de la mer Caspienne et de la Perse ensemble, avec toutes les îles de la Méditerranée et de l'Océan, y compris l'Angleterre et l'Irlande. » Plus bas il ajoute que ces terres inconnues occupent le quart de la surface du globe; l'exagération est forte; elle vient sans doute de ce que Quiros était persuadé que toutes les îles et les terres qu'il avait vues, tant dans son dernier voyage que dans celui qu'il avait fait avec Mendaña en 1595, appartenaient à un grand continent qui, s'étendant de l'équateur au pôle antarctique, se prolongeait de l'est à l'ouest jusqu'au voisinage de l'Asie. Après avoir vanté la douceur du climat, la fertilité et tous les autres avantages de cette terre australe dont les contours ont long-temps figuré sur les cartes, Quiros termine son mémoire par une longue et ardente supplique dans laquelle il résume et accumule tous les motifs qui peuvent intéresser l'ambition, la vanité, l'avarice et la dévotion du monarque, et l'engager à former un grand établissement dans les îles dont il a pris possession au nom de sa majesté

catholique, et il n'oublie pas les croix qui furent plantées à cette occasion, les processions qui furent faites, les messes qui furent chantées pour consacrer cet acte d'injustice et de violence : les Européens se sont persuadé pendant deux siècles, observe avec raison Fleurieu, qu'en paraissant associer le Dieu de l'univers à l'abus de leur intelligence, de leur industrie et de leur feu, ils légitimaient leur usurpation.

L'archipel du Saint-Esprit a été revu par Bougainville en 1768, et par Cook en 1774 : le premier l'a nommé *grandes Cyclades ;* le second, *New-Hebrides.*

Louis Vaz de Torrès, capitaine de *l'Amirante,* après avoir été séparé de Quiros par la tempête, fit route au nord pour gagner les Philippines; il toucha à plusieurs îles où abondaient l'or, les perles et les épiceries, et suivit pendant huit cents lieues une côte dont il enleva quelques habitans qu'il emmena avec lui; enfin il arriva aux Philippines, où il rendit compte de ses découvertes. En longeant les terres du sud de la Nouvelle-Guinée, il passa par le détroit qui sépare ce pays de la Nouvelle-Hollande ; mais cette découverte resta ignorée, parce que la relation de Torrès ne devint pas publique. Cook, dans le dix-huitième siècle, croyant être le premier qui franchissait le détroit, lui imposa le nom de son vaisseau *l'Endeavour ;* il est juste de lui rendre celui de Torrès.

CHAPITRE IX.

Le Maire et Schouten. Spilberg.

Les états-généraux des Provinces-Unies ayant accordé à la compagnie des Indes orientales des lettres-patentes qui défendaient à tous les citoyens de la république de passer au sud du cap de Bonne-Espérance, et même dans le détroit de Magellan pour aller aux Indes, et dans les pays connus et non connus situés hors des limites de l'Océan atlantique, cette prohibition, au lieu d'arrêter les spéculateurs, donna un nouvel essor à leur industrie. Les esprits se tournèrent d'abord vers les moyens d'éluder la loi; ensuite on imagina de chercher à pénétrer par une nouvelle route dans le grand Océan.

On a dû voir d'ailleurs, par les voyages qu'on vient de lire, combien le passage du détroit de Magellan offrait de difficultés, de fatigues et de dangers. C'était donc un important service à rendre à la navigation que d'ouvrir de l'Océan atlantique au grand Océan une communication plus sûre et plus facile. C'est ce qu'entreprit Jacques Le Maire, et le succès a rendu son nom immortel.

Il était fils d'Isaac Le Maire, négociant très-entreprenant, qui demeurait à Egmont, près

d'Alkmaar, dans la Nord-Hollande. La première idée du projet est due à Isaac. Il en fit part à Guillaume Cornelis Schouten, navigateur expérimenté, qui était allé trois fois aux Indes orientales, qui en avait parcouru toutes les régions, et qui était animé du désir d'entreprendre de nouvelles découvertes. Celui-ci s'était persuadé, non sans raison, que le continent de l'Amérique devait se terminer au delà de la Terre du Feu, que l'on savait entrecoupée d'un grand nombre de canaux. Tous les deux se flattèrent de pouvoir éluder le privilége de la compagnie en prenant cette route nouvelle, qui n'avait pu être spécifiée dans les lettres-patentes des états-généraux; et, si l'on découvrait de nouvelles terres, d'y faire un commerce avantageux. Isaac Le Maire devait fournir la moitié des frais de l'expédition, et Schouten, se chargeant de l'autre moitié avec le secours de ses amis, prenait encore sur lui les soins de l'équipement et des préparatifs. Bientôt on vit entrer dans leurs vues divers négocians, qui la plupart exerçaient les premières charges municipales de la ville de Hoorn. Ils prirent tous, avec Isaac Le Maire, et Jacques son fils, le titre de directeurs de la nouvelle association. Ils équipèrent à Hoorn le vaisseau *l'Eendraght* (*la Concorde*) du port de trois cent soixante tonneaux, avec soixante-cinq hommes d'équipage et dix-neuf pièces de canon de petit calibre. On arma également un petit bâtiment de cent dix tonneaux, nommé

le Hoorn, avec vingt-deux hommes d'équipage et huit pièces de canon de petit calibre. L'expédition fut en outre fournie de pierriers, de mousquets et de munitions de guerre, de chaloupes et de canots, d'agrès et de manœuvres de rechange, et tout ce qui était nécessaire pour l'accomplissement d'un tel voyage.

Comme le but de l'armement ne cessa point d'être un mystère pour le public, la principale condition de l'engagement, pour les officiers et les matelots, fut d'aller où le capitaine jugerait à propos de les conduire. On parla différemment d'une si singulière entreprise, et le peuple donna aux intéressés le nom de *chercheurs d'or;* mais les directeurs s'attribuèrent le titre de *Compagnie australe.* Schouten commanda *la Concorde*, et Jacques Le Maire s'y embarqua comme directeur général de l'association. Il devait présider, en cette qualité, tous les conseils. La prééminence qu'elle lui donnait explique pourquoi, n'étant que négociant, il a partagé avec Schouten une gloire qui ne semble réservée qu'à des navigateurs de profession. Il est cependant juste de dire que Le Maire passait pour un homme expérimenté et d'une grande intelligence dans l'art de la navigation. On ne doit donc pas le considérer comme un simple subrécargue.

Ce fut le 14 juin 1615 que les deux bâtimens firent voile du Texel. Leur route n'eut rien de remarquable jusqu'au 5 octobre, que, sur le midi, à la hauteur de 4° 27′ du nord, on en-

tendit un grand bruit à l'avant de *la Concorde*. Le pilote jetant les yeux autour de lui, vit l'eau toute rouge de sang. Son étonnement fut extrême. Mais on découvrit dans la suite que c'était un monstre marin, dont la corne avait donné dans le bordage avec tant de violence, qu'elle s'y était rompue. Lorsque le vaisseau fut mis en carène au port Désiré, on vit à l'avant, à sept pieds sous la ligne d'eau, une corne à peu près de la figure et de l'épaisseur d'une dent d'éléphant, qui n'était pas creuse, mais parfaitement remplie, et d'un os fort dur, enfoncée dans le bois. Cette corne avait pénétré, au travers des trois bordages, plus d'un demi-pied dans l'épaisseur du bâtiment. Le sang était sorti de la plaie avec assez d'abondance pour teindre l'eau dans un grand espace.

Le 20 du même mois on passa la ligne. Les équipages ignoraient encore l'intention de leurs chefs; mais, le 25, Schouten fit la lecture d'un ordre de la compagnie portant que « les deux vaisseaux chercheraient un autre passage que celui de Magellan pour entrer dans le grand Océan, et pour y découvrir certains pays méridionaux, dans l'espérance d'y faire d'immenses profits; et que, si le ciel ne favorisait pas ce dessein, on se rendrait par la même mer aux Indes orientales. » Tout le monde reçut cette ouverture avec des transports de joie, et chacun se flatta de participer aux avantages d'une si grande entreprise.

Le 6 décembre on eut la vue du port Désiré, et le 9 on s'avança jusqu'à l'île que Noort avait nommée *l'île du Roi.* On envoya la chaloupe au rivage pour faire de l'eau.

On trouva sur une montagne des monceaux de pierres, qu'on eut la curiosité de remuer, et sous lesquels on vit des squelettes d'hommes, qui avaient dix et onze pieds de long. Pendant qu'on travaillait d'un autre côté à caréner les deux vaisseaux, le feu prit malheureusement au yacht, et s'étendit si promptement aux manœuvres, qu'il fut impossible de l'éteindre. Ainsi les Hollandais se trouvèrent resserrés dans le seul bâtiment qui leur restait.

Le 13 janvier 1616, on quitta le port Désiré; le 18, on laissa les îles de Sebald à trois lieues au sud-est, et l'on se trouva vers midi à la hauteur de 51° sud. La navigation fut tranquille jusqu'au 24. Le matin du 23, après avoir vu la terre à droite, à la distance d'une lieue, on trouva fond à quarante brasses. La côte courait à l'est-sud-est, et présentait de hautes montagnes couvertes de neige. Vers midi on en trouva l'extrémité; mais on en découvrit une autre à l'est, qui parut aussi fort élevée. On jugea que la distance entre ces deux côtes pouvait être d'environ huit lieues, et qu'il y avait un passage entre deux. Cette opinion fut confirmée par la vue des courans qui portaient au sud dans cet espace. A midi, on se trouvait à 54° 46′ sud. Un vent du nord porta légèrement le navire hollandais vers l'ouverture.

Mais sur la brune il fut pris d'un calme, et pendant toute la nuit il ne fut porté que par les courans. On vit des milliers de baleines qui mirent l'équipage dans la nécessité de courir des bordées et de faire d'autres manœuvres pour les éviter.

Le matin du 25, on se trouva proche de la côte orientale, qui était fort haute et fort entrecoupée, et qui, du côté septentrional, courait à l'est-sud-est, autant que la vue pouvait s'étendre. On lui donna le nom de *Staaten Land* (Terre des États), et celle qui était à l'ouest fut nommée *Maurice de Nassau*. Schouten et Le Maire se flattèrent de trouver sur ces côtes de bonnes rades et des baies de sable, parce que des deux côtés on voyait des rivages sablonneux. Le poisson, les pingoins et les phoques y sont en abondance; mais on n'y découvre pas un arbre. On avança beaucoup au sud-sud-ouest avec un vent du nord. On était à 55° 36′, d'où, gouvernant au sud-ouest, on remarqua que la côte méridionale de l'ouverture, depuis l'extrémité occidentale de la terre de Maurice de Nassau, courait à l'ouest-sud-ouest et au sud-ouest, et qu'elle ne cessait pas d'être haute et entrecoupée.

Vers le soir, le vent s'étant rangé au sud-ouest, les lames furent très-grosses pendant la nuit, et l'eau fort bleue; ce qui fit conclure que ce parage était d'une extrême profondeur. On ne douta point que ce ne fût le grand Océan, et qu'on n'eût heureusement découvert

un passage ignoré jusqu'à ce jour. Bientôt il ne put en rester aucun doute. On vit des oiseaux de mer qui avaient le corps aussi gros que des cygnes, et dont chaque aile étendue n'avait pas moins d'une brasse de long. Ils venaient se percher sur le navire, et se laissaient prendre par les matelots; ce sont des albatros.

Le 26, à la hauteur de 57°, on essuya une grosse tempête du sud, qui dura vingt-quatre heures, pendant lesquelles on mit à la cape, sans cesser de courir au sud. La haute côte se montrait toujours au nord-ouest. On y tourna la proue; et le 26 à midi on était à 56° 51'. Le froid était extrême. Il tomba des nuées de grêle. Le matin du 29, après avoir couru au sud-ouest, on découvrit deux îles à l'ouest-sud-ouest. On en approcha vers midi. C'étaient des rochers gris et arides à 57° sud. Ils furent nommés îles *Barnevelt*, du nom du grand pensionnaire de Hollande. On suivit alors l'ouest-nord-ouest, et sur le soir on revit les terres au nord-ouest et au nord-nord-ouest. On n'y apercevait que de hautes montagnes couvertes de neiges, qui se terminent par un cap fort pointu, qu'on nomma le *cap de Hoorn*, à 58° 48'. De là on tourna les voiles à l'ouest, à la faveur d'un courant fort rapide. Le 30 on suivit la même route avec les mêmes courans. L'eau était bleue et la mer toujours grosse, ce qui redoubla l'espérance de trouver le passage qu'on cherchait. Le reste du jour et le lendemain les vents furent variables. On ne voyait plus de terres, le cap était doublé. Les

lames roulaient de l'ouest, et l'eau continuait d'être fort bleue. On se crut plus certain que jamais d'être entré dans le grand Océan, et de n'avoir plus de terres à la proue.

Le 3 février, à midi, on était à 59° 25′. On ne découvrit point de terres, et l'on ne vit aucune marque qu'il y en eût au sud. Le 12, les deux chefs de cette heureuse expédition ne balancèrent plus à faire celébrer leur découverte par une fête publique, et, après une délibération du conseil, ce passage, trouvé avec tant de bonheur entre la terre de Maurice de Nassau et la Terre des États, fut nommé *le détroit de Le Maire*.

Pendant le temps qu'on avait employé au passage de ce nouveau détroit, on avait eu presque sans cesse une mer agitée, des pluies, d'épais brouillards, et beaucoup de grêle et de neige. Mais la joie du succès et l'espérance d'en recueillir bientôt le fruit inspirèrent aux Hollandais une constance égale.

On se dirigea ensuite sur l'île de Juan Fernandès, où l'on essaya de relâcher; mais les vents et les courans en ayant empêché, l'on poursuivit la route au nord-ouest. Le 11 mars on passa pour la seconde fois le tropique du capricorne, en gouvernant au nord-ouest avec un bon vent. Ensuite on trouva les vents alisés de l'est et de l'est-sud-est. Le 15, à 18°, on changea de route; et courant à l'ouest, on aperçut quantité d'oiseaux, surtout des paille-en-cul, qui ont le corps aussi blanc

que la neige, le bec rouge, la tête rougeâtre, avec des queues blanches fendues, d'environ deux pieds de longueur.

Cependant la moitié de l'équipage se trouvait infectée du scorbut, et le frère de Schouten, qui avait précédemment été capitaine du yacht, en était mort. On faisait des vœux ardens pour la vue de la terre. Le 10 avril, on découvrit une île fort basse et de peu d'étendue, d'où l'on ne put tirer que des herbages et de l'eau de pluie qui était tombée le même jour. On n'y voyait qu'une seule bordure d'arbres verts. Cette île, qui fut nommée *Het Honden eylandt* (l'île des Chiens), parce qu'on crut y avoir aperçu trois de ces animaux qui n'aboyèrent point et qui ne jetèrent aucun cri, est à 12°, et, suivant l'estimation des pilotes, à neuf cent vingt-cinq lieues de la côte du Pérou. Les brisans y sont fort impétueux.

Le vent ayant commencé à souffler du nord, on courut à l'ouest dans l'espérance de rencontrer les îles de Salomon. Le 14 on découvrit à l'est une grande île fort basse. Vers le soir on n'était pas à plus d'une lieue de la terre, lorsqu'on vit venir un canot monté de quatre insulaires, nus et peints de rouge, à l'exception de leurs cheveux, qui étaient noirs et fort longs. Ils s'approchèrent du vaisseau, à la portée de la voix, invitant les Hollandais, par des cris et des signes, à descendre au rivage. Mais comme on ne put les entendre, et qu'en approchant de l'île on ne trouva point

de fond ni de changement d'eau, sans compter que la côte était couverte d'un grand nombre d'insulaires dont on ignorait les dispositions, on prit le parti de s'éloigner. Cette île est fort longue; mais elle a peu de largeur. On y voyait quantité d'arbres qu'on prit pour des palmiers et des cocotiers. Sa hauteur est de 15° 15′ sud; son rivage parut de sable blanc.

Après avoir fait pendant la nuit environ dix lieues au sud-sud-ouest, on fut surpris le matin de se trouver fort près d'une côte où l'on vit encore plusieurs hommes nus. Trois d'entre eux partirent dans un canot et s'approchèrent de la chaloupe. Ils y furent traités avec tant de douceur, qu'un des trois eut la hardiesse de monter sur le vaisseau; mais au lieu de prêter l'oreille aux discours des Hollandais, il se mit à tirer les clous des petites fenêtres d'une cabane, et son adresse à les cacher dans ses cheveux parut extrême. Les deux autres, tournant autour du vaisseau, tiraient de toute leur force les grandes chevilles, et s'irritaient de ne pouvoir les arracher. On jugea qu'ils n'avaient d'estime que pour le fer. Ils étaient peints du haut en bas de diverses figures qui semblaient représenter des serpens, des dragons et d'autres objets monstrueux. Le fond de la couleur était bleu, tel que celui qui reste d'une brûlure causée par de la poudre à canon. On leur versa du vin dans leur canot; mais, après l'avoir bu, ils refusèrent de rendre la coupe. Cependant, comme ils n'avaient pas donné d'autre marque

de férocité, on envoya la chaloupe au rivage avec quatorze hommes, dont huit étaient armés de mousquets, et six de grands sabres. A peine eurent-ils touché la terre, que trente de ces barbares, sortant d'un bois avec de grosses massues, entreprirent de leur arracher leurs armes et de tirer la chaloupe à sec. Ils s'étaient déjà saisis de deux Hollandais, qu'ils s'efforçaient de traîner dans les bois; mais les mousquetaires tirèrent sur eux trois coups, qui en blessèrent quelques-uns mortellement, et qui firent prendre la fuite aux autres. Avec leurs massues, ils portaient une autre arme dont le bout paraissait garni de branches ou d'épines. Ils avaient aussi des frondes avec lesquelles ils lançaient d'assez grosses pierres, dont ils ne blessèrent néanmoins personne. On ne leur vit point d'arcs et de flèches. Quelques femmes, poussant de grands cris, prirent à la gorge ceux qui paraissaient disposés à tenir ferme. Les Hollandais s'imaginèrent qu'elles voulaient les dérober au péril et les forcer de se retirer.

Cette île fut nommée *eylandt sonder Grondt* (île sans Fond), parce qu'on n'en trouve point sur ses bords. Sa hauteur est de 15° sud, à cent lieues de l'île des Chiens. Le rivage était planté de palmiers; mais l'intérieur de l'île paraissait couvert d'eau. Une terre si ingrate, et des habitans si sauvages firent prendre aussitôt le large aux Hollandais malgré les gémissemens de leurs malades. Ils trouvèrent la mer assez unie et sans brisans, ce qui leur

fit juger qu'il y avait assez proche d'autres terres au sud. Le matin du 16 ils eurent la vue d'une autre île au nord, dont ils s'approchèrent avec de meilleures espérances. Ils n'y trouvèrent pas plus de fond qu'à la précédente, et le milieu en était aussi submergé. Elle était bordée d'arbres, qui n'étaient ni des palmiers ni des cocotiers. Les matelots de la chaloupe, qui allèrent sonder jusqu'au rivage, n'aperçurent point d'hommes; mais ils découvrirent assez proche de la mer une mare d'eau douce, d'où les brisans ne leur permirent pas d'emporter plus de quatre barils. Ils se fournirent plus heureusement d'une sorte d'herbe qui avait le goût du cresson, et dont on fit cuire une pleine chaudière, qui soulagea beaucoup les malades. Cette île est à quinze lieues de celle qu'on venait de quitter. On lui donna le nom de *Waterlandt* (pays d'eau).

Le matin du 18, on découvrit encore une île basse, au sud-ouest, à vingt lieues de la précédente, et l'on y trouva fond sur vingt, vingt-cinq et quarante brasses, près d'une pointe, sous laquelle un banc étroit s'avance en mer, et paraît finir à la portée du mousquet. Ceux qui descendirent au rivage n'eurent pas peu de peine à traverser les brisans. Ils entrèrent assez loin dans un bois, d'où la vue de quelques sauvages les fit retourner promptement à bord. Mais ils furent suivis d'une légion de mouches, qui s'attachèrent, avec une étrange opiniâtreté, à leurs visages

et à leurs mains. La chaloupe même et les rames en étaient couvertes. On ne put s'en délivrer pendant quatre jours; et l'on ne dut la fin de ce tourment qu'à un vent frais, qui les fit disparaître en un instant. On ne manqua point de donner à l'île le nom de *Het Vliegen eylandt* (l'île des Mouches).

Outre les ravages du scorbut, le besoin d'eau commençait à se faire sentir si vivement, qu'on était réduit à tendre des linceuls et des voiles pour rassembler l'eau des moindres pluies. Le 23, à 15° 4′ sud, le vaisseau eut beaucoup à souffrir d'une grosse mer, dont les lames roulaient du sud, quoique les vents fussent du nord-est, et particulièrement de l'est et de l'est-quart-de-sud-est. Quelques-uns se persuadèrent que la terre australe qu'on cherchait était encore à deux cent cinquante lieues devant eux. Le jour d'après et le 25, les lames continuèrent de rouler du sud, comme elles roulent ordinairement du nord-ouest dans la mer d'Espagne. Le 3 mai, en courant à l'ouest, vers 15° 3′ sud, on vit pour la première fois des dorades dans la mer du Sud. Suivant le calcul des pilotes, on était alors à mille cinq cent dix lieues des côtes du Pérou et du Chili, immense éloignement dans une mer si peu connue. Les malades se livraient au désespoir. Enfin, le 9 à midi, on découvrit une voile, qu'on reconnut bientôt pour une barque de sauvages. Elle venait du sud; et, portant au nord, elle passa par le travers du

vaisseau. Schouten fit tirer inutilement ses pièces de chasse pour la faire amener. Sa légèreté lui fit gagner le vent. Mais la chaloupe, qui était encore plus fine de voiles, l'ayant jointe enfin, et n'en étant plus qu'à la demi-portée du mousquet, lui en tira quatre coups. Aussitôt, d'un assez grand nombre de sauvages plusieurs se précipitèrent dans les flots, et les autres y jetèrent diverses provisions, telles que des nattes et des poules. Les Hollandais de la chaloupe n'ayant pas trouvé de résistance dans la barque, se hâtèrent de la conduire à bord pour retourner au secours de ceux qui s'étaient jetés dans la mer. Il n'y restait que deux hommes et huit femmes, avec trois enfans à la mamelle, et quelques autres de neuf ou dix ans. On en fit sortir les deux hommes, qui se jetèrent aux pieds des officiers. L'un était un vieillard, qui avait la tête grise. On ne comprit rien à leur langage; mais on les traita fort humainement.

La chaloupe ne put retirer des flots que deux hommes qui se soutenaient encore sur une rame. Ils montraient de la main le fond de la mer, où ils voulaient faire entendre que leurs compagnons étaient ensevelis. Tous ces insulaires étaient absolument nus, et peints de rouge; les femmes n'avaient qu'une petite pièce d'étoffe au milieu du corps. Vers le soir, on fit rentrer les hommes dans leur barque. Ils y reçurent des embrassemens fort affectueux de leurs femmes, qui les croyaient per-

dus. Pour quelques bijoux de verre dont on leur fit présent, elles donnèrent deux nattes très-fines, et quelques cocos, les seuls qui leur restaient, comme elles le firent entendre par leurs signes. En effet, on leur vit boire de l'eau de mer, dont elles donnèrent aussi à leurs enfans, ce que les Hollandais ne virent pas sans admiration.

Leur barque était d'une fabrique extrêmement singulière. Elle était composée de deux longs et beaux canots, entre lesquels il y avait quelque espace. Au milieu de chaque canot régnaient deux larges planches, d'un bois fort rouge, sur lesquelles l'eau pouvait couler, et d'autres planches les joignaient d'un bord à l'autre. Elles étaient fort bien liées toutes ensemble; mais elles n'allaient pas jusqu'aux deux bouts. L'avant et l'arrière étaient couverts de longues pointes, ou de longs becs, qui n'étaient pas moins capables de les garantir de l'eau. Un des canots avait un mât, avec une voile d'artimon et sa vergue. Ce mât était terminé par un taquet. La voile était de nattes; et de quelque côté que vînt le vent, ces sauvages savaient le prendre. Ils pouvaient faire leurs navigations sans boussole, et sans autres instrumens que des hameçons pour la pêche, dont le haut était de bois, et le bas d'un os noir, ou d'écaille de tortue. Ils en avaient même de nacre de perles. Leurs cordages étaient bons et de l'épaisseur d'un câble; filés ou tissus d'une matière qui ressemblait beau-

coup à celle des cabas de figues qui viennent d'Espagne. Après avoir reçu la liberté de s'éloigner du navire, ils prirent leur route au sud-est.

Le 10, en gouvernant à l'ouest et au sud-ouest, on vit à la gauche du navire des terres fort hautes, à la distance d'environ huit lieues. Leur couleur paraissait bleue. On continua d'avancer tout le reste du jour sans en pouvoir approcher; mais le lendemain, après avoir louvoyé toute la nuit, on se trouva proche d'une île fort élevée, à deux lieues de laquelle on en découvrait une autre au sud. Le navire passa sur un banc où la profondeur de l'eau n'était que de quatorze brasses, fond pierreux. Aussitôt qu'on l'eut passé, on ne trouva plus de fond, quoiqu'on ne fût qu'à deux lieues de la terre. La chaloupe fut mise en mer. Après quelques recherches, elle revint annoncer qu'elle avait trouvé, à la pointe de la première île, bon fond de sable, sur vingt-cinq brasses. On ne fit pas difficulté d'y mouiller, à la vue de plusieurs canots qui bordaient le rivage. Cette île est proprement une haute montagne. On y découvrit un grand nombre de cocotiers, qui relevèrent le courage des malades, et qui lui firent donner le nom d'*île des Cocos*. L'autre, plus longue et plus basse, s'étend de l'est à l'ouest.

Lorsque le bâtiment fut établi sur ses ancres, trois petits bâtimens sauvages en vinrent faire le tour, et dix ou douze canots l'abordèrent.

Quelques-uns déployèrent de petits pavillons blancs, et les Hollandais en arborèrent aussi. Les canots portaient chacun trois ou quatre hommes. Ils étaient arrondis à l'avant, aigus à l'arrière, et composés d'une seule pièce de fort beau bois rouge. En approchant du navire, les insulaires sautaient dans l'eau, et venaient à bord à la nage, les mains pleines de cocos et de racines d'*ubas*, qu'ils troquaient pour des clous et de la verroterie, deux marchandises dont ils paraissent faire beaucoup de cas. Ils donnaient quatre ou cinq cocos pour un clou, ou pour quelques grains de verre. Mais ils vinrent à bord en si grand nombre, que l'espace manquait pour s'y tourner. Schouten, regrettant de n'avoir aucun abri à la pointe de l'île, envoya sonder autour de la côte pour en trouver un plus sûr. La chaloupe ne fut pas plus tôt éloignée du navire, qu'elle se vit environnée d'une multitude d'autres canots. Les sauvages avaient l'air furieux, et portaient de gros bâtons d'un bois très-dur, dont la pointe était tranchante. Ils abordèrent la chaloupe, dans l'intention apparemment de s'en saisir. Alors la nécessité de se défendre força les Hollandais à tirer trois coups au milieu d'eux. Le bruit et la flamme ne parurent pas les effrayer, mais lorsqu'au troisième coup, qui en perça un dans la poitrine, ils virent sortir la balle par le dos, et leur compagnon tomber sans mouvement, ils ne pensèrent qu'à s'éloigner. Ces insulaires avaient

beaucoup de penchant au larcin. Malgré l'effroi dont ils avaient paru saisis, un d'entre eux, plongeant dans la mer à la vue des Hollandais, déroba sous l'eau un plomb de sonde. A bord du vaisseau, ils prenaient tout ce qui tombait sous leurs mains, et se sauvaient à la nage avec leur proie. Les uns volèrent des oreillers et des couvertures, d'autres des couteaux; et leur passion la plus vive étant pour le fer, ils faisaient de grands efforts pour arracher les clous et les chevilles du bâtiment. On se crut obligé le soir de haler la chaloupe, par précaution pour la nuit. Ils étaient hauts, robustes, et bien proportionnés dans leur taille. Quoique leur nudité fût égale, ils n'avaient pas la même ressemblance dans la manière dont ils portaient leurs cheveux : les uns les avaient courts, d'autres frisés avec art, d'autres tressés et liés diversement. La situation de leur île est à 16° 10′ sud.

Le lendemain, paraissant avoir tiré quelque fruit de l'expérience, ils apportèrent avec plus de modération des cocos, des bananes, des racines d'ubas, quelques petits porcs, et de grandes jarres d'eau douce. Leur ardeur ne s'exerça qu'entre eux : chacun, voulant être le premier à bord, sautait de son canot, et plongeait au travers des autres ou dessous, pour vendre ce qu'il portait entre les dents ou dans ses mains. Aussitôt qu'ils avaient fait leur marché, la plupart retournaient à leurs canots. Quelques-uns ne se lassaient point d'ad-

mirer la force et la grandeur du navire Ils se glissaient en bas le long du gouvernail; et, frappant sous l'eau contre le bordage, ils paraissaient observer sa force dans les différentes parties. Un autre canot apporta un sanglier noir, et l'on crut connaître à divers signes que c'était un présent de la part du roi, surtout lorsque ceux qui l'avaient apporté refusèrent les présens qu'on voulut aussi leur faire. Bientôt le roi vint lui-même dans une grande pirogue à voiles, de la forme des traîneaux qui servent en Hollande à courir sur la neige. Il était escorté de vingt-cinq canots. Le nom de sa dignité, qu'on entendit répéter plusieurs fois, était *latou*. On le reçut au son des trompettes et des tambours. Sa surprise parut assez vive pour faire juger qu'il n'avait jamais rien entendu d'approchant. Les insulaires de sa suite firent beaucoup d'honneurs et de caresses à l'équipage hollandais, ou du moins ils inclinaient souvent la tête; ils frappaient dessus avec le poing; ils faisaient d'autres postures qu'on ne pouvait prendre que pour des civilités. Le roi même, s'étant approché du vaisseau, poussa de grands cris, et parut témoigner sa joie par des agitations de corps qui furent imitées de tous ses gens. Il n'avait rien qui le distinguât d'eux. Dans sa nudité, qui était la même, on ne s'apercevait de son rang qu'à la soumission avec laquelle il était obéi. Schouten l'invita par des signes à passer à bord. Il n'eut pas la hardiesse de s'y

exposer. Son fils y passa, et fut traité avec distinction. Ceux qui montèrent avec lui se jetèrent à genoux, baisèrent les pieds des chefs, et marquèrent de l'admiration pour tout ce qui frappait leurs yeux. Ils semblaient presser les Hollandais par leurs signes de descendre sur leur côte et de prendre confiance à leur amitié. On reçut d'eux trois hameçons, qui pendaient à des roseaux un peu plus gros que les nôtres, avec des crocs de nacre de perle.

Le 13, on fut sollicité si vivement par d'autres canots de s'approcher de la seconde île, qu'enfin l'ancre fut levée par complaisance. Pendant le jour on vit venir environ quarante-cinq canots, qui furent suivis d'une flotte de vingt-trois petits bâtimens à voile. Ces bâtimens portaient chacun vingt-cinq hommes, et les canots quatre ou cinq. Le commerce se fit d'abord avec de grandes apparences de bonne foi; mais ce prélude n'était qu'une préparation à la plus noire perfidie. Le roi se trouvait dans un des petits bâtimens. En vain renouvela-t-on les instances pour le faire passer à bord. Son obstination parut d'autant plus suspecte, que toute sa flotte environnait le vaisseau. Enfin il quitta son bâtiment pour passer dans un canot. Son fils passa dans un autre, et tous leurs gens firent aussitôt un grand cri, qui était apparemment le signal de l'assaut. En effet, le bâtiment que le roi venait de quitter aborda le vaisseau avec autant

de force que s'il avait espéré de le couler à fond et de passer par-dessus. Mais ce grand choc n'eut pas le succès qu'il s'était promis. Les étraves des deux canots qui soutenaient la machine du bâtiment se brisèrent; et, dans leur surprise, les sauvages qui les montaient s'élancèrent dans les flots. Alors tous les autres commencèrent à jeter une nuée de pierres qui étaient capables d'effrayer les Hollandais. Schouten se contenta d'ordonner une décharge de la mousqueterie et de trois pierriers chargés de balles et de vieux clous. Quantité d'insulaires tombèrent sans vie. Le reste, transporté de frayeur à la vue d'une si terrible exécution, se hâta de retourner au rivage. Il y avait beaucoup d'apparence que pour cette entreprise le roi avait rassemblé toutes ses forces ; car on compta plus de mille hommes dans sa flotte, entre lesquels on en distingua un qui avait la blancheur d'un Européen.

Schouten ne laissa pas de faire lever l'ancre pour se garantir d'une nouvelle surprise. Tout l'équipage, qui n'avait pas eu le temps de faire assez d'eau, lui demandait la permission de descendre, et d'employer la force. Une juste prudence lui fit réprimer cette ardeur. Cette seconde île fut nommée *Verraders eylandt* (île des Traîtres).

Le 14 on découvrit une autre île, à cinquante lieues des deux dernières, et le désir qu'on eut d'y faire de l'eau lui fit donner le nom de *Goede Hope* (l'Espérance); mais ne trouvant

point de fond, on mit la chaloupe en mer pour sonder le long du rivage, où l'on trouva quarante brasses, et quelquefois vingt à trente brasses; mais toujours si proche de l'île, qu'à deux longueurs de la chaloupe on cessait absolument d'en trouver; d'ailleurs la mer brisait avec tant de violence contre la côte, qu'il aurait été difficile d'y descendre. On ne voyait dans l'île que des rochers bruns qui étaient verts au sommet, et des terres noires plantées de cocotiers. Quelques maisons s'offraient dans l'éloignement, et l'on aperçut même un gros bourg. En général, cette île est montueuse, quoique les montagnes y soient d'une hauteur médiocre. Pendant que la chaloupe continuait de sonder, on vit paraître dix ou douze canots qui s'en approchèrent avec des intentions suspectes. Les Hollandais, n'étant qu'au nombre de huit, se crurent obligés, pour leur sûreté, de tirer quelques coups de mousquet dont ils tuèrent deux hommes; l'un fut aussitôt renversé, et l'autre, après avoir essuyé pendant quelques instans le sang qui sortait de sa plaie, tomba aussi dans la mer. Cet exemple effraya les autres; mais le vaisseau n'en remit pas moins à la voile.

Le 18 on était à 16° 5' sud avec des vents de l'ouest extrêmement variables. Schouten représenta au conseil qu'on avait déjà fait environ seize cents lieues à l'ouest des côtes du Pérou et du Chili sans avoir découvert la terre australe qu'on cherchait, et qu'il n'y avait aucune ap-

parence de réussir plus heureusement ; qu'on s'était même avancé à l'ouest beaucoup au delà de son intention ; qu'en continuant cette route on se trouverait infailliblement au sud de la Nouvelle-Guinée, et que, si l'on n'y découvrait point de passage, comme on n'en avait aucune certitude ni la moindre connaissance, le vaisseau et l'équipage couraient sans doute à leur perte, puisqu'il serait impossible de retourner à l'est contre les vents, qui dans ces mers soufflent continuellement de cette partie ; enfin qu'il restait fort peu de vivres, et qu'on ne voyait aucun moyen de s'en procurer ; d'où il conclut qu'il était nécessaire de changer de route, et de mettre le cap au nord pour se rendre aux Moluques par le nord de la Nouvelle-Guinée.

Cet avis étant approuvé du conseil, on tourna aussitôt les voiles au nord-nord-ouest jusqu'au lendemain qu'avec un vent du sud on porta droit au nord. Le 21, on se trouva proche d'une île d'où vingt canots vinrent à bord avec des marques extraordinaires de franchise et de douceur. Cependant un des insulaires, qui était armé d'une zagaie fort aiguë, menaça un matelot de l'en frapper. Leurs cris, qui s'élevèrent au même moment, furent pris pour un signal d'attaque. On leur tira deux coups de canon et quelques coups de mousquets, qui en blessèrent deux et qui forcèrent les autres à s'éloigner; ensuite la chaloupe s'étant approchée de la terre avec la sonde, les insulaires de six ou sept canots dont elle se vit environ-

née s'efforcèrent d'y entrer et d'arracher leurs armes aux matelots. Cette violence attira sur eux une décharge de mousqueterie qui en tua six et qui en blessa un plus grand nombre. Dans une extrémité moins pressante, surtout après tant d'exemples de la barbarie des insulaires, on n'aurait pensé qu'à s'éloigner ; mais le capitaine se mit lui-même dans la chaloupe, trouva un fort bon mouillage assez proche, dans une baie voisine peu éloignée d'une rivière. La mer y était fort unie, l'ancre y fut jetée devant l'embouchure de la rivière; de sorte qu'en descendant au rivage, sur l'un ou l'autre bord, le canon mettait les matelots à couvert de l'insulte des sauvages.

Le même jour, on vit paraître plusieurs canots qui vinrent échanger paisiblement diverses provisions pour des clous, des couteaux et des grains de verre. Ils n'étaient pas moins exercés au vol que les habitans des autres îles, ni moins adroits à plonger. Leurs maisons, qu'on apercevait du vaisseau, étaient couvertes et fermées de feuilles d'arbres, de forme ronde, et terminées presque en pointe. Elles avaient à peu près vingt-cinq pieds de tour, et dix ou douze de hauteur, avec un trou pour porte, par lequel on ne pouvait passer qu'en se baissant jusqu'à terre. On y trouva pour meubles quelques herbes aussi sèches que le foin, qui servent de lit aux habitans, avec un ou deux hameçons et leurs verges, et dans quelques-unes des massues de bois.

L'inquiétude où l'on était sans cesse à la vue d'un grand nombre de canots qui s'assemblaient de toutes les parties de l'île, et le refus que les insulaires faisaient constamment de venir à bord, firent prendre au capitaine la résolution d'envoyer à terre trois de ses gens pour y demeurer en otage. On retint en même temps six des principaux sauvages qu'on s'efforça d'apprivoiser par la bonne chère et des présens. Les autres ne marquaient pas moins d'affection aux trois Hollandais. Le roi même leur rendit toutes sortes d'honneurs ; il tint près d'une demi-heure ses deux mains l'une contre l'autre, et son visage dessus, se baissant presque à terre, et demeurant dans cette posture pour attendre apparemment que les Hollandais lui fissent la même révérence. Ils s'avisèrent de la faire; aussitôt il baisa leurs pieds et leurs mains. Un autre insulaire qui était assis près de lui pleurait à chaudes larmes, et leur tenait des discours auxquels ils ne comprenaient rien. Enfin le roi retira ses pieds de dessous son derrière, sur lequel il était assis, et, se les passant sur le cou, il s'humilia et se roula, suivant l'expression de l'auteur, *comme un ver de terre*. Les présens qu'on lui fit parurent lui plaire beaucoup. Cependant il marqua une passion si vive pour une chemise blanche qu'Aris, un des trois Hollandais, avait mise le jour même, qu'ils furent obligés d'en envoyer chercher une autre à bord pour la lui offrir. En revanche, il leur donna trois petits porcs.

Après cette espèce de traité, on ne trouva pas de difficultés à faire de l'eau. Cependant on y envoya toujours deux chaloupes, dont l'une était armée, pour défendre celle qui portait les tonneaux. Il s'y rendit un si grand nombre de sauvages, que les matelots en étaient embarrassés; mais tout se passa sans désordre. Le roi s'empressait lui-même d'écarter les importuns, ou les faisait chasser par ses officiers, avec beaucoup de fermeté à se faire obéir. On ne vit pas moins d'insulaires autour du vaisseau. Un d'entre eux, étant monté par l'arrière, entra dans la chambre, d'où il emporta un sabre avec lequel il eut l'adresse de s'échapper à la nage. On dépêcha sur lui un canot qui ne put le joindre. Schouten fit porter ses plaintes aux officiers du roi : sur-le-champ ils cherchèrent le voleur; et l'ayant amené, quelque éloigné qu'il fût déjà, ils mirent le sabre aux pieds de ceux qui le redemandaient. Ils montraient avec les doigts qu'ils lui passaient sur la gorge, que, si son crime était connu du roi, il lui en coûterait la tête. Depuis ce jour on ne s'aperçut pas du moindre vol à bord et sur le rivage.

Les insulaires redoutaient extrêmement les armes à feu. Une décharge de mousqueterie les faisait fuir en tremblant; mais on les épouvanta beaucoup plus lorsqu'on leur fit entendre par des signes que les grosses pièces tiraient aussi; le roi parut désirer une fois ce spectacle : on eut cette complaisance pour lui. Sa propre attente et toutes les assurances qu'on lui avait

données ne l'empêchèrent pas lui-même de prendre la fuite avec tous ses gens, et lorsqu'il fut revenu avec eux, on eut peine encore à les remettre de leur frayeur. Alors Schouten ne fit pas difficulté de leur renvoyer leurs otages, et les trois Hollandais revinrent librement à bord. Le jour suivant on fut agréablement surpris d'y voir venir quelques-uns des principaux sauvages avec leurs femmes. Ils portaient au cou des feuilles vertes de cocos, qui étaient la marque de leur grandeur, et dans les mains des branches vertes avec une banderole blanche pour signe de paix et d'amitié. Ils firent les mêmes révérences qu'on avait vu faire au roi. Schouten les reçut dans sa chambre, où leur admiration tomba particulièrement sur une montre, une sonnette, un miroir et des pistolets. Après leur avoir fait quelques présens, pour eux-mêmes et pour le roi, on prit l'amusement de la pêche avec eux. Entre plusieurs poissons on trouva dans le filet deux raies d'une forme extraordinaire. Outre qu'elles étaient fort épaisses, elles avaient la tête grosse, la peau tachetée comme un épervier, les yeux blancs, deux grandes nageoires, la queue étroite et fort longue, et deux petites nageoires aux côtés. En général, si l'on excepte la queue, elles ressemblent beaucoup aux chauves-souris.

Les Hollandais se crurent obligés à des retours de politesse. Le Maire et Aris Classon descendirent dans l'île, précédés des trompettes, et portant, comme en cérémonie, un petit

miroir et d'autres bagatelles pour le roi. Ils trouvèrent sur le rivage un homme courbé sur des pierres, les mains jointes sur la tête et le visage contre terre. C'était le roi même, et cette posture était une révérence. Ils le relevèrent pour se rendre avec lui dans sa maison, qu'ils trouvèrent remplie de spectateurs ou de ses officiers. On étendit deux petites nattes, sur lesquelles le roi s'assit avec eux. Les trompettes ayant commencé alors à sonner, l'étonnement et la frayeur se répandirent également dans l'assemblée. Un seigneur, que les Hollandais prirent pour un second roi, ou pour la seconde personne de l'île, entra doucement, le visage tourné vers les étrangers, quoiqu'il marchât de côté. Lorsqu'il fut devant eux, il s'élança tout d'un coup derrière leur natte, en prononçant quelques mots d'un ton d'autorité; ensuite il fit un grand saut en l'air pour retomber assis, les jambes croisées sous lui. Comme la chambre était pavée de pierres, les Hollandais s'étonnèrent qu'il ne se fût pas cassé les jambes. Il fit alors une harangue ou une prière, après laquelle on servit une sorte de limons, à peu près du goût des melons d'eau. Le breuvage était composé de racines bouillies. Entre les honneurs qu'on fit aux étrangers, on étendit quantité de nattes pour les faire marcher dessus. Les deux rois leur firent présent de leurs couronnes, qu'ils mirent eux-mêmes sur la tête de Le Maire et d'Aris. C'était un cercle de plumes blanches, longues et étroites, mêlées en

quelques endroits de petites plumes vertes et rouges, qui venaient des perroquets de l'île. On y voit un autre oiseau, dont l'auteur juge que les insulaires font beaucoup de cas, parce que tous les conseillers du roi en avaient un perché près d'eux sur un petit bâton. Ces oiseaux, qui ont quelque ressemblance avec le pigeon, sont blancs jusqu'aux aîles, et noirs dans tout le reste du corps, à la réserve de quelques plumes rougeâtres qu'ils ont sous le ventre. Le Maire offrit aux deux rois quelques présens de peu de valeur, qui devinrent de précieuses richesses entre leurs mains.

Le 29, quelques Hollandais entreprirent de visiter l'île. Le roi et son frère s'étant empressés de les accompagner, ils montèrent sur un terrain fort élevé, d'où ils ne virent que des lieux sauvages et quelques vallées stériles. Ils trouvèrent une terre rouge, dont les femmes du pays font une teinture qui leur sert à se frotter la tête et les joues. En retournant au rivage, ils passèrent par des lieux plus rians et plantés de cocotiers qui étaient chargés de fruits. Là, tandis qu'ils se reposaient sous ces arbres, le frère du roi, sans autre secours qu'un petit lien qu'il s'attacha aux jambes, monta tout d'un coup, avec une agilité surprenante, jusqu'à la cime d'un des arbres les plus hauts et les plus droits. Il y cueillit des cocos, qu'il apporta aux étrangers, et qu'il ouvrit très-facilement avec un petit morceau de bois. Le roi fit entendre à ses hôtes qu'il avait souvent la

guerre contre les habitans de la seconde île. Il leur montra des cavernes dans la montagne, et des bois qui servaient de retraite à ses sujets, ou dans lesquels ils dressaient des embuscades. Le Maire comprit par ses signes qu'il demandait le secours de leurs vaisseaux pour attaquer ses ennemis; mais on lui fit comprendre à son tour que cette faveur ne pouvait être accordée. L'auteur ne dissimule pas qu'on y aurait pu consentir, s'il y avait eu quelque avantage à se promettre de cette expédition.

Ces peuples sont d'une taille extraordinaire: la plupart étaient aussi hauts que les plus grands Hollandais, et ceux qui étaient distingués par leur grandeur auraient passé pour des géans en Europe. Ils sont vigoureux et bien proportionnés, légers à la course, excellens nageurs; leur peau est d'un brun jaunâtre: ils aiment à se parer de leur chevelure, qu'ils disposent suivant leur goût. Les uns avaient des cheveux crépus, d'autres très-bien frisés, d'autres adroitement noués en cinq ou six tresses, d'autres enfin hérissés et droits sur la tête. La chevelure du roi était divisée en une longue tresse, qui lui pendait du côté gauche jusqu'à la hanche, et le reste était relevé en deux nœuds. Ses courtisans avaient deux tresses, c'est-à-dire une de chaque côté. Mais tous étaient nus, sans distinction de sexe et de rang, avec une petite feuille au milieu du corps. Les femmes parurent très-laides aux Hollandais, mal faites, de petite taille, et si luxurieuses, qu'elles n'avaient nulle

honte de se mêler publiquement avec les hommes, même fort près de la personne du roi. Elles portent les cheveux fort courts, mais en récompense elles ont de longues mamelles, qui leur pendent comme des sacs de cuir jusqu'au milieu du ventre.

On ne put distinguer si ces insulaires étaient idolâtres, ni s'ils avaient quelque autre culte que la prière qu'on croyait leur avoir vu faire. Mais on remarqua facilement qu'ils vivaient avec aussi peu de soin que les animaux : ils n'avaient aucune idée de commerce. Les présens qu'ils firent aux Hollandais étaient donnés par boutades ou par saillies, et les Hollandais réglaient leurs libéralités sur celles qu'ils recevaient d'eux : ils ne sèment ni ne moissonnent; ils ne font aucune sorte d'ouvrage. Leurs alimens se bornent aux productions naturelles de la terre, qui ne consistent guère qu'en cocos, en ubas, en bananes et peu d'autres fruits. Les animaux qu'ils mangent se multiplient d'eux-mêmes. Une partie de leurs femmes cherchent dans le creux du rivage les petits poissons que la mer y laisse en se retirant ; les autres pêchent avec de petits hameçons.

Le roi de la seconde île était venu visiter l'autre ; il avait amené seize porcs, et son cortége était composé de trois cents hommes, qui avaient autour de la ceinture une provision d'herbes vertes dont ils font leur breuvage. Lorsqu'il découvrit le roi son voisin, il lui fit un grand nombre d'inclinations et de réréren-

ces. Il baissa le visage jusqu'à terre, en priant d'une voix fort haute, qui approchait d'un grand cri. L'autre alla au-devant de lui, et ne le reçut pas avec moins de gestes et de contorsions. Enfin s'étant relevés tous deux, ils entrèrent dans le *belez ;* c'est le nom que les insulaires donnent au logement de leur roi. L'assemblée qui se forma autour d'eux était d'environ neuf cents hommes. Ils passèrent ensuite sur le vaisseau hollandais, où, s'apercevant qu'on appareillait pour remettre à la voile, ils marquèrent d'autant plus leur joie, que, malgré les témoignages de confiance, ils avaient toujours paru craindre qu'on ne se saisît de leurs îles. Aussi cette dernière visite fut-elle signalée par de nouveaux présens. Ils s'étaient fait accompagner d'un assez grand nombre de porcs, et chacun des deux rois en porta lui-même un sur sa tête.

En partant, les Hollandais donnèrent aux deux îles le nom de *Hoornse eylanden* (îles de Hoorn), de celui de la ville où le vaisseau avait été équipé, et qui était la patrie de la plus grande partie de l'équipage. La baie fut nommée *Eendraghts baey* (baie de la Concorde), du nom du navire : elle est dans un golfe, au côté méridional de la première île ; le fond en est si inégal, qu'on n'eut pas peu de peine à lever l'ancre. Un banc de sable, qui s'étend d'un côté, paraît à découvert dans la basse marée ; de l'autre, c'est la côte qui est fort sale le long du rivage. Ce parage est à 14° 56′ sud.

L'équipage hollandais partit fort content de s'être rafraîchi avec si peu de danger, et surtout d'emporter une grosse provision d'eau. Après avoir gouverné tout le jour à l'ouest, on se trouva le 1er. juin à la hauteur de 13°. Le 3 on fut surpris de n'apercevoir aucune terre, et les pilotes craignirent de s'être avancés bien loin derrière la Nouvelle-Guinée. Pour sortir de cette incertitude, on fit mettre le cap au nord. La nuit suivante on était à 12° 30′. Les principaux officiers soupçonnèrent qu'on était plus à l'ouest qu'on n'avait pensé, et que la Nouvelle-Guinée était encore à côté d'eux : ils résolurent d'en conférer encore une fois avec les pilotes, et d'examiner les pointages depuis la côte du Pérou. Celui de Schouten marquait 1737 lieues ; un autre, 1665, et toujours en diminuant jusqu'à 1610. En comparant tous les calculs, on conclut que la course avait été d'environ 1660 lieues. Comme on continuait de ne découvrir aucune terre, on prit le parti de changer la route et de porter à l'ouest. Le 13 à midi, la hauteur fit juger qu'on était à cent cinquante-cinq lieues des îles de Hoorn, et la couleur de l'eau parut changée. Quantité de bonites, beaucoup d'autres poissons, et même quelques oiseaux qui commencèrent à se montrer, ne laissèrent aucun doute qu'on ne fût proche des terres. Cependant on avança jusqu'au 20 sans rien découvrir. Enfin, vers le soir du 20, on eut la vue d'une côte à 4° 50′ sud. La prudence obligea de jeter l'ancre, dans

la crainte d'y échouer. Le lendemain on reconnut cinq ou six petites îles, qui paraissaient couvertes d'arbres et de grands bancs de sable qui s'étendaient au nord-ouest. Le mouillage y était si mauvais, qu'on remit le cap à l'ouest, en laissant les îles à 4° 47′. Les insulaires s'approchèrent dans deux pirogues. Ils ressemblaient aux habitans des îles de Hoorn, mais avaient la peau plus foncée. On fit avec eux quelques échanges. Ils indiquèrent par leurs gestes aux Hollandais d'aller plus vers l'ouest, où ils trouveraient encore des terres. Le 22 on découvrit douze ou treize autres îles, à 4° 45′ : elles furent laissées à la gauche du vaisseau. On ne vit aucun courant dans ce parage.

Le 24 on aperçut trois basses îles au sud-ouest, remplies d'arbres et couvertes de verdure. Mais les côtes étaient bordées de rochers, et l'on n'y put trouver aucun mouillage : elles furent nommées *de Groene eylanden* (les îles Vertes). On découvrit une autre terre avant la fin du jour, si haute en apparence, qu'étant suivie au sud-ouest par d'autres terres de la même hauteur, on la prit pour le cap de la Nouvelle-Guinée. Cependant on se crut détrompé en approchant de la côte; et, ne reconnaissant qu'une île, on lui donna le nom de *San-Ian eylandt* (île de Saint-Jean), parce que c'était le jour de cette fête qu'elle avait été découverte. Après avoir rasé long-temps le rivage sans y trouver de fond, on doubla le cap vers le soir, et l'on entra dans une baie où

l'on mouilla sur quarante-cinq brasses, fond de sable et de cailloux. La mer y était unie, et l'eau fort bleue. Deux pirogues s'approchèrent du bord, au clair de la lune : elles portaient quelques hommes noirs, qui parlèrent long-temps dans une langue inconnue. Pendant toute la nuit on observa que les habitans faisaient la garde sur leurs côtes, et surtout à l'entrée d'une rivière, proche de laquelle on était à l'ancre. Vers la pointe du jour, le temps était fort serein et la lune très-claire, quelques pirogues s'avancèrent jusque sous les galeries. On leur jeta des grains de rassade, en parlant aux sauvages d'une voix caressante, et s'efforçant de leur faire entendre par des signes qu'on leur demandait des cocos, des pourceaux, des bœufs et des chèvres. Ils continuèrent, pendant le reste de la nuit, de pousser des cris autour du vaisseau, avec des marques extraordinaires de férocité. Suivant les calculs des pilotes, cette côte était à mille huit cent quarante lieues de celle du Pérou.

Le matin du 26 on vit paraître huit autres pirogues, dont l'une portait onze hommes, et les autres six ou sept. Ils tournèrent plusieurs fois autour du vaisseau, en montrant leurs zagaies, des pierres, des massues de bois, des sabres et des frondes. On leur parla du ton le plus humain : on leur distribua quelques merceries. Mais pour réponse ils commencèrent à lancer des pierres et des zagaies : cette attaque irrita l'équipage; on fit jouer tout à la fois

le gros canon et la mousqueterie. Leur grande pirogue fut coulée à fond avec trois ou quatre hommes, et dix ou douze hommes tombèrent sans vie. On mit aussitôt en mer la chaloupe à rames, qui, passant au travers de ceux qui se sauvaient à la nage, en fit encore périr quelques-uns. Elle en prit trois, qui étaient fort blessés, et quatre pirogues, dont elle se saisit, furent mises en pièces pour servir au chauffage. Un des trois prisonniers mourut deux heures après.

La chaloupe retourna au rivage avec les deux autres. Comme on les avait bien traités, et qu'à force de signes on leur avait fait comprendre qu'on ne demandait d'eux que des rafraîchissemens, ils exhortèrent apparemment leurs compagnons à s'approcher avec des fruits; car un petit canot se hâta de venir présenter deux petits pourceaux et un paquet de bananes. On renvoya un des prisonniers qui était fort blessé, et l'autre fut mis à dix pourceaux de rançon. Celui qu'on venait de renvoyer n'ayant pas la force de quitter le rivage, une troupe armée sortit d'un bois voisin, le vint prendre par-dessous les bras, et l'emmena sous quelques arbres, où, s'asseyant autour de lui, ils parurent tous fort empressés à le secourir.

Ces barbares ont les deux oreilles et les narines percées. Quelques-uns ont un trou de plus au diaphragme du nez, et toutes ces ouvertures servent à soutenir des anneaux. Leur barbe est assez longue, mais sans moustaches.

Ils portaient des bracelets de nacre de perle au-dessous des coudes et aux poignets. Leur unique vêtement est une feuille d'arbre au milieu du corps, avec une ceinture d'écorce pour la soutenir. Ils paraissent très-robustes, et bien proportionnés dans leur taille. Leurs dents sont noires, et leurs cheveux de la même couleur, courts et crépus, mais beaucoup moins laineux que ceux des Éthiopiens. Ils ont des bonnets d'écorce d'arbre peinte, dont ils portent deux ou trois l'un sur l'autre, joints ou lacés par une espèce de cordon; ce qui leur donne l'air d'une coiffure de femme. La plupart avaient une petite corbeille de jonc pendue au côté, dans laquelle ils mettent de la chaux pour saupoudrer ce que l'auteur nomme leur *pinang*. Leurs civilités consistent à ôter leur bonnet, à se mettre la main sur la tête, et à s'y mettre aussi des feuilles d'arbre, qui paraissent un signe particulier d'affection. On les prit pour des Papous. En venant à bord, ils chantaient ensemble avec assez d'harmonie. Les poignées de leurs sabres sont ornées; mais cette arme, et celles qu'on a nommées, ne sont que pour les ennemis de leur nation. Lorsqu'ils sont mécontens l'un de l'autre, leur usage est de se mordre entre eux comme des chiens. Tous leurs canots ne sont pas égaux. On compta jusqu'à dix-sept couples de rameurs sur les grands, et depuis deux couples jusqu'à dix sur les petits. Ils gouvernent également de l'avant et de l'arrière, et ces petits bâtimens ont des

châteaux comme les galions. Cependant leur largeur ne suffit que pour deux hommes. On vit une des plus grandes pirogues, dont les pièces étaient jointes ensemble par des coutures bien goudronnées, ou frottées de térébenthine.

L'équipage fit de l'eau sans obstacle; mais le jour suivant quelques canots étant venus à bord sans y rien apporter, et sans vouloir payer la rançon du prisonnier, on prit le parti de le mettre à terre, et de ne prendre aucune confiance à des hommes si sauvages. De la côte on aperçut une autre île au nord. La nuit du 29 Schouten fit remettre à la voile, et dans tout le jour suivant on ne put découvrir le bout de la terre qu'on quittait; elle courait à l'ouest et au nord-ouest-quart-d'ouest, avec plusieurs baies; mais le même jour on eut la vue de deux hautes îles, toutes deux au nord de la grande, et le 30 au matin on vit approcher plusieurs canots montés d'hommes noirs, qui, en arrivant à bord, rompirent leurs zagaies sur leurs têtes : c'était apparemment un signe de paix; mais ils n'avaient rien apporté pour la confirmer, quoiqu'ils demandassent tout ce qui s'offrait à leurs yeux. On les trouva néanmoins plus civilisés que tous ceux qu'on avait vus jusqu'alors. Ils avaient le milieu du corps couvert de plusieurs feuilles. Leurs canots étaient mieux construits que les autres, et portaient même quelques ornemens de sculpture à l'avant et à l'arrière. On observa que ces

insulaires avaient un soin extraordinaire de leur barbe et de leurs cheveux, et qu'ils se les poudraient de chaux. Ils étaient venus de trois ou quatre îles qui paraissaient remplies de cocotiers; mais tous les signes par lesquels on croyait se faire entendre ne purent en obtenir des vivres. On jugea même, le jour suivant, que la cérémonie de rompre leurs zagaies n'avait été qu'une ruse pour surprendre le vaisseau. Les courans l'ayant fait dériver dans un calme qui dura toute la nuit, il se trouva le matin entre une île de deux lieues de long et une autre côte. Vingt-cinq pirogues remplies de sauvages ne tardèrent point à se présenter. On crut reconnaître une partie de ceux qu'on avait vus la veille, et Schouten ne fit pas difficulté de les laisser approcher. Il y avait à l'avant du vaisseau deux ancres à pic, et préparées pour mouiller, sur chacune desquelles un nègre alla s'asseoir, la rame à la main, dans l'opinion sans doute qu'ils pourraient mener le navire au rivage. Les autres tournaient alentour, et semblaient chercher le moyen d'y monter. Enfin, se croyant sûrs de leur conquête, ils commencèrent à lancer des zagaies et des pierres; elles étaient poussées avec tant de vigueur, que, se rompant contre les mâts et le bordage, elles en faisaient voler de petits éclats. Un matelot fut blessé dans la première surprise, et les autres ne purent demeurer sur le pont; mais au fort de cette attaque, et lorsque les sauvages se disposaient à monter à bord,

on leur envoya les bordées du haut pont, et l'on fit feu de la mousqueterie. Une décharge si brusque en ayant emporté ou blessé un fort grand nombre, tous les autres prirent la fuite. La chaloupe, qui était bien armée, les suivit aussitôt, et se saisit d'un canot dans lequel il y avait trois hommes : l'un fut tué, un autre sauta dans la mer, et le troisième demeura prisonnier : c'était un jeune homme de dix-huit ans, auquel on donna le nom de *Moïse*, qui était celui du matelot blessé ; et l'île fut nommée aussi *l'île de Moïse*. Ces insulaires vivaient d'une sorte de pain composé de racines d'arbres.

On s'éloigna de cette race perfide. L'observation méridienne fit trouver 3° 15′ sud ; vers le soir on rangea la côte au nord-ouest, et l'on découvrit une belle baie de sable, dans laquelle on ne crut pas devoir s'engager. Le 2 juillet, à 3° 12′, on vit à la gauche du vaisseau des terres basses, divisées par une grande montagne, et une île basse à la proue. Le 3, après avoir été forcé par le vent de courir à l'ouest-nord-ouest, on aperçut encore de hautes terres à l'ouest, vers 2° 40′. Dans les efforts qu'on fit le 4 pour se dégager des îles, on en découvrit vingt-deux ou vingt-trois autres, grandes et petites, hautes et basses, à différentes distances entre elles, depuis 2° 25′ jusqu'à 3°. La nuit qui survint ne permit point d'y chercher une rade, et le lendemain à midi on fut conduit par de meilleures espérances

vers une fort haute montagne qu'on aperçut au sud-ouest. Les pilotes avaient si peu de connaissance de leur route, que la ressemblance qu'ils trouvèrent à cette montagne avec celle de Gunapi, dans l'île de Banda, et la hauteur qui était à peu près la même, leur firent juger qu'on était à la vue de cette île; mais bientôt on découvrit au nord trois ou quatre autres montagnes, à six ou sept lieues de la première, qui prouvèrent la fausseté de leur conjecture : derrière la première montagne, on vit à l'est et à l'ouest une si grande étendue de pays, partie haut et partie bas, que des deux côtés on n'en apercevait pas la fin; et comme il s'étendait à l'est-sud-est, on crut enfin que c'était la Nouvelle-Guinée.

Le 7, avant le jour, on porta vers la montagne qui jetait des flammes de sa cime, et qui dirigeait le vaisseau par cette lumière, quoiqu'elle fût mêlée de fumée et de cendres. Le jour fit connaître que c'était une île bien peuplée et remplie de cocotiers, qu'on nomma *l'île du Volcan*. Les habitans envoyèrent quelques pirogues, dont chacune portait cinq ou six hommes, avec une espèce d'échafaudage élevé sur des bâtons, qui couvrait chaque petit bâtiment. Cette nouvelle méthode ayant paru suspecte, on employa le nègre Moïse pour prendre langue; mais il ne put se faire entendre des sauvages. Ils étaient nus, à l'exception du milieu du corps; les uns avaient les cheveux courts, et d'autres les avaient longs; leur

couleur était plus jaune que celle de Moïse. On ne put trouver de mouillage sur leur côte; et, voyant plusieurs autres îles au nord et au nord-ouest, on porta vers un cap uni, qui faisait face à la proue. L'eau était de diverses couleurs, verte, blanche, jaune; et se trouvant plus douce que l'eau commune de mer, on jugea qu'elle venait de quelque rivière qui avait son embouchure à peu de distance. On voyait aussi flotter des arbres, des branches sur lesquèlles on distinguait quelquefois des oiseaux et des écrevisses. Après avoir fait de petites bordées pendant la nuit, on gouverna le matin à l'ouest-sud-ouest, entre une haute île qu'on avait à la droite du vaisseau, et des terres moins hautes qu'on laissait à gauche. Vers le soir, on trouva fond sur soixante-dix brasses, à peu de distance du rivage, et l'on y laissa tomber l'ancre. Les canots qui vinrent à bord étaient conduits par des hommes fort singuliers, qu'on prit encore pour des Papous. Ils avaient les cheveux courts et frisés, des anneaux passés dans le nez et dans les oreilles, de petites plumes sur la tête et sur les bras, et des dents de porc autour du cou et sur la poitrine. Leurs femmes étaient affreuses; l'auteur compare leurs longues mamelles à de gros boyaux qui leur tombaient jusqu'au nombril, et leur ventre à des tonneaux; elles avaient les jambes et les bras menus, un visage de singe, les cheveux courts, le milieu du corps médiocrement couvert, le reste nu. Chacune avait quelque défaut parti-

culier, comme d'être louche, boiteuse, bossue, et quelque marque de mauvaise santé ; ce qui fit juger que l'air du pays était malsain, d'autant plus que les maisons y étaient élevées sur des pieux, à huit ou neuf pieds de terre. La hauteur de cette côte est de 3° 43' sud. On alla chercher un meilleur mouillage dans une baie voisine, où l'ancre fut jetée sur vingt-cinq brasses, fond de sable mêlé d'argile. Les habitans de deux villages envoyèrent à bord deux canots, avec quelques cocos qu'ils voulurent vendre fort cher. Ils demandaient pour quatre noix une brasse de toile ; et c'était à cette marchandise qu'ils s'attachaient le plus. Un commerce si peu avantageux, joint à la rareté des vivres qui se réduisaient à quelques pourceaux, n'arrêta pas long-temps les Hollandais. Ils se retrouvèrent le lendemain à 4°, et, dans l'inquiétude de leur sort, les rations furent réglées. Ils ignoraient absolument dans quelle partie du monde ils étaient, près ou loin des îles de l'Inde, et si c'était la Nouvelle-Guinée dont ils avaient constamment la vue : toutes leurs cartes ne leur offrant aucune lumière sur les pays qu'ils découvraient chaque jour, ils n'avaient d'autres règles que de faibles conjectures.

La course du 11 fut à l'ouest-nord-ouest, avec peu de changement le long de la côte, qu'ils ne se lassaient pas de suivre à moins de trois lieues. Vers midi, ils doublèrent un haut cap : ces terres étaient en effet celles de la Nou-

velle-Guinée. Le 12, à 2° 58′ sud, ils eurent la faveur des courans qui portaient à l'ouest, suivant leur direction ordinaire, le long de ce pays. Les 13 et 14, on continua de suivre la même côte; et le 15, trois îles basses et peuplées, qui paraissaient remplies de cocotiers, offrant un bon mouillage, depuis quarante brasses jusqu'à sept, à demi-lieue de la grande terre; on y mouilla sur un excellent fond. Les Hollandais auraient trouvé sur-le-champ du remède à tous leurs besoins, s'ils y étaient descendus avec moins d'imprudence. Mais n'ayant observé aucune précaution pour s'approcher du rivage avec la chaloupe, les insulaires, qui étaient sur leurs gardes, leur tirèrent une nuée de flèches dont ils blessèrent seize matelots. On ne laissa point d'aborder dans la plus petite des deux îles, ou, dans le premier feu de la vengeance on brûla quelques maisons dispersées. Les sauvages de l'île voisine parurent furieux, et poussèrent d'horribles cris; mais ils n'osaient passer d'une île à l'autre, dans la crainte de quelques pièces de gros canon, qui battaient le long du rivage et dans le bois, où les boulets pénétraient avec un fracas épouvantable. Le soir, ils envoyèrent demander la paix, après quoi deux ou trois canots étant au-dessus du vent du vaisseau, sans oser s'en approcher, jetèrent des cocos dans la mer, afin que le courant les portât vers les Hollandais. On les pressa de venir à bord par des signes qui leur inspirèrent enfin plus de har-

diesse : ils apportèrent quantité de cocos et de bananes, du gingembre vert, et des racines jaunes qui leur tiennent lieu de safran, pour lesquelles on leur donnait en échange des grains de verre, des clous et des couteaux rouillés. Ces insulaires sont absolument nus. On vit entre leurs mains quelques pots de fer, qui devaient être venus des Espagnols. Ils ne paraissaient pas surpris de la forme du navire ; et, quoique effrayés de l'artillerie, ils n'en craignaient ni le bruit ni la vue. Ils donnaient à la plus orientale de leurs îles le nom de *Moa ;* celui d'*Insou* à la seconde, et celui d'*Arimoa* à la dernière et la plus haute, qui est à cinq ou six lieues de la Nouvelle-Guinée. On ne cessa point de trouver ces sauvages fort traitables, et d'en recevoir à vil prix toutes sortes de rafraîchissemens. Ils font du pain et des galettes de cassave; mais elle n'est pas comparable à celle des Indes occidentales.

Le 20 on leva l'ancre pour continuer de suivre la côte à l'ouest-nord-ouest. On eut, à 13′ sud, la vue de plusieurs îles vers lesquelles on était porté par les courans ; ce qui n'empêcha point qu'ayant trouvé un fort bon fond sur treize à quinze brasses, on ne mouillât le soir avec d'autant plus de confiance qu'on n'avait point aperçu de feu dans l'île voisine. Cependant la pointe du jour fit découvrir six grands canots, avec des ailes et de l'acastillage. Les sauvages qui les montaient s'approchèrent timidement, quoique armés d'arcs et de

flèches. Ils montraient de loin du poisson sec, des cocos, du tabac, et un petit fruit qui ressemblait à nos prunes. On les encouragea par des signes de paix et d'amitié. D'autres canots, qui paraissaient venir de la même île, apportèrent des vivres et quelques porcelaines de la Chine. Leur tranquillité à la vue du navire et du canon fit juger qu'ils connaissaient les vaisseaux de l'Europe. Ces sauvages avaient la peau plus jaune et la taille plus haute que ceux des îles précédentes. La plupart portaient aux oreilles des anneaux de verre, qu'ils ne pouvaient avoir reçus que des Espagnols. Toutes ces apparences soutenaient le courage des Hollandais; mais elles ne jetaient pas plus de jour sur leur navigation. Le 24, ils se trouvèrent à la hauteur d'un demi-degré sud. Leur course fut au nord-ouest et à l'ouest-sud-ouest, le long d'une belle et grande île, qu'ils nommèrent *l'île de Schouten*, du nom de leur capitaine. Ils donnèrent à sa pointe orientale le nom de *cap de Bonne-Espérance*, parce que, trouvant dans leurs cartes des îles à l'est de Banda, ils se flattèrent que ce cap pouvait être une pointe de ces îles, et que la route était libre pour arriver à Banda par le sud. Cependant, comme l'île de Schouten s'étendait jusque sous la ligne, ils craignirent aussi que ce ne fût une de celles qui sont marquées dans les cartes à l'ouest de la Nouvelle-Guinée jusqu'à la ligne. Dans cette supposition, ils s'exposaient à tomber dans quelqu'un des golfes de Gilolo.

Schouten, embarrassé de ce doute, prit le parti de monter promptement au sud ou au nord. Le vent, qui venait alors de l'est, amena autour du navire une prodigieuse quantité de poisson, d'herbes et de feuilles; mais on ne trouva point de fond à la vue continuelle de la côte. L'équipage était consolé par l'abondance et la fraîcheur des vivres. Entre les fruits qu'on avait tirés des dernières îles, il y en avait un qui était jaune en dedans, ou couleur d'orange, et vert en dehors; mais creux, rempli de pepins, et plus petit que le melon, auquel il ressemblait assez par le goût. On en mangea beaucoup avec du sel et du poivre, et les malades même le trouvèrent fort sain.

Le 25, on découvrit, à la gauche du vaisseau, une grande étendue de pays, de hauteur inégale, qu'on laissa au sud-sud-ouest. Le 26 on eut la vue de trois îles; et le 27, à la hauteur de 29', on vit au sud de hautes terres et d'autres basses, qu'on rangea toujours à l'ouest-nord-ouest. La nuit du 28 au 29 on se ressentit, au milieu des flots, d'un grand tremblement de terre. Les matelots, effrayés, sautaient hors de leurs cabanes, sans pouvoir comprendre d'où venaient les terribles secousses qui ébranlaient le vaisseau, surtout dans un passage où l'on ne trouvait pas de fond. Le 30 on entra dans un grand golfe, qui paraissait environné de terres. Ce jour fut épouvantable par un tonnerre et des éclairs qui semblaient couvrir le vaisseau de flammes. Ils furent sui-

vis d'une pluie si extraordinaire, que les plus anciens matelots n'avaient rien vu de semblable. Les dangers du climat, et la crainte de ne pas trouver dans le golfe d'autre ouverture que son entrée, firent mettre le cap au nord. Le soir du 31 on passa pour la seconde fois sous la ligne, et l'on mouilla sur douze brasses près d'une île déserte, à peu de distance du continent. On se trouva le lendemain à 15′ de latitude nord. Le 3, un banc de sable fort large, à 45′, ôta presque entièrement la vue des terres. On jugea par cette hauteur qu'on était à l'extrémité de la Nouvelle-Guinée, après avoir fait plus de deux cent quatre-vingts lieues le long des côtes. Les courans portaient à l'ouest-sud-ouest; excellent fond néanmoins depuis quarante brasses jusqu'à douze. Le même jour on vit des baleines et des tortues. Vers le soir deux îles se présentèrent à l'ouest.

Le 4 on observa que la direction des courans était à l'ouest, et, la course étant au sud-sud-ouest, on eut la vue de sept ou huit îles, qui obligèrent de passer toute la nuit au large, dans la crainte de dériver trop sur les côtes. On gouverna le lendemain au sud et au sud-ouest; mais un vent contraire força les pilotes de s'approcher d'une île où la chaloupe ne put trouver de fond que sous le rivage, à quarante-cinq brasses. Trois pirogues, qui l'abordèrent aussitôt avec la bannière blanche, ne firent pas difficulté de la suivre jusqu'au vaisseau.

Elles portaient des montres de fèves et de pois des Indes, du riz, du tabac, et deux oiseaux de paradis, dont l'un était blanc et jaune. Les insulaires, qui s'approchaient avec tant de confiance, n'avaient pas laissé de témoigner quelque frayeur en reconnaissant des Hollandais; mais ce n'étaient plus des sauvages dont la barbarie fût redoutable après les traités les plus saints, et jusqu'au milieu de leurs caresses; ils portaient des ceintures d'assez belle toile; quelques-uns même avaient des caleçons de soie, des turbans, des bagues d'or et d'argent aux doigts, et les cheveux d'une admirable noirceur. On était embarrassé à distinguer leur nation, lorsqu'en prêtant l'oreille à leur langage, Aris, qui entendait le malais, crut distinguer plusieurs mots ternatais, et quelques termes espagnols. Quelle consolation pour un équipage languissant, qui était encore composé de quatre-vingt-cinq hommes, mais la plupart épuisés de fatigue ou consumés de maladies, et tous également consternés de l'incertitude de leur sort! Ils s'empressèrent de demander aux Indiens le nom de leur île et celui de leur nation. A la vérité, rien ne put leur faire obtenir cet éclaircissement; mais le refus même de ces insulaires, joint à d'autres circonstances, leur fit juger qu'ils étaient à l'extrémité orientale de Gilolo, qui s'étend à l'est par trois langues de terre, et que ceux qui paraissaient craindre de s'expliquer étaient des sujets du roi de Tidor, ami des Espagnols. Cette conjecture fut véri-

fiée. On alla mouiller assez près du rivage; et l'on apprit, dans un bourg nommé *Soppi*, que l'île voisine, nommée *Maba*, d'où les trois pirogues étaient venues, relevait du roi de Tidor. Les matelots d'une pirogue ternataise, qui arriva quatre jours après dans la baie de Soppi, s'empressèrent de venir raconter à Schouten qu'il y avait actuellement près de vingt vaisseaux hollandais et anglais autour de Ternate.

Les vents contraires et les calmes empêchèrent Le Maire et Schouten d'arriver à Ternate avant le 16 septembre. En y arrivant, ils aperçurent un bâtiment hollandais qui faisait route pour y entrer. C'était *l'Étoile du matin*, bâtiment de la flotte de Spilberg, qui venait de faire le tour du monde. L'équipage *la Concorde* éprouva une grande joie de revoir des compatriotes. Après s'être remis des fatigues du voyage, on partit le 24; et, le 30 octobre, on vint mouiller devant Jacatra, aujourd'hui Batavia. Ce fut là que se termina l'expédition mémorable qui avait ouvert une nouvelle route à la navigation, et dont le succès avait été si heureux, que les Hollandais ne perdirent que trois hommes pendant un si long voyage.

Mais observons, ici comme ailleurs, l'espèce de récompense presque toujours réservée aux grands services.

La suite des événemens fit connaître que l'on s'était flatté en vain d'éluder le privilége de la compagnie des Indes orientales. Jean Pietersz Coen, qui depuis a fondé Batavia, et

qui, à l'arrivée de *la Concorde*, était président du conseil des Indes, manda, le 1er. novembre, Le Maire et Schouten devant le conseil, et leur déclara, au nom de la compagnie, qu'il les arrêtait prisonniers, et qu'il confisquait leur bâtiment et tout ce qu'il portait. Schouten eut beau représenter le tort et l'injustice qu'on lui faisait, comme il n'était pas le plus fort il fut contraint de subir la loi qu'il plut au conseil de lui imposer ; le président répliqua qu'il était obligé d'obéir aux ordres qu'il avait reçus, ajoutant que Le Maire et Schouten avaient la faculté de se pourvoir en Europe devant les tribunaux, et d'y poursuivre la réparation du tort qu'ils prétendaient qu'on leur avait fait.

Ainsi dépouillés, Le Maire et Schouten furent embarqués sur le vaisseau de Spilberg ; leurs officiers et leurs matelots furent répartis sur les autres bâtimens de la flotte de cet amiral. Elle mit à la voile le 14 décembre. Outré de l'injustice de ses compatriotes, et dévoré de chagrin, Le Maire mourut le 22, à la fleur de son âge, vivement regretté de Spilberg, qui avait eu le temps de le bien connaître. Schouten attérit en Zélande le 1er. juillet 1617, ayant achevé son voyage autour du monde en deux ans et dix-huit jours. Il revit sa patrie, et fut reçu avec tous les éloges qui lui étaient dus ; mais nous n'apprenons pas qu'il ait été dédommagé de la confiscation de son bâtiment.

Les îles des Cocos et des Traîtres, recon-

nues en 1767 par Wallies, ont été nommées île *Keppel* et île *Boscawen*.

Le voyage de George Spilberg avait duré beaucoup plus long-temps que celui de Le Maire et Schouten. Nommé commandant d'une flotte de six vaisseaux armés par les directeurs de la compagnie des Indes orientales, il fit voile du Texel le 8 août 1614. Il arriva le 25 mars 1615 au cap des Vierges. Ses équipages, qui n'avaient nulle envie de passer par le détroit de Magellan pour aller aux Indes, lui proposèrent d'un ton de mutinerie de prendre celle du cap de Bonne-Espérance; mais l'amiral tint ferme à suivre ses ordres; alors un yacht se révolta, et dans la nuit s'enfuit secrètement. Spilberg avait déjà perdu un de ses vaisseaux sur la côte du Brésil, où il avait soutenu plusieurs combats contre les Portugais.

Spilberg entra dans le grand Océan le 6 de mai, ayant perdu quelques hommes surpris et assommés par les sauvages. Après avoir attéri aux îles de la Mocha et de Sainte-Marie, au sud du Chili, où l'on eut de fréquens rapports avec les insulaires, la flotte livra sur les côtes du Pérou un sanglant combat à l'armée navale espagnole, forte de six gros galions de guerre. Elle coula bas trois de ces vaisseaux, et courut les côtes de l'Amérique jusqu'au cap Corrientes, dans le Mexique, faisant des descentes, et répandant l'épouvante en plusieurs endroits. Le 26 novembre, Spilberg fit route à

l'ouest pour traverser le grand Océan. Le 3 décembre on eut la vue de plusieurs îles, et le lendemain on fut encore plus surpris d'apercevoir, par 19° nord, un grand rocher isolé, éloigné de cinquante-cinq lieues de la terre la plus proche. Le 6 on vit encore de petites îles montueuses. Le 23 janvier 1616 Spilberg toucha aux îles Ladrones. Le 26 février on attérit près de Manille, où il séjourna, et inquiéta beaucoup les Espagnols. Après leur avoir pris plusieurs bâtimens, il surgit le 23 mars à Ternate, fit plusieurs croisières dans les Moluques, et vint mouiller à Jacatra le 17 septembre. Il y vit bientôt arriver *la Concorde*, et fut chargé de ramener en Europe Le Maire et Schouten, après qu'on leur eut confisqué leur vaisseau. Il s'efforça dans son journal de révoquer en doute la réalité des découvertes de ces deux navigateurs; mais ensuite il rendit justice au mérite de Le Maire. Après un voyage de trois ans et quatre mois, Spilberg mouilla heureusement dans les ports de Hollande le 1er. juillet 1617.

CHAPITRE X.

Nodal. L'Hermite.

A PEINE la cour d'Espagne eut été informée du voyage de Le Maire et Schouten, que, prenant plus de confiance aux découvertes de ces navigateurs que n'en avaient en eux leurs compatriotes mêmes, elle attira à son service plusieurs bons marins bataves. Depuis l'expédition de Quiros, l'ardeur des Espagnols pour les voyages de découvertes s'était ralentie. L'expédition de Le Maire la ranima, et l'on équipa deux caravelles dont le commandement fut donné à Garcias de Nodal. Ses instructions portaient qu'il visiterait le nouveau passage, et examinerait s'il serait possible de le garder en construisant des forts sur les deux rives.

Les caravelles partirent de Lisbonne, alors sous la domination de l'Espagne, le 27 septembre 1618; et, après avoir doublé le cap des Vierges, elles vinrent en travers de la Terre du Feu, par 53° 20′ sud, où elles découvrirent un nouveau passage entre deux caps qui furent nommés *Espiritu Santo* et *Arenas*. Le canal reçut le nom de *Saint-Sébastien;* il doit s'étendre vers le sud-ouest et communiquer avec le détroit de Magellan; mais son

peu de largeur le rendrait inutile. En s'avançant au sud-est, Nodal vit, près d'un cap qu'il appela *de las Pennas*, un autre canal rempli de rochers et de bas-fonds; ces découvertes confirmèrent l'opinion que la Terre du Feu n'est qu'un amas d'îles. Toute cette côte est très-escarpée et très-haute, les montagnes étaient couvertes de neiges; mais, au delà du 54e. degré, on la trouva moins haute; elle était revêtue de verdure et d'arbres. Elle est toute découpée de baies et de promontoires.

Nodal, parvenu à l'entrée du détroit de Le Maire, le trouva tel qu'il avait été représenté dans les cartes de la relation de ce navigateur; mais, quoiqu'il eût un vent très-favorable, la violence des courans l'empêcha de l'emboucher. Il fut poussé à trente lieues au sud-est, et crut voir une côte qu'il supposa, conformément aux idées reçues à cette époque, devoir faire partie d'un grand continent qui pouvait s'étendre vers le sud de l'Afrique.

Peut-être fut-il porté en effet jusqu'à la vue d'une terre; mais dans ce cas ce fut bien au delà de trente lieues, car la terre la plus proche à l'est de la côte orientale de la Terre des États en est éloignée de 15° en longitude.

Enfin, revenant sur ses pas, Nodal entra dans le détroit de Le Maire, et, ayant jeté l'ancre à un mille de l'embouchure dans une baie sablonneuse, il descendit sur la côte de la Terre du Feu, près d'une rivière d'eau douce ombragée de beaux arbres, où l'équi-

page fit très-commodément du bois et de l'eau.

Quelques naturels du pays s'approchèrent des Espagnols. Ils n'avaient pour tout vêtement que des peaux de guanaco, peintes en rouge, qu'ils portaient sur les épaules; tout leur corps était de même barbouillé de rouge, à l'exception du visage, qui était frotté de craie blanche. Deux d'entre eux, plus grands que les autres, portaient des fourrures brunes d'un poil extrêmement doux, et sur la tête des peaux d'oiseaux de mer. Ils étaient armés d'arcs, de flèches garnies de cailloux aiguisés, de couteaux de pierre; ils avaient pour ornemens des ceintures de cuir et des colliers de très-jolies coquilles. Les Espagnols ne purent rien comprendre à leur langage; les sauvages répétaient sans cesse *hoo*, *hoo*, *hoo*. Ils témoignèrent une grande aversion pour ce qu'on leur offrit à boire et à manger. On les vit faire leur nourriture unique d'une herbe un peu amère, et d'une certaine fleur jaune assez semblable au souci, qui croît abondamment sur cette côte. D'ailleurs ils ne témoignèrent aucune inquiétude de voir les Espagnols; ils déposèrent leurs armes à terre, et leur aidèrent à couper du bois et à puiser de l'eau. Ils avaient, de l'autre côté de la baie, une espèce de village composé d'une cinquantaine de cabanes construites en pieux et couvertes de roseaux. Ils parurent dociles et capables d'instruction, car en fort peu de temps on leur apprit à réciter l'oraison dominicale.

Du côté du détroit appelé Terre des États, la côte parut inaccessible, elle n'offrit partout à la vue que des roches aiguës et des précipices ; l'on ne trouva pas fond près du rivage.

En quittant ce mouillage, Nodal fit voile au sud-ouest, côtoya, autant que les vents et les courans le lui permirent, la Terre du Feu, pour chercher une autre ouverture que celle par laquelle il venait de passer. Il reconnut les îles Barnevelt, qui ne sont que des rochers arides ; doubla le cap de Hoorn, derrière lequel on trouva un port assez commode, mais où les équipages eurent beaucoup à souffrir du froid excessif accompagné de neige et de grêle; fut poussé jusqu'à 59° 30′, et découvrit de petites îles qui furent nommées *Diego Ramirès*, d'après le principal pilote.

Nodal remonta ensuite au nord en rangeant la côte occidentale de la Terre du Feu, et n'ayant pas assez de vivres pour poursuivre son voyage le long de la côte de l'Amérique, il entra dans le détroit de Magellan, repassa dans l'Océan atlantique, et, ayant touché à Fernambouc pour se ravitailler, il revint à Séville le 9 juillet 1619, sans avoir perdu un seul homme.

Lorsque les Hollandais eurent bien vérifié que Le Maire et Schouten avaient en effet trouvé une nouvelle entrée plus facile et plus courte que le détroit de Magellan pour passer de l'Océan atlantique dans le grand Océan, l'on reprit les anciens projets de ruiner les éta-

blissemens des Espagnols en Amérique. En conséquence on équipa une armée navale forte de onze vaisseaux, montée de six cent trente-sept hommes, et de deux cent quatre-vingt-quatorze pièces de canon. On en donna le commandement à Jacques L'Hermite, qui s'était distingué dans plusieurs occasions. Il avait sous ses ordres Hugues Schapenham, et pour pilote Valentin Iansz, qui avait accompagné Nodal. Une escadre de cette importance prouvait clairement que l'intention des Hollandais était de faire la conquête du Pérou.

On partit de l'île de Goeré, en Zélande, le 29 avril 1623, et le 2 février 1624 on arriva devant la bouche du détroit de Le Maire. On ne se serait pas douté que l'on y était, si le pilote Valentin ne l'eût reconnu. On le passa d'un temps si brumeux, qu'étant au milieu l'on ne voyait la terre d'aucun des deux côtés.

On mouilla sur la côte méridionale de la Terre du Feu, dans une baie qui fut nommée *baie de Nassau;* deux autres plus à l'est reçurent les noms de *Schapenham* et de *Valentin.* On reconnut que le cap Hoorn ne faisait pas partie de la Terre du Feu, mais appartenait à une île plus au sud, à laquelle on donna le nom d'*île L'Hermite;* enfin on s'assura que la Terre du Feu était coupée d'un grand nombre de canaux.

Des matelots retenus par une bourrasque à terre, où ils étaient descendus pour faire aiguade, furent la plupart tués par les sauvages

à coup de massue; ce qui fit prendre la précaution de ne plus envoyer de canot sans un certain nombre d'hommes armés.

La continuité et la force des vents qui soufflaient de la région du nord-ouest faisaient craindre à L'Hermite qu'ils ne fussent alisés; qu'il ne se trouvât dans l'impossibilité de s'avancer dans le grand Océan, et que sa flotte ne fût dispersée. Il proposa donc, dans un conseil, de passer l'hiver qui approchait, soit à la côte de la Terre du Feu, soit dans le détroit de Magellan. Après mûre délibération, il fut résolu de tenir la mer encore deux mois, pour tâcher de doubler le cap. On leva l'ancre, et l'on fut porté jusqu'à 61° sud. L'amiral et le vice-amiral étaient si malades, qu'il n'y avait guère d'apparence que ni l'un ni l'autre revinssent vivans de cette expédition. Le 18 mars on vit la côte du Chili, par 42° 10'. Le 4 avril on reconnut l'île de Juan-Fernandès; on alla s'y ravitailler, et on la quitta le 13.

Le 7 mai la flotte arriva devant le Callao; elle fit contre cette place une attaque qui échoua. L'Hermite mourut le 2 juin. Schapenham se souilla par des actes de cruauté. Les exploits de la flotte se bornèrent à brûler un assez grand nombre de bâtimens espagnols; elle remonta le long de la côte jusqu'à Acapulco, d'où elle fit voile pour l'île de Guam, où elle mouilla le 26 janvier 1625. Elle alla ensuite à Mindanao, puis d'îles en îles jusqu'aux Moluques et à Batavia, où les bâtimens reçurent dif-

férentes destinations. Schapenham n'en conserva que deux sous ses ordres. Il partit le 25 octobre, mourut le 3 novembre, et fut enterré à Poulo-Bostoc, petite île à deux lieues de Bantam. Les deux vaisseaux, après avoir touché au cap de Bonne-Espérance le 21 janvier 1626, jetèrent l'ancre au Texel le 9 juillet suivant.

CHAPITRE XI.

Tasman.

La compagnie hollandaise des Indes orientales n'envoya plus de grandes flottes dans le grand Océan après le retour de celle dont L'Hermite avait eu le commandement ; mais, jugeant qu'il était nécessaire d'acquérir des connaissances plus étendues sur les terres australes et sur les pays déjà découverts à l'est de la Nouvelle-Guinée, elle donna ordre, en 1642, au gouverneur-général de ses possessions, et au conseil de Batavia, d'envoyer dans ces parages un navigateur habile pour bien décrire les côtes, et en même temps étendre les découvertes faites précédemment dans cette région du monde.

Plusieurs vaisseaux hollandais avaient, avant cette époque, abordé à différens points de la côte occidentale du continent, que l'on a de-

puis appelée la Nouvelle-Hollande; mais les travaux des navigateurs qui firent ces découvertes sont perdus pour l'histoire de la géographie. La crainte d'inspirer aux autres nations de l'Europe l'idée de s'établir dans des pays si voisins des établissemens hollandais dans les îles du midi de l'Asie engagea la compagnie à supprimer tout ce qui pouvait fournir quelques lumières sur ces contrées : voici à quoi se borne ce que l'on sait sur ces découvertes.

En 1605 l'yacht hollandais *le Duyfhen* (la Colombe) fut expédié de Bantam pour explorer les îles de la Nouvelle-Guinée. Il navigua le long de ce que l'on croyait être la côte occidentale de ce pays jusqu'à 13° 45′ sud. Il trouva que cette vaste étendue de côtes était en grande partie déserte, et en quelques endroits habitée par des sauvages farouches et cruels, de couleur noire, qui tuèrent des hommes de son équipage. C'est ce qui empêcha de rien apprendre sur ce pays ni sur les parages voisins, comme on était chargé de le faire. Ainsi le manque de vivres et de provisions de tout genre obligea de laisser la découverte incomplète. La pointe de terre la plus éloignée, marquée sur la carte de route, fut nommée cap *Keer-Veer* (cap du Retour).

En quittant la Nouvelle-Guinée, *le Duyfhen* fit route au sud, le long des îles de la partie occidentale du détroit de Torrès, jusqu'à la partie de la terre australe un peu à l'ouest et au sud du cap York. On regardait toutes ces ter-

res comme jointes à la Nouvelle-Guinée; ainsi ce navire fit, sans le soupçonner, la première découverte authentique de la grande terre australe ou Nouvelle-Hollande, vers le mois de mars 1606; car il paraît qu'il fut de retour à Banda vers le commencement de juin de la même année.

Une seconde expédition tentée en 1617 eut peu de succès; les journaux et les observations furent perdus. En janvier 1623 les yachts *Pera* et *Arnhem* furent expédiés d'Amboine par les ordres de Jean Pieters Coen, sous le commandement de Jean Carstens. Ce capitaine fut traîtreusement assassiné avec huit hommes de son équipage par les habitans de la Nouvelle-Guinée. Les bâtimens continuèrent le voyage et découvrirent les grandes îles d'Arnhem et de Speult. Alors ils se séparèrent; *l'Arnhem* revint à Amboine, *le Pera* continua la navigation le long de la côte méridionale de la Nouvelle-Guinée jusqu'au cap Keer-Veer; ensuite il découvrit la côte plus au sud jusqu'à Staten-River, par 17° sud. Ce que l'on pouvait apercevoir du pays au delà semblait s'étendre à l'ouest. Alors *le Pera* revint à Amboine. Dans ce voyage l'on trouva partout des eaux peu profondes et des côtes stériles, des îles mal peuplées d'hommes cruels, pauvres et brutaux.

Dirk Hartighs, d'Amsterdam, découvrit, le 25 octobre 1616, la terre d'Eendraght ou de la Concorde, ainsi nommée d'après son vaisseau; de Witt, en 1628, Edel, en 1629, Nuyt, le 26

janvier 1627, découvrirent les terres qui portent leur nom, et qui, ainsi qu'on l'a dit plus haut, sont des parties occidentales de la Nouvelle-Hollande. On ignore quel était le capitaine du navire *de Leeuwin* (la Lionne), dont le nom fut donné à une autre portion de la côte de cette contrée, découverte en 1622.

L'on ne savait pas jusqu'où ces terres s'étendaient dans le sud, lorsque l'ordre de les reconnaître parvint à van Diemen, gouverneur-général depuis 1636, et l'un de ceux qui ont occupé avec le plus de distinction cette place éminente.

Dès la première année de son gouvernement il avait expédié Gerrit Thomas Poel, qui partit de Banda avec les yachts *Klein-Amsterdam* et *Wesel.* Poel éprouva le même sort que Carstens, et au même endroit. Malgré ce fâcheux événement, le voyage fut continué sous le commandement du subrécargue Pierre Pietersen; il visita les îles de Key et d'Arou. La force et la continuité des vents d'est l'empêchèrent d'atteindre la côte occidentale de la Nouvelle-Guinée, c'est-à-dire de la Carpentarie. Mais, se dirigeant à peu près au sud, il découvrit la côte d'Arnhem ou terre de van Diemen par 11° sud, et suivit la côte pendant cent vingt milles sans voir aucun habitant; mais il aperçut de la fumée en différens endroits.

Pour la nouvelle expédition, van Diemen jeta les yeux sur Abel-Jansren Tasman, marin expérimenté, et qui connaissait très-bien toutes

les découvertes faites précédemment. Il lui donna deux vaisseaux, *le Heemskerk* et *le Zeehaan* (le coq de Mer), avec lesquels Tasman partit de Batavia le 14 août 1652.

Tasman vint d'abord relâcher à l'île Maurice, nommée depuis *Ile-de-France*, la quitta le 8 octobre et fit voile au sud, puis au sud-est. Le 24 novembre, par le 42° 25′ de latitude sud, et 163° 10′ à l'est de Paris, il découvrit, à dix milles dans l'est, une terre à laquelle il donna le nom de *Van Diemen*. Le temps était affreux. Tasman continua sa route au sud-est, en prolongeant la côte jusqu'à une baie dans laquelle il mouilla le 1er. décembre, et qu'il nomma *baie de Frédéric Henry*.

Le lendemain matin il envoya le maître avec deux canots armés reconnaître une anse au nord-ouest, pour voir s'il était possible d'y faire de l'eau et du bois et d'y trouver des provisions. Les canots côtoyèrent le rivage de la baie l'espace d'une lieue; le pays était très-élevé, mais uni, couvert de bois et de plantes antiscorbutiques; une source coulait sur un terrain en pente : il était très-difficile d'y faire de l'eau. On n'aperçut aucun habitant; toutefois on crut distinguer des cris et entendre un bruit assez semblable au son d'une trompette. On observa deux arbres de quatre à cinq pieds de diamètre et de soixante pieds d'élévation, sur l'écorce desquels on avait pratiqué des entailles, à cinq pieds de distance les unes des autres, pour monter jusqu'au sommet, ce qui

fit supposer que les habitans de ce pays étaient d'une très-haute stature. Les entailles de l'un de ces arbres paraissaient n'être faites que depuis très-peu de jours. On vit des traces de bêtes sauvages que l'on crut être celles d'un tigre, et l'on trouva des excrémens de quadrupèdes. On ramassa sur plusieurs arbres de la résine rougeâtre, claire et transparente. Les arbres étaient clair-semés, mais extrêmement embarrassés de buissons et de broussailles. Des vestiges de feu se faisaient remarquer en différens endroits. On vit des oies sauvages, des canards et différens oiseaux aquatiques. On observa que vers la pointe de l'anse la profondeur de l'eau n'était que de quatorze pieds, et que la marée montait à trois pieds.

Les Hollandais, jugeant qu'il serait imprudent de s'avancer dans le pays, chargèrent leurs canots d'herbages, et retournèrent à leurs vaisseaux. Pendant la nuit, ils virent briller des feux qui annonçaient que cette terre était habitée. Le lendemain, on dressa un poteau sur la côte sud-est de la baie; on y attacha le pavillon de la compagnie, et chacun y inscrivit son nom ou sa marque.

Le 5 décembre, Tasman fit voile à l'est, se proposant de courir dans cette direction jusqu'à ce qu'il découvrît les îles de Salomon. Les vents contraires ne lui permirent pas de ranger la côte de près. Quelques jours après, la mer fut très-agitée; les lames venaient du

sud-ouest, ce qui annonçait que la mer était libre de ce côté.

Le 13 décembre, par 42° 10′ sud et 189° 40′ est, Tasman eut connaissance, dans le sud-est, d'une terre haute et montueuse; il la nomma *Staaten-Land* (Terre des États); cette dénomination a depuis fait place à celle de *Nieuwee-Zeeland* (Nouvelle-Zélande). Sa grande élévation et l'étendue indéterminée de cette terre donnèrent lieu à Tasman de penser qu'elle faisait partie du continent austral. Il en suivit la côte en se dirigeant au nord-est; et le 17 il mouilla dans une grande baie située par 40° 50′ sud et 192° 49′ est.

On ne tarda pas à voir des pirogues montées par des Indiens. Ils s'avancèrent vers les vaisseaux, mais s'arrêtèrent à la distance d'un jet de pierre. L'un d'eux soufflait dans un instrument qui rendait un son aigu; on y répondait des vaisseaux en jouant de la trompette. Ces Indiens étaient de haute taille et bien proportionnés; leur langage avait quelque chose de rude et de grossier; leur couleur était bronzée, mais variait d'intensité chez les différens individus. Leurs cheveux, longs, épais et d'un noir d'ébène, étaient bruns et relevés sur la tête en une touffe ornée d'une aigrette de plumes. Une draperie qui les couvrait de la ceinture aux genoux paraissait être faite de nattes; ils avaient le reste du corps nu. On leur fit des signes d'amitié : on les invita à monter à bord en leur montrant de la toile et diverses baga-

telles; mais, se défiant sans doute de ces démonstrations amicales, ils se retirèrent.

Le maître du *Zeehaan* se rendit à bord du *Heemskerk* pour prendre les ordres de Tasman. Comme on avait reconnu les sondes le long du rivage, il fut décidé que l'on s'en approcherait le plus près possible, pour être plus à portée de lier quelque commerce avec les insulaires. On avait à peine pris cette résolution, que l'on aperçut sept pirogues se détacher du rivage et ramer vers les vaisseaux. L'une, dont l'avant était très-élevé et ayant à bord dix-sept hommes, s'approcha du *Zeehaan*, et un autre, portant treize hommes robustes et vigoureux, s'avança vers *le Heemskerk*, à la portée du trait; ces deux pirogues se répondaient l'une à l'autre en un langage absolument inintelligible aux Hollandais, et paraissaient ne rien comprendre à ce que ceux-ci leur criaient dans la langue des habitans de l'île de Hoorn. On leur fit des signes d'amitié, on déploya des pièces d'étoffe blanche pour les engager à venir à bord, mais ils ne répondirent pas à ces invitations.

Cependant le maître du *Zeehaan*, qui était encore à bord du *Heemskeerk*, dépêcha le patron du canot avec six hommes pour avertir son contre-maître de ne pas recevoir les Indiens en trop grand nombre, s'ils se présentaient pour monter sur le navire, de les bien observer et de se tenir sur ses gardes. Au moment où le canot partit pour rejoindre *le Zee-*

haan, la pirogue qui était près du *Heemskerk* héla celle qui se tenait à l'arrière de l'autre vaisseau, en haussant ses pagaies, sans que les Hollandais pussent rien comprendre. Dès que le canot fut à une certaine distance, les pirogues qui se tenaient entre les deux vaisseaux coururent brusquement sur l'embarcation et s'en saisirent. Dans cette attaque, le patron du canot et deux matelots tombèrent par-dessus le bord, trois autres furent tués, et le quatrième fut blessé mortellement. Le patron et les deux matelots nagèrent vers *le Heemskerk;* on mit à l'instant un canot à la mer, qui les prit et les ramena au vaisseau. Heureusement les Indiens abandonnèrent le canot dont ils s'étaient emparés; ils emportèrent un des morts dans leur pirogue, et jetèrent l'autre dans la mer. On fit feu sur eux de l'artillerie et de la mousqueterie; mais ils étaient déjà trop éloignés pour qu'on pût les atteindre. En même temps le maître du *Heemskerk* vint avec la chaloupe bien armée pour ramener le canot du *Zeehaan;* les Indiens y avaient laissé deux matelots, l'un mort, l'autre dangereusement blessé. Une si funeste aventure fit donner à cette baie le nom de *Moordenaars bay* (baie des Assassins). Tasman, persuadé qu'on ne pouvait rien espérer des habitans, appareilla pour sortir de cette baie. Vingt-deux pirogues se mirent bientôt à la poursuite des vaisseaux. On fit feu sur ces embarcations. Un des Indiens, qui tenait à la main une espèce de pavillon blanc, atteint d'une

balle, tomba raide mort; les autres, saisis d'épouvante, se hâtèrent de retourner à terre. Deux de ces pirogues étaient à la voile.

Tasman, en faisant route à l'est-nord-est, se trouva de tous côtés environné de terres; elles lui parurent fertiles et bien arrosées. Il éprouva beaucoup de difficultés à se dégager de ces côtes, parce que les vents forcés de l'ouest et l'agitation extrême de la mer rendaient la navigation périlleuse. Le 26 décembre les vents devenus plus maniables lui permirent de naviguer au nord-nord-ouest.

Le 4 janvier 1643 il se trouva par le travers de la pointe nord-ouest qu'il avait prolongée; un courant violent qui portait à l'ouest, et la force des lames qui venaient du nord-est firent penser à Tasman que la mer était ouverte en cet endroit, et qu'il devait y trouver un passage. Il eut alors connaissance d'un groupe de petites îles qu'il appela *de Drie Koninge* (les trois Rois), du nom du jour. La principale gît par 34° 12′ sud et 191° 48′ est. Il envoya les canots armés y faire une descente, et voir si l'on pourrait s'y procurer quelques rafraîchissemens. Ils trouvèrent une source d'eau fraîche; ils découvrirent une quarantaine d'Indiens qui, dans l'éloignement, leur parurent de haute taille. Ils étaient armés de lances et de cassetêtes. Ils crièrent d'une voix forte et rauque, sans qu'on pût rien comprendre de ce qu'ils voulaient. Les canots continuèrent de côtoyer le rivage. Ils aperçurent des Indiens, et virent

des terres cultivées le long des bords d'un ruisseau. Leur dessein était d'y faire de l'eau, mais il ne leur fut pas possible d'aborder. Ces terres, partagées par de petits enclos, étaient couvertes d'une verdure riante, mais l'espèce de plante cultivée était inconnue. Ils virent aussi deux pirogues halées sur le rivage, au-dessus de la marque de l'eau dans le vif de la marée.

Tasman, supposant avec raison qu'il était le premier navigateur européen qui eût navigué dans ces parages, donna son nom au cap le plus occidental de la terre qu'il venait de découvrir. Il résolut de faire ensuite voile à l'est jusque par les 220° de longitude, ensuite au nord jusque par les 17° de latitude sud, et ensuite à l'ouest pour attérir aux îles des Cocos et de Hoorn, reconnues par Schouten, dans le dessein de s'y rafraîchir.

Le 6 janvier il vit une île dans le sud, à trois lieues de distance. Le 8, étant à 25° sud et 193° de longitude, les lames qui venaient du sud-est avertissaient qu'il ne fallait pas chercher la terre de ce côté. Le 19 on eut, par 22° 35′ sud et 205° 23′ de longitude, la vue d'une île de deux à trois lieues de circuit; elle parut haute, escarpée et stérile. On l'appela *Pylstaart eylandt* (île des Plongeons), à cause du grand nombre de ces oiseaux qui voltigeaient le long de ses bords. Les vents de sud-est empêchèrent d'en ranger les côtes de près pour la mieux reconnaître. Le lendemain on eut connaissance de deux autres îles; le 21 on approcha de la plus

septentrionale, qui n'était pas très-élevée; elle reçut le nom d'*Amsterdam*, l'autre celui de *Middelbourg*. Les habitans de la première apportèrent dans leurs pirogues des cochons, des poules, et diverses espèces de fruits. Ils se montrèrent civils, doux et obligeans, mais voleurs déterminés. Ils parurent toujours sans armes autour des vaisseaux.

Ces deux îles gisent entre elles nord-est et sud-ouest. La plus méridionale est la plus haute; la plus septentrionale est basse et plate, à peu près comme la Hollande. A midi, une pirogue ayant trois hommes à bord rama vers les vaisseaux; ces Indiens étaient de couleur bronzée, d'une taille au-dessus de la commune; l'un avait ses cheveux coupés courts, les deux autres les portaient longs : ils étaient sans autre vêtement qu'une ceinture qui leur cachait les parties naturelles. Leur pirogue était étroite; mais de l'avant et de l'arrière elle avait une espèce de tendelet. Leurs pagaies étaient de longueur ordinaire. Après leur avoir montré une pièce de toile, on la leur jeta. L'un d'eux sauta à l'instant dans la mer, resta quelques minutes sous l'eau, et reparut avec la toile. Rentré dans sa pirogue, il éleva plusieurs fois cette toile autour de sa tête comme un témoignage de reconnaissance; la pirogue s'étant approchée des vaisseaux, on descendit aux Indiens, dans un filet, deux grands clous, un petit miroir, et quelques grains de rassade : ils y mirent en retour quelques-uns de leurs hameçons de nacre

de perle délicatement travaillés. L'un d'eux se fit un collier de grains de rassade, et suspendit les deux clous dans le milieu. On leur montra des cocos et des poules, et, d'après le vocabulaire de Schouten, on leur demanda des cochons, de l'eau, etc.; mais ils ne comprirent rien à ce qu'on voulait leur dire. Ils montrèrent le rivage comme pour faire entendre qu'ils allaient chercher des rafraîchissemens, et ramèrent vers la terre.

Dans l'après-midi, un nombre considérable d'Indiens se montrèrent sur le rivage. L'un d'eux portait une espèce de pavillon blanc, qu'on regarda comme un signe de paix. Les vaisseaux y répondirent en arborant le pavillon blanc. A l'instant une pirogue se détacha du rivage et nagea vers les vaisseaux. Elle portait quatre Indiens de haute stature. Ils avaient le corps peint d'un blanc foncé depuis le nombril jusqu'au bas des cuisses; des feuilles attachées ensemble formaient une espèce de guirlande autour de leur cou. Ils apportèrent avec eux une pièce d'étoffe faite d'écorce d'arbre, et un petit pavillon blanc qu'ils attachèrent à la proue de la chaloupe. Leur pirogue était d'une construction très-bien entendue; ses côtés étaient ornés de divers coquillages et d'autres productions marines. Cette décoration fit présumer qu'elle appartenait au roi du pays. On fit présent au plus apparent de ces Indiens d'un petit miroir, d'un couteau, de grains de rassade et de quelques clous. On lui présenta

un verre de vin ; il le but, ne crut pas devoir rendre le verre, et la pirogue se retira.

Bientôt après arrivèrent d'autres pirogues chargées de fruits qu'elles échangèrent pour des clous. Un vieillard, pour lequel les autres insulaires montraient de la considération, monta à bord et salua les Hollandais en se courbant de manière que sa tête touchait à ses pieds. On l'accueillit de la manière la plus affectueuse, et on lui fit plusieurs petits présens qui le comblèrent de joie. Vers le soir, une vingtaine de pirogues arrivèrent au vaisseau de Tasman ; elles apportèrent un cochon, des régimes de bananes, des cocos et des ignames. On leur donna en échange un plat de bois, du fil de laiton, et des grains de rassade. A l'approche de la nuit, tous ces Indiens se retirèrent, à l'exception d'un seul qui passa la nuit à bord.

Le lendemain les pirogues revinrent chargées de diverses provisions; elles avaient à bord de très-jolies femmes accompagnées de quelques vieilles. On observa qu'il manquait à celles-ci le petit doigt de chaque main; mais on ne put jamais deviner la cause de cette étrange mutilation. Cependant le vieillard dont on a déjà parlé se rendit à bord avec un cochon et des corbeilles de fruit. En retour on lui fit présent d'une robe de satin, d'une chemise et d'un chapeau. A midi les vaisseaux étaient entourés de trente-deux petites pirogues, et d'une grande qui avait une voilure; toutes ces piro-

gues étaient pleines d'hommes, de femmes, d'enfans. Les échanges continuèrent le reste du jour. Tasman fit présent d'une chemise et d'une culotte à l'un de ces Indiens, qui paraissait être un chef. L'Indien s'en revêtit à l'instant même; il ne se lassait pas de s'admirer dans cette nouvelle parure. On joua devant ces insulaires quelques airs de trompettes ; le son éclatant de ces instrumens leur causa au moins autant de peur que de plaisir.

Le bon vieillard, qu'on avait comblé d'amitié et de présens , fit entendre qu'on pouvait remplir les barriques d'eau dans l'île , où l'on trouverait des ruisseaux limpides. En conséquence , Tasman envoya les canots à terre pour reconnaître un lieu propre à l'aiguade. On eut soin de les bien armer, quoique cette précaution semblât inutile d'après le caractère de douceur de ce peuple et les témoignages d'amitié qu'on en recevait.

Les canots allèrent descendre sur la pointe du nord-est de l'île, où les Hollandais ne tardèrent pas à découvrir trois sources ; ils y puisèrent l'eau avec des écales de cocos ; mais elle était si saumâtre, qu'on ne put en faire usage. Les insulaires invitèrent les Hollandais à les suivre un peu plus avant dans le pays. On ne tarda pas à arriver devant une maison de trèsbelle apparence. Les insulaires firent asseoir les Hollandais sur des nattes très-fines et nuancées de diverses couleurs; puis on leur servit des rafraîchissemens préparés à la manière du

pays. Le soir les canots revinrent, apportant un gros cochon, quarante cochons de lait, soixante-dix poules, et une grande quantité de fruits et de racines qu'ils avaient eus pour des clous et un peu de toile.

Ces insulaires ne portent d'autres vêtemens qu'une pièce de natte qui les couvre de la ceinture aux genoux. Les hommes ont en général les cheveux longs, une barbe de quatre pouces de largeur, et des moustaches soigneusement relevées et longues d'un pouce. Ces peuples heureux paraissent vivre au sein de l'abondance et de la paix. Les Hollandais n'aperçurent dans l'île aucune espèce d'arme.

Le lendemain les canots retournèrent à terre à dessein d'y creuser un puits. Les insulaires s'empressèrent à donner aux Hollandais des marques du plaisir qu'ils éprouvaient de les voir chez eux. Ils leur demandèrent par signes d'où ils venaient, et où ils se proposaient d'aller. Quand on réussit à leur faire entendre qu'on tenait la mer déjà depuis cent jours, ils ne pouvaient revenir de leur surprise.

Le fond sur lequel on avait mouillé était de très-mauvaise tenue : les vents ayant fraîchi dans l'après-midi, les vaisseaux chassèrent sur leurs ancres, et furent forcés de gagner le large ; mais, vers le soir, ils rentrèrent dans la baie, et mouillèrent de nouveau leurs ancres.

Durant le séjour que l'on fit dans la baie, l'on découvrit deux petites îles dont les terres sont d'une médiocre élévation. Elles ont cha-

cune environ une lieue et demie de tour. A la distance de six milles on en aperçut une autre dans le nord-ouest qui était fort grande, mais plus basse : à l'est on en reconnut trois petites, et encore deux au sud-est; mais ces dernières étaient si rases, qu'elles ne semblaient pas s'élever au-dessus de la surface de la mer. Les courans ne se font presque pas sentir sur ces côtes. La marée monte à sept ou huit pieds de haut; les vents soufflent généralement du sud-est et du sud-sud-est.

Le 25 janvier Tasman arriva par 22° 15′ sud, et 207° 27′ de longitude. Après avoir reconnu plusieurs petites îles, on vint mouiller à celle de Rotterdam. Les insulaires firent l'accueil le plus amical aux Hollandais; ils ressemblaient par l'extérieur et par la caractère aux habitans de l'île d'Amsterdam. Ils s'adonnent à l'agriculture; on vit dans leur île beaucoup de champs cultivés, de belles plantations d'arbres fruitiers très-bien alignés, des jardins très-bien entretenus ; de sorte que les Hollandais, qui se promenaient d'un bout de l'île à l'autre, se croyaient dans un pays de l'Europe civilisée. Ils rencontrèrent un réservoir d'eau fraîche d'un demi-mille de circonférence, et élevé de neuf pieds au-dessus du niveau de la mer. La surface de cette pièce d'eau était couverte d'un grand nombre de canards sauvages très-peu farouches. On fit de l'eau dans cette île, et on s'y pourvut de vivres. Les naturels la nomment *Ana-Mocka*.

L'archipel dont elle fait partie a été visité plus tard par les navigateurs qui ont parcouru le grand Océan ; ayant trouvé chez ces habitans le caractère doux et obligeant auquel Tasman avait rendu témoignage, ils ont donné à ce groupe le nom d'*îles des Amis*. On a su par les relations modernes que les naturels nommaient Amsterdam *Tonga-Tabou*, et Middlebourg *Eoa*. Ces noms figurent avec raison sur les cartes.

Le 1er. février, Tasman appareilla de l'île de Rotterdam, et, faisant route au nord, il eut la vue de plusieurs îles : comme il était bien ravitaillé, il se proposa de suivre cette direction ainsi qu'il l'avait d'abord résolu, puis de se porter ensuite à l'ouest, sans passer près des îles des Cocos et de Hoorn. Mais cette détermination fut encore changée par la suite.

Le 6 février étant par 17° 19′ sud et 202° 43′ de longitude, Tasman se trouva engagé au milieu d'une vingtaine de petites îles entourées de récifs, de bancs de sable et de rochers. On les nomma *îles du prince Guillaume*, et *Heemskerks-Droogte* (Basses du Heemskerk). Deux jours après, le ciel se couvrit de nuages épais, la pluie tomba à torrens, les vents du nord-est et du nord-nord-est soufflèrent avec violence et par rafales. Ce temps orageux et sombre fit craindre à Tasman d'être plus à l'ouest qu'il ne le supposait, et de tomber au sud de la Nouvelle-Guinée, ou d'être jeté sur une côte inconnue, d'où il lui serait très-difficile de se

relever; en conséquence il prit le parti de gouverner au nord et au nord-est jusqu'à 5° ou 6° sud, puis de courir à l'ouest sur la Nouvelle-Guinée.

Le temps fut pluvieux et embrumé jusqu'au 20 mars. Ce jour-là, étant par 5° 2′ sud, Tasman fut porté par les vents d'est alisés à la vue de terre. Il reconnut bientôt que c'étaient vingt-deux petites îles nommées sur les cartes *Ontong-Java.* Elles sont à quatre-vingt-dix milles à l'est de la Nouvelle-Guinée. Trois jours après il vit les îles de La Mark, au nombre d'une quinzaine, découvertes par Le Maire et Schouten. Elles sont habitées par des sauvages très-féroces. Ils sont très-noirs, et vont nus, à l'exception d'un pagne à la ceinture. Ils portent leurs cheveux, d'un noir de jais, relevés sur le sommet de la tête, à la mode des habitans de la baie des Assassins dans la Nouvelle-Zélande. Dans le voisinage des îles de La Mark, les vaisseaux de Tasman furent au moment de s'échouer sur un grand banc de sable : heureusement un vent frais du sud les tira de ce danger. Le 29, ils passèrent devant les îles Vertes ; le 30, devant l'île Saint-Jean.

Le 1er. avril Tasman eut la vue de la Nouvelle-Guinée, et parvint à doubler le cap Sainte-Marie. Il est bon de faire observer à ce sujet que l'on a reconnu depuis que ce cap appartenait à la Nouvelle-Irlande, située à l'est de la Nouvelle-Guinée. Tasman prolongea toute la côte de ce dernier pays, en es-

sayant de trouver un passage au sud. Le 12, on essuya plusieurs secousses de tremblement de terre dans la baie de Bonne-Espérance. Le choc que les bâtimens éprouvèrent réveilla les équipages. Tasman courut sur le pont, croyant que *le Heemskerk* avait touché; mais ayant fait jeter la sonde, on ne trouva pas de fond. On ressentit ensuite plusieurs autres secousses; mais elles furent bien moins fortes que la première.

Le 20, pendant la nuit, on était devant l'île Brûlante de Le Maire et Schouten, et on aperçut en effet des globes de feu qui sortaient du sommet d'une haute montagne. Lorsque l'on fut entre l'île où elle est située et le continent, on vit un grand nombre de feux sur le rivage et jusqu'à la moitié de la montagne, ce qui fit juger que cette île était très-peuplée. On fut retenu sur cette côte par les calmes, et l'on aperçut souvent des arbustes, des bambous, et de petits arbres que les rivières entraînaient dans la mer; d'où l'on conclut que cette partie était bien arrosée, et que le sol devait être fertile.

Le 27 on crut être devant l'île de Moa; mais c'était celle d'Iama, située un peu plus à l'est. On y trouva beaucoup de cocos et d'autres rafraîchissemens. Les habitans sont absolument noirs, et répètent avec facilité les mots que l'on prononce devant eux; ce qui fait présumer que leur langue est riche; mais la prononciation en est très-difficile, parce

qu'ils font un usage très-fréquent de la lettre *r*, qui se trouve jusqu'à deux ou trois fois dans un même mot. Le lendemain on jeta l'ancre devant l'île de Moa, où l'abondance des rafraîchissemens fit supporter avec patience la contrariété d'y être retenu par le mauvais temps jusqu'au 6 de mai. Les Hollandais achetèrent par échange six mille cocos et cent sacs de bananes. Dans les premiers momens où ils trafiquaient avec ces insulaires, un matelot fut blessé par une flèche que ceux-ci tirèrent, soit à dessein, soit par inadvertance. Alors Tasman fit approcher ses bâtimens plus près de la côte ; ce qui épouvanta tellement les Indiens, qu'ils amenèrent volontairement à bord celui qui avait tiré la flèche, et le laissèrent à la merci des Hollandais. Tasman trouva ensuite les insulaires beaucoup plus traitables qu'avant l'accident. Les matelots, pour se procurer de nouveaux moyens d'échange, arrachèrent les cercles de fer des vieilles pièces à l'eau, y ajustèrent des manches de bois, firent à ces lames grossières un côté tranchant, et troquèrent avec les insulaires ces prétendus couteaux pour des fruits.

Il est vraisemblable que ces Indiens n'avaient pas oublié la leçon qu'ils reçurent de Le Maire et Schouten le 16 de juillet 1616. Comme ils s'étaient mal conduits envers les Hollandais, ceux-ci firent avancer le vaisseau près du rivage, et tirèrent une bordée au travers des bois. Les boulets se répandirent en-

tre les arbres, et causèrent une telle frayeur aux nègres, qu'ils prirent aussitôt la fuite dans l'intérieur du pays, et n'osèrent plus se montrer avant d'avoir fait une pleine satisfaction du passé, et donné des otages. Alors le commerce avait été rétabli, et s'était fait paisiblement à la satisfaction réciproque des deux nations.

Le 12 mai, Tasman suivit la côte septentrionale de l'île de Guillaume Schouten, dont les habitans sont très-vifs et très-actifs. Le 18 il était à l'extrémité la plus occidentale de la Nouvelle-Guinée, où il éprouva des calmes, des temps variables, des vents contraires et des pluies abondantes. Il fit ensuite voile pour Ceram, et ayant parcouru toute l'étendue de mer qu'il avait été chargé de reconnaître, il ne s'occupa plus que de retourner à Batavia pour y rendre compte de ses découvertes.

Le 27 mai il passa les détroits de Bouron ou Bouton, et continua sa course jusqu'à Batavia, où il arriva le 15 de juin 1643. Tasman termina ainsi en dix mois un voyage qui donna les connaissances les plus claires et les plus exactes que l'on eût eues jusqu'alors sur les terres australes. La compagnie hollandaise des Indes orientales, ajoutent les historiens, jugea que ces découvertes étaient de la plus grande importance, et, afin qu'elles ne fussent pas perdues pour la postérité, elle a fait graver et tracer la carte de cette partie du monde ur le pavé de sa salle d'assemblée à Amster-

dam. Cependant le même sentiment de crainte et de jalousie qui lui avait fait garder le silence sur les découvertes partielles de divers points de la Nouvelle-Hollande la portèrent à tenir secrets les détails de la navigation de Tasman. Il est, en effet, très-vraisemblable que la compagnie ne désirait pas que ce voyage fût publié. Il se passa un temps très-considérable sans qu'il fût donné au public; enfin, dans les dernières années du dix-septième siècle, il en parut un extrait extrêmement succinct; plusieurs années après, Valentyn, auquel on doit un très-bon ouvrage sur les possessions hollandaises dans les Indes orientales, publia un extrait plus ample du voyage de Tasman, accompagné de cartes et de vues.

Le succès du voyage de Tasman engagea van Diemen à lui confier la conduite d'une seconde expédition, dont le but était de reconnaître avec plus d'exactitude toute la partie septentrionale de la Nouvelle-Hollande, déjà explorée en 1636, ainsi qu'on l'a vu plus haut. On lui donna pour ce second voyage deux vaisseaux, *le Zeehaan* et *le Braak*. Ses instructions, signées par van Diemen et les membres du conseil de la compagnie, et datées du 29 janvier 1644, portent qu'après avoir quitté le cap Falsé ou la pointe Turé, situé à la côte méridionale de la Nouvelle-Guinée par 8° sud, il continuera de prolonger la côte à l'est jusqu'à 9° sud, examinera si un passage ne conduit pas à la mer du sud, puis suivra la côte

occidentale de la Nouvelle-Guinée jusqu'à 17° sud, pour s'assurer de sa direction. Ainsi, l'on ignorait alors l'existence du détroit découvert par Torrès en 1606.

Tasman devait aussi, en partant de la Terre de Witt, sur la côte nord-ouest de la Nouvelle-Hollande, aller le plus loin qu'il pourrait à l'est, pour compléter la découverte des terres d'Arnhem et de van Diemen du nord, et déterminer avec précision si ces terres n'appartenaient pas à une seule et même île.

On a lieu de présumer que Tasman remplit cette seconde mission avec la même habileté que la première; mais l'on en ignore complétement les détails. On ne sait ni l'époque du départ de Tasman, ni celle de son retour. On est sûr qu'il a eu lieu, parce que la carte de la Nouvelle-Hollande indique les noms qu'il a donnés à cette partie de sa découverte. Mais la jalousie qui avait fait supprimer par la compagnie hollandaise des Indes orientales tout ce qui concernait la découverte des côtes occidentales de la Nouvelle-Hollande, aura agi bien plus puissamment pour l'engager à cacher les détails relatifs à la partie de ce continent si voisine de leurs établissemens dans l'archipel méridional et oriental des Indes. Elle a si bien dérobé la connaissance de tous les renseignemens qui avaient rapport au second voyage de Tasman, qu'on ignore s'ils existent encore ou s'ils ont été anéantis.

Le journal du second voyage de Tasman

n'ayant pas été publié, on en est réduit aux conjectures pour connaître la route qu'il suivit. Voici la plus vraisemblable. Après avoir suivi la côte de la Nouvelle-Guinée jusqu'au cap Falsé, il aura fait route au sud, et reconnu qu'il existait un large bras de mer entre cette île immense et la Nouvelle-Hollande; ensuite, arrivé à la pointe la plus septentrionale de ce continent, il aura prolongé la côte orientale du golfe de Carpentarie jusqu'au fond, puis navigué vers l'ouest tout le long de la côte jusqu'au cap du nord-ouest de la Nouvelle-Hollande, conformément à ses instructions. Il sera ensuite allé au sud, en contournant la terre d'Eendraght, jusqu'au tropique du capricorne. La reconnaissance des côtes terminée à ce point, il sera sans doute retourné à Batavia.

Des fragmens épars et très-courts font voir que Tasman avait essayé d'établir des communications avec les naturels. Par 13° 8′ sud, il trouva le terrain extrêmement aride. Les habitans étaient farouches; ils tiraient sur les Hollandais qui débarquaient, lors même que ceux-ci ne leur faisaient pas de mal. Un peu plus bas, les naturels du pays étaient noirs, avec les cheveux crépus. Ils allaient tout nus, et portaient pour armes des arcs, des flèches, des zagaies et des dards. Ils vinrent une fois au nombre de cinquante, complétement armés, pour surprendre les Hollandais, qui avaient mis à terre vingt-cinq hommes; mais le feu du ca-

non les effraya tellement, qu'ils prirent la fuite. Leurs pirogues sont faites d'écorce d'arbres. Ils n'ont pas de maisons. La côte est dangereuse; le sol produit peu de plantes.

Par 19° 35′ sud, les naturels étaient très-nombreux; ils jetèrent des pierres aux canots envoyés par les Hollandais à terre; ils firent du feu et de la fumée tout le long de la côte. On supposa que c'était pour avertir leurs voisins que des étrangers étaient débarqués. Ils semblent vivre misérablement, vont nus, mangent des ignames et d'autres racines.

Le nom de Nouvelle-Hollande, appliqué au continent qui le porte aujourd'hui, est passé en usage; mais il ne fut d'abord donné qu'aux parties situées à l'ouest de 140° de longitude orientale de Paris. Tout ce qui était à l'est portait le nom de Terre australe, ou grande Terre du sud.

Toutes les découvertes de Tasman ont été successivement reconnues par les navigateurs modernes. Ils ont conservé les noms qu'il avait donnés aux différens lieux qu'il avait vus le premier, et se sont fait un devoir de rendre justice à son exactitude et à son habileté. Il est avec Magellan, Mendaña, Quiros, Le Maire et Schouten, du petit nombre des voyageurs antérieurs à ceux du dix-huitième siècle, qui, par leurs courses dans le grand Océan, ont fait faire des progrès à la géographie.

CHAPITRE XII.

Narborough. Sharp. Cowley. Davis. Degennes, etc.

Le gouvernement anglais n'avait jamais songé à tenter une expédition dans le grand Océan, dans le seul but de chercher de nouvelles terres, lorsque le désir de participer au commerce de cette mer lui inspira l'idée d'envoyer reconnaître la pointe méridionale de l'Amérique. On fit choix pour cette expédition du capitaine Jean Narborough, homme très-capable de bien exécuter une commission pareille. On lui recommanda, dans des instructions, de ne toucher à aucune terre avant d'être au sud du Rio de la Plata, à moins d'absolue nécessité; de ne faire aucune insulte aux Espagnols, et de ne leur donner aucun ombrage. Sa conduite devait, en conséquence, offrir un contraste parfait avec celle des premiers navigateurs anglais qui avaient franchi le détroit de Magellan.

Narborough partit de Deptford sur la Tamise, le 26 septembre 1669, avec deux bâtimens, *le Sweepstakes*, vaisseau de roi de trois cents tonneaux, armé de trente-six pièces de canon, bien fourni de munitions et de provisions de tout genre, et monté par soixante hommes d'équipage; et la flûte *Batchelor Pink*, de

soixante-dix tonneaux, portant dix canons et dix-neuf hommes d'équipage. Le 21 février 1670, Narborough eut la vue du cap Blanc, sur la terre des Patagons, formé par des montagnes très-hautes. La terre lui parut comme de l'herbe brûlée du soleil. On ne voyait aucun arbre sur les montagnes ni dans les vallées, on n'aperçut ni feu ni fumée.

Les brumes avaient d'abord fait manquer à Narborough le port Désiré. Il parvint à y entrer le 26, et y attendit sa conserve, dont il avait été séparé. Un jour, en remontant une rivière, il aperçut dans une petite île un poteau dressé, qui avait fait partie du mât d'un navire, et au pied une plaque de plomb sur laquelle était gravée une inscription en hollandais. On y lisait la date de l'arrivée des bâtimens de l'expédition de Le Maire et Schouten, et les noms de ces chefs, ainsi que ceux de trois autres personnes de l'expédition. On trouva dans un trou, au pied du mât, une boîte de fer-blanc contenant un écrit si mangé par la rouille du métal, qu'il fut impossible d'en rien déchiffrer. On aperçut aussi les débris d'un vaisseau brûlé. Narborough inscrivit avec son couteau, sur une planche, le nom de son navire, la date de l'année et du jour; la cloua au mât, emporta la plaque de plomb, et donna à l'île le nom de *Le Maire*. Le 25, il prit possession du port Désiré, au nom du roi de la Grande-Bretagne, et le 2 avril il mouilla dans le port Saint-Julien, où il passa l'hiver.

Narborough fit, durant cette saison, différentes courses dans le pays, qui lui parut bon, et fourni de pâturages très-convenables au bétail ; mais il y manque absolument de bois de charpente. Les montagnes n'y sont pas très-hautes ; l'air y est sain. On y vit des guanacos, des oiseaux grands comme des autruches, ce sont des nandous ; des lièvres, des perdrix, des bécassines, des oies sauvages. Enfin, le 22 juin, les Anglais virent des Patagons, qui semblèrent très-craintifs. On en aperçut depuis à différentes reprises ; mais il fut impossible de leur inspirer la moindre confiance. Ils avaient probablement été maltraités par des navigateurs qui avaient abordé sur ces côtes, ou bien ils avaient entendu parler des cruautés exercées par les Espagnols envers les Indiens, leurs voisins. Narborough essaya vainement les voies de la douceur pour entrer en conversation avec eux ; il leur fit présent de différentes bagatelles. Sa visite ne put que leur inspirer des idées favorables sur le caractère des Européens.

Le 13 octobre Narborough quitta le port Saint-Julien. Le 22 il entra dans le détroit de Magellan, eut des rapports avec les habitans, et en sortit le 26 novembre. Il remonta au nord, dans le grand Océan, jusqu'à un petit fort à trois lieues au sud de Valdivia, où il eut une entrevue avec les Espagnols. Des deux côtés la défiance était égale, et Narborough supposa aux Espagnols le désir de surprendre son vaisseau. Cependant tout se passa de part

et d'autre avec beaucoup de politesse ; mais les Espagnols retinrent le lieutenant, un autre Anglais, un trompette, et un interprète, que Narborough avait envoyés à Valdivia pour demander la permission de faire de l'eau dans un canot. Il fut obligé de partir sans eux. Ils exigèrent, pour les lui rendre, qu'il allât mouiller dans le port de Valdivia, sous le canon du fort, où ils auraient pu, sans grande difficulté, se rendre maîtres de son vaisseau. « Si j'en avais eu quatre de vingt à trente pièces de canon, dit Narborough, j'aurais été en état de faire la loi à tout le pays. De mon côté, j'aurais voulu lier à leur préjudice un commerce entre la nation anglaise et les naturels du pays. »

Le 22 décembre Narborough remit à la voile pour repasser le détroit. Le 6 janvier 1671 il revit le cap Désiré. Le 14 février, il sortit heureusement du détroit; et le 10 juin il arriva sur les côtes d'Angleterre.

On raconte que Charles II avait fondé de si grandes espérances sur cette expédition, et désirait si ardemment d'en savoir le succès, qu'ayant appris que Narborough venait de passer devant la rade des Dunes, il n'eut pas la patience d'attendre son arrivée à la cour ; et, se mettant dans sa chaloupe royale, il alla au-devant de lui par eau jusqu'à Gravesend. Tout le résultat de ce voyage se borne à des notions détaillées sur le détroit de Magellan, que Narborough a décrit avec beaucoup de soin, et dont il a donné une carte.

D'autres navigateurs anglais, dont nous avons les relations, parcoururent aussi le grand Océan vers la fin du dix-septième siècle; mais c'étaient tous des boucaniers ou flibustiers, dont l'unique but était de piller les vaisseaux espagnols.

En 1680, Barthélemy Sharp, après avoir traversé l'isthme de Panama avec quatre cents hommes, fit des courses dans le grand Océan; et, en 1681, gagna l'Océan atlantique sans passer par aucun des deux détroits connus. On supposa qu'il avait découvert un nouveau canal, et l'on ne manqua pas de bâtir des systèmes à ce sujet; mais il est plus simple de penser qu'il fit route au large de la Terre du Feu et de la Terre des États. Sharp attérit ensuite à l'île de Nevis dans les Antilles, puis fit voile pour l'Angleterre. Il avait avec lui pendant une partie de ce voyage le célèbre navigateur Dampier, qui pourtant le quitta au nord de la ligne, après qu'ils furent de retour de leurs courses jusqu'à l'île de Juan Fernandès.

Ce même Dampier fit aussi un voyage avec Wafer sur un bâtiment que conduisait Guillaume Cowley; Jean Cook, fameux boucanier, avait pris celui-ci pour pilote sur son navire *la Revanche*, avec lequel il prétexta qu'il allait à Saint-Domingue prendre une lettre de marque pour entreprendre la course. On partit d'Achamapak en Virginie le 23 août 1683. Dès le lendemain Cook enjoignit à Cowley de faire route pour la côte d'Afrique, s'empara, aux îles du cap Vert, d'un vaisseau de quarante

canons bien équipé, et navigua ensuite au sud-ouest. Étant par 47° sud, on aperçut une terre inconnue à laquelle on donna le nom d'*île Pepys*, en l'honneur du secrétaire du duc d'York, grand-amiral d'Angleterre. On suppose, avec raison, que sa latitude est fautive, et que Cowley a vu les îles Malouines. Cette île Pepys ne figure plus sur les cartes. Une tempête empêcha les Anglais de passer par le détroit de Le Maire; ils passèrent au large de la Terre des États, et furent poussés par les vents jusqu'au delà de 63° sud. Cook mourut aux îles Gallapagos, et eut Édouard Davis pour successeur. On gagna ensuite le golfe d'Ampalla au Mexique, où Cowley quitta Davis pour aller sur le vaisseau du capitaine Eaton. Les deux bâtimens se séparèrent en septembre 1684. Dampier resta avec Davis. Eaton traversa le grand Océan, arriva au mois de mars 1685 à l'île de Guam, et alla ensuite croiser dans l'archipel des Philippines. Cowley, dégoûté du métier de pirate, quitta Eaton à Timor avec un certain nombre d'hommes de l'équipage, et s'embarqua sur un navire hollandais. Il fut de retour en Angleterre au mois d'octobre 1686.

Édouard Davis, dont il vient d'être question, fut quitté par Dampier et par Wafer comme il l'avait précédemment été par Cowley. Il fit, en 1685 et 1686, beaucoup de prises aux Espagnols dans le grand Océan. En 1687 il naviguait pour le quitter, lorsqu'à 27° 20′ sud,

il eut connaissance d'une petite île de sable; et, en s'approchant, découvrit à l'ouest une suite de terres hautes. La position de cette île a donné lieu à de grandes discussions parmi les navigateurs et les géographes. Elle a été cherchée inutilement dans la position qui lui était assignée. Cette terre n'est plus marquée sur les cartes, parce que l'on est persuadé que Davis a mal vu, ou qu'il a mal indiqué la position de ce qu'il a vu ou cru voir. Ce pirate, après avoir doublé le cap de Hoorn, apprit, en croisant dans la mer des Caraïbes, que Jacques II avait accordé un pardon général aux flibustiers; il en profita pour revenir en 1688 en Angleterre.

Les Français n'avaient pas encore fait de tentatives pour passer le détroit de Magellan; leur coup d'essai en 1695 ne fut pas heureux. Une expédition fut armée à la Rochelle. Elle était commandée par Degennes, officier de la marine royale, et composée de six vaisseaux. Elle avait pour but de faire la guerre aux Espagnols dans le grand Océan. Degennes partit de la Rochelle le 3 juin 1695, alla d'abord à la côte d'Afrique s'emparer sur les Anglais du fort James dans la Gambie; vint se ravitailler à Rio-Janeiro, et embouqua le détroit de Magellan le 11 février 1696. Le 24 il mouilla au port Famine. Il vit pour la première fois des Patagons qui ne lui parurent pas avoir six pieds de haut. On ne les troubla point; ils vécurent en bonne intelligence avec les Français. Des

coups de vents impétueux et redoublés forcèrent Degennes, qui avait déjà doublé le cap Froward, à le repasser, et à s'arrêter dans une baie située entre ce cap et la baie Famine. Elle reçut le nom de *baie Française*. Il se trouvait déjà à court de vivres; en conséquence, après deux mois de séjour dans cette région ingrate, il rentra le 11 avril dans l'Océan atlantique; le 21 avril 1697 il jeta l'ancre dans le port de la Rochelle.

Quoique l'expédition de Degennes n'eût pas rempli l'objet qu'on s'était proposé en France, il paraît néanmoins qu'elle inspira l'idée d'entreprendre des voyages dans le grand Océan. Quatre bâtimens partirent de la Rochelle le 17 décembre 1798, sous le commandement de Beauchêne-Gouin. Deux seulement doublèrent le cap des Vierges le 24 juin 1699. Le 3 juillet on était au port Famine; quoique l'on fût au milieu de l'hiver de ces régions, le froid ne parut pas excessif. Beauchêne eut la curiosité de descendre à la Terre du Feu; il y trouva des bandes de sauvages qui étaient fort doux; ils se laissèrent approcher sans difficulté. On en mena trois à bord, où on les fit bien chauffer, car ils paraissaient très-frileux; faute d'être habitués au pain, ils ne mangèrent pas de bon appétit. On les ramena le lendemain. Dans la traversée du canal, qui a bien cinq lieues de large en cet endroit, un des matelots de Beauchêne se laissa, par inadvertance, tomber dans la mer, où il fut noyé. Ses camarades en furent

consternés, et encore plus les trois sauvages, qui se mirent à hurler sans qu'on pût les faire taire qu'ils n'eussent le pied sur le rivage. Beauchêne passa la nuit autour d'un grand feu, faisant bonne garde; car il ne se fiait guère à ces gens-là. Trois autres de ces mêmes sauvages allèrent sur le second vaisseau.

En avançant dans le détroit, Beauchêne vit près de la baie Élisabeth une île qui n'était pas encore marquée sur les cartes. Il en prit possession au nom du roi de France, et la nomma *île Louis-le-Grand*. On peut croire que jamais la France n'a songé à se prévaloir de cette prise de possession. Les puissances de l'Europe auraient trop à faire, si chacune voulait revendiquer la portion des côtes du détroit de Magellan, dont elle a été gratifiée par des navigateurs zélés. Comme l'objet n'en vaut pas la peine, aucune n'a eu l'idée de faire valoir ses prétendus droits; et, grâces à l'intempérie du climat et à la stérilité du pays, les habitans ont continué à être les maîtres chez eux. C'est le cas d'appliquer le proverbe : A quelque chose malheur est bon.

Après bien des contrariétés, Beauchêne entra dans le grand Océan le 21 janvier 1700. Il fit un assez bon commerce avec les habitans du Chili et du Pérou, quoique le vice-roi eût défendu d'avoir aucun rapport avec les Français. Il alla se pourvoir de tortues aux îles Gallapagos, et fut bien surpris d'y rencontrer de très-grosses baleines; il ne s'attendait pas à en

voir si près de la ligne. Le 8 juillet il reprit la route d'Europe. Il comptait passer par le détroit de Le Maire; mais il fit route, sans s'en douter, à l'est de la Terre des États. Le 19 janvier il vit dans le grand Océan une île inconnue à laquelle il donna son nom; c'était une petite île au sud des Malouines : elle est médiocrement haute et assez unie. Le lendemain il mouilla à la plus occidentale des îles Sebaldes, y trouva plusieurs étangs et ruisseaux d'eau douce, du céleri, et beaucoup d'oiseaux de mer. Le terrain parut assez bon; mais il était absolument dénué de bois, dont on manquait le plus. En relâchant à Rio-Janeiro, Beauchêne y trouva un des petits navires de sa flotte qui n'avaient pu le suivre; l'autre s'était perdu sur les côtes de Bretagne; il revint à la Rochelle le 6 août 1701.

Le succès du voyage de Beauchêne fut si complet, que dans une seule année on vit dix-sept vaisseaux français, tant de guerre que marchands, arriver en même temps dans le grand Océan. Les côtes du Chili et du Pérou furent pendant plusieurs années fréquentées par les bâtimens français; quelques-uns continuèrent leur course à travers le grand Océan, allèrent à la Chine, revinrent par le cap de Bonne-Espérance, et firent ainsi le tour du monde. De ce nombre fut le vaisseau commandé par Michel-Joseph du Bocage de Bléville, du Havre, qui partit en 1707, et ne revint qu'en 1716. Il découvrit, par 4° nord et 280° de

longitude, une île basse entourée d'écueils, dont le milieu était occupé par une lagune, et située près d'un rocher très-haut; il la nomma île de *la Passion*.

Un autre Français, Antoine La Roche, au service d'Espagne, découvrit en 1675, entre 54° et 55° sud, et 39° de longitude à l'ouest de Paris, une île longue de trente-une lieues sur huit lieues de largeur moyenne. Un autre capitaine français, Duclos-Guyot, commandant le navire espagnol *el Leon* (le Lion), la retrouva le 19 juin 1756; et comme La Roche ne lui avait imposé aucun nom, Duclos la nomma *île Saint-Pierre;* elle a été reconnue par Cook, qui l'appela *Nouvelle-Géorgie*.

CHAPITRE XIII.

Dampier.

DAMPIER s'est acquis une juste réputation par le nombre et l'étendue de ses courses, par ses profondes observations sur les vents, les marées, les courans, les variations de l'aiguille aimantée, et sur toutes les propriétés des régions qu'il a parcourues. Voué par goût à la navigation dès ses plus jeunes années, il fit d'abord un voyage à Terre-Neuve. Le froid rigoureux qu'il éprouva dans les parages embrumés de cette île le dégoûta des courses vers

le nord. Il fit ensuite une campagne dans les Indes orientales; puis, en 1675, se trouvant à la Jamaïque, il prit parti avec les coupeurs de bois de Campêche; et, malgré les fatigues continuelles qu'il lui fallut endurer dans ce métier, il resta trois ans avec eux. Il revint à Londres en 1678, et en repartit en 1679, dans l'intention de retourner à la baie de Campêche; mais il rencontra des flibustiers à la Jamaïque : tout l'équipage de son navire les suivit; il fit comme les autres. Le genre de vie de ces aventuriers avait de l'attrait pour lui. Il traversa dans leur compagnie l'isthme de Darien, et s'associa à leurs courses dans le grand Océan. Il était sur le bâtiment du capitaine Sharp. Après qu'ils se furent emparés d'Ylo, petite ville sur la côte du Pérou, ils allèrent à l'île de Juan Fernandès. Durant leur séjour le capitaine Sharp, du consentement unanime des flibustiers, fut dépouillé du commandement, parce qu'on était mécontent de sa bravoure et de sa conduite. Le capitaine Watling fut mis en sa place, et tué bientôt après devant Arica. Des difficultés s'élevèrent sur le choix de son successeur; le parti de Sharp l'emporta. Dampier, qui jusqu'alors n'avait pas été content de sa conduite, mais n'avait pas manifesté ses sentimens, se mit du côté de ceux qui le quittèrent. Cette troupe, à laquelle on avait donné la pinasse, débarqua le 1er. mai 1681 au nord du golfe Saint-Michel, dans l'isthme de Panama; traversa cette langue de terre, et arriva le 23 à la mer des Caraïbes.

Lionel Wafer, qui a publié une bonne description de l'isthme, était du voyage.

Dampier croisa ensuite avec les flibustiers dans la mer des Caraïbes, et arriva en Virginie au mois de juillet 1682. Il s'embarqua, le 23 août de l'année suivante, sur le bâtiment du capitaine Jean Cook, dont Cowley était pilote. Le 6 février 1684 on passa le détroit de Le Maire. Le 22 mars on attérit à Juan Fernandès. Aussitôt qu'on eut mouillé, plusieurs flibustiers allèrent à terre pour chercher un Indien Mosquite qu'ils y avaient laissé en 1681, parce que les Espagnols les en avaient chassés un peu avant l'attaque d'Arica.

« Cet Indien, ajoute Dampier, avait ainsi vécu seul pendant trois ans dans cette île; les Espagnols, qui savaient que nous l'y avions laissé, le cherchèrent plusieurs fois sans avoir jamais pu le trouver. Il était dans les bois, à la chasse des chèvres, lorsque le capitaine Watling fit embarquer ses gens à la hâte; et le navire avait appareillé avant que l'Indien arrivât sur le rivage. Il avait son fusil, un couteau, une petite poire à poudre, et un peu de plomb. Ces munitions épuisées, il trouva le moyen de faire des dents à son couteau, et s'en servit pour scier le canon de son fusil en petits morceaux, dont il fit des harpons, des lances, des hameçons et un coutelas; il faisait d'abord chauffer les morceaux de fer au feu, et les battait avec sa pierre à fusil, et une partie du canon qu'il durcit, procédé qu'il avait appris des Anglais. Il battait et

pliait à sa volonté, avec des cailloux, les morceaux de fer chaud, les sciait avec son couteau dentelé, ou bien les aiguisait en pointe en les frottant pendant long-temps, et les durcissait convenablement suivant l'occasion. Tout ceci paraîtra étrange à quiconque ne connaît pas l'intelligence et l'industrie de ces Indiens; mais ce n'est rien de plus que ce qu'ils font ordinairement dans leur pays.

» Par le moyen des instrumens qu'il était parvenu à fabriquer, le Mosquite se procura des chèvres et du poisson; il avait d'abord été forcé de manger du phoque, qui est un mets bien ordinaire; mais, quand il se fut fait des hameçons, il ne tua des phoques que pour découper leurs peaux en lanières pour des lignes à pêcher. Il avait, à un demi-mille du bord de la mer, une petite hutte couverte en peaux de chèvres. Des peaux semblables, tendues sur des bâtons élevés de deux pieds au-desssus du sol, lui servaient de lits. Les habits qu'il portait, au départ du capitaine Watling, étaient usés depuis long-temps; il n'avait qu'une peau autour des reins. Ayant aperçu notre vaisseau la veille du jour où nous attérîmes, il le reconnut pour anglais, et tua trois chèvres qu'il fit cuire avec des choux pour nous régaler à notre débarquement. Il se trouva sur le bord de la mer pour nous féliciter de notre heureuse arrivée. Un Mosquite nommé Robin, que nous avions avec nous, sauta le premier à terre, et courant à son camarade, s'étendit à terre devant lui. Ce-

lui-ci le releva, l'embrassa, et à son tour s'étendit à plat aux pieds de Robin qui fit la même cérémonie. Nous regardions avec plaisir la surprise, la tendresse et la cérémonie de cette entrevue, qui fut affectueuse de part et d'autre. Les civilités terminées, nous courûmes embrasser celui que nous avions retrouvé, et qui était ravi de joie de voir un si grand nombre de ses anciens amis revenus exprès dans cette île, comme il se le figurait, pour l'en tirer.

» Nous partîmes de Juan Fernandès le 8 avril 1684, au nombre de deux vaisseaux : le nôtre et celui du capitaine Eaton. Nous prîmes quatre bâtimens espagnols, et nous allâmes relâcher aux îles Gallapagos, parce que nous sûmes par les équipages de nos prises que les habitans de Truxillo, que nous avions le dessein d'attaquer dans l'espoir d'un riche pillage, élevaient un fort pour la défense du rivage.

» Les îles de Gallapagos forment un groupe nombreux, inhabité, situé sous la ligne et à peu de distance de chaque côte. La plus orientale est à cent lieues du continent; quelques-unes ont sept, huit et dix lieues de long sur trois à quatre de large. Elles sont assez hautes, la plupart plates et unies. Quatre à cinq des plus orientales sont rocailleuses, arides et montueuses, ne produisant ni arbres, ni arbustes, ni herbes, à l'exception de quelques *cactus*, mais non sur le bord de la mer; dans ces derniers endroits on trouve quelquefois des buissons de mangliers, dont le bois est très-bon à

brûler. Il y a dans ces îles arides de l'eau dans des étangs et des trous entre les rochers. Quelques-unes de ces îles sont généralement basses et unies, le terrain y est plus fertile, et produit des arbres qui nous sont inconnus. Parmi les îles les plus occidentales on en voit qui ont neuf à dix lieues de long sur six à sept de large; le sol y est noir et profond; il y croît de grands arbres, surtout des mammés qui forment des bocages. Ces grandes îles offrent des rivières assez grosses, et plusieurs des petites, des ruisseaux de bonne eau. Quand les Espagnols découvrirent ces îles, ils y trouvèrent des quantités de guanos et de tortues de terre; ce qui fit donner le nom de *Callapagos* à ce groupe. Je ne crois pas qu'il y ait de lieu au monde où ces animaux soient si abondans. Les guanos sont les plus gras et les plus gros que j'aie jamais vus, et si peu farouches, qu'un homme en peut tuer vingt à coups de bâton en une heure de temps. Les tortues de terre sont si nombreuses, que six cents hommes en pourraient vivre uniquement pendant plusieurs mois. Elles sont extraordinairement grosses et grasses, et si délicates au goût, qu'un poulet ne se mange pas avec plus de plaisir. On voit sur ces îles des serpents verts; je n'y ai pas aperçu d'autres animaux terrestres. Les tourterelles y sont si communes et si familières, qu'un homme en peut tuer près de six douzaines à coups de bâton dans une matinée.

» Ces îles sont séparées par des canaux assez

larges pour que les bâtimens puissent y passer; dans quelques endroits l'eau est peu profonde; et sur ces basses il croît beaucoup d'herbe à tortue, ce qui procure à ce groupe une abondance extrême de l'espèce de tortues de mer appelées tortues vertes.

» L'air de ces îles est assez tempéré, si l'on considère leur position sous la ligne. Il y règne constamment une brise de mer fraîche pendant toute la journée, et des vents qui rafraîchissent l'air pendant la nuit; la chaleur n'y est par conséquent pas si forte que dans la plupart des lieux situés près de l'équateur. La saison des pluies est en novembre, décembre et janvier. Alors le temps y est souvent sombre, et les éclairs et le tonnerre y sont fréquens. Quelquefois, avant ces mois-là, il tombe des pluies modérées qui rafraîchissent la température; en mai, en juin et en août, le temps est constamment beau.

» Nous ne restâmes qu'une nuit près d'une de ces îles situées sous l'équateur, parce que nos prises ne purent pas y mouiller. Après nous être bien rafraîchis de tortues de terre et de mer, nous en partîmes le lendemain pour aller à une autre île qui n'en est éloignée que de deux lieues; elle est de même rocailleuse et stérile. Dès que nous eûmes mouillé, l'on dressa une tente pour le capitaine Cook, qui était malade. Notre séjour en ce lieu fut de douze jours. Nous mîmes à terre environ cinq mille paquets de farine tirés d'une de nos pri-

ses, afin de pouvoir les y retrouver en cas de besoin. Un de nos prisonniers indiens nous dit qu'il était né à Rialeja, sur la côte de Guatimala, et s'engagea à nous y conduire. Les détails qu'il nous donna sur la force et la richesse de ce lieu nous déterminèrent à y aller.

» Le 12 de juin nous mîmes à la voile, et nous allâmes d'abord toucher à l'île des Cocos, tant pour y déposer la farine que parce qu'elle était sur notre chemin. Les Espagnols lui ont donné le nom qu'elle porte à cause de la quantité de cocotiers dont elle est couverte. Elle est inhabitée, assez haute dans le centre, où il ne croît pas d'arbres; on y voit en revanche une belle verdure; elle a près de huit lieues de tour. Sa situation est à 5° 15′ au nord de l'équateur. Les rochers dont elle est entourée la rendent presque inaccessible; il n'y a qu'un petit port à la côte nord-est; il est bon et sûr; un joli ruisseau d'eau fraîche s'y jette dans la mer.

» Nous eûmes très-beau temps et de petits vents dans notre traversée, et au commencement de juillet nous eûmes connaissance du cap Blanc sur la côte du Mexique. Nous en étions à trois lieues lorsque le capitaine Cook mourut. On alla l'enterrer à terre. Édouard Davis, notre quartier-maître, fut élu tout d'une voix pour lui succéder. Une tentative pour nous emparer de bestiaux dont nous avions besoin échoua. Nous quittâmes le 20 juillet la baie de la Caldera, où nous étions mouillés avec le capitaine Eaton.

» Le voisinage de Rialeja se reconnaît à un volcan très-élevé dont le sommet est aigu. Le port peut contenir deux cents bâtimens ; il communique avec la ville, qui en est éloignée de deux lieues, par deux criques très-étroites, bordées de mangliers ; le pays de chaque côté est inondé. L'entreprise sur Rialeja manqua ; nous nous séparâmes du capitaine Eaton. »

Davis alla ensuite croiser sur la côte du Pérou, du côté de Payta et de Guayaquil. Le 2 octobre il rencontra le capitaine Swan, avec lequel il s'associa. Ils brûlèrent Payta; les deux bâtimens firent de riches prises, et remontèrent au nord, répandirent la terreur à Panama, furent joints par d'autres flibustiers, et allèrent attaquer la ville de Léon, dans le royaume de Guatimala, à vingt milles de la mer. Le gouverneur ne voulut pas entendre parler de rançon. La ville fut livrée aux flammes. Les flibustiers pillèrent ensuite les environs de Rialeja, et brûlèrent cette ville.

Davis et Swan ayant rompu leur société, Dampier s'embarqua dans le bâtiment de ce dernier, parce que Davis avait le projet de retourner à la côte du Pérou, et qu'au contraire Swan se proposait d'abord de remonter au nord, autant qu'il lui serait possible, le long de la côte du Mexique, que Dampier désirait connaître, et ensuite de faire voile pour les Indes orientales.

Les flibustiers firent plusieurs descentes sur la côte du Mexique, et se procurèrent ainsi

des vivres. Ils essayèrent vainement de surprendre un riche navire dans le port d'Acapulco, et ne furent pas plus heureux dans une entreprise contre Colima. Alors ils résolurent de croiser devant le cap Corrientes, pour y attendre le galion qui allait à Manille. Ce riche butin leur échappa. Ils s'étaient trop long-temps arrêtés en différens endroits de la côte pour y prendre des provisions, et, durant cet intervalle, le bâtiment avait fait route à l'est. Diverses tentatives sur la côte voisine du cap Corrientes ne produisirent qu'une quantité de maïs qui ne suffisait pas pour l'approvisionnement complet du bâtiment. Les Espagnols lui tuèrent beaucoup de monde dans une attaque qu'il tenta contre Santa-Pecaque, ville de la province de Culiacan, où il espérait faire un riche butin. Cet échec découragea les flibustiers de toute entreprise ultérieure dans ce pays.

Swan caréna son vaisseau aux îles Sainte-Marie, situées à vingt lieues au nord-est du cap Corrientes. Ce sont des îlots rocailleux et inhabités. Pendant qu'on radoubait le bâtiment, le capitaine proposa le voyage des Indes. « Plusieurs d'entre nous, dit Dampier, étaient très-contens de faire ce voyage ; mais d'autres crurent, tant leur ignorance était grande, qu'il les mènerait hors du monde; car les deux tiers de nos gens ne s'imaginaient pas qu'on pût trouver un chemin semblable. Cependant il finit par obtenir leur consentement.

» Le 26 août 1686, nos bâtimens étant réparés, nous allâmes faire de l'eau dans la vallée de Balderas, sur le continent, parce que l'île en est dépourvue. Celle de cette vallée était saumâtre ; il fallut nous en pourvoir dans une petite baie plus proche du cap Corrientes. Ainsi munis de provisions, nous n'eûmes plus qu'à poursuivre notre expédition pour les Indes orientales, pleins d'espoir d'y être plus favorisés de la fortune que nous ne l'avions été sur la côte septentrionale du Mexique. Nous nous laissâmes aisément persuader de faire le voyage des Indes orientales, parce que nous comptions bien nous dédommager de nos mauvais succès; mais, pour rendre justice au capitaine Swan, je dois dire que son dessein n'était pas d'aller dans ces régions comme flibustier. Il avait le projet, comme il me l'a souvent assuré lui-même, d'embrasser la première occasion qui se présenterait de retourner en Angleterre; c'est pourquoi il fit semblant de se rendre au sentiment d'une partie de son équipage, qui avait envie d'aller croiser à Manille, parce qu'il comptait trouver le moyen de quitter le métier de flibustier. »

Cependant, quand l'équipage du capitaine Swan eut plus sérieusement considéré la longueur du chemin du lieu où l'on était aux îles Mariannes, la plupart de ses gens furent presque rebutés d'un tel dessein. « Nous n'avions pas pour soixante jours de vivres, continue Dampier, à ne donner à chacun qu'un peu plus

d'une pinte de maïs par jour. Il ne nous restait pour provision que ce maïs; encore étions-nous infestés par une quantité de rats que nous ne pouvions pas empêcher d'en manger une partie; et avec le maïs nous avions encore du poisson salé pour trois repas. Cependant l'espérance que le capitaine donna de croiser à la hauteur de Manille et d'y faire de riches captures fit fermer les yeux sur le danger de parcourir une distance de deux mille quatre cents lieues avec si peu de provisions. Le vent nous favorisa. Nous portâmes toutes nos voiles, et nous fîmes chaque jour beaucoup de chemin. Après vingt jours de route, nos gens, voyant que nous avancions avec rapidité, et que, selon toutes les apparences, le bon vent et le beau temps continueraient, demandèrent que leur ration journalière fût augmentée. Malgré sa répugnance, Swan fut obligé d'y consentir. Nous étions réduits à dix cuillerées de maïs bouilli chacun, et une seule fois le jour, au lieu qu'auparavant on nous en distribuait huit fois. Je suis persuadé que cette diète forcée me fit grand bien, quoique mes compagnons s'en trouvassent affaiblis, car je sentais revenir mes forces; et une hydropisie dont j'avais été attaqué à la suite d'une fièvre se dissipa. Cependant je buvais trois fois, de vingt-quatre en vingt-quatre heures; mais plusieurs de nos gens ne buvaient qu'une fois en neuf ou dix jours, et quelques-uns en douze jours. Il y en eut même un qui fut dix-sept jours sans boire; et il dit, quand

il but, qu'il n'était pas altéré; cependant il ne laissait pas d'uriner tous les jours, tantôt plus, tantôt moins.

» C'est quelque chose d'extraordinaire que durant tout ce voyage nous ne vîmes pas un seul poisson, pas même de poissons volans, ni aucune sorte d'oiseaux, qu'une seule fois. A 1660 lieues du cap Corrientes, nous aperçûmes un grand nombre de boubies; nous crûmes qu'ils venaient de certains rochers dont nous savions, par nos cartes marines, que nous n'étions pas éloignés, mais dont nous n'eûmes pas connaissance.

» Après avoir parcouru mille neuf cents lieues, suivant notre calcul, qui est ce que les Anglais comptent du cap Corrientes à Guam, nos gens commencèrent à murmurer contre le capitaine Swan, qui leur avait fait entreprendre le voyage; mais il continua de les payer de belles paroles, et leur dit que le compte des Espagnols, qui estimaient la distance à deux mille quatre cents lieues était peut-être le meilleur, et que, comme il y avait apparence que le vent favorable continuerait, un peu de temps mettrait fin à nos peines.

» En approchant de l'île, nous eûmes une petite pluie, et l'air se couvrit de nuages du côté de l'ouest, signe manifeste que nous n'étions pas loin de terre; car dans ces climats, entre les tropiques ou à peu de distance, où les vents alisés soufflent constamment, les nuages, qui passent rapidement en l'air, semblent pour-

tant suspendus près de l'horizon, sans beaucoup de mouvement ou de changement dans les points où la terre n'est pas éloignée ; j'ai souvent fait cette observation, surtout lorsque la terre est élevée; car alors on voit les nuages suspendus sans aucun mouvement sensible.

» Le 20 de mai notre chaloupe, qui était à peu près à trois lieues en avant de nous, passa sur une basse de rochers au-dessus de laquelle il n'y avait que trois brasses d'eau, et le poisson y nageait en abondance autour des rochers; ce qui fit penser à nos gens qui la montaient, que la terre n'était pas éloignée; ils tournèrent donc le cap au nord, et, après avoir passé la basse, mirent en travers pour nous attendre. Ayant, d'après leur indication, changé notre route de l'ouest au nord, nous aperçûmes à notre grande joie l'île de Guam, à environ huit lieues de distance.

» Ce fut un bonheur pour le capitaine Swan que nous vissions cette île avant la fin de nos provisions, dont nous n'avions plus que pour trois jours ; car j'ai appris depuis que l'équipage avait formé le projet de le tuer le premier et de le manger quand les vivres seraient épuisés, et ensuite tous ceux qui avaient été d'avis d'entreprendre cette traversée. C'est pourquoi le capitaine Swan me dit, quand nous fûmes à Guam : Ah, Dampier! vous leur auriez fait faire un méchant repas.

» L'île de Guam ou Guahon, comme les na-

turels prononcent ce nom, est une des îles Ladrones, et appartient aux Espagnols; ils y ont un petit fort. C'est là que se rafraîchissent les bâtimens des Philippines qui font la navigation d'Acapulco à Manille; mais pour le retour les vents ne leur laissent pas aisément prendre cette route. Les Espagnols ont donné à Guam le nom d'île Marie; elle a environ douze lieues de long sur quatre de large. Elle est passablement élevée.

» Le 21 mai nous jetâmes l'ancre sur la côte occidentale de Guam, à un mille de terre. A une certaine distance l'île paraît plate et unie; mais, quand on en approche, on voit que ses côtes s'élèvent en pente, et que le côté oriental, qui est le plus haut, est défendu par des rochers escarpés contre lesquels vient se briser la violence des lames poussées continuellement par le vent alisé. De ce côté il n'y a pas de mouillage. La côte occidentale est assez basse, et coupée de petites anses sablonneuses que séparent des pointes de roches. Le terrain est rougeâtre, sec et médiocrement fertile; les principaux fruits qu'il produit sont le riz, les ananas, les melons d'eau, les melons musqués, les oranges, les citrons, les cocos et les fruits à pain.

» Peu de temps avant notre arrivée à Guam, les naturels s'étaient soulevés contre les Espagnols pour les exterminer, et en avaient tué plusieurs; mais le gouverneur, aidé de ses soldats, avait fini par les vaincre et les chasser du fort.

Alors, voyant leur projet échoué, ils détruisirent les plantations et s'en allèrent dans les autres îles de l'archipel. Le nombre des Indiens, qui s'élevait auparavant à peu près à quatre cents, était en conséquence réduit à cent. Ceux-ci, qui n'avaient pas pris parti dans la conspiration, n'en étaient pas mieux disposés pour les Espagnols; car ils nous proposèrent de nous mener au fort, et de nous aider à nous emparer de l'île; mais le capitaine Swan ne fut pas d'avis d'y chagriner les Espagnols.

» Nous n'avions pas encore jeté l'ancre, qu'un prêtre vint de nuit près du bord dans un canot avec trois Indiens. Ils nous demandèrent qui nous étions et d'où nous venions : nous leur répondîmes en espagnol que nous étions Espagnols, et que nous venions d'Acapulco. L'obscurité de la nuit les empêcha de voir la construction de notre vaisseau et de nous reconnaître. Nous les accostâmes; aussitôt ils s'aperçurent de leur méprise et voulurent s'échapper; mais nous les contraignîmes à monter à bord. Le capitaine Swan reçut le prêtre très-poliment, le conduisit dans la chambre, et lui dit que le manque de vivres l'avait engagé à s'approcher de l'île; qu'il n'y venait point en ennemi, mais s'y présentait comme ami, pour y acheter avec son argent les choses dont il avait besoin. Il finit par le prier d'écrire au gouverneur pour l'instruire de toutes ces particularités, et lui déclara qu'il le gardait en otage jusqu'à ce qu'on lui eût

fourni des provisions. Le prêtre répondit au capitaine qu'elles étaient rares dans l'île, mais qu'il était persuadé que le gouverneur ferait son possible pour nous satisfaire.

» Le lendemain matin les Indiens qui avaient amené le prêtre dans le canot furent envoyés au gouverneur avec deux lettres, une du prêtre, et une autre très-polie du capitaine Swan, accompagnée d'un présent de quatre aunes de drap écarlate, avec une pièce de galon d'or et d'argent fort large. A onze heures, le capitaine Swan reçut la réponse du gouverneur qui le remerciait de son présent, et lui promettait de lui fournir la quantité de provisions qu'il lui serait possible de réunir; et, en témoignage de gratitude, il lui envoyait six cochons d'une petite espèce, mais dont la chair était la plus exquise que j'aie jamais mangée. On les nourrit de l'amande des cocos; de sorte que leur chair devient aussi ferme que celle du bœuf. Le gouverneur envoya aussi douze melons musqués et autant de melons d'eau. Il fit donner ordre aux habitans d'un village voisin de notre mouillage de cuire chaque jour pour nous autant de fruits à pain que nous en demanderions, et de nous aider à ramasser autant de cocos qu'il nous en faudrait. En outre de ces provisions, le gouverneur nous expédiait tous les jours une pirogue ou deux chargées de cochons et de fruits. Il nous demanda en échange de la poudre, du plomb et des armes : on se hâta de satisfaire à sa requête. Nous avions un grand et beau chien

anglais; le gouverneur manifesta le désir de le posséder; le capitaine lui en fit don aussitôt, quoique ce fût contre le gré de plusieurs des gens de l'équipage qui attachaient beaucoup de prix à cet animal. Le capitaine se montrait complaisant envers le gouverneur, parce qu'il espérait obtenir de lui une lettre de recommandation pour des négocians de Manille, son dessein étant d'aller au fort Saint-Georges (Madras), et de là de faire le commerce avec Manille; mais il cacha ce plan à son équipage.

» Pendant que nous étions mouillés sur cette rade, le vaisseau d'Acapulco arriva en vue de l'île; nous ne l'aperçûmes pas, parce que le gouverneur le fit avertir de notre présence: il gagna en conséquence le sud de l'île. Les Indiens nous dirent que ce vaisseau était en vue de l'autre côté de Guam; aussitôt nos gens, excités par cette nouvelle, voulurent lui donner la chasse; mais le capitaine Swan, qui avait entièrement renoncé aux actes d'hostilité, parvint à calmer leur ardeur.

» Le 30 de mai le gouverneur envoya son dernier présent de vivres, qui fut très-considérable, nous pria de l'excuser de ce qu'il ne pouvait nous en fournir davantage, et en même temps nous avertit que, la mousson de l'ouest approchant, il nous conseillait de partir, à moins que nous n'eussions le dessein de retourner en Amérique. Le capitaine Swan le remercia, renvoya le prêtre à terre, lui fit présent d'une grosse horloge de cuivre, d'un astrolabe et

d'un grand télescope. En retour, le prêtre lui envoya des provisions et soixante livres de tabac. Munis de la quantité de vivres dont nous avions besoin pour aller à Mindanao, nous mîmes à la voile le 2 juin. Nous avions résolu de surgir à cette île, parce que le moine et les Indiens nous avaient dit que nous y trouverions des vivres en abondance, et que les habitans étaient alors en guerre avec les Espagnols. D'ailleurs cette île était sur la route des Indes occidentales, que nous voulions visiter, et elle nous offrait un excellent refuge pendant la mousson de l'ouest. En outre, nos gens espéraient obtenir du souverain de l'île une lettre de marque pour courir sus aux bâtimens espagnols, et une permission de vendre leurs prises dans ses états. Comme ils supposaient aussi au capitaine le dessein de les abandonner pour gagner un port anglais, ils espéraient trouver à Mindanao des vaisseaux et des pilotes pour croiser sur la côte de Manille. Quant au capitaine Swan, cette relâche convenait parfaitement à ses projets. Ainsi ce voyage fut résolu d'un consentement unanime.

» Les vents, qui avaient d'abord soufflé de l'est avec force pendant quatre jours, passèrent ensuite au sud-ouest, et furent accompagnés de pluie, puis ils vinrent à l'est bon frais, tournant quelquefois jusqu'au sud-est. Quoique dans les Indes orientales les vents changent au mois d'avril, nous trouvâmes que l'époque de leur renversement, dans les parages où nous

nous trouvions, était celle où nous y étions. L'autre époque est à peu près au mois d'octobre dans toutes les Indes.

» Le 21 juin nous eûmes connaissance de Saint-Jean, une des îles Philippines qui, avec Mindanao, en est la plus méridionale; ce sont les seules qui ne soient pas soumises aux Espagnols. Saint-Jean a trente-huit lieues de long et vingt-quatre de large dans le centre. Elle est à quatre lieues à l'est de Mindanao, où nous mouillâmes dans une petite baie, à un mille de la côte nord-est. Nous la quittâmes le lendemain, et le 18 juillet nous jetâmes l'ancre dans la rivière de Mindanao. »

Une partie de l'équipage était mécontente du capitaine Swan. Quand le navire fut radoubé, on sortit de la rivière de Mindanao le 14 janvier 1687, laissant le capitaine à terre avec trente-six hommes. On sut depuis que les insulaires l'avaient massacré pour avoir son or.

Le bâtiment, commandé par le capitaine Jean Read, croisa long-temps dans les mers orientales de l'Asie, depuis la Chine jusqu'à la côte nord-ouest de la Nouvelle-Hollande. Il alla de là aux îles de Nicobar, et jeta l'ancre à la plus grande le 4 mai 1688. Dampier, qui depuis long-temps était fatigué de vivre avec des furieux, pria le capitaine Read de le laisser à terre dans cette île. Deux autres personnes de l'équipage prirent le même parti, et on leur donna pour compagnons quatre prisonniers malais et un Portugais. Ils se hasardèrent avec

Dampier dans une pirogue en pleine mer pour gagner Achama; un orage les jeta sur une autre partie de la côte de Sumatra. Dampier arriva mourant à Achem. Le désir de rétablir ses affaires lui fit entreprendre des voyages au Tonquin, à Malacca et à Madras; puis il vint à Bencoulen, où il fut maître-canonnier pendant cinq mois. Il s'échappa de ce lieu, parce qu'on voulait l'y retenir malgré lui, et s'embarqua pour l'Angleterre, où il arriva le 16 septembre 1691. Dès qu'il fut remis de ses fatigues, il publia la relation de ses voyages; elle parut en 1697. Le public l'accueillit si favorablement, qu'en deux ans il en fut imprimé quatre éditions. A la dernière, Dampier joignit la relation détaillée de son voyage du Tonquin, d'Achem, de Malacca et de la baie de Campêche. Il donna aussi son Traité des vents et des marées. Ces différens ouvrages annonçaient un homme doué au plus haut degré du talent de bien observer et très-versé dans l'art nautique. En conséquence, l'amirauté le jugea capable de commander une expédition qui avait pour but de faire des découvertes à la Nouvelle-Hollande.

Dampier partit des Dunes le 26 janvier 1699, sur le *Roe-Buk*, bâtiment de douze canons. Après avoir touché au Brésil, il fit route à l'ouest, et le 2 août eut connaissance de la terre d'Eendraght, à la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande. « Le pays, dit Dampier, nous parut absolument uni, sans arbres ni her-

bes; on voyait près de la côte des collines escarpées. Le 6, je jetai l'ancre plus au nord, dans une baie située par 25° sud, que je nommai *Sharks-Bay* (baie des Chiens marins), parce que ces poissons y sont extrêmement abondans. Nous eûmes beau creuser la terre à une grande profondeur, dans différens endroits et à plusieurs milles à la ronde, nous ne pûmes trouver de l'eau douce. Nous passâmes le reste de la journée à couper du bois, et le soir on revint à bord. Le terrain autour de cette baie est assez élevé pour être aperçu de huit ou neuf lieues en mer. De loin il paraît fort uni; mais à mesure qu'on en approche, on y trouve quantité d'éminences qui ne sont ni hautes ni escarpées. La côte est basse et s'élève par degrés.

» Le terroir est sablonneux près du rivage, et produit une espèce de gros fenouil marin qui porte une fleur jaune. Plus avant, il est composé d'un sable rougeâtre, où croît quelque peu d'herbes, de plantes et d'arbrisseaux. En oiseaux de terre, nous ne vîmes que des aigles, et six espèces de petits oiseaux, dont les plus gros n'excédaient pas la taille d'une alouette. Quant aux oiseaux aquatiques, les espèces en sont nombreuses. On trouve une espèce de lapins bons à manger, qui ont les jambes extrêmement courtes, et des guanos n'ayant pour queue qu'un gros moignon. Quand on les ouvre, ils répandent une odeur fort désagréable. Je n'ai vu de ma vie de créa-

ture si laide ni si dégoûtante. Quoique la chair du guano soit fort bonne, il fallait, en d'autres pays, que la faim nous réduisît à la manger; mais je n'eus jamais le courage de goûter de ceux de la Nouvelle-Hollande, tant la vue m'en parut affreuse, et l'odeur repoussante.

» Comme il n'y avait pas de rivière, nous ne vîmes que des poissons de mer. Le rivage était couvert d'une infinité de coquillages fort extraordinaires, et d'une grande beauté, soit pour la couleur, soit pour la figure. Enfin on vit plusieurs serpens.

» Le 14 août je sortis de la baie des Chiens marins, et je fis route au nord. La profondeur de la mer augmenta jusqu'à 85 brasses, et bientôt il n'y eut plus de fond. Tant qu'il y en eut, les baleines entouraient mon vaisseau, faisant, par leur souffle et le battement de leur queue, un bruit semblable à celui des lames qui se brisent contre des écueils, ce qui nous causa une frayeur mortelle. Nous les avions trouvées d'abord près de deux bancs, par 22° 30'.

» Le 24 nous revîmes la terre, qui s'avançait en forme de cap; c'était l'extrémité d'une des îles qui sont nombreuses dans ces parages. Je m'engageai dans ce labyrinthe, situé par 21°, entre des canaux de deux à trois lieues de large, où le fond est très-inégal. Les grandes îles étaient assez hautes, arides, couvertes de rochers jaunes, ce qui me fit désespérer d'y

trouver de l'eau. En continuant à naviguer au milieu de ces îles, la profondeur de l'eau diminua tellement, qu'il fallut mouiller, par six brasses, près d'une île que je nommai *l'île du Romarin*. J'allai à terre avec quelques-uns de mes gens; je cherchai vainement de l'eau. Parmi les buissons, les plus nombreux, quoique sans odeur, ressemblaient au romarin; c'est pourquoi j'en donnai le nom à l'île. Des buissons brûlés nous firent juger que cette île était fréquentée. Rien n'annonçait qu'elle fût constamment habitée par les sauvages. De la fumée que nous aperçûmes sur une île à quatre lieues de nous donna lieu de conjecturer qu'il s'y trouvait des habitans et de l'eau douce. Je consultai mes officiers pour savoir si nous irions de ce côté. On fut d'avis de quitter ce mauvais mouillage, et de remettre en mer.

» Le 30 août nous revîmes la côte au nord de la Terre de Witt, par 18° 21′, et une grosse fumée près du rivage. Le lendemain, j'allai à terre avec douze de mes gens pour chercher de l'eau. Nous étions armés de mousquets et de coutelas. En approchant du rivage, nous vîmes trois hommes de grande taille et tout nus, qui se tenaient sur la plage; ils se sauvèrent dès que j'eus mis pied à terre. J'ordonnai au canot, gardé par deux matelots, de mouiller à quelque distance du rivage, pour que les naturels ne pussent pas s'en saisir, et je me mis avec dix matelots à la poursuite des trois sauvages, qui avaient déjà gagné

une petite colline à un quart de mille, où ils s'étaient joints à neuf de leurs camarades. Quand ils nous virent à leurs trousses, ils décampèrent. Arrivés à la colline, nous ne découvrîmes ni eau douce ni maisons. La vue s'étendait sur une savane couverte de petites éminences rocailleuses.

» De retour à l'endroit où nous avions abordé, nous creusions pour chercher de l'eau, lorsque dix sauvages qui arrivèrent sur un monticule peu éloigné, poussèrent de grands cris, auxquels ils joignirent des gestes menaçans. Enfin l'un d'eux s'avança vers nous ; les autres suivaient de loin. J'allai à sa rencontre. J'eus beau lui faire des signes de paix et d'amitié, je n'étais pas à cent cinquante pieds de lui qu'il prit la fuite ; les autres imitèrent son exemple. Tous nos efforts pour les rappeler furent inutiles.

» L'après-midi je pris deux matelots avec moi, et je m'acheminai le long du rivage pour attraper, s'il était possible, un des naturels, et savoir de lui où l'on trouvait de l'eau douce. J'en voyais une douzaine assez près de nous qui nous suivirent à une certaine distance, lorsqu'ils remarquèrent que je m'étais séparé du gros de mes gens. Je fis halte, et je me cachai derrière une dune qui les empêchait de nous voir, et nous mettait à même de les surprendre s'ils avançaient. Effectivement, se fiant sur leur nombre, qui était quatre fois plus considérable que le nôtre, ils pensèrent qu'ils

pourraient nous saisir; et, pour ne pas manquer leur coup, les uns marchèrent du côté du rivage, tandis que les autres occupèrent les dunes. Nous savions par l'aventure du matin qu'ils n'étaient pas très-légers à la course; c'est pourquoi un jeune homme fort dispos, qui était avec moi, n'en eut pas plus tôt vu paraître quelques-uns qu'il courut après eux. Ils s'enfuirent d'abord; mais quand il les eut atteints ils firent volte-face pour le combattre. Il n'était armé que d'un coutelas. Il eut de la peine à leur résister; car ils avaient tous des lances de bois. En même temps j'en poursuivais deux autres qui s'étaient approchés du rivage; mais, craignant que mon jeune homme ne fût trop exposé, je revins sur mes pas. On le serrait de très-près. Aussitôt que je parus, un des sauvages me décocha sa lance, qui ne me manqua de guère. Je tirai un coup de fusil en l'air pour les épouvanter. Ils ne tardèrent pas à se remettre de leur frayeur, et se mirent à secouer les bras, en criant *pouh*, *pouh*, *pouh*, et à presser mon jeune homme. Le péril qu'il courait, et que j'allais partager, me fit penser qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour notre salut commun. Je rechargeai donc mon fusil, et je le tirai sur un de ces malheureux, que le coup étendit par terre. Les autres, le voyant abattu, cessèrent le combat, et mon jeune homme profita de l'interruption pour venir me rejoindre. L'autre matelot qui m'avait accompagné était resté simple spectateur, par-

ce qu'il n'avait pas d'armes. Je m'en retournai bien fâché de ce qui venait de se passer, et résolu de ne plus rien essayer contre les naturels du pays, qui se retirèrent avec leur compagnon blessé. Mon jeune homme, qui avait eu la joue percée d'un coup de lance, y sentit une grande douleur, et s'imagina que cette arme était empoisonnée. Je ne partageais pas son opinion, et j'eus raison, car il fut bientôt guéri.

» Parmi ces sauvages nous en remarquâmes un qui, par son extérieur et sa conduite, nous parut être leur chef; il était jeune, d'une taille médiocre, vif, courageux, quoique moins bien fait que quelques-uns des autres. Il avait seul un cercle blanc dessiné autour des yeux, et une raie de la même couleur, depuis le haut du front jusqu'au bout du nez. Sa poitrine et une partie de ses bras étaient aussi peintes de blanc. Je ne sais si c'était un ornement ou une manière de se rendre plus terrible, comme certains Indiens d'Amérique. Quoi qu'il en soit, cette couleur blanche relevait sa difformité naturelle, et, en vérité, je n'ai jamais vu de sauvages si laids ni si affreux que ceux-ci. Je crois qu'ils sont de la même race que ceux que j'avais rencontrés à cinquante lieues au nord-est de cet endroit, quand je touchai à cette côte, dans mon voyage autour du monde. Ils ont de même le regard de travers, la peau noire, les cheveux crépus, la taille haute et élancée, les membres grêles;

mais je ne pus examiner s'il leur manquait également deux dents à la mâchoire supérieure.

» Nous vîmes beaucoup d'endroits où ils avaient allumé du feu, et fiché en terre quelques branches d'arbres pour se garantir de la brise de mer qui, durant le jour, souffle constamment du même point. La brise de terre, beaucoup moins forte, ne les incommode pas. Nous trouvions dans ces gîtes des tas de coquillages de diverses sortes. Selon toute apparence, c'est la seule nourriture de ces pauvres gens.

» Mes gens avaient creusé vainement pour avoir de l'eau. Enfin, le 1er. septembre, on parvint à un petit filet d'eau saumâtre. Elle ne put nous servir que pour faire bouillir notre gruau, ce qui épargna le reste de notre provision. Les mouches nous tourmentèrent terriblement pendant que nous la puisions. Le soleil, malgré son ardeur extrême, ne nous parut pas à beaucoup près si insupportable. Les Indiens ne se montrèrent plus; nous ne vîmes que la fumée de leurs feux, à trois milles à peu près de distance.

» Le canton où nous avions abordé est bas; du côté de la mer il est ceint par des dunes qui empêchent la vue de s'étendre dans le pays. Le sol est sablonneux et aride. Il n'y croît que des buissons et des arbrisseaux; quelques-uns étaient couverts de fleurs, dont la plupart répandaient une odeur suave. Plus avant, dans l'intérieur, le pays nous sembla plus bas que

dans le voisinage de la mer; uni, mêlé de savanes et de forêts. La surface de la grande savane où nous étions offrait quantité de rochers de six pieds de haut, dont le sommet était arrondi; ils ressemblaient à des meules de foin. Les forêts ne renfermaient que de petits arbres; les plus gros n'avaient pas trois pieds de tour. A quatorze pieds de haut s'élevaient de petites branches qui formaient leur tête.

» Après avoir rangé cette côte pendant près de cinq semaines, sur une étendue de trois cents lieues, sans trouver de l'eau douce ni un endroit commode pour y espalmer mon vaisseau, dans les trois endroits où je m'étais arrêté; voyant d'ailleurs que nous étions au plus fort de la saison sèche, et que le scorbut attaquait mon équipage, je résolus d'abandonner ce parage. Je fis donc voile pour Timor le 5 de septembre. Le 14 j'aperçus, au coucher du soleil, la cime des hautes montagnes de cette île, et le 23 je mouillai près du fort des Hollandais. Faute d'eau douce, mon équipage était réduit à un triste état, et peu s'en fallut qu'il n'y pérît par la mauvaise volonté et l'humeur jalouse des Hollandais, qui pendant quelques jours refusèrent de m'en laisser puiser à terre, quelque argent que je leur offrisse. Je leur envoyai les barriques vides, et ils les firent remplir. A mon arrivée, je les vis saisis de crainte que je ne fusse venu épier leur commerce, et acquérir sur ces régions éloignées des connaissances qu'ils

voudraient pouvoir dérober à toutes les autres nations de l'Europe. Je partis le 26, et je trouvai, en faisant route au nord, un bon mouillage. J'y fis remplir vingt-six barriques d'eau, et couper du bois. L'on y pêcha beaucoup de poisson, et l'on y tua une grande quantité de gibier. Le 6 octobre je fis voile à l'est, et le 12 j'arrivai devant l'établissement portugais de Laphao. J'y fus reçu plus humainement qu'au fort hollandais. Le gouverneur nous envoya deux jeunes buffles, six chèvres, quatre chevreaux, des cocos, des mangues, des fruits à pain; et durant tout notre séjour nous fûmes abondamment fournis de provisions. Je quittai ce lieu le 22 octobre. J'allai ensuite mouiller dans la baie de Coupang, pour espalmer mon vaisseau. Le commandant du fort hollandais se conduisit très-poliment envers nous.

» Le 12 décembre je partis de Timor; et, traversant l'archipel des petites îles qui se trouvent entre Timor et Céram, j'eus connaissance de la côte de la Nouvelle-Guinée le 1er. janvier 1700, par 2° 30′ de latitude sud, et 149° de longitude est. Ce n'étaient encore que deux petites îles voisines du continent; le 6, je mouillai par trente-huit brasses d'eau, sur un bon fond de vase. Avant la nuit, les matelots de ma pinasse m'apportèrent plusieurs sortes de fruits qu'ils avaient trouvés dans les bois, et un gros oiseau qu'ils avaient tué; ils avaient découvert de l'eau et quantité de grands ar-

bres touffus; mais ils n'avaient pas vu trace d'hommes. A la nuit close, la chaloupe revint avec un harpon fort artistement fait en roseau; mes gens avaient aussi rencontré une pirogue en mauvais état près d'un barbekiou, sorte de cadre ou grillage en bois sur lequel les naturels du pays font sécher à la fumée leurs viandes et leurs poissons.

» Le lendemain l'on pêcha plus de quatre cents poissons excellens, et l'on trouva une rivière de très-bonne eau douce, près de laquelle j'allai mouiller; tandis que l'on coupait du bois, je descendis à terre, où je découvris, dans une petite anse, deux barbekious qui semblaient n'avoir pas été dressés depuis plus de deux mois. Les pieux avaient été taillés avec un instrument tranchant; si c'était l'ouvrage des naturels du pays, ils devaient avoir du fer. Le 10, ayant quitté cette baie, je continuai ma route au nord malgré les courans qui m'étaient contraires; ainsi je n'avançais pas beaucoup, quoique le vent fût favorable. La profondeur de l'eau diminuait à mesure que je cheminais. Cependant le 14, un peu avant midi, ayant vu de la fumée sur des îles qui nous restaient à l'ouest, et le vent nous favorisant, je gouvernai de ce côté; j'y mouillai par trente-cinq brasses. Nous vîmes du feu pendant toute la nuit, et le lendemain j'allai jeter l'ancre à moins d'un mille de la côte. Pendant que nous étions encore sous voiles, deux pirogues s'approchèrent de nous à la

portée de la voix. Les naturels nous parlèrent : nous ne comprîmes ni leur langage ni leurs gestes. Nous leur fîmes signe de venir à bord ; je le leur dis en malais ; ils ne le voulurent pas ; cependant ils vinrent si près de nous, que nous pûmes leur faire voir les objets que nous avions à leur donner en troc ; ils ne se rendirent pas à cette démonstration, nous firent signe d'aller à terre, et s'éloignèrent. Je les suivis dans la pinasse, où je fis mettre des couteaux, de la verroterie, des miroirs, des haches. Quand nous fûmes près du rivage, je les hélai en malais ; je ne vis d'abord que deux hommes, les autres étaient en embuscade derrière les buissons ; mais je n'eus pas plus tôt jeté à terre quelques couteaux et d'autres bagatelles, qu'ils sortirent tous, mirent bas leurs armes, et s'avancèrent dans l'eau à côté de la pinasse, en faisant des signes d'amitié qui consistaient à prendre de l'eau dans une main et à se la verser sur la tête. Le lendemain, après midi, plusieurs canots vinrent à bord, et nous apportèrent quantité de racines et de fruits que nous achetâmes.

» Cette île est nommée *Poulo Sebouda* par les naturels. Elle est très-fertile en bananes, cocos, orangers, papayes, patates et autres grandes racines, sagou, fruits à pain aussi gros que les deux poings d'un homme. J'y achetai aussi des muscades dans leur brou ; elles paraissaient fraîchement cueillies ; mais les naturels ne voulurent pas me dire où ils se les

étaient procurées, et semblaient en faire grand cas.

» L'île est située à 2° 43′ sud. On en compte dix autres qui sont peu éloignées. Elle est habitée par des Indiens d'une couleur très-foncée; leurs cheveux sont longs et noirs; ils diffèrent peu par leurs usages des Mindanayens et des autres insulaires de cet archipel oriental. Outre ceux-ci, qui paraissent les chefs, nous vîmes des nègres de la Nouvelle-Guinée à cheveux crépus et laineux; la plupart sont esclaves. Ils sont très-pauvres, n'ayant pour vêtement qu'un pagne fait des écorces des sommités du palmite, qu'ils s'attachent autour des reins; les femmes portent une espèce de sarrau de coton; leurs principaux ornemens sont des bracelets de grains bleus et jaunes. Les hommes ont pour armes des arcs et des flèches, des lances garnies au bout d'os pointus, des sabres comme ceux des Mindanayens. Ils se servent avec beaucoup d'adresse pour frapper le poisson, de harpons en bois, et ont une manière fort ingénieuse de l'attirer à la surface de l'eau : ils attachent à une ligne une figure de poisson, qu'ils plongent dans l'eau, où elle s'enfonce par le moyen d'un petit poids. Quand ils la croient assez bas, ils la retirent très-vite dans leurs bateaux, et dès que le poisson qui suit cette figure paraît à la surface de l'eau, ils le dardent. Mais ils tirent leur principale subsistance de leurs plantations. Ils ont aussi de grandes pirogues avec

lesquelles ils vont à la Nouvelle-Guinée, où ils se procurent des esclaves et de beaux perroquets, qu'ils portent à Céram pour les y échanger contre des toiles de coton. Un bateau en était revenu un peu avant mon arrivée ; je lui achetai des perroquets, et j'aurais bien désiré me procurer un esclave; mais ils ne voulaient le troquer que contre des toiles de coton, que je n'avais pas.

» Leurs maisons de ce côté ne semblent destinées que pour le besoin du moment, tant elles sont petites; mais de l'autre côté de l'île nous en vîmes de grandes et bien construites. Leurs pirogues sont étroites, avec des bouts dehors de chaque côté, de même que celles des autres Malais. Je ne sais quelle religion ils professent; mais je nc crois pas qu'ils soient mahométans, parce qu'ils buvaient de l'eau-de-vie dans la même coupe que nous sans aucun scrupule. Ayant fait ma provision de racines et de fruits, je partis le 20 janvier, faisant route au nord et à l'ouest, puis au nord.

» Je passai devant beaucoup de petites îles et au milieu de bas-fonds dangereux sans qu'il arrivât rien de remarquable, jusqu'au 4 février que je me trouvai à trois lieues du cap nord-ouest de la Nouvelle-Guinée, nommé *cap Mabo* par les Hollandais. Au large on voit plusieurs îles. Cette partie de la Nouvelle-Guinée est haute et ornée de grands et beaux arbres. La mer en cet endroit est extrêmement profonde, jusqu'à une île au delà du cap, que

je nommai *Cockle-Island*, à cause des gros coquillages que mes gens y avaient trouvés. Je fis route à l'est, et, le 15, je doublai un cap que je nommai *cap de Bonne-Espérance*, et je donnai le nom d'*île de la Providence* à une petite île haute, voisine de l'île de Guillaume Schouten. Nous vîmes flotter près de nous quantité de gros troncs d'arbres, qui sans doute venaient d'une rivière considérable de la grande terre.

» Le 16 je passai la ligne; le 25, je découvris l'île *Saint-Mathias* et l'île *Squally* (orageuse). Toutes deux parurent couvertes de grands arbres ; on y apercevait aussi des prairies et des terrains cultivés. Le 28, après un orage, j'avais l'île Wishart à gauche, et la Nouvelle-Guinée à droite ou à l'ouest; elle était haute, montagneuse, verdoyante; les arbres s'élevaient à une grande hauteur ; de vastes plantations sur la pente des collines, des espaces de terre défrichés, et la fumée que nous apercevions en différens endroits, étaient des indices certains d'un pays bien peuplé. Nous vîmes d'abord une pirogue; quelques instans après, trois autres; enfin il en sortit plusieurs des baies voisines. Quand elles furent au nombre de quarante-six, les Papous s'approchèrent assez pour que nous pussions réciproquement distinguer nos signes et entendre nos voix ; mais nous ne nous comprenions pas. Ils nous faisaient signe de nous avancer vers la côte ; je mis le cap vers une baie; ils nous entourèrent; je leur

montrai de la verroterie, des couteaux et des miroirs pour les engager à nous aborder; mais ils ne venaient jamais assez près pour que nous pussions rien leur donner. J'attachai donc un couteau à un morceau de planche; je mis de la verroterie dans une bouteille bien bouchée, et je jetai le tout à l'eau. Ils ramassèrent ces objets, qui parurent leur faire grand plaisir. Ils se frappaient souvent la poitrine de la main droite, et à chaque fois élevaient un bâton noir au-dessus de leurs têtes, ce que nous prîmes pour un signe d'amitié, et nous en fîmes de même. Quand nous nous dirigions vers le rivage, ils paraissaient joyeux; quand nous nous en écartions, ils prenaient un air fâché, nous accompagnant toujours dans leurs pirogues et montrant le rivage. Arrivés à l'entrée de la baie, on ne trouva pas fond; elle avait deux milles d'étendue. Incertain d'y trouver un mouillage, et averti par l'aspect des nuages de l'approche d'un coup de vent, je jugeai que la prudence me défendait de m'y engager. Nous étions d'ailleurs entourés par deux cents hommes dans des pirogues, et nous en comptions à peu près quatre cents qui bordaient les rives de la baie. Je ne sais pas comment les premiers étaient armés, ni quel dessein ils avaient formé; mais quand ils s'approchèrent je fis sortir tous les fusils, et prendre la giberne à quelques-uns de mes gens pour éviter une surprise. Je n'eus pas plus tôt viré de bord pour m'éloigner de la baie, que les naturels nous lancèrent, au

moyen de frondes, une grêle de pierres avec toute la vitesse possible, ce qui me fit donner à cet endroit le nom de *Slingersbay* (baie des Frondeurs). Le bruit d'un coup de canon modéra leur ardeur; ils cessèrent de jeter des pierres et s'éloignèrent au plus vite. Cependant ils se réunirent comme pour consulter sur ce qu'ils devaient faire; car ils ne se rapprochèrent pas de la côte, et restèrent en panne, quoiqu'il y en eût de tués et de blessés. Un plus grand nombre auraient même payé cher leur audace, si je n'avais eu de la répugnance à employer les moyens de rigueur, parce que je voulais ne pas m'ôter l'espérance de les amener à traiter avec moi.

» Le lendemain je passai tout près d'une île où je vis beaucoup de fumée et des hommes dans les baies; il en sortit trois pirogues qui ne purent nous atteindre. Plus loin, dans la soirée, étant entre deux îles, une pirogue s'approcha de nous. Je permis aux trois hommes qui la montaient de venir à bord; ils nous apportèrent cinq cocos. Je leur donnai à chacun un couteau et un collier de verroterie, afin de les encourager à revenir le matin. Avant qu'ils se fussent retirés, je vis deux autres pirogues s'approcher; c'est pourquoi je m'éloignai.

» Le 3 mars j'étais près de l'île de Gherrit-Denis, qui est bien plantée et bien peuplée; ses habitans sont noirs, vigoureux et bien faits; ils ont la tête grosse et ronde, les cheveux frisés et courts, qu'ils coupent de différentes manières

et qu'ils teignent en rouge, en blanc et en jaune. Leur visage rond et large, avec un nez plat, ne serait pas désagréable, s'ils ne le défiguraient pas par la peinture et par des chevilles de la grosseur du pouce qu'ils se passent dans les narines, et dont les extrémités touchent les pommettes des joues; de sorte qu'il ne paraît qu'un petit bout de nez autour de ce bel ornement. Ils ont aussi aux oreilles de grands trous dans lesquels ils portent également des chevilles. Ils manient leurs pirogues avec beaucoup de dextérité. Elles sont construites avec beaucoup d'art, longues, étroites, avec des bouts dehors d'un côté; l'avant et l'arrière sont relevés et ornés de figures de poisson, d'oiseau, ou d'une main d'homme, sculptées ou peintes grossièrement, mais d'une manière ressemblante. J'ignore de quel instrument ils se servent pour creuser leurs pirogues ou tailler leurs figures, car ils semblent ne connaître nullement l'usage du fer. Leurs armes sont celles des insulaires dont j'ai déjà parlé. Ils ressemblent en tout à ceux qui nous avaient attaqués dans la baie des Frondeurs, et sont peut-être aussi perfides. Leur langage est clair et distinct. Lorsqu'ils étaient près de nous, ils répétaient souvent les mots *vacousi allamais*, et nous montraient le rivage. Leurs signes d'amitié consistent à élever au-dessus de leur tête un gros bâton ou une branche d'arbre avec ses feuilles, et à se frapper souvent la tête avec la main.

» Le lendemain, je m'avançai par un vent frais au-dessous d'une île haute, bien plantée et bien cultivée. Les Hollandais la nomment *Antoni-Caves eylandt*. On en voit tout alentour de plus petites, également boisées. Des pirogues s'approchèrent de nous, et, de même que toutes celles que nous avions vues auparavant, nous firent signe d'aller à terre, s'imaginant probablement que notre vaisseau pouvait aller aussi près du rivage que leurs petites pirogues. J'essayai inutilement de jeter l'ancre à un mille du rivage; je ne trouvai pas fond. Les pirogues nous suivaient; la plage était couverte d'Indiens; les mouvemens du vaisseau les guidaient, plusieurs essayèrent de nous attraper à la nage : nous les laissâmes de l'arrière. Le courant nous porta sur une île plate, voisine d'Antoni-Cave; trois Indiens montèrent à bord; je leur donnai à chacun un couteau, un miroir et un collier de verroterie. Je leur montrai des citrouilles et des écales de cocos, en leur faisant signe d'en apporter à bord. Aussitôt ils me donnèrent trois cocos qu'ils prirent dans une des pirogues. Je leur montrai aussi de la poudre d'or; ils parurent savoir ce que c'était, et s'écrièrent *mannil, mannil*, en indiquant la terre. Ils nous quittèrent, et un instant après, trois pirogues se détachèrent de l'île plate, et nous firent signe d'y aborder; mais les premiers Indiens que nous avions vus en parurent mécontens, leur firent des gestes menaçans, et il s'ensuivit une dispute.

Pendant la nuit nous aperçûmes beaucoup de feux sur l'île plate. Je m'étais éloigné de la terre; et comme le vent était faible, mon vaisseau dériva au nord-ouest. Toutes les îles que j'avais vues jusqu'alors étaient si peuplées, que je n'osais envoyer mon canot à terre, à moins d'être mouillé très-près de la côte, ce qui n'avait pas été possible. Nous n'avions pas beaucoup de bois à bord; c'est pourquoi ayant aperçu un grand nombre d'arbres entraînés par le courant qui venait avec force de l'ouest, j'envoyai la pinasse pour ramasser quelques-uns de ces bois flottans; elle en ramena un à la remorque, si gros que nous eûmes beaucoup de peine à le hisser à bord. Il était percé par des vers longs d'un pouce, et de la grosseur d'une plume à écrire; leur tête était couverte d'un opercule très-mince.

» Je passai au sud de l'île Saint-Jean; trois pirogues s'en détachèrent, et me firent les mêmes signes que ceux que j'avais déjà vus. Le 8 mai, j'aperçus de la fumée sur la grande terre de l'ouest, dont j'étais à quatre lieues de distance. Le pays est haut et boisé, mêlé de savanes. Six pirogues s'approchèrent de nous; il n'y avait qu'un seul Indien dans la plupart. Le 9, ayant doublé un cap qui n'était pas marqué sur les cartes hollandaises, je le nommai *cap Saint-Georges*. Il est à 5° 2′ sud. A partir de ce point, la côte se dirige au sud-ouest. Je donnai le même nom à une île au large et à une grande baie qui est à l'ouest. Je ne vis sur

la côte ni plantations ni cocotiers ; cependant, à la nuit, je distinguai un petit feu vis-à-vis de nous. Au jour, nous découvrîmes une montagne dont le sommet aigu vomissait une grande quantité de fumée. Je nommai le cap occidental de cette baie *cap Orford*, et je fis route au sud-ouest le long de la côte.

» Le 14 j'entrai dans une baie où je pensai que je pourrais mouiller sûrement à l'abri de petites îles. Je vis de la fumée, des cocotiers, des maisons, des plantations. J'étais à six milles de la côte; six petites pirogues s'en détachèrent pour venir nous examiner. Elles portaient une quarantaine d'hommes; ils ne voulurent pas venir à bord. Je leur fis signe de retourner à terre. Ils eurent l'air de ne pas me comprendre. Je tirai un coup de fusil au-dessus de leur tête; aussitôt ils s'enfuirent. A peine étaient-ils parvenus au rivage, que trois pirogues se détachèrent de l'île que nous avions sous le vent, et arrivèrent bientôt à portée de la voix, parce que nous étions pris par le calme. Une de ces pirogues portait quarante hommes; les deux autres étaient plus petites. Un instant après, une grande pirogue sortit de la baie dans laquelle je voulais entrer. Leur supposant à toutes l'intention d'examiner nos forces, je tirai un coup de fusil au-dessus de la grande pirogue, la plus proche de nous. Elle fit route pour joindre celle qui arrivait. Je fis tirer un coup de canon chargé à balles qui passèrent entre ces deux embarcations, et effrayèrent si

fort les Indiens, qu'ils se séparèrent, et que toutes les pirogues se hâtèrent de gagner le rivage. Le vent s'éleva ; je me dirigeai vers la baie. Arrivé à une pointe, je vis beaucoup d'Indiens qui nous guettaient de derrière les rochers; d'autres qui se tenaient sous les arbres. Je fis tirer trois coups de canon pour les effrayer, parce que, mon intention étant de faire de l'eau et du bois, je ne voulais pas être exposé aux attaques des naturels, qui étaient très-nombreux, et dont j'avais éprouvé le caractère perfide.

» Le vaisseau vint mouiller devant l'embouchure d'une petite rivière. Mes canots allèrent à terre, et remplirent sans obstacle toutes les barriques à eau. On essaya vainement de commercer avec les Indiens; ils admiraient nos haches et nos couperets, mais ne voulaient donner que des cocos en échange de ce que nous avions à leur offrir. Cependant ils avaient des cochons, des chèvres, des ignames, et d'autres racines comestibles. Mon dessein était de rester en cet endroit le plus long-temps possible pour me procurer les provisions dont j'avais besoin, examiner le pays et connaître ses productions. Je consultai mes officiers à ce sujet : leur avis fut conforme au mien. Le 19, j'envoyai donc les canots à terre pour couper du bois et pêcher. Une troupe d'une quarantaine d'Indiens, hommes et femmes, vinrent à passer auprès d'eux, et témoignèrent d'abord quelque crainte; mais nos gens leur ayant fait

des signes d'amitié, ils continuèrent tranquillement leur chemin. Les hommes avaient la tête ornée de plumes de différentes couleurs et des lances à la main. Les femmes n'avaient pour tout vêtement que des branchages attachés à un cordon pour couvrir leur nudité. Elles portaient sur leur tête des corbeilles pleines d'ignames. C'est une coutume que j'ai observée chez toutes les nations sauvages que j'ai vues ; les femmes sont chargées des fardeaux ; les hommes marchent en avant, n'ayant à porter que leurs armes et leur parure.

» L'après-midi je renvoyai les canots à terre pour couper davantage de bois. Mes gens entrèrent dans les maisons des naturels, qu'ils trouvèrent plus timides qu'à l'ordinaire ; ils avaient dépouillé tous les cocotiers de leurs fruits, et emmené leurs cochons. Nos gens leur demandèrent par signes ce que ces animaux étaient devenus ; les naturels indiquèrent des maisons au fond de la baie ; et, imitant le grognement des cochons, semblèrent marquer qu'il y en avait, ainsi que des chèvres, de toutes les tailles, en élevant la main à différentes hauteurs.

» Le 20, j'allai à terre avec les canots, emportant les marchandises que je regardais comme les plus propres à engager les naturels à commercer avec nous. Je les trouvai craintifs et fripons ; je ne vis qu'un petit garçon et deux hommes : l'un de ceux-ci, attiré par mes signes, vint à côté de mon canot ; je lui donnai un

couteau, un collier de verroterie, et une bouteille de verre. Il se mit à crier *cocos*, *cocos*, indiquant un village voisin, comme s'il eût voulu aller y chercher de ces fruits; mais je ne le revis pas. Ils avaient auparavant joué des tours semblables à mes matelots.

» Accompagné de neuf de mes gens, je marchai vers leurs maisons; elles étaient bien misérables; les portes n'étaient fermées qu'avec un brin d'osier. Je visitai trois de leurs villages; toutes les maisons étaient vides; j'y pris de petits filets de pêche en dédommagement de ce que les habitans avaient reçu de moi. En nous en allant, je rencontrai deux Indiens, je leur montrai ce que nous emportions, criant en même temps, *cocos*, *cocos*, pour leur faire connaître que je n'en avais usé ainsi que parce qu'ils n'avaient pas tenu leur promesse.

» De retour à bord, je trouvai mes officiers et mes matelots très-impatiens d'aller à l'endroit de la baie où l'on avait indiqué qu'il se trouvait des cochons. Je ne m'en souciais guère, craignant qu'ils ne maltraitassent les Indiens. Forcé de céder à leurs importunités, je leur remis des marchandises, leur recommandant surtout de se conduire avec douceur, et d'agir avec précaution pour leur propre sûreté. Le lieu où ils allaient était à deux milles du vaisseau. Dès qu'ils furent partis, je fis tout préparer pour les secourir en cas de besoin.

» Quand ils furent sur le point d'aborder, les naturels, en grand nombre, voulurent s'y op-

poser en brandissant leurs lances; et, prenant un air menaçant, quelques-uns poussèrent la hardiesse jusqu'à entrer dans l'eau, un bouclier dans une main et une lance dans l'autre. Nos gens leur montrèrent les marchandises qu'ils avaient apportées, et leur firent des signes d'amitié, le tout en vain; les naturels les repoussaient du geste. Alors mes gens, qui voulaient absolument avoir des vivres, tirèrent des coups de fusil pour les effrayer. La multitude s'enfuit; mais il en resta trois qui continuèrent à se tenir dans une posture menaçante, jusqu'au moment où le plus hardi laissa tomber son bouclier, et prit la fuite. On supposa qu'il avait été blessé au bras; d'autres aussi sentirent la force de nos armes; mais aucun ne fut tué, le projet ayant été seulement de leur inspirer de la crainte. Nos gens, descendus à terre, trouvèrent beaucoup de cochons qui couraient çà et là; ils en tuèrent neuf à coups de fusil, et en blessèrent un plus grand nombre qui décampèrent. La pluie les fit revenir à bord avec ce butin; le beau temps reparut; ils firent une seconde descente, et rapportèrent huit cochons de plus.

» Le lendemain matin, le détachement retourna à terre; les naturels avaient profité de la nuit pour emporter toutes leurs provisions. Cependant un grand nombre étaient près de leurs cabanes; ils ne s'opposèrent pas au débarquement, et poussèrent même l'obligeance jusqu'à apporter douze cocos. Celui qui était

chargé les déposa sur le rivage, puis disparut, après les avoir montrés à nos gens. Ceux-ci ne trouvèrent dans les maisons que des filets et des images; ils prirent quelques-uns de ces objets, et me les apportèrent.

» L'après-midi je donnai ordre de remener à terre une petite pirogue qu'ils avaient emmenée, et j'y fis placer deux haches, deux couperets, six couteaux, six miroirs, un gros paquet de verroterie et quatre bouteilles de verre. Je nommai cet endroit *le port Montaigu;* il est situé par 6° 10′ de latitude méridionale, environné de montagnes couvertes de bois, et entrecoupé de belles vallées arrosées par des ruisseaux d'eau vive. Le pays paraît très-fertile; les arbres n'y sont ni très-hauts ni touffus; mais ils offrent une agréable verdure. Plusieurs étaient en fleur; d'autres portaient des baies, quelques-uns des fruits très-gros que nous ne connaissions pas. Les cocotiers croissaient avec vigueur, tant sur le bord de la mer que dans l'intérieur des terres. Toutes les productions des pays voisins abondaient dans ce canton. Quant aux animaux, je n'y vis que des cochons et des chiens; les oiseaux que nous connaissions étaient les perroquets, surtout de l'espèce nommée *cacatoès;* les corneilles semblables à celles d'Angleterre, les pigeons, un oiseau de la grosseur du merle, et d'autres plus petits. La mer et la rivière nourrissaient beaucoup de poissons; mais nous n'en pûmes prendre qu'un petit nombre.

» Je levai l'ancre le 22 mars. Le 24 au soir je vis une haute terre au nord-ouest; je n'aperçus pas de terre à l'ouest de ce promontoire, quoiqu'il en parût des indices au sud-ouest. Je fis donc petites voiles, en naviguant toute la nuit à l'ouest-nord-ouest. Bientôt le feu d'un volcan frappa mes yeux. Nous reconnûmes au jour qu'il était situé dans une île au nord, et, m'avançant de ce côté, je passai dans un canal qui sépare deux terres que jusqu'alors on avait regardées comme réunies. La Nouvelle-Guinée est à l'ouest; je donnai le nom de *King Williams cape* (cap du roi Guillaume) à son promontoire le plus oriental dans ce détroit; celui de *cap de la reine Anne* à la pointe occidentale de la terre à l'est, et celle-ci fut nommée *Nouvelle-Bretagne.* Elle est haute, montagneuse, coupée de grandes vallées, et paraît fertile. La population y est considérable. Les habitans sont des Papous robustes et vigoureux, d'un caractère hardi.

» L'île du volcan est entourée d'autres îles. Je ne pus trouver de mouillage nulle part. D'autres s'étendent le long de la côte de la Nouvelle-Guinée. Nous vîmes deux autres volcans plus à l'ouest. La plupart de ces îles sont hautes et couvertes de beaux arbres. Nous aperçûmes entre ces îles de petits vaisseaux allant à la voile, dont il semble que les naturels de la Grande-Bretagne ne connaissent pas l'usage.

» J'avais eu dessein de m'arrêter à une de ces îles pour radouber ma pinasse qui se trouvait

en très-mauvais état ; mais, n'ayant qu'un homme capable d'y travailler, je vis que cette opération me prendrait trop de temps; d'ailleurs la saleté de mon vaisseau, que je n'avais pas le moyen d'espalmer, le peu d'hommes bien portans qui me restaient, l'envie démesurée qu'ils témoignaient de retourner au plus tôt chez eux, le danger de continuer en cet état à naviguer dans une mer où les basses et les côtes nous étaient également inconnues, et qu'il fallait examiner avec beaucoup de soin, les vents d'ouest qui avaient commencé à souffler, l'impossibilité de tenir la mer durant cette mousson; tous ces motifs, dis-je, m'empêchèrent de poursuivre alors le but que je me proposais.

» Le 11, nous venions d'éprouver une rafale, lorsqu'un matelot, qui se tenait à l'avant, s'écria qu'il voyait quelque chose à l'arrière, mais ne pouvait dire ce que c'était; je regardai de ce côté; c'était une trombe qui se formait au vent à nous, à moins d'un quart de mille de distance; je fis route pour l'éviter; en moins de cinq minutes elle arriva à peu près à une encâblure, et passa sous le vent; elle offrait l'apparence d'une longue traînée d'eau qui aboutissait par en bas à un tourbillon, à la surface de la mer, et qui avait la largeur ordinaire d'un arc-en-ciel. Son extrémité supérieure était très-élevée, et ne semblait pas tenir à un nuage épais. A un mille de nous elle creva. Lorsqu'elle passa près de nous, je sentis un vent très-fort.

» Continuant à suivre la côte de la Nouvelle-Guinée, le long de laquelle j'espérais découvrir un détroit, je passai le 14 avril devant l'île Schouten; le 18 je reconnus le cap Mabo; le 26, je vis Céram, et je rencontrai un sloop hollandais duquel j'achetai des provisions; ensuite j'envoyai faire de l'eau à terre. Le 21 mai je mouillai dans la baie de Babao, à la côte occidentale de Timor. J'en repartis le 24, et j'allai à Batavia, où je restai jusqu'au 17 d'octobre; mon vaisseau avait eu besoin d'un radoub complet.

» Je n'avais éprouvé aucun accident pendant ma longue traversée, lorsque le 21 février 1701, étant en vue de l'île de l'Ascension, une voie d'eau me força d'y relâcher. Un radeau transporta les matelots et leurs effets à terre. J'y envoyai des vivres, et j'y allai ensuite avec mes officiers. Je perdis beaucoup de mes livres et de mes papiers. On avait dressé des tentes avec les voiles du vaisseau; nous eûmes le bonheur de découvrir une source d'eau douce à huit milles de notre camp, au delà d'une très-haute montagne que nous étions obligés de franchir; nous avions de plus la facilité de nous fournir de tortues. Le lendemain du jour où l'on eut trouvé la source, j'y allai avec mes officiers. Les brouillards continuels qui règnent dans cet endroit le rendent si froid, qu'il est malsain d'y habiter. A deux milles de la source, nous rencontrâmes quelques arbres en buissons, sur l'écorce de l'un desquels on avait

gravé une ancre et un câble, et au-dessous la date de l'année 1642. A peu de distance nous découvrîmes un lieu propre à mettre par tous les temps nos gens à l'abri. Plusieurs y vinrent, et se logèrent dans des creux de rochers. Les chèvres, les crabes de terre, les frégates, les paille-en-cul et les boubies leur fournissaient une bonne nourriture, et l'air y était extrêmement salubre.

» Une semaine après notre arrivée dans cette île, les matelots, qui avaient choisi cette nouvelle habitation, vinrent m'annoncer qu'ils avaient vu deux bâtimens se diriger vers la terre. Je leur ordonnai de tourner une vingtaine de tortues, pour que les vaisseaux qui arriveraient les trouvassent prêtes; mais, avant le lendemain matin, ils étaient hors de vue. Il n'en parut pas d'autre jusqu'au 2 avril. Alors onze voiles passèrent sans s'arrêter; le lendemain, quatre bâtimens vinrent mouiller dans la baie; c'étaient des vaisseaux de guerre. Je m'embarquai sur *l'Anglesea*. Il me conduisit à la Barbade; j'y pris mon passage avec plusieurs de mes officiers sur un navire marchand, et j'arrivai heureusement en Angleterre. »

Ce voyage, pendant lequel Dampier avait eu souvent des démêlés avec quelques-uns de ses officiers, fit connaître que ce navigateur, doué d'un rare talent d'observation, ne possédait pas les qualités propres au commandement. L'insubordination qui régnait à bord du *Roe-Buc*, nuisit au succès de l'expédition. Sans

doute Dampier inspira une bien mince idée de sa capacité comme capitaine, puisque, après avoir découvert le détroit qui sépare la Nouvelle-Bretagne de la Nouvelle-Guinée, et qui porte à juste titre le nom de *détroit de Dampier*, il ne put obtenir un autre commandement au service de l'état. Il fit un second voyage autour du monde en 1704, comme capitaine du navire *le Saint-Georges ;* il naviguait de compagnie avec le capitaine Stradling, qui montait *les Cinq-Ports*. Après avoir pillé Puna, il était venu mouiller à l'île Lobos, sur la côte du Pérou, et y avait laissé son bâtiment à l'ancre, pour passer aux Indes orientales sur un brigantin espagnol de vingt-cinq hommes. Les Hollandais le firent prisonnier dans les Indes, et lui confisquèrent son navire et sa cargaison, parce qu'il ne put produire sa lettre de marque, qu'il avait perdue à l'attaque de Puna.

Dampier, obligé de naviguer comme pilote, fit un troisième voyage autour du monde avec le capitaine Woodes Rogers, dont nous allons parler. Après cette campagne, l'on est absolument privé de renseignemens sur ce qui le concerne.

CHAPITRE XIV.

Woodes Rogers.

Durant la guerre de la succession d'Espagne, des négocians anglais, excités par les relations des flibustiers qui avaient fait de si riches prises sur les Espagnols, équipèrent deux vaisseaux destinés à faire la course dans la mer du Sud : l'un était *le Duc*, commandé par Woodes Rogers ; l'autre, *la Duchesse*, qui avait pour capitaine Étienne Courtney. Dampier servait comme pilote sur *le Duc*. Les équipages des deux vaisseaux montaient à trois cent trente-trois hommes, dont plus d'un tiers étaient de différentes nations.

On mit à la voile de la rade de Bristol le 2 août 1708. Le 23 décembre on vit la terre par 48° 50′ de latitude sud. Elle se présenta d'abord sous la forme de trois îles, qui semblaient se multiplier à mesure qu'ils en approchaient. On reconnut que c'étaient les îles de Falkland, ou Malouines, jadis vues pour la première fois par Hawkins, et fort mal placées sur les cartes. Le 1er. et le 2 de janvier 1709, les vents étant de l'ouest, accompagnés de brume, on ressentit un froid très-vif. Le 5 la mer devint si grosse, que *la Duchesse* eut beaucoup à souffrir. La latitude méridionale fut de 60° 58′.

Les vents furent à peu près les mêmes, avec des ondées de grêle et de pluie, jusqu'au 10. On n'avait point de nuit par les 61° 53′ sud, et les 79° 58′ de longitude ouest de Londres. Le conseil des deux vaisseaux ne jugea point à propos d'avancer au delà; c'est peut-être plus loin qu'aucun navigateur ait jamais pénétré au sud, dit le narrateur; mais cette prétention est commune à tous ceux qui, dans ces parages éloignés, se sont portés très-loin au sud.

Le 15, après avoir eu des vents modérés et variables, on se trouva par 56°, et on reconnut qu'on était dans la mer du Sud, après avoir doublé le cap de Horn sans s'en apercevoir. Le 20 on vit, à dix lieues de distance, la haute terre, voisine du port Saint-Étienne, sur la côte occidentale des Patagons, à 47° de latitude sud. Les équipages avaient commencé à se ressentir des fatigues d'une si longue route, et souhaitaient impatiemment d'arriver à l'île de Juan Fernandès ; mais toutes les cartes différant alors sur sa position, c'était un nouveau sujet d'incertitude. Le 31 les Anglais eurent la vue de l'île qu'ils cherchaient comme au hasard.

Ce n'est pas pour en donner ici la description qu'on y a conduit les deux vaisseaux ; elle sera réservée à des navigateurs plus modernes, dont les observations semblent avoir acquis plus de poids par un long séjour ; mais on ne croit pas devoir dérober à Rogers l'honneur d'un récit qui se trouve cité dans quantité d'au-

tres relations, et qui jette beaucoup d'agrément dans la sienne.

Le 1er. février, à quatre lieues de l'île, il mit sa chaloupe en mer pour aller reconnaître la terre. « Tandis qu'on attendait son retour, on vit à l'entrée de la nuit un grand feu sur le rivage, ce qui fit juger qu'il y avait à l'ancre quelques vaisseaux espagnols ou français; et, dans la nécessité où l'on était de faire de l'eau et des vivres, on prit la résolution de les attaquer. Cependant le lendemain on n'aperçut aucun vaisseau dans la baie du milieu où l'on s'attendait à rencontrer l'ennemi, non plus que dans l'autre baie au nord-ouest; et ce sont néanmoins les seuls endroits où l'on puisse mouiller. On crut alors qu'il y avait eu quelque bâtiment qui, ne se trouvant point en état de combattre, avait pris le parti de se retirer: tous les doutes furent éclaircis à l'arrivée de la chaloupe. Elle revint avec un homme vêtu de peaux de chèvres, dont la figure avait quelque chose de plus sauvage que celle de ces animaux. C'était *Alexandre Selkirk*, Écossais, qui avait été maître à bord du vaisseau anglais *les Cinq-Ports*, et que le capitaine Stradling avait abandonné dans cette île depuis quatre ans et quatre mois. Ce malheureux avait allumé, à la vue de deux vaisseaux, le feu qu'on avait vu pendant une partie de la nuit.

» Il avait vu passer une quantité d'autres bâtimens pendant le séjour qu'il avait fait dans cette solitude; mais il n'en avait vu mouiller

que deux, qu'il avait reconnus pour des Espagnols. Quelques gens de l'équipage, qui l'avaient aperçu, avaient tiré sur lui, et l'avaient poursuivi jusque dans les bois. Il s'était heureusement dérobé à leur fureur en grimpant sur un arbre où ils ne l'avaient pas découvert, et d'où il leur avait vu tuer plusieurs chèvres autour de lui. Il avoua qu'il n'aurait pas fait de difficulté de se livrer à des Français, s'il eût vu paraître quelqu'un de leurs vaisseaux; mais qu'il avait mieux aimé s'exposer à mourir dans un lieu désert que de tomber entre les mains des Espagnols, qui n'auraient pas manqué de le tuer ou de le condamner aux mines, dans la crainte qu'il ne découvrît aux étrangers ce qui appartenait à la mer du Sud.

» Il était né à Largo, dans la province de Fife en Écosse. Dès son enfance il avait été élevé à la marine. Ayant été abandonné dans l'île par son capitaine à l'occasion de quelque démêlé qu'il avait eu avec lui, il avait pris la résolution d'y demeurer plutôt que de solliciter sa grâce par des soumissions qui l'auraient exposé à de nouveaux chagrins. Étant revenu néanmoins à des sentimens plus modérés, il avait souhaité de retourner au vaisseau; mais le capitaine avait refusé de le recevoir. Il ajouta qu'il avait déjà touché à cette île dans un autre voyage, et qu'on y avait alors laissé deux hommes qui n'y avaient passé que six mois, jusqu'au retour de ceux qui les avaient abandonnés. Cet exemple l'avait soutenu contre les pre-

miers mouvemens du désespoir, en lui faisant espérer le même traitement.

» Il avait été mis à terre avec ses habits, son lit, un fusil, quelques livres de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une Bible, quelques livres de piété, ses instrumens et ses livres de marine. Pendant les premiers huit mois, il eut beaucoup de peine à vaincre sa mélancolie. Il se fit deux cabanes de branches d'arbres, à quelque distance l'une de l'autre; il les couvrit de roseaux, et les revêtit de peaux de chèvres, qu'il tuait à mesure qu'il en avait besoin. Lorsque sa poudre approcha de sa fin, il trouva le secret de faire du feu avec deux pièces de bois de piment qu'il frottait sur le genou l'une contre l'autre. La plus petite de ses huttes lui servait de cuisine. Dans la grande, il dormait, il chantait des psaumes et priait Dieu. Jamais il n'avait été si bon chrétien. Accablé d'abord de tristesse, ou faute de pain et de sel, il ne mangeait qu'à la dernière extrémité. Il n'allait se coucher que lorsqu'il ne pouvait plus soutenir la veille. Le bois de piment lui servait à cuire sa viande et à l'éclairer, et l'odeur aromatique récréait ses esprits abattus.

» Il ne manquait pas de poisson; mais il n'osait en manger sans sel, parce qu'il lui causait un fâcheux dévoiement, à la réserve des écrevisses de rivière, qui sont d'un goût exquis dans l'île, et presque aussi grosses que celles de mer. Tantôt il les mangeait bouillies, et tantôt

grillées, comme la chair de ses chèvres, à laquelle il ne trouvait pas le goût si fort qu'à celle des nôtres, et dont il faisait d'excellent bouillon. Il en tua jusqu'à cinq cents. Ensuite se voyant sans poudre, il les prenait à la course, et, s'en faisant même un amusement, il en avait lâché environ le même nombre, après les avoir marquées à l'oreille. Un exercice continuel l'avait rendu si agile, qu'il courait au travers des bois, sur les rochers et les collines avec une vitesse incroyable. Nous l'éprouvâmes (continue Rogers) en allant à la chasse avec lui. Nous avions à bord un chien dressé au combat des taureaux, et de bons coureurs. Il les devançait tous; il lassait nos hommes et le chien; il prenait les chèvres et nous les apportait sur le dos. Un jour, nous dit-il, il s'en était peu fallu qu'une chèvre ne lui eût coûté la vie. Il la poursuivait avec tant d'ardeur, que l'ayant prise sur le bord d'un précipice caché par des buissons, il tomba de haut en bas avec elle. Cette chute lui fit perdre la connaissance. Enfin, revenant à lui-même, il trouva la chèvre morte sous lui. Il s'était si brisé, qu'il passa vingt-quatre heures dans la même place; et s'étant traîné avec beaucoup de peine jusqu'à sa cabane, qui était éloignée d'un mille, il n'en put sortir qu'après dix jours de repos.

» Un long usage lui fit prendre du goût à ses alimens, quoique sans sel et sans pain. Dans la saison, il trouvait quantité de bons navets que d'autres avaient semés, et qui couvraient

quelques arpens de terre. Il ne manquait pas non plus d'excellens choux, qu'il coupait sur les palmiers qui les portent, et qu'il assaisonnait avec le fruit du piment, dont l'odeur est délicieuse. Il y trouva aussi une sorte de poivre noir qui se nomme *malachita*, fort bon pour chasser les vents et pour guérir la colique. Ses souliers et ses habits furent bientôt usés par ses courses au travers des bois et des broussailles, mais ses pieds s'endurcirent à cette fatigue. Après avoir rejoint les Anglais, il fut quelque temps sans pouvoir s'assujettir à porter des souliers.

» Lorsqu'il eut surmonté sa mélancolie, il prenait quelquefois plaisir à graver sur les arbres son nom et la date de son exil. Il dressait des chats sauvages et des chevreaux à danser avec lui. Les chats et les rats lui firent une cruelle guerre. Ils s'étaient apparemment multipliés par quelques animaux de la même espèce sortis des navires qui avaient relâché dans l'île. Les rats venaient ronger ses habits et même ses pieds pendant son sommeil. Il trouva le moyen, pour s'en garantir, d'apprivoiser les chats en les nourrissant de la chair de ses chèvres; ce qui les rendit si familiers, qu'ils venaient coucher en grand nombre autour de sa hutte. Ainsi, par le secours de la Providence et par la force de son âge, qui n'était que d'environ trente ans, il triompha des horreurs de sa solitude jusqu'à n'y trouver que de la douceur et du contentement. Après avoir usé ses

habits, il se fit un juste-au-corps et un bonnet de peaux de chèvres, qu'il cousit ensemble avec de petites courroies qu'il en avait ôtées, et avec un clou qui lui servait d'aiguille. Il se fit des chemises de morceaux de toile qu'on lui avait laissés, et l'estame de ses bas lui servit de fil. Il était à sa dernière lorsque les deux vaisseaux lui apportèrent d'autres secours. Son couteau s'étant usé jusqu'au dos, il en forgea d'autres avec des cercles de fer qu'il trouva sur le rivage, et dont il fit divers morceaux qu'il eut l'art d'aplatir et d'aiguiser.

» Il avait tellement perdu l'usage de parler, que, ne prononçant les mots qu'à demi, on eut long-temps assez de peine à l'entendre. Il refusa d'abord l'eau-de-vie qu'on lui présenta, dans la crainte de se brûler l'estomac par une liqueur si chaude; et quelques semaines se passèrent avant qu'il pût goûter avec plaisir des viandes apprêtées à bord. Il avait joint à sa chair de chèvre, à ses racines et au poisson, une espèce de prunes noires, qui sont excellentes, mais qu'il ne cueillait pas aisément, parce qu'elles croissent au sommet des montagnes et des rochers. Pendant que les Anglais furent à l'ancre, la reconnaissance lui fit braver toutes sortes de dangers pour leur procurer ce rafraîchissement. Ils le nommaient le gouverneur, ou plutôt le monarque absolu de l'île. Le capitaine Dampier, qui connaissait Selkirk, ayant dit à Rogers que c'était le meilleur marin qu'il y eût sur les *Cinq-Ports*, ce chef lui

donna sur son vaisseau l'emploi de contremaître. »

On sait que l'aventure du matelot Selkirk a inspiré à de Foe l'idée de son célèbre roman de *Robinson Crusoé*.

Les deux vaisseaux quittèrent l'île de Juan Fernandès le 14 février pour s'engager dans des expéditions funestes aux Espagnols. Ils s'emparèrent de Guayaquil, dont ils tirèrent une grosse rançon, et de quelques petits vaisseaux sur lesquels ils enlevèrent plus de prisonniers que de richesses. Leur dernier exploit dans cette mer fut la prise d'un vaisseau de Manille qui leur fit acheter la victoire d'autant plus cher, que le fruit ne répondit point à leurs espérances. Ils en attaquèrent un autre, qui se défendit encore plus vigoureusement; et ce combat, joint aux maladies qui enlevèrent leurs plus braves guerriers, les mit dans la nécessité de faire le tour de la moitié du globe pour aller chercher d'autres ressources aux Indes orientales. La difficulté de se procurer des vivres n'eut pas moins de part à cette résolution. Après avoir couru dans le grand Océan jusqu'au mois de décembre de la même année, abordant partout où ils croyaient trouver des subsistances, ils vinrent dans un port de la Californie, que Rogers nomme *Segura*, parce qu'il le prend pour le même auquel Thomas Cavendish donne ce nom.

Le pays est fort montagneux, stérile et couvert de sables qui ne laissent pas de produire

quelques arbrisseaux. Roger fit visiter la côte. Ses gens s'avancèrent environ quinze lieues au nord, et trouvèrent quantité d'arbres de haute futaie. Mais ils n'aperçurent aucun de ces bons ports que les prisonniers espagnols leur avaient fait espérer. Ils virent souvent de la fumée en divers endroits, ce qui leur fit juger que le pays est fort bien peuplé. Cependant ils ne virent nulle part aucune apparence de culture.

Dans cette saison, le vent de terre souffle presque seul à Ségura. L'air y est très-serein, et la pluie rare; mais pendant la nuit il tombe d'abondantes rosées, qui donnent beaucoup de fraîcheur. Les Anglais découvrirent à peu de distance du rivage une habitation d'environ trois cents Indiens. Rogers ne leur reproche point de férocité. Ils étaient, dit-il, grands et forts, mais beaucoup plus noirs qu'aucun des Indiens qu'ils avaient vus dans les mers plus au sud. Ils avaient les cheveux longs, noirs et plats, qui leur pendaient jusqu'aux cuisses. Tous les hommes étaient nus; mais les femmes portaient à la ceinture des feuilles ou des morceaux d'une espèce d'étoffe qui en paraît composée, ou des peaux de bêtes et d'oiseaux. Celles que Rogers vit étaient noires et ridées; mais il s'imagina que les pères et les maris craignaient d'exposer les jeunes à la vue des Anglais. Ils parlaient du gosier, et leur langue paraissait fort dure. Quelques-uns portaient des colliers et des bracelets de brins de bois et de coquilles; d'autres avaient au cou de pe-

tites baies rouges et des perles qu'ils n'ont pas sans doute l'art de percer, puisqu'elles étaient entaillées dans leur rondeur, et liées l'une à l'autre avec un fil. Ils trouvaient cet ornement si beau, qu'ils refusèrent les colliers de verre des Anglais. Leur passion n'était ardente que pour les couteaux et les instrumens qui servent au travail; mais ils avaient la bonne foi de ne pas prendre ceux que les ouvriers laissaient à terre pendant la nuit. On ne remarqua point qu'ils eussent le moindre ustensile de l'Europe. Leurs huttes étaient fort basses, construites de roseaux et de branches d'arbres, et si mal couvertes, qu'elles ne les garantissaient pas de la pluie. On ne voyait nulle trace de jardin ou d'agriculture aux environs. Ils ne vivaient guère que de poisson; ce qui, joint à leurs misérables cabanes, qui ne semblaient dressées que pour un temps, fit croire à Rogers qu'ils n'avaient pas leur demeure fixe dans la baie, et qu'ils n'y étaient rassemblés que pour la saison de la pêche. Les instrumens qu'ils y emploient ne sont ni des hameçons ni des filets; c'est un simple dard de bois dont ils percent le poisson avec beaucoup d'adresse. Ils sont excellens plongeurs. Les Anglais en virent plonger un qui, après avoir enfilé un poisson avec cette arme, le donna, sans mettre la tête hors de l'eau, à un autre sauvage qui l'attendait sur une espèce de canot. Rogers n'en fut pas témoin, mais il vit lui-même plusieurs de ces plongeurs prendre de vieux couteaux qu'il leur jetait, avant

qu'ils eussent atteint le fond. Une petite semence noire, qu'ils broyaient avec des pierres et qu'ils mangeaient à poignée, paraissait leur tenir lieu de pain. Quelques Anglais qui ne firent pas difficulté d'en mettre dans leurs potages, assurèrent qu'elle avait le goût du café. On leur voyait quelquefois manger certaines racines qui ont le goût des ignames, une sorte de légume qui croît dans une cosse, et dont le goût approche de celui des pois verts, des baies semblables à celles du lierre, et qui, séchées au feu, ont tout-à-fait le goût des pois secs. Les Anglais trouvèrent d'autres baies qui ont la figure des groseilles rouges, mais dont la pulpe, qui est aigre et blanche, renferme un noyau avec son pepin. Ils trouvèrent aussi des fruits qui ont le goût de nos groseilles blanches, et ne sont pas un mauvais assaisonnement pour les sauces.

Les peaux des bêtes fauves, qui étaient assez communes dans les huttes des Indiens, donnaient lieu de penser qu'indépendamment de la pêche ils avaient une saison destinée à la chasse. Ils témoignaient un certain respect à l'un d'entre eux qui portait sur la tête un bonnet garni de plumes; mais ils paraissaient jouir en commun de tout ce qu'ils possédaient. S'ils troquaient du poisson pour de vieux couteaux, dont les deux vaisseaux étaient bien pourvus, ils les donnaient au premier Indien qui se trouvait près d'eux; et, lorsqu'ils en avaient assez, il ne fallait plus espérer d'obte-

nir aucune part de leur pêche. Il semblait que leur vice dominant fût la paresse, et qu'ils ne fussent occupés de leur subsistance que pour la durée de chaque jour. Ils regardaient avec beaucoup d'attention le travail des Anglais, sans se mettre en peine de les aider. Leurs armes sont l'arc et la flèche, dont ils tuent des oiseaux au vol. Leurs arcs sont d'un bois simple, inconnu aux Anglais, et garnis d'une corde de fil d'herbe d'environ sept pieds de long. Leurs flèches ne sont que de petites cannes, armées d'os de poisson bien affilés. La plupart de leurs couteaux et des instrumens qui leur servent à tailler sont composés de dents de requins. Rogers vit deux ou trois grosses perles à quelques-uns de leurs colliers. Ses gens trouvèrent dans leurs courses des pierres fort pesantes qui brillaient beaucoup, et qu'ils prirent pour quelque minéral. Il regretta qu'ils n'en eussent point apporté à bord. L'eau de la baie est excellente, et le fenouil marin y croît en abondance; mais on ne voit point d'oiseaux extraordinaires.

Les deux vaisseaux, accompagnés du galion qu'ils avaient pris, ne quittèrent point le port de Ségura avant le 12 janvier 1710. Leur navigation fut pénible jusqu'à l'île de Guam, où ils n'arrivèrent que le 12 mars. Après y avoir pris des vivres, ils remirent à la voile le 21; et, se fiant aux lumières de leur premier pilote à qui cette route était familière, ils prirent par le détroit de la Nouvelle-Guinée, qu'ils passè-

rent le 18 mai, pour s'avancer plus vite vers celui de Bouton, dans lequel ils se trouvèrent engagés dès le 27. Ils remercièrent le ciel de leur avoir procuré dans l'île du même nom de l'eau et des vivres qui commençaient à leur manquer; mais ils regardèrent comme un autre bonheur de rencontrer un vaisseau malayen qui leur promit de les guider au travers du détroit de Zulayer, et jusqu'à Batavia.

La route de l'île de Java au cap de Bonne-Espérance fut d'environ deux mois, depuis le 24 octobre jusqu'au 29 décembre. Les trois vaisseaux anglais s'y joignirent à neuf de leur nation, et à seize hollandais qui devaient partir pour les ports de l'Europe.

Dans un séjour de quatre mois que Rogers fit au Cap, il en connut assez les avantages pour en partir persuadé qu'un homme qui voudrait vivre loin du tumulte et de toutes sortes d'embarras ne peut choisir d'endroit plus commode que le pays voisin, qui relève des Hollandais. Il partit du Cap le 11 avril 1711, et mouilla sur la rade des Dunes le premier d'octobre, après avoir tenu la mer pendant trois ans et un mois.

CHAPITRE XV.

Cubero. Gemelli Carreri. La Barbinais Le Gentil.

Les auteurs de l'*Histoire générale des Voyages* ont donné place dans leur recueil aux relations des deux derniers voyageurs nommés en tête de ce chapitre, qui ont fait le tour du monde, non comme navigateurs, mais comme simples curieux. On ne peut concevoir par quel motif ils n'ont pas parlé de Cubero, qui a visité aussi un grand nombre de pays et achevé le tour du monde long-temps avant Gemelli et Le Gentil. Nous avons pensé qu'il convenait de réparer cette omission ; car Cubero a fait un voyage au moins aussi long que ceux de Gemelli et de Le Gentil, et a visité des pays bien moins connus que ceux qu'ils ont parcourus.

Pierre Cubero était un prêtre espagnol né en 1645, près de Calatayud, en Aragon. Il n'eut pas plus tôt reçu l'ordre de la prêtrise, qu'il conçut le dessein d'aller dans les régions lointaines travailler à la propagation de la foi. Il fit d'abord le voyage de Rome en 1670, pour y recevoir la bénédiction du pape, et se munir de lettres-patentes des supérieurs-généraux des différens ordres religieux. Il visita Lorette et Venise, traversa le Tyrol, s'embarqua sur le Danube à Vienne, et descendit ce fleuve, d'a-

bord jusqu'à Bude, dont les Turcs étaient maîtres à cette époque, et ensuite jusqu'à son embouchure dans la mer Noire; il continua par mer sa route jusqu'à Constantinople. La peste ne tarda pas à le faire sortir de cette ville. Cubero prit la route de Transylvanie, puis entra en Pologne. Jean Sobieski, récemment élu roi de ce pays, lui donna une lettre de recommandation pour Chah Soliman, roi de Perse, et une autre pour le czar de Moscovie. Il fut présenté à ce prince qui était Ivan Vasilievitz, frère aîné de Pierre 1er. et partit avec un ambassadeur qu'il envoyait en Perse.

Cubero alla par eau jusqu'à la fameuse ville d'Astracan; « voyage, s'écrie-t-il, aussi lointain que curieux, et que jamais, à ce que je crois, aucun Espagnol n'a fait. » Les Cosaques, les Baschkirs, les Kalmouks, s'offrirent à ses regards dans les vastes steppes qui bordent les deux rives du Volga. Il a décrit avec exactitude ces déserts, de même que ceux de la Perse. Ce fut à Derbent, ville de ce royaume, qu'il arriva par mer, et suivit l'ambassadeur russe à Casvin, où le shah résidait alors. Ce prince, auquel il remit les lettres dont il était chargé pour lui, l'accueillit avec bienveillance, et le fit même revêtir d'un kalaat ou habit d'honneur. Cubero alla par Ispahan, Schiras et Laar à Bender-Abassi; il y fut bien reçu par Pérot, consul de France, qui lui procura une barque pour le conduire à Bender-Congo, où il trouva une flotte portugaise prête à faire voile; elle

était destinée à croiser dans la mer Rouge ; cette expédition terminée, elle alla surgir à Diu. Cubero fit par mer le voyage de Surate à Goa , et le continua jusqu'à Ceylan. Après avoir vu Meliapour ou San-Thomé , sur la côte de Coromandel, il vint à Malacca. Son zèle lui fit enfreindre les règlemens de police concernant l'exercice de la religion catholique, établis par les Hollandais, maîtres du pays; il fut mis en prison. Au bout de quelque temps, on le déposa à bord d'un navire qui partait pour les Philippines. Il employa six mois dans la traversée de Manille au port d'Acapulco. Il quitta Mexico en 1679, et , profitant de la flotte de la Vera-Cruz, il revit l'Europe après neuf ans d'absence.

Le Napolitain Gemelli Carreri , nommé déjà plusieurs fois dans l'Histoire des Voyages pour ses observations sur la Chine, les Philippines et le Mexique, eut cette même ambition de faire le tour du globe. Il commence sa relation par tracer à ceux qui voudraient l'imiter les différentes routes entre lesquelles ils peuvent choisir.

On peut s'embarquer sur les vaisseaux européens qui partent souvent pour les Indes orientales ; mais il y a toujours du risque pour la vie , ou du moins pour la santé , au milieu de ces horribles tempêtes et de ces calmes ennuyeux qui tiennent l'esprit dans une frayeur continuelle , pendant que le corps ne se nourrit que d'alimens corrompus et d'eau infecte ;

comme il arrive nécessairement lorsqu'en doublant le cap de Bonne-Espérance on passe deux fois la ligne. On peut revenir en Europe en passant par Ormus, ou par quelque autre endroit du golfe Persique, et de là se joindre à la caravane de Perse qui part pour Alep ou pour Smyrne. Mais si l'on se propose de faire le tour du monde, il faut passer des Indes à la Chine; de là aux Philippines; d'où l'on se rend en Amérique pour retourner en Europe par les ports d'Espagne.

La seconde route est par Livourne ou par Malte, d'où l'on peut passer au port d'Alexandrie, et de là remonter le Nil jusqu'au Caire pour s'embarquer sur un des deux vaisseaux mahométans qui partent chaque année de la mer Rouge pour la Mecque. On trouve continuellement dans cette fameuse ville l'occasion de se rembarquer pour les Indes orientales, avec plus de facilité même que par le golfe de Perse.

La troisième route, et la plus ordinaire aux Européens, est celle de Livourne, aux portes d'Alexandrette ou d'Alep. Alep offre cinq routes pour Ispahan: la première, par le Diarbek et Tauris; la seconde, par la Mésopotamie, en passant à Mossoul et Amadan; la troisième, par Bagdad et Rengavar; la quatrième, en traversant le petit désert vers le midi, et passant par Bassora; la cinquième, par le grand désert; mais la dernière n'est pratiquée qu'une seule fois l'année, lorsque les mar-

chands de Turquie et d'Égypte vont acheter des chameaux. Ils ne se mettent en chemin qu'au mois de décembre, après les pluies, parce que, dans tout autre temps, ces déserts arides sont absolument sans eau. Sur chacune de ces cinq routes on rencontre de nombreuses troupes de voleurs, qui attaquent les plus fortes caravanes; ajoutez qu'on languit des mois entiers pour attendre que ces caravanes soient formées.

La quatrième route, et la plus sûre, est celle de Constantinople par l'Allemagne et la Hongrie. Ensuite il faudrait passer la mer Noire et traverser la Natolie. Carreri ne conseille point la route de Smyrne, si l'on ne trouve la protection d'une forte caravane contre les voleurs dont elle est remplie.

Un voyageur qui se proposerait de faire par terre la plus grande partie du tour du monde peut traverser l'Allemagne, la Moscovie et la Grande-Tartarie, pour arriver à la Chine. Mais la cour de Russie accorde difficilement le passage à d'autres marchands que ses propres sujets. Ils emploient deux ans à ce voyage, qui les expose à d'étranges dangers dans plusieurs affreux déserts et dans des forêts épouvantables; et si leurs caravanes ne sont pas fort nombreuses, ils ne sont jamais en sûreté contre les insultes des Tartares.

On peut entreprendre aussi de faire le tour du monde par l'Occident, en s'embarquant à Cadix pour Vera-Cruz ou Porto-Bello. Si l'on

ne trouve pas l'occasion de la flottille ou des galions, qui ne partent pas tous les ans, il sera facile de s'embarquer sur quelque vaisseau d'avis, qui fasse voile en Amérique, ou sur quelque marchand qui parte pour les Canaries, d'où l'on passe à la Havane ou à Vera-Cruz. On doit être fourni de pistoles d'Espagne et de piastres, si l'on n'aime mieux prendre des lettres de change à Cadix. Ceux qui veulent tirer parti de leur argent, gagner les frais du voyage et revenir plus riches, ont la liberté de prendre diverses sortes de marchandises et de bijoux. Avec un administrateur fidèle on peut se promettre un profit du triple. Ensuite, pour continuer le voyage jusqu'aux Philippines, et de là au grand empire de la Chine, on doit s'embarquer sur le vaisseau qui vient tous les ans de Manille au Mexique, et qui part régulièrement d'Acapulco, le 25 mars. Cette route demande des piastres; et les meilleures sont celles du Mexique, parce qu'à la Chine elles valent un pour cent de plus que celles du Pérou. Les marchandises de l'Europe y sont peu recherchées, ce que Carreri n'attribue pas moins à l'industrie des Chinois qu'à l'abondance de leur pays; cependant ils aiment les estampes de France et de Flandre, simples ou enluminées, les lunettes, les télescopes, les microscopes, les verres à boire, et d'autres vases de cristal.

La navigation du Mexique aux îles Philippines est si commode, que les femmes les plus

délicates l'entreprennent sans crainte. On a toujours le vent en poupe, et rarement il devient impétueux. On est dispensé de toutes sortes de frais, lorsqu'on peut obtenir du gouverneur espagnol un brevet de capitaine dans les troupes qui passent tous les ans aux Philippines.

Il est facile ensuite de passer à peu de frais de Manille à la Chine sur des jonques chinoises, ou sur les navires espagnols qui vont trafiquer dans les provinces de Fokien et de Canton. Ce voyage ne demande qu'un mois. Ceux qui veulent se rendre de la Chine au Bengale, à Goa, à Surate ou sur la côte de Coromandel, trouvent l'occasion de s'embarquer sur des vaisseaux français, anglais ou maures, que le commerce amène et fait partir journellement. On fait ces différentes courses avec utilité, lorsqu'on emporte de la Chine de l'or en lingots, ou des étoffes de soie et d'or. Pour se rendre directement à Siam, au Bengale, à Madras, et sur la côte de Coromandel, on ne manque point de vaisseaux espagnols ou mahométans. On est sûr de gagner trente ou quarante pour cent, si l'on y porte de l'or en poudre qui s'achète à Manille, à Malacca et dans le royaume d'Achem; et si l'on prend ensuite des toiles blanches et peintes de Bengale et de la côte de Coromandel, on gagne trois pour un en les portant en Amérique ou en Europe.

En passant par Goa et par les états du grand-

mogol, un homme intelligent peut acheter des diamans de Golconde, des rubis, et d'autres pierres précieuses, dont le transport est aisé par terre; ensuite des perles à Bender-Congo et dans le golfe Persique. Il peut s'avancer de là vers Bassora, d'où, traversant le grand désert, il se rend par Alep à Alexandrette pour retourner à Malte ou à Livourne. Celui qui voudrait donner plus d'étendue à sa course irait par terre du golfe Persique à Ispahan, où il prendrait la voie des caravanes pour se rendre à Alep par la route de Bagdad, s'il n'aimait mieux descendre par Tauris, Érivan et les provinces de l'Arménie, jusqu'à Trébisonde sur la mer Noire, et de Trébisonde à Constantinople.

Gemelli partit de Naples en 1693, attérit à Alexandrie et visita l'Égypte, vint s'embarquer à Damiette pour aller parcourir la Palestine, vit Smyrne, Constantinople, Trébisonde, l'Arménie, la Géorgie, la Perse et les Indes; il connut dans ce pays, en 1695, le fameux Aurengzeb, dont la vieillesse n'avait pas ralenti l'activité; à Goa, Gemelli s'embarqua pour Canton.

A la distance d'un mille de Macao, la nature a placé une petite île qui se nomme *l'Ile-Verte*, et qui appartenait aux jésuites. Son circuit n'est que d'un mille; et quoiqu'elle ne soit qu'un rocher stérile, ils avaient une maison de récréation assez commode, environnée de quelques arbres fruitiers. Carreri s'y étant fait trans-

porter dans une barque, y trouva un frère du même ordre qui avait été missionnaire. Dans les entretiens qu'il eut avec lui, il fut charmé de recevoir de sa bouche la confirmation d'un événement fort étrange, qu'il avait eu moins de facilité à croire sur d'autres témoignages. Il n'y avait pas plus de trois ans qu'une patache de la côte de Coromandel étant partie pour Cavite, port de Manille, avec soixante hommes à bord, gentils, Maures et Portugais, entre lesquels était le frère jésuite, le pilote, qui ne connaissait pas deux bancs situés vis-à-vis des îls Calamianes, avait échoué sur l'une d'elles, et le bâtiment s'était brisé. Une partie des passagers trouva la mort dans les flots. Les autres, ayant eu le bonheur de se soutenir sur le sable, se servirent d'un caisson de planches qui était tombé entre leurs mains pour passer successivement dans l'île la plus voisine, dont ils n'étaient éloignés que de deux milles; mais n'y trouvant pas d'eau, l'heureux succès de leur premier essai leur fit entreprendre de passer dans une autre île, qui n'était pas à moins de trois lieues; ils y arrivèrent tour à tour; elle était fort basse, très-petite, sans bois et sans eau comme la première. Pendant quatre jours ils se virent forcés par l'excès de leur soif à boire du sang de tortue. Enfin la nécessité leur ouvrant l'esprit, ils se servirent des planches de leur caisson pour faire des fosses jusqu'au niveau de l'eau; celle qu'ils trouvèrent était un peu salée; mais il suffisait qu'elle ne fût pas

nuisible à leur vie. La Providence leur fournissait abondamment des tortues, parce qu'elles venaient pondre alors sur le rivage; et, profitant de la saison, ils en tuèrent un si grand nombre, qu'ils eurent de quoi vivre pendant six mois. Lorsque cette provision fut épuisée, ils virent arriver dans l'île une espèce de grands oiseaux de mer, nommés par les Portugais *paxaros bobos*, ou boubies, qui venaient y faire leurs nids. Les débris du caisson leur servirent encore à tuer une assez grande quantité de ces animaux pour s'en nourrir pendant six autres mois. Ainsi les tortues et les boubies leur firent des provisions régulières pour les deux parties de l'année, sans autre préparation, à la vérité, que d'en laisser sécher la chair au soleil. Ils étaient au nombre de dix-huit. Leurs habits s'étant usés avec le temps, ils s'avisèrent d'écorcher les oiseaux, et d'en coudre les peaux ensemble avec quelques aiguilles qu'ils avaient apportées. Quelques petits palmiers dispersés dans leur solitude leur fournirent une sorte de fil. En hiver, pour se défendre du froid, ils se retiraient dans les grottes qu'ils avaient creusées avec leurs mains. Sept ans s'écoulèrent sans aucun changement dans leur situation. Ils voyaient passer quelquefois des navires; mais la crainte des bancs et des sèches arrêtant toujours les pilotes, leurs cris et leurs signes ne purent exciter personne à les secourir: ils jugèrent même par quantité de planches et d'autres débris que les flots leur amenèrent dans

un si long intervalle que les naufrages étaient fréquens entre ces îles, et qu'ils n'étaient pas seuls malheureux. Cependant ils avaient commencé à s'apercevoir que les oiseaux épouvantés ne venaient plus en si grand nombre. Il leur était mort deux hommes; tous les autres n'avaient plus que l'apparence d'autant de fantômes. Le désespoir leur fit prendre la résolution de finir un sort si misérable, ou par la mort, ou par quelque heureuse révolution, qu'ils ne pouvaient attendre que de leur hardiesse à tout braver. Des planches que la mer avait jetées sur le rivage ils entreprirent de faire une barque, ou plutôt un coffre, qu'ils calfatèrent avec un mélange de plumes d'oiseaux, de sable et de graisse de tortue; ils se servirent des nerfs de tortue pour en faire des cordes, et quantité de peaux d'oiseaux cousues ensemble leur composèrent des voiles. Avec une si faible ressource, sans avoir même une provision suffisante d'oiseaux, de tortues et d'eau, ils partirent en invoquant le secours du ciel. Huit jours d'une navigation incertaine, pour laquelle ils n'eurent pas d'autre règle que le hasard des vents et des flots, les conduisirent à l'île d'Haïnan. Les habitans prirent la fuite à la vue de seize hommes dont la figure et l'habillement leur causèrent une égale frayeur; mais, après avoir appris d'eux leurs infortunes, le mandarin de l'île leur fit donner tous les secours dont ils avaient besoin, et leur fournit ensuite le moyen de retourner dans leurs fa-

milles. Les Portugais étant arrivés à Macao, un d'entre eux, que sa femme avait cru mort, fut surpris de la trouver remariée. On le disposa facilement à pardonner une légèreté qui ne pouvait passer pour criminelle après sept ans d'absence. Le frère missionnaire qui faisait ce récit à Carreri était encore dans l'Ile-Verte à se remettre de sa maigreur et de ses fatigues.

De la Chine, que Gemelli parcourut jusqu'à Pékin, il fit voile aux Philippines. Il aborda à Manille, et s'y embarqua pour le Mexique. Il observe avec tous les voyageurs qu'il n'y a peut-être point de traversée plus pénible que celle de Manille à Acapulco, quoiqu'il n'y en ait peut-être point de plus douce que celle d'Acapulco à Manille.

« Il ne faut pas douter, dit-il, que dans les temps passés cette navigation n'ait encore été plus dangereuse et plus terrible. En 1575 le galion *le Saint-Esprit* se perdit à l'Embocadero. En 1596 la force des vents emmena au Japon *le Saint-Philippe*, qui fut saisi avec toute sa charge. L'année 1602 fut célèbre par la perte de deux galions. La difficulté n'est pas moindre aujourd'hui, quoiqu'on fasse le même voyage depuis plus de deux siècles. Le naufrage du *Saint-Joseph* et du *Santo-Christo* en était une preuve récente, sans compter que la plupart des autres perdent leurs mâts, ou sont repoussés par des vents contraires, souvent après avoir fait la moitié du chemin, et se trou-

vent dans la nécessité de retourner à Manille avec perte d'une partie de l'équipage. Ceux qui font la traversée la plus heureuse ne laissent pas d'essuyer des maux qui ne peuvent être bien représentés. Outre la faim ou la soif, dont on n'est jamais sûr de pouvoir se garantir, le vaisseau est rempli de petits insectes qui s'engendrent dans le biscuit, et dont le mouvement est si vif, que, lorsqu'ils ont commencé à paraître, non-seulement ils se répandent aussitôt dans les cabines, les lits ou les plats où l'on mange, mais ils s'attachent insensiblement à la chair. D'autres vermines de toutes couleurs sucent le sang. Les mouches tombent en monceaux sur les tables et dans les alimens, où nagent déjà quantité de petits vers de différentes espèces. »

Gemelli éprouva une partie de ces misères. Le capitaine avec lequel il avait fait ses conditions le traita d'abord avec assez d'abondance et de propreté; mais lorsqu'on fut en pleine mer, il le fit jeûner à l'arménienne, jusqu'à lui retrancher le vin, l'huile et le vinaigre. Le poisson n'était assaisonné qu'avec de l'eau et du sel. Les jours gras on lui servait des tranches de vache ou de buffle séchées au soleil et si dures, qu'il était impossible de les mâcher sans les avoir long-temps battues avec une pièce de bois, dont elles sont peu différentes, ni les digérer sans ressentir tous les effets d'une violente purgation. On apprêtait à midi un de ces morceaux de viande en le faisant bouillir

dans l'eau simple. Le biscuit est celui du roi, dans lequel il fallait avaler un grand nombre de petits insectes dont il était rempli. Les jours maigres, l'ordinaire était un poisson rance, à moins qu'on n'eût pris assez de *cachoretas* pour en distribuer à tout l'équipage. On présentait un potage d'une espèce de petites fèves, si pleines de vers, qu'on les voyait nager sur le bouillon. A la fin du dîner on accordait un peu d'eau et de sucre, mais en si petite quantité, qu'elle irritait la soif au lieu de servir à l'apaiser.

D'un autre côté, Gemelli plaint ceux qui s'engagent à tenir des tables, parce que la longueur du voyage les force à cette économie. Ils dépensent des milliers de piastres à faire les provisions nécessaires de viandes, de poules, de biscuit, de riz, de confitures, de chocolat, et d'autres alimens, en si grande quantité, que depuis le premier jour du voyage jusqu'au dernier, on a toujours à table, deux fois chaque jour, des confitures et du chocolat, dont les matelots consomment autant que les plus riches passagers. Tous les vivres se corrompent, à l'exception du chocolat et des confitures, qui sont d'un secours extrême pour tout le monde.

Il fait une vive peinture des transports de joie que tout le monde fit éclater à la fin d'un pénible voyage qui avait duré deux cent quatre jours et cinq heures. Au milieu des embrassemens et des félicitations, il voulait savoir des pilotes combien il avait fait de lieues et de de-

grés ; mais ils ne s'accordèrent point dans leurs opinions, parce qu'on n'avait pas fait route en droite ligne. Pierre Fernandès, Portugais de Madère, et premier pilote, assura qu'on avait parcouru 125 degrés, qu'il évaluait à deux mille cinq cents lieues d'Espagne. Isidore Montès d'Oca, de Séville, prétendit que c'était 130 degrés, près de trois mille lieues. Quelle différence entre le même voyage d'Acapulco à Manille, qui ne prend guère plus de deux mois et demi, pendant lesquels on n'essuie pas la moindre tempête !

Son voyage d'Acapulco à la capitale du Mexique n'offre rien de remarquable ; mais celui qu'il fit aux mines de Pachuca mérite d'être rapporté.

Après avoir joui pendant quelques semaines de l'abondance et des agrémens d'une ville riche et bien peuplée, il résolut de faire cette course malgré le conseil de ses amis qui lui en faisaient craindre les dangers. On doit souhaiter de lire ici, dans ses propres termes, des observations auxquelles il attache lui-même tant de prix.

« Le 22 avril je me mis en chemin, accompagné d'un ecclésiastique espagnol qui voulut me servir de guide pendant l'espace de deux lieues, jusqu'au village de Téchichéac : il voulut m'y retenir à coucher ; mais je fus dégoûté de cet hospice par une querelle du curé de ce village avec le gouverneur américain du canton, qui se termina par quelques coups de

canne que le curé donna sur les épaules du gouverneur. Je me hâtai de partir, et, faisant une lieue jusqu'au village de Guipuple, j'allai passer la nuit trois lieues plus loin, dans une ferme nommée *Tusautlalpa*, où je tuai quelques lièvres : j'en aurais pu tuer un plus grand nombre, s'ils avaient au Mexique le même goût qu'en Europe, et si l'horreur que les Mexicains ont pour ces animaux ne s'était communiquée jusqu'à moi : elle vient de la certitude qu'on croit avoir dans le pays qu'ils mangent les vers qui se forment dans la chair des chevaux morts.

» Le 23, après avoir fait six lieues dans un pays mêlé de plaines et de montagnes, j'arrivai à Pachuca, où je logeai chez le principal officier des revenus du roi. Dans l'empressement de voir les mines, je me fis conduire le même jour, par un chemin fort escarpé, à deux des plus proches. Elles sont à deux milles de Pachuca. La première, nommée *de Santa-Cruz*, avait plus de sept cents pieds de profondeur; et la seconde, qui se nomme *Navaro*, en a plus de six cents. On tirait l'argent dans la première avec des malacates, espèces de roues soutenues sur un long essieu, autour duquel on emploie pour corde une longue chaîne, dont un bout monte avec le métal, et l'autre descend pour en prendre d'autre. Quatre mules attachées à l'essieu par un bois qui le traverse donnent le mouvement à cette machine; une autre malacate, montée à la même ouverture, servait

par le même mécanisme à vider l'eau, qui ne manquerait pas, sans ce soin, d'arrêter continuellement le travail.

» Je descendis successivement cinq échelles, ou plutôt cinq arbres, auxquels des chevilles dispersées servent d'échelons. Le mineur ne me permit pas d'aller plus loin, dans la crainte d'un malheur dont il avait été témoin plusieurs fois. Les arbres par lesquels je devais continuer de descendre étaient si mouillés que le pied pouvait glisser facilement. Je passai à la mine de Navaro, où les Américains portaient le métal sur leurs épaules, avec un continuel danger pour la vie, en montant un grand nombre d'arbres dont les chevilles et les entailles étaient fort mal distribuées. Ils font ce pénible métier pour quatre réaux par jour; mais le soir on leur permet d'emporter autant de minerai qu'ils le peuvent d'une seule charge, et dont ils partagent ensuite le profit avec le propriétaire. Depuis cinq mois leur travail avait pour objet d'ouvrir sous terre un passage d'une mine à l'autre pour la communication de l'eau, qui est plus profonde dans celle de Santa-Cruz. Les mineurs ne s'étaient pas encore rencontrés; mais, après tant de fatigues, ils commençaient à se trouver si proches, qu'ils entendaient mutuellement leurs coups.

» Je me fis mener le jour suivant à quelques lieues de ces deux mines pour visiter celle de la montagne. Le premier spectacle qui frappa mes yeux fut une petite ville dont toutes les

maisons étaient composées de terre et couvertes de bois; elle contenait environ douze mille habitans, qui vivent de leur travail dans ces horribles abîmes. On ne compte pas moins de mille mines dans l'espace de six lieues; les unes qui sont abandonnées, d'autres où l'on s'exerce sans relâche, et d'autres qu'on tient en réserve; mais ces dernières sont visitées secrètement par quantité d'Américains qui dérobent le métal. Depuis peu de jours la terre en avait enseveli quinze, qui avaient eu la hardiesse d'y descendre par une ouverture fort étroite.

» On me conduisit de cette mine à celle qui porte le nom de *la Trinité*, parce qu'elle en renferme trois, qui se nomment *Campechiana*, *Soga* et *Pignol;* mais quoique les trois bouches soient différentes, elles conduisent toutes trois à la même veine. Plusieurs personnes dignes de foi, qui en connaissaient parfaitement la richesse, m'ont assuré que depuis dix ans on en avait tiré quarante millions de marcs d'argent, par le travail continuel de mille ouvriers. Lorsqu'on fut arrivé à huit cents pieds de profondeur on trouva tant d'eau, qu'il fallut employer seize malacates pour la vider, et la seule dépense du bois pour empêcher les éboulemens de terre fut estimée à vingt mille piastres. Mais le temps y a rendu le travail si dangereux, qu'on n'en tire presque plus rien, et qu'on s'est déterminé à fermer les principales ouvertures.

» A peu de distance de la même mine, on en avait ouvert une autre depuis huit ans, qui se nomme *Saint-Mathieu*, et qui rendait un profit considérable, parce que, les veines du métal allant de l'est à l'ouest, y sont plus faciles à suivre. Je pris la résolution d'y descendre. Elle n'avait qu'environ quatre cents pieds de profondeur. En arrivant au cinquième arbre, j'avoue que la peur me prit jusqu'à me rendre fort impatient de remonter; mais un mineur qui me servit de guide avec un flambeau ranima mon courage, et m'assura qu'il me restait peu d'arbres à descendre. Je le suivis à toutes sortes de risques, souvent embarrassé pour mettre le pied sur la cheville ou dans l'entaille, et quelquefois pour embrasser l'arbre. J'eus à descendre trois fois plus que le mineur ne m'avait annoncé. Enfin j'arrivai dans le lieu où les ouvriers faisaient sauter avec leurs instrumens de fer des pierres métalliques d'une extrême dureté. Quelques-unes étaient moins dures, et d'autres étaient diversement colorées. J'en pris quelques morceaux; mais, ouvrant plus que jamais les yeux sur le danger auquel je m'étais exposé, et commençant à me ressentir des vapeurs pestilentielles que la terre exhalait dans ce gouffre obscur, je remontai avec autant de difficulté que de crainte, après y avoir passé deux heures, et j'arrivai fort fatigué à la lumière du jour. Tout ce que j'avais vu d'affreux se retraçant à mon imagination, je reconnus que de toute ma vie je n'avais pas fait d'action

si folle, jamais du moins je n'avais éprouvé tant d'effroi depuis cinq ans que je voyageais parmi des nations barbares; et l'on m'aurait offert inutilement deux ou trois mille piastres pour me faire retourner dans un lieu où la simple curiosité m'avait fait descendre. La profondeur de ces mines vient de la méthode du travail qui se fait toujours perpendiculairement, jusqu'à ce qu'on ait rencontré quelque bonne veine; alors on la suit horizontalement, et lorsqu'elle finit, on recommence à creuser plus bas sur la première ligne. »

Carreri demande la même attention pour un voyage qui le fatigua moins, mais qu'il regarde comme une des plus curieuses parties de son journal. Il avait entendu vanter quelques antiquités des Américains, dont il ne trouvait pas la description dans les voyageurs. L'impatience qui le saisit en apprenant qu'elles n'étaient pas éloignées de Mexico ne lui permit pas de différer un moment son départ.

« Je montai à cheval, dit-il, et, traversant le lac de Saint-Christophe, je me rendis à la paroisse d'Aculma, qui appartient aux augustins. Six lieues plus loin j'arrivai au village de Téotihuacan, qui signifie en langue mexicaine *lieu des dieux et des adorations*, où je passai la nuit chez don Pédro d'Alva, petit-fils de don Juan d'Alva, descendu des rois de Tezcuco. Ce seigneur me fit voir le lendemain les cous ou les pyramides qui ne sont pas à plus d'une lieue de sa terre. Je vis premièrement

celle du nord, qui a sur deux de ses côtés environ six cent cinquante palmes de longueur, et cinq cents sur les deux autres. Elle porte le nom de la lune. Je n'avais pas d'instrumens pour en mesurer la hauteur; mais je jugeai qu'elle pouvait être de deux cents palmes. Ce n'est qu'un amas de pierres, avec des degrés d'une pierre fort dure. Le sommet offrait autrefois une fort grande statue de forme grossière, qu'un évêque de Mexico fit mettre en pièces comme un reste de l'ancienne idolâtrie. On en voit encore les fragmens au pied de la pyramide. Ces grandes masses renferment des voûtes qui servaient de tombeaux aux rois du pays. Quantité de petits monts dont elles sont environnées paraissent avoir été les tombeaux des seigneurs mexicains. Le chemin qui conduit à ces monumens conserve encore le nom de *micaotli*, qui signifie chemin des morts.

» Je tournai ensuite au midi pour voir la pyramide du soleil, à deux cents pas de la dernière. Elle a mille palmes de longueur sur deux de ses faces, et sur les deux autres, environ six cent cinquante. Sa hauteur est d'un quart de plus que celle de la première. La statue du soleil, qui était au sommet, n'a pas été plus ménagée que l'autre; mais dans sa chute elle est demeurée vers le milieu de la pyramide sans pouvoir tomber jusqu'en bas. Cette idole avait une ouverture dans l'estomac qui contenait la figure du soleil, et tout le reste du corps était revêtu d'or comme celui de la lune. On

voit encore au pied de la pyramide deux grands morceaux de pierre qui faisaient partie d'un bras et d'un pied de l'idole. »

On demande comment les Mexicains, qui n'avaient pas l'usage du fer, taillaient des pierres si dures, et par quelle force ils les élevaient à cette hauteur sans aucune machine, et sans art pour en inventer. Les Espagnols, suivant le témoignage de Gemelli, attribuent la construction de ces pyramides aux Ulmèques, qui amenèrent de l'île Atlantide une seconde colonie d'habitans dans la Nouvelle-Espagne; elles sont du moins très-anciennes. Gemelli jugea par ces prodigieuses ruines qu'on remarque aux environs, par quantité de grottes et par d'autres marques qu'il y avait autrefois une grande île dans le même lieu. Il retourna le lendemain par la même route, et reprit bientôt après celle d'Espagne, où il arriva dans le port de Cadix.

Le voyage de La Barbinais Le Gentil ne mériterait pas d'être remarqué, sinon par cette circonstance assez singulière, qu'avant lui, c'est-à-dire jusqu'à l'année 1718, nul Français n'avait publié de relation de voyage autour du monde.

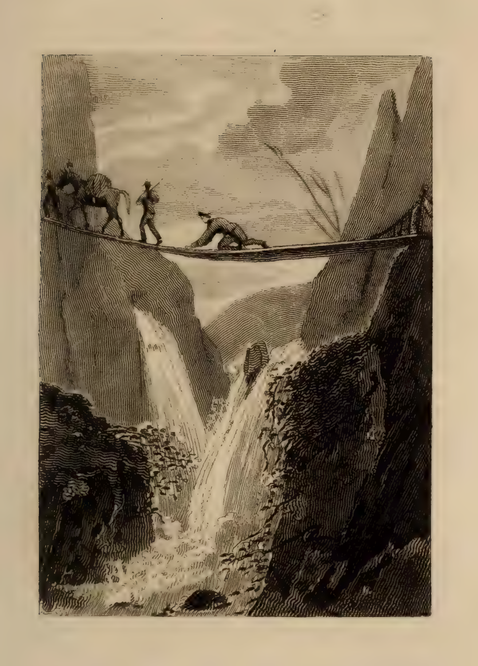
Son but, en s'embarquant, était de chercher fortune et de voir le monde. Il partit de Cherbourg sur un navire marchand, le 8 août 1714, et, après avoir doublé le cap Horn, il arriva le 4 mars 1715 à la Conception, au Chili. Le grand nombre de bâtimens français qui se trouvaient dans ce port lui fit entrevoir qu'il n'y

tirerait pas un parti avantageux de ses marchandises. En conséquence il monta sur un navire de Bayonne qui allait à la Chine. Il relâcha dans plusieurs ports de la côte jusqu'à Pisco, et gagna par terre Lima, capitale du pays. Il traversa dans cette route les montagnes qui forment l'entrée de la province de Pachamamac, et en fait une description effrayante.

Toute la campagne était inondée : « Mes guides, raconte La Barbinais, me déclarèrent qu'on ne pouvait continuer la route ordinaire sans s'exposer aux plus grands dangers, et qu'il fallait faire une journée de plus pour passer sur un pont qui était au sommet de la montagne, sans quoi je serais forcé d'attendre plus de huit jours que les eaux fussent écoulées. Je suivis leur conseil, mais je ne fus pas long-temps à m'en repentir. Nous fîmes sept lieues en montant par des sentiers incommodes et fort étroits. Je voyais les nuages au-dessous de moi, et cette élévation ne m'empêchait pas de sentir une chaleur extraordinaire. Nous arrivâmes au pont vers les quatre heures après midi. Mais, ciel! quel pont! sa vue me fit frémir, et le souvenir me glace encore le sang. Qu'on s'imagine deux pointes de montagnes séparées par un précipice, ou plutôt par un gouffre profond, dans lequel deux torrens s'élancent avec un fracas épouvantable. Sur ces deux pointes on a planté de gros pieux, auxquels sont attachées des cordes de simple écorce d'arbres, qui, passant et repassant plusieurs fois d'une pointe à

l'autre, forment une espèce de rets couvert de planches et de sable. Tel est le pont qui forme la communication d'une montagne à l'autre. Je ne pouvais me résoudre à passer sur cette machine tremblante. Les mules passèrent d'abord avec leur charge; mais la résistance qu'elles firent long-temps aux muletiers marquait assez leur frayeur. Pour moi, je passai comme elles, c'est-à-dire, en me faisant de mes mains deux pieds de plus, et sans oser jeter les yeux de l'un ni de l'autre côté.

» J'entrai de là dans la province de Pachanamac, et je passai au pied d'une autre montagne dont l'aspect me causa de nouveaux frémissemens. Le chemin, qui est sur le bord de la mer, a si peu de largeur, qu'à peine deux mules y peuvent passer de front. Le sommet de la montagne s'avançant au-dessus, semble près de s'écrouler, et l'on remarque à ses ouvertures qu'il s'en détache quelquefois de grosses parties qui tombent dans la mer, et qui rendent le danger continuel. Les Espagnols appellent ce passage *el mal passo d'Ascia*, du nom d'une mauvaise hôtellerie qui n'en est éloignée que d'une lieue. Je ferais pitié si je racontais tout ce que j'eus à souffrir dans ce voyage. La chaleur m'accablait pendant le jour, et j'étais dévoré pendant la nuit par diverses sortes d'insectes. Je traversai des montagnes de sable si brûlant, que je ne pouvais mettre pied à terre sans ressentir une ardeur insupportable. Dans l'espace de quarante lieues, je ne vis pas



un seul arbre, si ce n'est au bord des torrens, où la fraîcheur de l'eau entretient un peu de verdure. Ces déserts inspirent une véritable horreur. On n'y entend pas le chant d'un oiseau; et pendant toute ma marche, je n'en vis qu'un de la grosseur d'un mouton, qui se perche sur les montagnes les plus arides, où il se nourrit des vers qui naissent dans cette vaste étendue de sables. Il est célèbre dans toutes les relations du Pérou sous le nom de *condor.* »

Le Gentil partit de Lima le 25 de janvier 1716 pour retourner à Pisco. Il y arriva le 3 de février pour être témoin d'un de ces désastres trop fréquens dans ces latitudes, d'un tremblement de terre qui renversa la ville, et dont il parle avec le saisissement et l'horreur que laisse un pareil spectacle dans un homme qui a partagé le péril. Le 10, à huit heures du soir, Pisco fut ébranlée. « Dans un instant, dit-il, je vis toutes les maisons renversées. Je voulus prendre la fuite; mais la peur, qui donne quelquefois des ailes, m'avait lié les pieds. Je n'arrivai qu'avec peine sur la place de la ville, où tout le monde s'était retiré. Un quart d'heure après, la terre, ayant encore tremblé, s'ouvrit en quelques endroits, d'où il s'éleva des tourbillons de poussière avec un bruit effrayant. La plupart des habitans se retirèrent sur les montagnes voisines. Cette nuit fut un temps d'horreur et d'épouvante : la terre s'agitait à tous momens. Nous n'étions dans la ville que

trois ou quatre Français, qui n'osions abandonner les débris de nos maisons, et qui ne sentions pas moins le péril qu'il y avait à les habiter. Tout le monde craignait une nouvelle irruption de la mer, telle qu'on se souvenait de l'avoir éprouvée il y avait vingt-huit ans. Les Espagnols et les Américains n'ayant point la hardiesse d'aller reconnaître l'état du rivage, nous prîmes cet emploi vers le jour : mais la lumière ne reparut que pour augmenter l'alarme commune. A neuf heures du matin, le tremblement ayant recommencé avec plus de violence, on publia aussitôt que la mer venait de se retirer. Cette nouvelle était fausse ; mais la crainte et l'exemple du passé y firent trouver tant de vraisemblance, qu'on ne pensa plus qu'à la fuite. Les cris augmentaient la terreur. Je me préparai à fuir aussi, et j'étais déjà monté à cheval, quand, par un trouble d'esprit plutôt que par un reste de courage, je résolus de retourner au bord de la mer avec deux autres Français. J'ai souvent éprouvé qu'une frayeur excessive produit les mêmes effets que la témérité. Mais nous vîmes la mer tranquille, et le rivage dans la situation ordinaire. Le désir de guérir les habitans de leur crainte nous fit pousser nos chevaux avec beaucoup de vitesse, en faisant de loin divers signes de chapeau. Ceux qui attendaient notre retour pour se déterminer nous comprirent si mal, qu'ayant pris nos signes mêmes pour une exhortation à fuir, ils abandonnèrent la ville avec des cris lamenta-

bles. Nous n'y trouvâmes plus qu'un petit nombre de vieillards, que la faiblesse de l'âge avait retenus, et qui regardaient déjà les ruines de leurs maisons comme leurs tombeaux. »

Cependant il paraît qu'on en fut quitte pour quelques nouvelles secousses, qui achevèrent de renverser Pisco, et qui ne permirent pas aux habitans d'y retourner de plusieurs jours. La Barbinais, revenu à lui-même, se rappela quelques circonstances qu'il n'entreprend point d'expliquer. Une demi-heure avant que la terre eût commencé à s'agiter, tous les animaux parurent saisis de frayeur. Les chevaux hennirent, rompirent leurs licous et sortirent de l'écurie. Les chiens aboyèrent. Les oiseaux, épouvantés et presque étourdis, se jetèrent dans les maisons. Les rats et les souris sortirent de leurs trous. Les vaisseaux qui étaient à l'ancre furent si violemment agités, qu'il semblait que toutes leurs parties fussent près de se désunir. Les canons sautèrent sur leurs affûts, et les mâts rompirent leurs haubans. C'est ce que La Barbinais aurait eu de la peine à croire, s'il n'en eût été convaincu par des témoignages unanimes. Il conçoit bien, dit-il, que le fond de la mer étant une continuation de la terre, l'eau peut être agitée par communication; mais ce qui lui paraissait difficile à comprendre, c'est ce mouvement irrégulier d'un vaisseau, dont tous les membres participent séparément à cette agitation, comme s'il faisait partie de la terre, et qu'il ne nageât point dans un fluide. Son

mouvement devait ressembler au plus à celui qu'il éprouverait dans une tempête. D'ailleurs, pendant tout le tremblement de Pisco, la surface de la mer était unie, et ses flots n'étaient point élevés. Toute l'agitation devait être intérieure, puisque le vent ne se mêla point au tremblement de terre; enfin les habitans assuraient que dans ces accidens, si la caverne terrestre où le feu est renfermé va du septentrion au midi, et si la ville est aussi dans cette situation, toutes les maisons ne manquent point d'être renversées; au lieu que, si ce feu souterrain prend une ville dans sa largeur, le tremblement fait moins de ravages. La Barbinais adopta volontiers cette opinion, après avoir été bien informé que celui de Pisco ne fut presque pas sensible à cent lieues vers l'ouest, et que depuis cette ville jusqu'à cent lieues au-delà du midi au nord, toutes les villes et tous les villages furent entièrement renversés.

Du Pérou il se rendit à Guam, puis au port d'Emouy, dans la province de Fokien en Chine; ensuite, traversant l'archipel Indien et le détroit de la Sonde, il arriva à Batavia, d'où il partit pour aller au Brésil, et du Brésil il retourna en Europe.

Pendant son séjour à la Chine, le missionnaire Laurenti lui raconta plusieurs circonstances qui ne se trouvent point dans les recueils du père du Halde. Elles regardent particulièrement le fameux empereur Khang-hi, qui occupait encore le trône. Il régnait depuis

environ cinquante ans, et son âge était de soixante-trois. Le goût qu'il avait pour nos sciences et nos arts lui faisait tolérer nos missionnaires, et l'établissement d'une religion étrangère dans l'empire; mais il n'avait aucune disposition à l'embrasser. Il avait tout l'orgueil et le faste des monarques orientaux. Sa vanité ne pouvait souffrir que, dans les cartes géographiques, on ne mît pas son empire au centre du monde; et quelques jésuites, pour lui plaire, furent obligés de renverser l'ordre dans une carte chinoise qu'il leur fit faire à Pékin. Il rejeta deux globes d'une rare beauté, qu'un négociant anglais lui avait offerts, par la seule raison que la Chine n'y était pas située comme il le désirait. Sa prévention pour le pays dont il était le maître allait jusqu'à se tromper lui-même pour tromper les autres. S'il voyait quelque nouvel ouvrage de l'Europe, il ordonnait secrètement à ses ouvriers de le contrefaire; et, le faisant voir ensuite aux missionnaires comme une production du génie chinois, il leur demandait, avec beaucoup de sang-froid, si les Européens faisaient les mêmes ouvrages. Ce que nous savons d'ailleurs du mérite et de la sagesse de ce monarque fait voir que ces petitesses de la vanité et de l'ignorance, excusables peut-être dans un despote peu éclairé, peuvent s'accorder avec la science de régner.

Il voulut un jour s'enivrer pour reconnaître les effets du vin. Un mandarin, qui passait pour une tête forte, reçut ordre de boire avec lui.

On lui apporta des vins de l'Europe ; surtout des îles Canaries, dont les gouverneurs des îles maritimes avaient soin de fournir constamment sa table. Il s'enivra. Les vapeurs de l'ivresse l'ayant plongé dans un profond sommeil, le mandarin passa dans l'antichambre des eunuques, et leur dit que l'empereur était ivre ; qu'il était à craindre qu'il ne contractât l'habitude de boire avec excès; que le vin aigrirait encore son humeur naturellement violente, et que dans cet état il n'épargnerait point ses plus chers favoris. « Pour nous mettre à couvert d'un si grand mal, ajouta le mandarin, » il faut que vous me chargiez de chaînes, et » que vous me fassiez mettre dans un cachot, » comme si l'ordre venait de lui. Laissez-moi le » soin du reste. » Les eunuques approuvèrent cette idée pour leur propre intérêt. L'empereur, surpris de se trouver seul à son réveil, demanda pourquoi le mandarin l'avait quitté. Ils répondirent qu'ayant eu le malheur de déplaire à sa majesté, on l'avait conduit par son ordre dans une étroite prison, où il devait recevoir la mort. Le monarque parut longtemps rêveur, et donna ordre enfin que le mandarin fût amené. On le fit paraître chargé de ses chaînes. Il se prosterna aux pieds de l'empereur comme un criminel qui attend l'arrêt de son supplice. « Qui t'a mis en cet état ? » lui dit ce prince; quel crime as-tu donc commis ? Mon crime, je l'ignore, répondit le » mandarin. Je sais seulement que votre ma-

» jesté m'a fait jeter dans un noir cachot, et » que, lorsqu'on m'en a tiré, j'attendais la mort.» L'empereur retomba dans une profonde rêverie. Il parut surpris et troublé. Enfin, rejetant sur les fumées de l'ivresse une violence dont il ne conservait aucun souvenir, il fit ôter les chaînes au mandarin, et le renvoya libre. Depuis cette aventure, on remarqua qu'il évitait les excès du vin.

Le même missionnaire, pour peindre l'avarice de Khang-hi, racontait encore à La Barbinais que, se promenant il y avait quelques années, dans un parc de la ville de Nankin, il avait appelé un mandarin de sa suite, qui passait pour le plus riche particulier de l'empire, et qu'il lui avait ordonné de prendre la bride d'un âne sur lequel il monta, et de le conduire autour du parc. Le mandarin obéit, et reçut un taël pour récompense. L'empereur voulut à son tour lui donner le même amusement; en vain le mandarin s'en excusa. Il fallut souffrir que son maître lui rendît l'office de palefrenier. Après cette bizarre promenade, « Combien de fois, lui dit l'empereur, suis-je » plus grand et plus puissant que toi?» Le mandarin, se prosternant à ses pieds, lui répondit que la comparaison était impossible. « Eh bien, » répliqua Khang-hi, je veux la faire moi-même. » Je suis vingt mille fois plus grand que toi. » Ainsi tu paieras ma peine à proportion du » prix que j'ai cru devoir mettre à la tienne.» Le mandarin paya vingt mille taëls, en se félici-

tant sans doute de la modestie de son souverain.

De ces deux aventures, l'une fait honneur à son caractère, et l'autre n'était peut-être qu'une vengeance détournée qu'il exerçait sur un sujet dont il était mécontent; mais il faut convenir que ce sont là des plaisanteries de despote.

CHAPITRE XVI.

Roggeween. Lozier-Bouvet.

Dès l'année 1599, le père de Roggeween avait présenté à la Compagnie des Indes occidentales des Provinces-Unies un mémoire instructif et détaillé, dans lequel il invitait cette association à faire l'armement de trois vaisseaux qui devraient être expédiés pour la découverte des terres australes. L'armement fut ordonné; mais des brouilleries survenues entre la Hollande et l'Espagne obligèrent à le suspendre; et, au lieu de s'occuper de la recherche des parties inconnues du globe, peu s'en fallut qu'on ne se livrât à la fureur d'en ravager les parties que l'on connaissait. Le père de Roggeween mourut, et son projet favori, dont il recommanda, dans ses derniers instans, la poursuite à son fils, demeura quelque temps enseveli dans le même tombeau que l'inventeur. L'amiral Roggeween, quoiqu'un peu tard, songea cependant à le ressusciter; et, en 1721, il le présenta encore à la Compa-

gnie des Indes occidentales, et appuya de nouveaux motifs le plan d'expédition que son père lui avait légué. Le projet fut accueilli, et la Compagnie, sans perte de temps, ordonna l'équipement de trois vaisseaux : *l'Aigle*, de trente-six canons et cent onze hommes d'équipage, monté par le capitaine Johan Koster, sous les ordres immédiats de l'amiral; *le Tienhoven*, de vingt-huit canons et cent hommes, capitaine Jacques Bauman; et la galère *l'Africaine*, de quatorze canons et soixante hommes, capitaine Henri Rosenthal.

Roggeween fit voile du Texel le 21 août 1721. Après avoir relâché à Rio-Janeiro, il se mit à la recherche d'une île nommée *Auke's Magdeland*, qu'on disait située dans l'Océan atlantique, sous le trentième parallèle. Il ne la trouva pas sous cette latitude, et il ne devait pas la trouver. Il est très-probable que cette île, qu'on devait chercher, n'est autre que le *Hawkin's Maidenland*. En 1689, John Strong, capitaine du *Farewell*, passa dans un canal à travers cette terre, dont il changea le nom en celui d'*îles Falkland;* et, dans le commencement du dix-huitième siècle, elle fut vue et visitée par des navires de Saint-Malo, d'où est venue la dénomination d'*îles Malouines*, et celle d'*îles d'Anican*, du nom d'un armateur de cette place. Les navigateurs français les nommaient aussi quelquefois *îles neuves de Saint-Louis*. Quoique ces îles dussent déjà être bien connues au temps où

Roggeween entreprit son voyage, il paraît que les Hollandais n'en avaient que des notions très-incertaines; car il est dit, dans la relation de Roggeween, que, lorsque l'on eut abandonné la recherche d'Auke's Magdeland, on fit route pour rechercher des îles nouvelles que les Français avaient nommées *îles Saint-Louis.*

Le 21 décembre, *le Tienhoven*, séparé de la flotte par une tempête, découvrit par 52° sud une terre à laquelle il supposa deux cents lieues de circuit. Il pensa qu'elle était inconnue, et lui donna le nom de *Belgique australe.* C'étaient les îles Falkland, qui, dans l'espace d'un siècle, avaient reçu six noms différens. Leur circuit n'est que de cent quarante lieues.

Roggeween passa par le détroit de Le Maire, et s'éleva dans le sud jusqu'à 62° 30′ de latitude. A cette hauteur, il rencontra beaucoup de glaces. Le 10 mars 1722, il mit à l'ancre devant l'île de la Mocha, située à trois lieues de la côte du Chili par 37° 30′ de latitude sud. « Nous espérions y trouver des rafraîchissemens, dit Behrens, sergent-major des troupes embarquées sur la flotte, et à qui l'on doit la relation de cette expédition ; vaine espérance. Il n'y avait plus d'habitans, plus de bestiaux; on n'y vit que quelques oiseaux, quelques chevaux et deux cabanes, où nous trouvâmes trois chiens qui paraissaient s'être sauvés du naufrage d'un vaisseau espagnol dont on voyait encore les débris sur le rivage. Peut-être les habitans, en se retirant sur la côte du Chili,

avaient-ils laissé ici des chevaux pour profiter des pâturages de l'île et les y venir reprendre ensuite; peut-être appartenaient-ils aux Espagnols. Nous eûmes lieu de penser que l'île n'avait jamais été bien peuplée, puisque les oiseaux ne nous fuyaient point, et se laissaient prendre à la main. Nous y fîmes une assez grande provision d'oies, de canards et d'autres oiseaux sauvages.

» Dans un jour nous fîmes le tour de cette île; elle est assez élevée, hérissée de broussailles et d'arbrisseaux si entrelacés dans la partie méridionale, qu'il nous fut impossible d'y pénétrer. Son abord est difficile; ses rivages sont bordés de rochers qui s'étendent bien avant dans l'intérieur. Pour arriver à terre, nous étions obligés de nous jeter dans l'eau jusqu'au cou; mais nous trouvions sur ces rochers et sur les rivages des moules et d'autres coquillages parés des plus belles couleurs.

» Cette île nous offrant peu de secours, il fallut bientôt nous en éloigner. Le conseil assemblé décida de suivre les côtes du Chili, pour y trouver un port et des provisions; mais la crainte du canon des Espagnols ne nous permit pas de suivre cette détermination. Notre approche avait répandu l'alarme; des vaisseaux croisaient le long des côtes pour nous en disputer l'abord; ils auraient rendu l'exécution de notre dessein difficile, et peut-être même funeste. Nous n'étions pas venus pour guerroyer; en conséquence, le 12 mars,

nous fîmes voile pour l'île de Juan Fernandès, dont nous eûmes connaissance le 16; et le 18, en approchant de terre, nous aperçûmes *le Tienhoven*, qui depuis plus de trois mois s'était séparé de l'escadre. »

Les trois vaisseaux réunis reprirent la mer à la fin de mars, et dirigèrent leur route à l'ouest-nord-ouest pour trouver la terre vue par Édouard Davis en 1687. On ne la rencontra pas dans la position indiquée. Cependant de nombreux vols d'oiseaux de mer, des variations dans la direction du vent, signe assez certain de la proximité d'une terre, et d'autres particularités semblaient promettre à Roggeween qu'il en devait apercevoir une. Enfin le 6 avril il découvrit une île à laquelle il donna le nom d'île de Pâques (*Paassen eylandt*). Elle est par 27° 8′ de latitude sud, et 112° 4′ de longitude à l'ouest de Paris.

« La galère approcha de l'île, dit Behrens, et nous dit qu'elle paraissait fertile et que des colonnes de fumée annonçaient qu'elle était habitée. Le lendemain un insulaire vint au-devant de nous dans sa pirogue, et monta sans hésiter à bord de l'amiral, où on lui donna d'abord une pièce de toile pour se couvrir, car il était tout nu, ensuite de la verroterie et d'autres bagatelles pour se parer. Il pendit tous ces objets autour de son cou avec un poisson sec. Son corps était peint de toutes sortes de figures. Ses oreilles, extrêmement longues, pendaient jusqu'à ses épaules; il était

fort brun, grand et robuste, d'une physionomie heureuse, paraissait vif et gai. Il parla beaucoup, fit des gestes gracieux; nous n'y comprîmes rien. On lui donna un verre de vin; au lieu de le boire, il se le jeta au visage, ce qui nous surprit beaucoup. On l'habilla comme nous, on lui mit un chapeau, tous ces vêtemens l'embarrassaient; on lui donna aussi à manger. Il ne savait se servir ni de cuillère, ni de fourchette, ni de couteau. La musique se fit entendre; alors son visage montra de la gaîté; chaque fois qu'on le prit par la main, il se mit à danser et à sauter. Il parut nous quitter à regret, leva les mains, et tourna les yeux vers l'île en s'écriant de toute sa force, *odorroga*, *odorroga;* puis il rentra dans sa pirogue.

» Nous demeurâmes sur la rade toute la nuit; le lendemain au point du jour, nous mouillâmes dans une baie au sud-ouest de l'île. Des milliers d'insulaires accoururent sur le rivage, plusieurs avec des poules et des racines, d'autres couraient de tous côtés. Ils allumaient du feu aux pieds de leurs idoles. Nous ne pûmes aborder ce jour-là. Le lendemain au lever de l'aurore, nous les vîmes prosternés le visage tourné vers le soleil qui allait sortir du sein de la mer; plusieurs feux étaient allumés, peut-être pour honorer les idoles.

» Au moment où nous allions descendre, l'insulaire qui nous avait déjà rendu visite revint à bord avec d'autres, et nous apporta

une grande quantité de poules et de racines apprêtées à leur manière. Un de ces insulaires fut tué d'un coup de fusil dans sa pirogue, sans qu'on pût savoir comment le coup était parti. Cet accident malheureux répandit la consternation parmi les insulaires; les uns se jetèrent à la mer, et s'enfuirent à la nage; les autres restèrent dans leurs pirogues, et firent force de rames pour s'éloigner. »

Ce meurtre, qu'on pouvait regarder comme un effet du hasard, fut le prélude d'un massacre affreux. Les malheureux insulaires se pressaient autour des Hollandais lorsqu'ils mirent le pied sur le rivage; on se contenta d'abord de les écarter du geste; mais ils osèrent toucher aux armes; aussitôt on fit feu sur eux; un grand nombre fut tué, entre autres l'insulaire qui avait le premier accueilli les Hollandais. Ces pauvres gens n'avaient aucun moyen de défense; ils poussèrent des cris lugubres, puis revinrent, et offrirent des vivres pour avoir les cadavres de leurs amis massacrés. Touchés de ces démonstrations de soumission, les Hollandais leur firent présent de pièces de toiles, de colliers, de verroterie et de miroirs.

Behrens donne de l'île de Pâques et de ses habitans une description que nous passerons sous silence, parce que les relations plus modernes que nous offrirons aux lecteurs contiennent sur ce coin de terre des renseignemens plus précis et plus curieux.

Roggeween aurait voulu séjourner dans l'île

pour la parcourir; mais un vent violent de la partie de l'ouest le força d'abandonner le mouillage; événement heureux pour les habitans qu'il délivra d'hôtes aussi féroces. L'escadre erra pendant quelques jours à la hauteur de l'île, toujours dans l'espoir de trouver la terre de Davis, et toujours sans succès; elle avait d'abord fait route au sud-ouest; elle se dirigea ensuite à l'ouest-nord-ouest, cinglant ainsi à travers cette partie du grand Océan équinoxial connue dans les anciennes relations sous le nom de *mer mauvaise de Schouten*.

Elle avait déjà fait huit cents lieues depuis l'île de Pâques sans voir aucune terre, jusqu'à ce qu'enfin, à la hauteur de 15° 30′ de latitude méridionale, elle découvrit une île dont le terrain était très-bas, et dont les côtes paraissaient couvertes de sable jaunâtre. Comme on aperçut au milieu de l'île une espèce de lac, les chefs présumèrent que c'était l'île des Chiens, découverte par Le Maire et Schouten. Behrens pense que c'est une terre différente, et la nomme *Carls-Hof* (Cour de Charles). Son circuit parut être de trois lieues; on s'éloigna de cette île sans s'être assuré de ce que ce pouvait être. Sa position est 15° 38′ de latitude sud, 147° 35′ à l'ouest de Paris.

Les vents alisés commençaient à varier et à se ranger du sud-ouest, changement qui est un indice assez certain du voisinage d'une terre. Cet indice ne trompait pas; car, dès la

nuit suivante, le vent poussa l'escadre au travers d'un groupe d'îles qu'on ne s'attendait pas à rencontrer, à dix-huit lieues à l'ouest de Carls-Hof. La galère *l'Africaine* fut brisée contre les écueils, et les deux vaisseaux furent en danger de périr; ils se trouvaient engagés au milieu de plusieurs îles, et environnés de rochers et de récifs, sans qu'on pût reconnaître par où ils avaient pénétré; ce ne fut qu'après cinq jours d'inquiétudes et de dangers, et à la suite de plusieurs manœuvres délicates qu'ils parvinrent enfin à se dégager et à gagner la haute mer.

Ces îles sont basses, et quelques parties en sont submergées; mais les naturels y naviguent avec des canots bien construits, et d'autres embarcations pourvues de voiles et de manœuvres. On distingue quatre îles principales, dont chacune peut avoir six ou sept lieues de circuit, et toutes sont couvertes d'arbres, parmi lesquels on distingue le cocotier. On trouva des perles dans quelques-unes des huîtres qu'on détacha des rochers. On ne vit aucun port, aucune baie où les vaisseaux pussent ancrer avec sûreté. L'île où se perdit *l'Africaine* reçut le nom de *l'île Pernicieuse* (*het Schadelyk eylandt*); deux autres furent nommées *les Frères* (*de Broeders*); et la quatrième *la Sœur* (*het Zuster*). Elles sont habitées par une race d'hommes d'une taille plus haute que celle des naturels de l'île de Pâques; et, dans tout le cours de leurs voyages, les Hollandais n'en

virent pas de plus grands. Les cheveux lisses et longs de ces insulaires sont de couleur noire, tirant sur le roux. Leur corps est peint de toutes sortes de couleurs. Leur physionomie porte le caractère de la férocité. Ils sont armés de lances de dix-huit à vingt pieds de long. « Ils marchaient par troupes de cent et de cent cinquante, ajoute Behrens, nous faisant signe continuellement d'aller à eux, et se retirant toujours à l'autre côté de l'île, apparemment dans l'intention de nous attirer dans quelque bois ou embuscade pour nous charger avec avantage, et se venger ainsi de ce que nous avions tiré sur eux. ». On voit par ce passage que la fusillade était le préliminaire indispensable du débarquement dans les îles où les Hollandais abordaient. En effet, au bruit que ceux-ci avaient fait en dégageant leurs vaisseaux embarrassés au milieu des écueils, les insulaires accoururent en foule sur le rivage; comme on craignait qu'ils n'eussent quelque mauvais dessein, on fit feu sur eux pour les faire reculer. Il était naturel qu'ils conservassent de la rancune et le désir de se venger, et l'on avait raison de s'en défier.

Cependant tous les hommes de l'équipage n'avaient pas conçu des idées défavorables des insulaires; écoutons le récit de Behrens : « Aussitôt, dit-il, que les vaisseaux furent en sûreté, l'amiral envoya un détachement à l'île où le naufrage était arrivé, pour y prendre les gens de l'équipage. Quand ils furent entrés dans la

chaloupe, on s'aperçut qu'il manquait un quartier-maître et quatre-matelots; pendant le temps qui s'était écoulé entre leur descente dans l'île et notre arrivée, ils s'étaient mutinés contre leurs officiers, avaient pris querelle entre eux, s'étaient battus à coups de couteau, et quelques-uns avaient été blessés. Les plus coupables ayant été menacés du dernier supplice par le capitaine, à notre approche ils s'enfuirent pour éviter le châtiment. J'allai les chercher à la tête d'un détachement; mais il se cachèrent dans les broussailles, d'où ils firent feu sur nous. Je ne leur ripostai pas; et je les appelai, en les exhortant à revenir sur les vaisseaux, et leur promettant leur pardon au nom de l'amiral; ils furent sourds à mes représentations. Comme je ne voyais pas l'utilité de faire du mal à des gens qui paraissaient résolus de rester dans l'île, je les laissai, et nous allâmes chercher des fruits et des plantes salutaires pour nos malades; tous ces végétaux s'y trouvent en abondance. »

Les îles Pernicieuses furent retrouvées par Cook en 1774. Il les nomma *îles Palliser.* Le milieu du groupe est situé par 15° 38′ de latitude méridionale, et 148° 50′ de longitude à l'ouest de Paris.

Le lendemain du jour où Roggeween eut quitté les îles Pernicieuses, il n'en était encore qu'à huit lieues de distance dans l'ouest, lorsqu'au lever du soleil il découvrit une île qui fut nommée *l'Aurore* (*Het Dageraad*). Elle a

environ quatre lieues de circuit, est tapissée d'une très-belle verdure, et chargée d'arbres et de broussailles. Le *Tienhoven* s'y serait perdu, si l'on y fût arrivé une demi-heure plus tôt; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il put s'en relever, tant il se trouva près de la côte. Comme on n'y vit aucun endroit propre au mouillage, on ne s'y arrêta pas. (Latitude sud 15° 38′, longitude ouest 149° 34′.)

Le soleil était près de se coucher lorsqu'on eut la vue d'une seconde île, qui reçut le nom de *Soir* ou *Vesper* (*Het Avostond*). Elle peut avoir douze lieues de tour; elle est très-basse; mais elle a d'ailleurs une belle apparence, et sa surface est couverte de grands arbres (15° 38′ sud, 150° ouest).

On continua de cingler à l'ouest, entre le quinzième et le seizième parallèles; et le jour suivant, 29 mai, on aperçut tout à coup une nouvelle terre; les fumées qui s'élevaient de divers endroits annonçaient qu'elle était habitée, et l'on força de voiles pour la reconnaître. « A mesure que nous en approchions, dit Behrens, nous vîmes un grand nombre de canots naviguant le long des côtes, et nous ne doutâmes pas que le pays ne fût bien peuplé. En approchant de plus près encore, nous reconnûmes que c'est un amas de plusieurs îles situées les unes tout près des autres. Enfin nous entrâmes insensiblement si avant, que nous commençâmes à craindre de ne pouvoir nous en dégager; et l'amiral fit monter au haut du

mât un des pilotes pour découvrir par où l'on en pourrait sortir. Nous dûmes notre salut au calme qui régnait alors ; la moindre agitation eût fait échouer nos vaisseaux contre les rochers, sans qu'il eût été possible d'y apporter le moindre secours. Nous sortîmes donc sans aucun accident fâcheux. Ces îles sont au nombre de six, toutes fort riantes; et, prises ensemble, elles peuvent avoir une étendue de trente lieues; elles sont situées à vingt-cinq lieues à l'ouest des îles Pernicieuses. Nous leur donnâmes le nom de *Labyrinthe* (*Het Doolhof*), parce que, pour en sortir, nous fûmes obligés de faire plusieurs détours. » La position du milieu de ce groupe est par 15° 38′ sud, et 151° 1′ à l'ouest de Paris.

Après trois jours de navigation, on découvrit le 1er. juin une île élevée, de belle apparence, dont les palmiers, les cocotiers, et les autres arbres utiles à l'homme annonçaient la fertilité. La sonde indiquait un trop grand fond pour laisser tomber l'ancre. En conséquence, on n'osa pas s'approcher trop près de terre, et l'on mit en mer les deux chaloupes avec vingt-cinq hommes chacune. Les habitans étaient en grand nombre sur le rivage, attendant paisiblement les étrangers qui se présentaient ; ceux-ci, conformément à leur habitude, firent une décharge de mousqueterie sur ces malheureux. « Nous fîmes un feu continuel sur les habitans, dit froidement le rédacteur de la relation, afin de nettoyer le ri-

vage et de faciliter la descente. » On se rappellera que ce rédacteur est le sergent-major des troupes. « Cet expédient, continue-t-il avec le même sang-froid, nous réussit à souhait, et nous touchâmes à terre sans trouver de résistance de la part des insulaires. » Des signes de paix et d'amitié, des présens faits aux chefs apaisèrent la multitude, dissipèrent les craintes et semblèrent rétablir la confiance. En effet, après que les insulaires eurent reçu ces présens, les Hollandais allèrent avec eux voir l'intérieur du pays, et y chercher des herbes pour le soulagement des malades. Ils en emplirent six grands sacs, et les naturels les aidèrent dans cette recherche et leur apportèrent des poules.

Mais une seconde visite le lendemain n'eut pas un succès si heureux, quoique les Hollandais y fussent allés en plus grand nombre. Attirés par les agaceries des femmes, ils voulurent s'enfoncer dans le pays; ils donnèrent dans une embuscade, et furent assaillis d'une grêle de pierres; on fit feu sur les insulaires; mais quoique plusieurs d'entre eux eussent été atteints et renversés sur la poussière, quoique leur chef eût été une des premières victimes, ils continuèrent de charger les Hollandais, qui furent forcés de battre en retraite, emportant avec eux leurs morts et leurs blessés. « Les blessures que nos gens reçurent, ajoute Behrens, quoique peu considérables d'abord, devinrent mortelles par la complication du scorbut; de sorte que peu d'entre eux en échappè-

rent. Le récit que nous fîmes de ce malheureux événement produisit une si grande impression sur nos camarades restés à bord, que dans la suite, toutes les fois qu'il s'agissait d'entrer dans une île, personne ne voulait s'y hasarder. »

On voit que la leçon donnée par les sauvages aux Hollandais policés ne fut pas perdue. Ceux-ci, dans leur relation, n'ont pas manqué de crier à la perfidie, à la cruauté : mais on leur demandera, de quel côté l'agression avait-elle commencé? et on regrettera qu'ils n'aient pas été plus tôt châtiés de leur férocité.

Les pertes que les Hollandais venaient d'éprouver n'empêchèrent pas qu'en mémoire du soulagement que les productions naturelles de l'île avaient procuré aux malades de l'escadre, dont le nombre croissait chaque jour dans une progression alarmante, elle n'obtînt le nom d'île de *la Récréation* (*Vermaak eylandt*). Elle est située par 16° de latitude sud, et 152° 35′ de longitude à l'ouest de Paris.

« Le sol en est très-fertile, dit Behrens; on y voyait une grande quantité d'arbres, surtout des palmiers, des cocotiers et du bois de fer. Les insulaires sont d'une taille moyenne, forts, robustes, bien faits, vifs, agiles et adroits. Leurs cheveux longs, noirs et luisans, étaient frottés d'huile de coco, suivant la coutume de plusieurs nations indiennes. Ils avaient le corps peint comme les habitans de l'île de Pâques. Les hommes se couvraient le milieu du corps d'un réseau qui leur passait entre les cuisses, mais

les femmes étaient vêtues en entier d'une étoffe aussi douce au toucher que la soie. Elles portaient aussi autour des bras et du corps des ornemens en nacre de perle. »

Indécis sur la route qu'il prendrait en quittant l'île de la Récréation, incertain s'il continuerait à tenir celle de l'ouest, dans l'espérance de trouver la Terre du Saint-Esprit de Quiros ou quelque autre terre australe, ou s'il remonterait sans perte de temps jusqu'au parallède de la Nouvelle-Bretagne, afin d'arriver aux Indes orientales avant la fin de la mousson favorable, l'amiral assembla en conseil les capitaines, les officiers et les pilotes des deux vaisseaux; les deux projets furent longuement débattus; le résultat de la discussion fut qu'on se rendrait directement aux Indes orientales, et il fut décidé en conséquence qu'à l'instant même on prendrait la route du nord-ouest.

Le troisième jour de navigation à cette route, on était parvenu à 12° de latitude sud, et à 157° 35′ à l'ouest de Paris, lorsqu'on découvrit plusieurs îles à la fois : elles offraient à la première vue un aspect très-agréable; et à mesure qu'on en approcha, on reconnut que leur sol fertile produit en abondance des arbres à fruit de différentes espèces, des herbes, des plantes, des légumes, toutes les productions de la terre que recherchent avidement des navigateurs qui ont éprouvé de longues privations, et parmi lesquels le scorbut, cette peste des gens de mer, exerce depuis long-temps ses ravages.

« Ces îles, dit Behrens, présentent de toutes parts les objets les plus rians : elles sont entrecoupées de montagnes et de vallées très-agréables ; quelques-unes ont quinze, vingt, et même trente lieues de circuit : les côtes offrent partout un bon ancrage et de sûrs abris. Il paraît que chaque famille s'y gouverne à part : les propriétés sont, autant que nous pûmes le voir , séparées les unes des autres de la même manière qu'on le voit dans l'île de Pâques. Elles furent nommées îles de *Bauman*, du capitaine du *Tienhoven*, qui en avait fait la découverte.

Les insulaires s'empressèrent de venir en pleine mer offrir aux vaisseaux toutes sortes de poissons, des cocos, des bananes et d'autres fruits d'excellente qualité; on leur donna en échange des colifichets d'Europe et des quincailleries. « Ces îles doivent être bien peuplées, observe Behrens, puisqu'à notre arrivée le rivage était couvert de plusieurs milliers d'hommes et de femmes. La plupart des hommes portaient des arcs et des flèches. Parmi eux était un homme d'une figure vénérable, et distingué par son extérieur ; il monta dans un canot, accompagné d'une femme jeune et blanche qui s'assit à ses côtés; les autres pirogues entouraient la sienne avec empressement et lui faisaient cortége. Aux honneurs qui lui étaient rendus, nous jugeâmes que c'était le chef de la peuplade.

» Les naturels de ces îles sont blancs; ils ne

diffèrent à cet égard des Européens qu'en ce que quelques-uns d'entre eux ont la peau brûlée par le soleil. Leur corps n'est point peint de diverses couleurs comme ceux des habitans des îles qu'on avait découvertes dans le cours du voyage. Une espèce d'étoffe de soie (sans doute faite de l'écorce du mûrier à papier), artistement tissue et ornée de franges, les couvre depuis la ceinture jusqu'aux talons : un chapeau de même étoffe, très-fin et très-large, met leur tête à l'abri des ardeurs du soleil; et des colliers, composés de toutes sortes de fleurs odorantes, forment plusieurs révolutions autour de leur cou. Leur physionomie annonce de la bonté; ils sont vifs et gais dans leur conversation, doux, humains et bienfaisans les uns envers les autres; leurs manières et leurs procédés ne laissent rien apercevoir qui tienne du sauvage; il faut avouer que c'est la nation la plus humanisée et la plus honnête que nous ayons vue dans la mer du Sud : charmés de notre arrivée, ils nous reçurent comme des dieux; et lorsque nous nous disposâmes à partir, ils témoignèrent les plus vifs regrets; la tristesse était peinte sur tous les visages. »

Il paraît, comme nous l'avons observé plus haut, que la leçon donnée par les naturels de l'île de la Récréation aux Hollandais avait profité à ceux-ci, car ils ne débutèrent pas, dans l'île Bauman, ainsi qu'ils avaient fait précédemment, par fusiller les insulaires. Le sergent-major, instruit par l'expérience, fait des

réflexions remarquables par leur sagesse sur la conduite à tenir envers les habitans des pays nouveaux. « C'est, dit-il, une erreur de croire qu'on ne peut découvrir des pays sans une troupe de gens armés. Si les habitans sont guerriers, on les irrite, on en fait des ennemis qui rôdent nuit et jour pour vous surprendre, vous priver de vivres, et de toutes les choses nécessaires. S'ils sont lâches, ils vous fuient, vous trahissent, et vous trompent. Le meilleur moyen sera toujours la douceur et les bons traitemens : c'est le seul qui puisse suppléer à la langue qu'on ignore, et servir à se faire entendre. On s'attache les habitans lorsqu'on est dans l'heureuse nécessité de s'en faire aimer ; on en connaît bientôt les mœurs, on en apprend l'idiome, on leur est utile, et on l'est à soi-même. » Mais revenons à notre voyage.

En quittant les îles Bauman, l'amiral continua de faire route au nord-ouest, dans l'intention où il était toujours de s'élever jusqu'au parallèle de la Nouvelle-Bretagne. Le lendemain du départ il découvrit deux îles qu'il prit pour l'île des Cocos, et l'île des Traîtres, découvertes par Le Maire et Schouten. Mais, en comparant la position respective des découvertes et la nature des îles, on voit que celles que rencontra Roggeween diffèrent des autres, et qu'elles doivent être nommées, d'après lui, *îles de Roggeween.* Leur pointe la plus occidentale est située par 11° de latitude sud, et 158° 30′ à l'ouest de Paris.

Le capitaine Bauman voulait y aborder. On ne le lui permit pas. L'île du nord est fort élevée, et peut avoir onze lieues de circuit. L'île du sud paraît plus basse que l'autre ; le terrain en est rougeâtre, sans arbres.

Le jour même où l'amiral eut fait la découverte des deux îles qui doivent porter son nom, il en découvrit deux autres extrêmement étendues, dont l'une fut nommée *Tienhoven*, et l'autre *Groningue*.

Tienhoven présente de loin un aspect très-riant; elle est d'une élévation moyenne, tapissée de verdure et bien boisée; on la côtoya pendant toute une journée sans découvrir le point où elle se termine. « On remarqua seulement, dit Behrens, qu'elle s'étend en demi-cercle vers l'île de Groningue ; de sorte qu'il est probable que ces prétendues îles ne sont qu'un pays contigu et une langue de la terre australe même. » On ne rêvait encore que *terre australe*.

Le milieu entre Tienhoven et Groningue est par 10° 10′ de latitude sud, et 159° 20′ de longitude à l'ouest de Paris.

Le désir qu'avait l'amiral de parvenir aux Indes orientales avant le renversement de la mousson ne lui permit pas de consacrer quelques jours à la reconnaissance de ses dernières découvertes, et il poursuivit sa route. « On nous fit espérer, dit Behrens, que nous serions bientôt à la Nouvelle-Guinée ; mais une navigation de plusieurs jours nous fit voir combien nous en

étions éloignés. Ce trajet nous fut très-funeste par les maladies, qui nous enlevaient par jour au moins un homme ; de sorte qu'il était à craindre qu'à la fin il ne restât plus assez de monde pour gouverner les deux vaisseaux. Il fut question un instant d'en brûler un ; mais plusieurs considérations empêchèrent de prendre ce parti : on réfléchit entre autres que, si l'un des deux se perdait, il nous resterait du moins la ressource de l'autre pour nous sauver.

» Il serait difficile d'exprimer le triste état auquel nous étions réduits par les maladies et la corruption des vivres, lorsqu'enfin nous aperçûmes les côtes de la Nouvelle-Bretagne. La joie que nos malades ressentirent en apprenant cette bonne nouvelle fut inexprimable. Il est certain que, si nous eussions été obligés de tenir la mer encore quelque temps, nous eussions tous fini de la manière la plus affreuse et la plus triste. »

On envoya les canots chercher à terre de l'eau et des vivres frais; mais les habitans, qui étaient en grand nombre sur le rivage, témoignèrent d'abord par leurs gestes le peu de plaisir qu'ils éprouvaient de l'arrivée des Hollandais; ensuite ils firent pleuvoir sur eux une grêle de flèches, de lances et de pierres; mais ils ne blessèrent personne, et à leur tour ils essuyèrent une décharge de mousqueterie qui les dispersa. Les Hollandais songèrent moins à les poursuivre qu'à gagner la terre pour faire leur eau, lorsqu'un ouragan jeta leurs canots

sur des bancs de sable, où ils pensèrent périr. Ils ne purent aborder qu'à la nuit, et la passèrent d'une manière fort incommode, et craignant sans cesse d'être attaqués par les sauvages dont ils entendaient les cris; au jour, ils regagnèrent les vaisseaux et l'on quitta cette côte. »

Roggeween suivit la côte nord-ouest de la Nouvelle-Bretagne ; puis, arrivé à la vue de la Nouvelle-Guinée, il continua de faire route dans la même direction. « Nous découvrîmes tant d'îles dans cette traversée, dit Behrens, que leur grand nombre nous empêcha d'imposer des noms à chacune d'elles. Cependant notre misère était au comble; il ne restait pas sur les deux vaisseaux dix hommes bien portans. Notre faiblesse nous mettait hors d'état de tenter une descente; enfin nous attérîmes aux îles de Moa et d'Arimoa, situées près de l'île Schouten, à 2° au sud de la ligne.

» On envoya les canots à terre. Les naturels vinrent au-devant de nous dans leurs pirogues. Ils étaient tous armés d'arcs et de flèches, les femmes, les enfans, aussi-bien que les hommes. Nous leur montrâmes des miroirs, de la verroterie, des couteaux; ils reçurent volontiers nos présens, et bientôt nous rapportèrent des cocos et des bananes, en nous accompagnant jusqu'à nos vaisseaux, sans témoigner la moindre crainte. On leur fit voir différens objets pour savoir si quelques-uns leur plaisaient, afin de les troquer contre des vivres; ils ne

prirent rien du tout, et s'en retournèrent chez eux. Le lendemain ils revinrent en plus grand nombre, apportant des cocos, des bananes, des racines, toutes sortes d'herbes, et trois chiens. La veille, nous leur avions expliqué par signes que nous souhaitions avoir des cochons ; ils s'imaginèrent que nous voulions des chiens. Ils nous prièrent avec instance d'aller à terre ; mais nous n'osions pas nous y fier, et nous étions en trop petit nombre pour nous défendre en cas d'attaque. »

Les Hollandais se conduisaient avec douceur avec les habitans d'Arimoa, parce qu'ils jugèrent que l'île était très-peuplée, et que, s'ils essayaient d'user de violence, ils pourraient être accablés par le nombre. S'étant aperçus que l'île de Moa ne renfermait au contraire qu'une population peu considérable, ils conçurent le dessein d'y entrer et d'en enlever le plus de vivres qu'il leur serait possible. En conséquence, ils descendirent en différens endroits de la côte, après être convenus qu'une partie des équipages s'enfoncerait dans l'île pour prendre ce dont on avait besoin, et qu'au premier signal tout le monde se rejoindrait. Comme ils n'avaient pas l'agilité nécessaire pour grimper au haut des cocotiers et y cueillir les fruits, ils abattirent les arbres. C'était se montrer plus barbares que les sauvages les plus brutes. Les insulaires, cachés dans les buissons, s'apercevant du ravage que des étrangers commettaient chez eux, les accablèrent d'une grêle de flèches

qui ne firent aucun mal. On tira sur eux, on en tua plusieurs; les autres s'enfuirent en hurlant, et les Hollandais continuèrent leur ouvrage de destruction. Ils cueillirent ainsi huit cents cocos, et rejoignirent leurs vaisseaux. Les insulaires, sauvages et ignorans, tinrent une conduite propre à faire rougir les Hollandais civilisés, et dont les chefs au moins devaient être éclairés. Voyant que les étrangers avaient un besoin de vivres si pressant qu'ils coupaient les cocotiers, ils vinrent dans plus de deux cents pirogues apporter des vivres aux vaisseaux. On les troqua contre toutes sortes de marchandises; tout se passa fort paisiblement, sinon que les Hollandais ne laissaient monter à bord que quelques sauvages à la fois, de peur d'être accablés par le nombre, et qu'ils firent même feu sur ceux qui approchaient trop.

En quittant ces parages, on navigua dans une mer remplie d'un si grand nombre d'îles, qu'on les appela pour cette raison *les mille Iles*. Les habitans en sont noirs, velus, trapus. Ils n'ont pour vêtement qu'une ceinture large de deux doigts. Ils se passent dans la cloison du nez une cheville de la longueur du doigt. Ces insulaires sont perfides, ajoute Behrens. « C'est la nation la plus méchante de toutes celles que nous avions vues dans la mer du Sud. »

Enfin les Hollandais doublèrent le cap Mabo, et, continuant leur voyage à travers les îles nombreuses qui s'étendent de cette pointe

à Gilolo, ils allèrent à cette île, puis à Bourou, à Bouton et à Batavia. Ce fut dans ce port que les agens de leur compagnie des Indes orientales se montrèrent moins humains que quelques-unes des peuplades sauvages que Roggeween avait visitées; et, abusant du droit du privilége exclusif pour la navigation et le commerce dans les mers d'Asie, saisirent, confisquèrent et vendirent à l'encan deux vaisseaux auxquels un amiral de leur nation, à travers tous les hasards d'une mer inconnue, avait fait parcourir la circonférence du globe pour substituer, s'il était possible, à des notions confuses quelques connaissances moins incertaines. L'amiral, ses officiers, tous les compagnons de ses longues fatigues et de ses dangers, faibles restes de nombreux équipages que le scorbut avait dévorés, furent arrêtés, incarcérés, renvoyés en Europe comme des criminels; ils arrivèrent au Texel le 11 juillet 1723, et cinq jours après devant Amsterdam, précisément le même jour auquel ils étaient sortis de ce port deux ans auparavant.

La compagnie des Indes occidentales intenta un procès à celle des Indes orientales; et comme il fut prouvé que l'amiral Roggeween, uniquement occupé de découvertes maritimes, n'avait ni voulu ni pu porter atteinte à la charte de celle-ci, elle fut condamnée à réparation, restitution et à tous dommages, qui furent réglés au gré de la Compagnie d'Occident.

Les découvertes de l'amiral Roggeween sont assez mal connues, parce que le journal authentique de ce navigateur n'a pas encore été publié. Nous avons indiqué quelles sont celles des îles nouvelles qu'il a vues, qui ont été retrouvées ensuite; les autres restent encore à reconnaître.

Pour terminer tout ce qui concerne les voyages entrepris dans le but de faire des découvertes avant les expéditions dont les résultats illustrèrent la dernière moitié du dix-huitième siècle, il est à propos de parler d'une tentative faite en 1739 par la Compagnie des Indes de France. Le but en était, a-t-on dit, de trouver, au sud de l'Afrique, une terre propre à servir d'entrepôt à ses vaisseaux, pour n'être pas obligés en certain cas, de relâcher au cap de Bonne-Espérance. Elle expédia, en conséquence, deux de ses vaisseaux, *l'Aigle* et *la Marie*, commandés par les capitaines Hay et Lozier-Bouvet.

Le 19 juillet 1738, on partit de Lorient. Après avoir mouillé à l'île Sainte-Catherine du Brésil, l'on remit à la voile pour aller, suivant les instructions, à la recherche des terres vers le 44e. parallèle sud, et 355° de longitude. « Le 26 novembre, dit Lozier-Bouvet, nous commençâmes à trouver de la brume dès le 35° de latitude et le 344° de longitude; elle ne nous quitta presque plus, et mouillait comme de la pluie. Souvent elle était si épaisse, que les deux vaisseaux ne pouvaient s'apercevoir l'un

l'autre à une portée de fusil. La première semaine de décembre l'on commença à voir flotter du goëmon. Le temps était froid, quoiqu'en été; il y eut du tonnerre et de la grêle. Les oiseaux se montrèrent en plus grand nombre qu'auparavant, et devinrent encore plus fréquens la semaine suivante. Le 15 décembre, par une latitude égale à celle de Paris, on découvrit les premières glaces. Je me réjouis d'abord de cette rencontre, comme d'un indice du voisinage des terres. Il y en avait de si grandes et si hautes, que nous avons souvent fait huit lieues pour en atteindre qui étaient en vue. Bientôt ce furent autant d'écueils très-dangereux que nous avions beaucoup de peine à éviter.

» Après avoir navigué au sud, nous fûmes tellement entourés de glaces, qu'il fallut tourner à l'est pour chercher un passage. On ne trouvait pas fond. On voyait beaucoup d'oiseaux de mer et de phoques. Le 1er. janvier 1739, je découvris une terre fort haute, couverte de neige et fort embrumée, à laquelle je donnai le nom de *cap de la Circoncision*, en mémoire de la fête du jour. Sa situation est par 54° de latitude et 27 ou 28° de longitude, s'étendant du nord-ouest au sud-est, à peu près sur huit ou dix lieues d'une face, et six de l'autre. La côte est fort élevée, escarpée, chargée de glaces et inabordable; elle est entourée de petites îles, ou plutôt de purs monceaux de glaces de deux à trois cents pieds de hau-

teur, depuis une demi-lieue jusqu'à deux ou trois lieues de tour. Le 6, avant midi, on vit venir tout d'un coup une prodigieuse quantité d'oiseaux blancs de la grosseur d'un pigeon. Les deux vaisseaux louvoyèrent pendant douze jours sans pouvoir aborder ni envoyer les canots à la côte, à cause des glaces, de la brume et du vent contraire ; et ensuite ils coururent jusqu'au 25 janvier, portant à l'est, sous le 57e. parallèle, pendant quatre cent vingt-cinq lieues, toujours le long des glaces, sans cesser de voir des baleines, des phoques, et de gros poissons. Alors, désespérant de trouver aucun lieu d'abordage, je quittai cette terre si méridionale, et peut-être inaccessible à cause des glaces. A 43° sud, les vaisseaux se séparèrent : *l'Aigle* fit route pour l'île Bourbon, et je revins par le cap de Bonne-Espérance en France, où j'attéris le 24 juin 1739. »

On a par la suite vainement cherché la terre découverte par Lozier-Bouvet. Il paraît que ce navigateur avait pris un amas de glaces pour la pointe avancée d'une terre.

CHAPITRE XVII.

Anson.

Le motif de cette fameuse expédition a été le même qui avait conduit tant de fois les Anglais dans le grand Océan, l'espérance d'affaiblir l'Espagne en attaquant cette couronne à la source de son opulence.

L'escadre anglaise mit à la voile le 18 septembre 1740, composée de cinq vaisseaux de guerre, d'une chaloupe armée, et de deux bâtimens de transport pour les vivres. Le vaisseau monté par Anson se nommait *le Centurion.* Divers embarras étrangers à l'entreprise, et l'obstacle continuel des vents contraires, lui firent employer quarante jours pour se rendre à l'île de Madère, quoique souvent ce trajet n'en prenne pas plus de dix ou douze. Anson apprit du gouverneur de cette île qu'on y avait vu depuis quelques jours, à peu de distance des côtes, sept ou huit vaisseaux de ligne qu'on avait pris pour des vaisseaux français ou espagnols. Il ne douta point que cette flotte ne fût destinée à le traverser, et la suite des événemens le convainquit que c'était l'escadre espagnole qui était commandée par don Joseph Pizarro.

San-Iago, une des îles du cap Vert, était le

premier rendez-vous donné par Anson aux vaisseaux de son escadre, si quelque accident venait à les séparer; mais en partant de Madère, le 3 novembre, il considéra que la saison était déjà fort avancée; et, pour ne pas s'exposer à de nouveaux retardemens, il nomma, au lieu de San-Iago, l'île de Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil.

Le 20 novembre, après avoir congédié un des navires d'avitaillement, qui fut pris par les Espagnols en voulant se rendre aux Barbades, les capitaines de l'escadre représentèrent au commandant qu'ils avaient quantité de malades à bord. On n'y trouva point d'autre remède que de faire six ouvertures à chaque vaisseau pour donner plus de passage à l'air sous les ponts : d'où l'auteur prend occasion de faire sentir par des réflexions fort justes combien il est important de veiller à la conservation de la vie et de la santé des gens de mer, et d'encourager ceux qui proposent de nouvelles méthodes pour rafraîchir et purifier l'air dans les vaisseaux.

On passa la ligne le 28 novembre à 27° 59′ de longitude occidentale de Londres : on se trouva le 10 du mois suivant au bord des fameux bancs que la plupart des cartes nomment *Abrolhos*.

Les maladies qui se faisaient ressentir sur tous les vaisseaux de l'escadre, et qui sont ordinaires dans ces climats chauds, étaient des fièvres ardentes, mal terrible, non-seulement

dans ses premiers symptômes, mais dans ses restes mêmes, qui sont très-souvent mortels pour les convalescens. Ils en conservent ordinairement une dysenterie opiniâtre, et des ténesmes qui les empêchent long-temps de reprendre leurs forces. Ce mal croissant de jour en jour, les Anglais se crurent fort heureux, le 18 décembre, d'avoir découvert la terre du Brésil, et de toucher à l'île de Sainte Catherine, qui offre un lieu de relâche et de rafraîchissement aux vaisseaux qui veulent se rendre dans le grand Océan.

La saison, qui devenait de jour en jour moins favorable pour doubler le cap de Horn, faisait souhaiter impatiemment aux Anglais de remettre à la voile. Diverses réparations nécessaires à l'escadre les retardèrent jusqu'au 18 janvier. En partant de l'île Sainte-Catherine, ils quittaient le dernier port ami où ils s'étaient proposé de toucher, et le reste de leur course ne leur offrait plus que des côtes ennemies ou désertes, dont ils ne pouvaient espérer aucun secours. D'ailleurs, en tirant vers le sud, ils allaient vers des climats orageux, où la crainte des tempêtes et le seul danger d'être dispersés exigeaient de grandes précautions. Après avoir réglé les rendez-vous, Anson, considérant qu'il pouvait arriver à son propre vaisseau, ou de se perdre, ou d'être mis hors d'état de doubler le cap de Horn, commença par établir que l'une ou l'autre de ces disgrâces ne ferait point abandonner le projet de l'expédition. Les in-

structions des capitaines portaient qu'au cas de séparation, le premier rendez-vous serait la baie ou le port de Saint-Julien. Ils devaient charger autant de sel qu'il leur serait possible pour leur propre usage et pour celui de l'escadre ; et si, dans l'espace de dix jours, ils n'étaient pas joints par leur chef, ils devaient continuer la route par le détroit de Le Maire, doubler le cap de Horn, et passer dans le grand Océan, où le premier rendez-vous était fixé à l'île de Nuestra-Señora del Socoro. Ils devaient croiser dans ce parage aussi long-temps que leurs provisions de bois et d'eau le permettraient. Lorsqu'elles viendraient à manquer, ils devaient relâcher dans l'île ; ou, s'ils n'y trouvaient pas de bon mouillage, et que le temps fût trop rude pour leur permettre de faire des bordées, ils devaient gagner promptement l'île de Juan Fernandès. Après avoir fait du bois et de l'eau dans cette île, si, pendant cinquante-six jours qu'ils devaient y employer à croiser au large, ils n'avaient pas de nouvelles du chef de l'escadre, ils pourraient conclure qu'il lui était arrivé quelque accident, reconnaître pour leur commandant le principal officier des vaisseaux rassemblés, et regarder comme leur devoir de causer tout le mal possible aux Espagnols par mer et par terre. Dans cette vue, ils ne devaient quitter ces mers qu'après avoir épuisé leurs provisions et celles qu'ils pouvaient prendre sur l'ennemi, avec la précaution néanmoins de s'en réserver assez

pour se rendre dans la rivière de Canton, en Chine, d'où ils se hâteraient de retourner en Angleterre.

Le lendemain du départ et jusqu'au 23, on eut des alternatives de bon et de mauvais temps, qui furent suivies d'une violente tempête; mais tous les vaisseaux de l'escadre se rejoignirent heureusement, à l'exception de *la Perle*, qui ne reparut qu'un mois après, et qui était échappée à la chasse de cinq gros vaisseaux espagnols. Cette nouvelle aurait empêché l'escadre de relâcher au port de Saint-Julien, si l'on n'y avait été forcé par la nécessité de se radouber. On mouilla dans cette baie le 19 au soir. Les observations des Anglais confirment ce que les voyageurs précédens avaient dit de cette côte.

On donne le nom de *Terre des Patagons* à cette partie de l'Amérique méridionale qui est au sud des établissemens espagnols, et qui s'étend depuis ces colonies jusqu'au détroit. La partie orientale de ce pays est remarquable par une propriété qu'on ne connaît dans aucune autre partie du globe terrestre; quoique tout le pays qui est au nord de la Plata soit rempli de bois et d'arbres de haute futaie, tout ce qui est au sud de cette rivière est absolument dépourvu d'arbres, à l'exception de quelques pêchers que les Espagnols ont plantés dans le voisinage de Buénos-Ayres. Sur toute cette côte, qui a quatre cents lieues de longueur, et aussi loin que les découvertes ont pu s'étendre, on ne trouve que des broussailles disper-

sées. Mais si ce pays manque de bois, il abonde en pâturages. Le terrain en est sec, léger et graveleux, entremêlé de grands espaces stériles, et de touffes d'une herbe forte et longue, qui nourrit une immense quantité de bétail. Les Espagnols qui se sont établis à Buénos-Ayres, ayant apporté des vaches et des taureaux d'Europe, ces animaux s'y sont tellement multipliés, que personne ne daigne s'en attribuer la propriété. Ils sont devenus la proie commune des chasseurs, qui les tuent par milliers, pour en prendre uniquement les cuirs et le suif : cette chasse est singulière. Les habitans du pays, Espagnols ou Indiens, sont excellens cavaliers, et l'arme qu'ils emploient contre les vaches et les taureaux sauvages est une espèce de lance dont le fer a son tranchant perpendiculaire au bois. Ils montent à cheval pour leur chasse; ils environnent la bête, et celui qui peut lui gagner la croupe se hâte de lui couper le jarret. Elle tombe ordinairement du premier coup. Les chasseurs la laissent dans le même lieu pour en suivre une autre. Quelquefois une seconde troupe de cavaliers marche sur leurs traces pour écorcher les bêtes tuées; mais la plupart aiment mieux les laisser languir jusqu'au lendemain, dans l'idée que les douleurs qu'elles souffrent font crever les vaisseaux lymphatiques, et les rendent plus faciles à écorcher. L'auteur assure que les prêtres se sont déclarés contre ce cruel usage; et si sa mémoire ne le trompe, dit-il, ils ont porté le

zèle jusqu'à excommunier ceux qui le pratiquent; mais ils n'ont pu le déraciner.

Quoiqu'on détruise un grand nombre de ces animaux dans la seule vue d'en tirer le suif et les cuirs, on en prend aussi de vifs pour l'agriculture et d'autres usages. C'est une autre chasse qui demande beaucoup d'adresse. On se sert d'une espèce de lacs composés d'une forte courroie de cuir longue de plusieurs brasses, et terminée en nœud coulant. Les chasseurs, montés à cheval, tiennent de la main droite le nœud coulant de ces lacs, dont le bout opposé est attaché à la selle; et lorsqu'ils sont à la distance qui convient, ils jettent ce nœud, dont ils manquent rarement de serrer les cornes de la bête. Elle fuit; mais le cavalier la suit avec tant de vitesse, que le lacs n'est jamais trop tendu. Pendant cette course, un autre chasseur jette son nœud aux jambes de derrière de l'animal; et dans l'instant qu'il les saisit, les deux chevaux dressés à ce manége tournent de différens côtés, et tendent les deux lacs dans une direction contraire : il en résulte une secousse qui renverse l'animal. Les chasseurs s'arrêtent; de sorte que les deux lacs demeurent toujours tendus. Alors le plus fier taureau se trouve hors d'état de résister : on met pied à terre; on le lie avec tant de force et de soin, qu'il devient facile de le conduire. Les chevaux et les tigres même se laissent prendre par cette méthode. L'auteur, naturellement peu crédule, aurait eu peine à se le persuader, s'il n'en avait été

convaincu par le témoignage de tous ceux qui ont fait quelque séjour à Buénos-Ayres. Avec le suif et les cuirs on prend quelquefois aussi la langue des vaches qu'on a tuées. Le reste est abandonné à la pouriture, ou plutôt aux animaux voraces, surtout aux chiens sauvages, dont le nombre est prodigieux dans ces contrées. On les croit de race espagnole, et descendus de chiens domestiques qui n'ont pas eu d'empressement pour rejoindre leurs maîtres, dans un pays où l'abondance des charognes leur offrait sans cesse de quoi vivre. Ces chiens, qu'on rencontre quelquefois par milliers, n'empêchent pas la multiplication du bétail, parce qu'il ne va jamais qu'en hordes très-nombreuses, qu'ils n'osent attaquer. Ils se réduisent à faire leur proie des bêtes abandonnées par les chasseurs ou séparées du troupeau par quelque accident.

Les chevaux sauvages du pays, qui ne sont pas en moindre nombre que les taureaux et les vaches, tirent aussi leur origine d'Espagne. Quoiqu'en général ils soient excellens, leur multitude et la facilité de les prendre en rendent le prix si vil, que, dans un pays où l'argent est extrêmement bas et toutes les marchandises fort chères, les meilleurs ne se vendent qu'un écu. On ignore jusqu'où ce bétail et ces chevaux s'étendent du côté du midi; mais il y a lieu de croire qu'ils errent quelquefois jusqu'aux environs du détroit de Magellan; et l'on ne doute point qu'avec le temps ils ne rem-

plissent une si vaste étendue de pays. Les vaisseaux qui relâcheront sur cette côte en tireront d'autant plus d'avantage que la chair des chevaux même est une excellente nourriture. Malheureusement la côte orientale des Patagons semble manquer d'eau douce, principal rafraîchissement qu'on cherche dans les voyages de long cours. La terre y paraît imprégnée de sel et de nitre ; et les eaux courantes, aussibien que les mares, n'y fournissent guère que de l'eau saumâtre. Cependant, avec une recherche plus exacte, on ne doit pas désespérer d'en trouver d'autre.

Le pays est peuplé d'un grand nombre de *vigognes* ou guanacos; mais ils y sont si défians et si légers à la course, qu'il n'est pas aisé d'en prendre. On trouve sur la côte d'immenses troupeaux de phoques et une grande variété d'oiseaux de mer, dont les plus singuliers sont les pingoins ou manchots. Les habitans sont rares sur cette côte orientale. Jamais on n'y en a vu plus de deux ou trois à la fois, et les Anglais de l'escadre n'en aperçurent pas un seul pendant leur séjour au port de Saint-Julien. Ils sont néanmoins en grand nombre vers Buénos-Ayres, et souvent d'incommodes voisins pour les Espagnols; mais à cette hauteur le climat est plus doux, les perspectives plus variées, et les terres plus étendues. Le continent y a trois ou quatre cents lieues de largeur; au lieu qu'à la hauteur du port de Saint-Julien il n'y en a guère plus de cent. Ce ne sont peut-être

que les habitans de la côte occidentale ou des environs du détroit qui s'approchent de la côte orientale.

L'escadre partit de Saint-Julien le vendredi 27 février. Le 4 mars elle eut la vue du cap des Vierges, à l'embouchure du détroit de Magellan. Quoique bas et plat, il se termine en pointe. Les Anglais trouvèrent ici ce que les observations ne cessèrent pas de leur confirmer; c'est que, sous ces latitudes avancées vers le sud, le beau temps est toujours de courte durée, et que, lorsqu'il est extrêmement beau, il devient présage de tempête. Le calme de la soirée se termina par une nuit très-orageuse. En gouvernant au sud, on découvrit le lendemain, pour la première fois, la Terre du Feu. Cette vue n'offre que des montagnes d'une hauteur étonnante et couvertes de neige. On suivit la côte pendant tout le jour. Le lendemain on vit le détroit de Le Maire.

Quelque affreux que soit l'aspect de la Terre du Feu, celui de la Terre des États a quelque chose encore de plus horrible. Il n'offre qu'une suite de rochers inaccessibles, hérissés de pointes aiguës d'une hauteur prodigieuse, couverts d'une neige éternelle, et ceints de précipices. Plusieurs de leurs pointes paraissent suspendues d'une manière étonnante. Les rocs qui leur servent de bases ne semblent séparés les uns des autres que par des crevasses qu'on croirait formées par des tremblemens de terre. Leurs côtes sont presque perpendiculaires; enfin l'i-

magination ne peut rien se représenter de plus triste et de plus sauvage que cette côte.

Le jour même où l'escadre avait découvert l'embouchure du détroit, elle profita d'un beau temps et d'un vent frais pour y entrer; et quoique sa longueur soit d'environ huit lieues, elle le passa heureusement à la faveur d'une forte marée. C'est là que finit l'Océan atlantique, et que le grand Océan commence. Ainsi les Anglais, ne se représentant plus qu'une mer ouverte entre eux et les riches contrées auxquelles ils aspiraient, se formaient déjà des projets de bonheur fondés sur toutes les richesses du Chili et du Pérou. Quoique l'hiver vînt à grands pas, le ciel était fort brillant; et ce jour leur parut le plus beau dont ils eussent joui depuis leur départ. Telle était leur situation avant la fin de mars. Mais ils n'étaient pas hors du détroit, que toutes leurs espérances faillirent d'être ensevelies avec eux dans les flots.

Avant que les derniers vaisseaux de l'escadre eussent débouqué, ils essuyèrent une tempête si violente, qu'elle leur fit douter si l'entreprise de doubler le cap de Horn n'excédait pas leurs forces. Ils avaient traité de chimères ou d'exagérations les difficultés dont ils avaient vu la peinture dans plusieurs navigateurs qui les avaient précédés; mais les dangers qu'ils eurent à combattre pendant les trois jours suivans leur parurent au-dessus de tout ce qu'on avait jamais éprouvé. Quelques traits de cette étrange description jetteront ici de la

variété. « Depuis la tempête qui nous accueillit au débouquement, nous eûmes, dit Anson, une suite continuelle de temps orageux, qui fit avouer à nos marins les plus expérimentés que tout ce qu'ils avaient appelé tempête n'était rien en comparaison. Elles élevaient des vagues si hautes et si courtes, qu'on ne voit rien de semblable dans aucune mer connue. Ce n'était pas sans raison que nous frémissions continuellement. Une seule vague qui se serait brisée sur notre vaisseau nous aurait coulés à fond. Elles causaient d'ailleurs un roulis si violent, qu'on était dans un danger continuel d'être brisé contre le tillac ou contre les côtés du vaisseau. Nous eûmes quelques gens de tués par ces accidens, et d'autres fort blessés. Un de nos meilleurs matelots fut jeté hors du bord et se noya; un autre se disloqua le cou. Un troisième fut jeté dans l'écoutille, et se cassa la cuisse. Un de nos contre-maîtres se cassa la clavicule en deux endroits. Ce qui contribue à rendre ces tempêtes plus dangereuses, c'est leur inégalité et les intervalles trompeurs qui les séparent. Elles étaient accompagnées de pluie froide et de neige qui couvraient nos manœuvres de glace et gelaient nos voiles, ce qui rendait les unes et les autres si cassantes, qu'elles ne pouvaient résister au moindre effort. Nos gens en avaient les membres engourdis. A quelques-uns, les pieds et les mains gelèrent et furent attaqués par la gangrène, etc. »

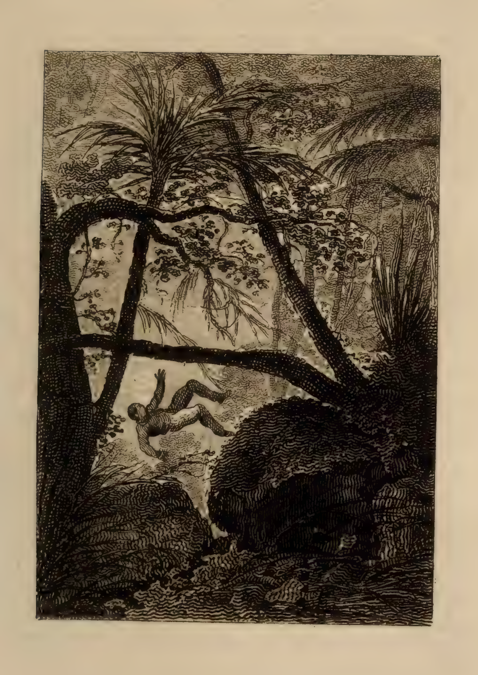
Il y avait sept semaines qu'on était battu de ces effroyables tempêtes, et troublé par les plus cruelles inquiétudes. Presque tous les vaisseaux avaient donné des signaux de détresse. Les uns avaient perdu leurs vergues, d'autres une partie de leurs mâts. Cependant, vers la fin de mars, on se flatta de voir bientôt la fin de tant de maux, parce que, suivant l'estime, on se crut à 10° à l'ouest de la Terre du Feu; et comme cette distance est double de celle que les navigateurs jugent nécessaire pour compenser l'effet des courans de l'ouest, on se croyait bien avancé dans le grand Océan, et l'on s'efforçait depuis long-temps de gouverner au nord. Le 13 avril on n'était que d'un degré en latitude au sud de l'embouchure occidentale du détroit de Magellan. Les espérances augmentèrent; mais on faillit de les payer bien cher. La nuit suivante, toute l'escadre aurait échoué sur cette côte, si le temps, qui avait été fort embrumé, ne se fût assez éclairci pour faire découvrir la terre à deux milles. Heureusement la lune fit voir sa lumière, et le vent permit de porter au sud. Par la latitude de cette terre on jugea que c'était une partie de la Terre du Feu, peu éloignée d'un débouquement méridional du détroit de Magellan. Il parut fort étonnant aux Anglais que les courans les eussent jetés si loin à l'est. Toutes leurs estimes les supposaient de plus de 10° à l'ouest de cette terre. Au lieu de 19° de longitude, qu'ils croyaient avoir courus,

il se trouvait qu'ils n'en avaient pas fait la moitié. Ainsi, loin d'entrer, comme ils s'en étaient flattés, dans un climat plus doux et dans des mers plus tranquilles, ils se virent obligés de se rapprocher du pôle et de lutter encore contre ces terribles vents d'ouest dont ils avaient tant éprouvé la fureur. Les maladies commençaient à se répandre; de jour en jour la mortalité augmentait sur chaque bord; et, pour dernier découragement, l'escadre était fort diminuée depuis trois jours, par la séparation de deux de ses principaux bâtimens, *le Severn* et *la Perle*. On ne les revit plus. L'opinion générale fut qu'ayant été moins favorisés que les autres par le vent et par la lune, ils avaient fait naufrage sur la côte.

On fit route au sud-ouest avec un très-beau temps qui dura jusqu'au 24. Mais au delà des 60° de latitude sud, et suivant l'estime à 6_0 à l'ouest du cap Noir, on retomba dans des agitations si violentes, que le chef d'escadre perdit de vue ses quatre autres vaisseaux, qui, malgré les plus terribles orages, n'avaient pas cessé jusqu'alors de l'accompagner. Il ne les revit qu'à son arrivée à Juan Fernandès; et pendant le reste du mois d'avril, ayant porté au nord depuis le 22, il continua d'être maltraité par les vents jusqu'au dernier du mois, que, se trouvant à 52° 13′ de latitude, c'est-à-dire au nord du détroit de Magellan, il se crut assuré d'avoir achevé son passage, et d'être près d'entrer dans le grand Océan. Ce-

pendant ses souffrances ne firent qu'augmenter, non-seulement par le scorbut, qui causa de cruels ravages parmi ses gens, mais encore par les plus fâcheux obstacles de la navigation, qui lui firent manquer d'abord l'île de Socoro, premier rendez-vous; ensuite la hauteur de Valvidia, où le second rendez-vous avait été marqué. Il fait une triste peinture de sa situation jusqu'au 9 de juin, qu'il découvrit à la pointe du jour l'île de Juan Fernandès. Il avait perdu soixante-dix à quatre-vingts hommes : il manquait d'eau, et le reste de son équipage était si affaibli par la maladie et le travail, qu'il ne lui restait pas dix matelots en état de faire le service.

La vue de la terre fut un spectacle charmant pour les malades. Comme il fallut côtoyer l'île à quelque distance pour trouver la baie, qui est au côté septentrional, l'impression que firent sur eux des vallées charmantes par leur verdure et par les sources dont elles sont remplies, ne peut être représentée. Quoiqu'il y eût dans l'île une grande abondance d'excellentes plantes, ceux qui furent envoyés d'abord à terre n'ayant pas eu le bonheur d'en trouver assez tôt, se hâtèrent d'apporter à bord de l'herbe commune; cet aliment fut dévoré avec une avidité incroyable. On mouilla le lendemain dans la baie; et dès le même jour on découvrit une voile qu'on reconnut bientôt pour *le Tryal*, un des vaisseaux de la flotte. Il





n'avait pas été moins maltraité que celui du chef d'escadre.

Après les soins qui furent rendus aux malades, la première occupation de ceux qui jouissaient d'un reste de santé fut de reconnaître toutes les parties de l'île pour se mettre en état d'en faire une description un peu détaillée. Anson, qui rapportait toutes ses vues à l'utilité de la navigation, avait appris par sa propre expérience combien ces lumières étaient importantes ; car son incertitude sur la vraie position de l'île la lui avait fait manquer le 15 mai, lorsqu'il en était fort proche. Il s'en était éloigné pour retourner mal à propos vers l'est, et cette erreur lui avait coûté la perte de quantité d'hommes.

Il fit examiner soigneusemeut les rades et les côtes, avec ordre de ne négliger aucune observation.

La partie septentrionale de l'île est montagneuse et boisée; le terrain y est léger, et si peu profond, qu'on y voit souvent mourir ou tomber par le moindre choc de grands arbres qui manquent de racines. Un matelot de l'équipage, parcourant une montagne à la chasse des chèvres, saisit un arbre qui était à la pente, pour l'aider à monter; l'arbre cédant, il roula de la montagne; et, s'étant accroché dans sa chute à un autre arbre d'une grosseur considérable, qui fut déraciné comme le premier, il fut écrasé par le choc des rochers.

La partie méridionale est sèche, pierreuse et

sans arbres, mais basse et fort unie en comparaison de la partie septentrionale. Jamais aucun vaisseau n'y aborde, parce que la côte en est fort escarpée, et qu'outre la rareté de l'eau douce, on y est exposé au vent du sud, qui y règne presque toute l'année, particulièrement en hiver. Les arbres qui croissent dans les bois, au nord de l'île, sont presque tous aromatiques et de plusieurs sortes; mais il n'y en a point d'assez forts pour fournir de gros bois de charpente, à l'exception du myrte, qui est le plus grand arbre de l'île, et qui ne donne pas néanmoins des pièces de plus de quarante pieds de hauteur. Sa tête est ronde comme si elle avait été régulièrement taillée. Une espèce de mousse qui croît sur l'écorce approche de l'ail par l'odeur et le goût.

Les Anglais trouvèrent presque tous les végétaux qui passent pour souverains contre le scorbut de mer, tels que du cresson, du pourpier, d'excellente oseille, et une prodigieuse quantité de navets et de raves. La partie verte des navets leur paraissait plus agréable que les racines mêmes, qui étaient souvent cordées. Ils trouvèrent aussi beaucoup d'avoine et de trèfle. Les palmistes excitèrent peu leur friandise, parce qu'étant presque toujours sur le bord de quelque précipice, ou dans d'autres lieux escarpés, il fallait couper un arbre entier pour avoir un seul chou. En général, la douceur du climat et la bonté du terroir rendent cette île excellente pour toutes sortes de végétaux. La

terre n'y demande que d'être un peu remuée, pour se couvrir presque aussitôt de navets et de raves. Anson, qui s'était pourvu d'une grande variété de semences potagères et de noyaux de différentes sortes de fruits, fit semer des laitues, des carottes, et mettre en terre des noyaux de prunes, d'abricots et de pêches. Ce soin ne fut pas inutile, du moins à l'égard des fruits. Il apprit dans la suite que, depuis son passage, on avait découvert dans l'île un grand nombre de pêchers et d'abricotiers, qu'on n'y avait jamais vus jusqu'alors.

Les bois, dont la plupart des montagnes escarpées sont couvertes, étaient sans broussailles qui en fermassent le passage; et la disposition irrégulière des hauteurs et des précipices, dans la partie septentrionale, contribuait par cette raison à former un grand nombre de belles vallées, arrosées de ruisseaux, dont la plupart formaient des cascades de différentes formes. Dans quelques-unes, l'ombre des bois voisins, l'odeur admirable qui en sortait, la hauteur des rochers qui paraissaient comme suspendus, et la quantité de ces cascades, dont l'eau était fort transparente, composaient ensemble un séjour aussi délicieux qu'on en connaisse peut-être sur la terre. Achevons cette description dans les termes de l'auteur. « Ce qu'il y a de certain, dit-il, c'est que la simple nature surpasse ici toutes les fictions de la plus riche imagination. Il n'est pas possible de représenter par des paroles la beauté du lieu où

le chef d'escadre fit dresser sa tente, et qu'il choisit pour sa demeure. C'était une clairière de médiocre étendue, éloignée du bord de la mer d'un demi-mille, et située dans un endroit dont la pente était extrêmement douce. Il y avait au-devant de sa tente une large avenue coupée à travers le bois jusqu'à la mer. La baie, avec les vaisseaux à l'ancre, paraissait au bout de cette avenue, qui s'abaissait insensiblement jusqu'au rivage. La clairière était ceinte d'un bois de grands myrtes, rangés en forme de théâtre. Le terrain que ce bois occupait ayant plus de pente que la clairière, et n'en ayant point assez pour dérober la vue des hauteurs et des précipices, ces abîmes augmentaient la beauté de la perspective par le spectacle qu'ils offraient au-dessus des arbres; et, pour ne laisser rien manquer à l'ornement d'une si belle retraite, deux ruisseaux, d'une eau plus pure que le cristal, coulaient sous les arbres, l'un au côté droit de la tente, l'autre au côté gauche, à la distance d'environ trois cents pieds. »

A l'égard des animaux de l'île, quelques voyageurs assurent qu'ils la trouvèrent peuplée d'un grand nombre de boucs et de chèvres. Leur témoignage est d'autant moins suspect, qu'on n'ignore pas qu'elle était extrêmement fréquentée par les boucaniers et les flibustiers dans les temps qu'ils couraient ces mers. On a même deux exemples : l'un d'un Mosquite américain, et l'autre d'un Écossais, nommé Selkirk,

qui furent abandonnés dans l'île, et qui, dans un séjour de quelques années, eurent le temps de connaître ses productions. Le séjour du dernier dans l'île de Juan Fernandès avait précédé l'arrivée de l'escadre anglaise d'environ trente-deux ans. Cependant la première chèvre qui fut tuée par les Anglais avait les oreilles déchirées; d'où ils conclurent qu'elle avait passé par les mains de Selkirk. Cet animal avait l'air majestueux, la barbe vénérable, et divers autres symptômes de vieillesse. Ensuite ils trouvèrent plusieurs des mêmes animaux, tous marqués à l'oreille; et les mâles étaient reconnaissables par la prodigieuse longueur de leur barbe, et par d'autres marques d'une très-longue vie.

Mais cette multitude de chèvres est fort diminuée depuis que les Espagnols, instruits de l'usage que les boucaniers et les flibustiers faisaient de la chair de ces animaux, ont entrepris d'en détruire la race, pour ôter cette ressource à leurs ennemis. Ils ont lâché un grand nombre de chiens qui s'y sont multipliés, et qui ont enfin détruit tout ce qu'il y avait de chèvres dans les parties accessibles; de sorte qu'il n'en reste à présent qu'un petit nombre parmi les rochers et les précipices, où il n'est pas possible aux chiens de les suivre. Elles sont partagées en différens troupeaux, chacun de vingt ou trente, qui habitent des lieux séparés, et qui ne se mêlent jamais ensemble. Les Anglais trouvèrent beaucoup de difficulté à les tuer.

Cependant cette chair leur paraissait d'un goût si friand, qu'à force de travail et d'assiduité, ils parvinrent à connaître tous les troupeaux.

Les chiens, qui les ont détruites ou chassées de toutes les parties accessibles de l'île, sont de différentes espèces qui ont extrêmement multiplié. Ils venaient quelquefois rendre visite aux Anglais pendant la nuit, et leur dérobaient leurs provisions. Ils attaquèrent même quelques matelots, qui eurent besoin de secours pour s'en délivrer. Depuis que les chèvres ne leur servent plus de nourriture, on suppose qu'ils vivent principalement de jeunes phoques. Les Anglais, ayant mangé de leur chair, observèrent qu'elle avait un goût de poisson.

Dans la difficulté de tuer les chèvres, les équipages qui commençaient à se dégoûter de poisson, mangèrent aussi des phoques, dont on voit deux espèces sur les côtes de cette île, le phoque commun et le lion marin.

Les lions marins, dans toute leur taille, peuvent avoir depuis douze jusqu'à vingt pieds de long, et depuis huit jusqu'à quinze de circonférence. Ils sont si gras, qu'après avoir fait une incision à la peau, qui n'a pas moins d'un pouce d'épaisseur, on trouve au moins un pied de graisse avant de parvenir à la chair ou aux os. La graisse des plus gros fournit jusqu'à cinq cents pintes d'huile. Ils ne laissent pas d'être si sanguins, qu'en leur faisant de profondes blessures dans plusieurs endroits on voit sortir

avec beaucoup de force autant de fontaines de sang. Pour en déterminer la quantité, on en tua d'abord un à coups de fusil, et lui ayant ensuite coupé la gorge, on mesura le sang qui en sortait. Il s'en trouva deux barriques pleines, outre celui qui restait encore dans les veines. Ces animaux ont la peau couverte d'un poil court, de couleur tannée claire; mais leur queue et leurs nageoires qui leur servent de pieds, sont noirâtres. Les extrémités de leurs nageoires ne ressemblent pas mal à des doigts, qui sont armés chacun d'un ongle, et joints ensemble par une membrane qui ne s'étend pas jusqu'au bout. Outre la grosseur qui les distingue des phoques communs, ils en diffèrent encore, surtout les mâles, par une espèce de grosse trompe qui leur pend du bout de la mâchoire supérieure, de la longueur de cinq ou six pouces. Cette partie ne se trouve pas dans les femelles, ce qui les fait distinguer des mâles au premier coup d'œil, outre qu'elles sont beaucoup plus petites. Les matelots anglais donnaient le nom de *pacha* au plus gros mâle, parce qu'il était toujours accompagné d'un nombreux sérail. Ces animaux passent tout l'été dans les flots, et l'hiver à terre. C'est dans la seconde de ces deux saisons qu'ils s'accouplent, et que les femelles mettent bas. Leurs portées sont de deux petits, qui naissent de la grandeur d'un phoque commun dans toute la sienne, et qui tètent leur mère.

Les lions marins, pendant tout le temps qu'ils

sont à terre, vivent de l'herbe qui croît sur les bords des eaux courantes, et le temps qu'ils ne paissent pas, ils l'emploient à dormir dans la fange. Ils paraissent d'un naturel fort pesant, qui les rend difficiles à réveiller; mais la nature leur apprend à placer en sentinelle autour d'eux des mâles qui ne manquent jamais de les éveiller lorsqu'ils voient approcher quelqu'un. Leurs cris sont si bruyans, et d'un ton si varié, qu'ils sont fort propres à donner l'alarme; tantôt on les entend grogner comme des pourceaux, et d'autres fois hennir comme les chevaux les plus vigoureux. Ils se battent souvent entre eux, surtout les mâles, et le sujet ordinaire de leurs divisions est quelque femelle. Les Anglais furent un jour surpris, à la vue de deux de ces animaux qui leur parurent d'une espèce toute nouvelle; mais ils reconnurent que c'étaient deux mâles, défigurés par les coups de dents qu'ils s'étaient donnés, et par le sang dont ils étaient couverts. Celui qu'ils nommaient le *pacha* semblait n'avoir acquis son nombreux sérail, et la supériorité sur les autres mâles, que par ses victoires; et les blessures, dont il portait les cicatrices, rendaient témoignage du nombre et de la grandeur de ses combats. Les meilleures parties de ces animaux sont le cœur, et surtout la langue, que les Anglais trouvaient préférable à celle du bœuf. Il est d'autant plus facile de les tuer, qu'ils sont presque également incapables et de se défendre et de fuir. Dans la pesanteur de leur marche, on voit flotter sous

leur peau un amas de graisse mollasse, au moindre mouvement qu'ils veulent faire. Cependant il faut se garder de leurs dents. Tandis qu'un matelot en écorchait tranquillement un jeune, la mère se jeta sur lui lorsqu'il s'en défiait le moins, et lui prit la tête dans sa gueule. La morsure fut si forte, qu'il en eut le crâne fracassé; et tous les soins du chirurgien ne purent lui sauver la vie.

L'île de Juan Fernandès n'a pas d'autres oiseaux que des faucons, des merles, des hiboux et des colibris. Les Anglais n'y virent point l'espèce d'oiseaux qui se creuse des nids en terre. Cependant ayant trouvé plusieurs de leurs trous, ils jugèrent que les chiens les avaient détruits. Tous les chats que Selkirk y vit en si grand nombre doivent avoir eu le même sort, puisque dans un long séjour ils n'en aperçurent qu'un ou deux. Mais les rats s'y sont maintenus avec tant d'ascendant, que toutes les nuits ils causaient beaucoup d'incommodité dans les tentes.

Enfin, la baie fournit plusieurs espèces de poisson. Les morues surtout y sont d'une grosseur prodigieuse, et n'y sont pas en moindre abondance que sur les côtes de Terre-Neuve. Le rivage est si couvert de rochers et de cailloux, qu'il est impossible d'y tirer la seine; mais on y pêche aisément à l'hameçon, et, dans l'espace de deux ou trois heures, deux lignes suffisent pour charger une chaloupe. Le seul obstacle vient des requins, et d'autres poissons

si voraces, qu'ils enlèvent le poisson au moment où il est pris. Les homards, plus communs peut-être à Juan Fernandès qu'en aucun autre lieu du monde, y sont d'un excellent goût, et pèsent ordinairement huit à neuf livres. Ils y sont en si grand nombre, que, lorsqu'une chaloupe part de terre, ou lorsqu'elle y aborde, on les perce souvent avec la gaffe.

Anson conclut qu'un vaisseau, dans le triste état où il représente le sien, n'a pas de meilleure retraite à désirer que cette île. Aussi les malades y trouvèrent-ils beaucoup de soulagement. L'arrivée du *Tryal* leur avait fait espérer d'y être bientôt rejoints par le reste de l'escadre. Cette attente leur faisait tenir sans cesse les yeux tournés vers la mer; mais, n'ayant rien vu paraître dans l'espace de quinze jours, ils commencèrent à désespérer de revoir jamais aucun de leurs autres vaisseaux égarés, parce qu'ils ne pouvaient se dissimuler que, si leur propre bâtiment avait été obligé de tenir si long-temps la mer, il n'y serait pas resté un homme en vie, et que le corps du navire, rempli de cadavres, serait devenu le jouet des vents et des flots.

Cependant, le 15 juin, ils découvrirent *le Glocester,* qui, par ses voiles basses, les seules qu'il paraissait capable d'employer, leur fit juger qu'il n'avait pas été moins maltraité qu'eux. On se hâta d'envoyer à son secours une chaloupe chargée d'eau, de poisson et d'autres rafraîchissemens. Jamais équipage ne s'était

trouvé dans une situation plus déplorable; ils avaient jeté à la mer les deux tiers de leur monde; et parmi ceux qui étaient demeurés en vie, il ne restait de force pour agir qu'aux officiers et à leurs valets. Depuis long-temps ils avaient été réduits à une pinte d'eau pour vingt-quatre heures; et malgré cette économie, leur provision tirant à sa fin, ils étaient menacés de mourir bientôt de soif. Ce ne fut pas sans une peine extrême qu'après avoir louvoyé long-temps autour de l'île, ils surmontèrent les vents et les courans pour arriver au mouillage. Mais on continua de leur envoyer de l'assistance; et ce soin n'empêcha pas qu'en entrant dans la baie leur nombre ne fût diminué des trois quarts. Mitchel, capitaine de ce malheureux vaisseau, raconta que, depuis qu'on l'avait perdu de vue, les vents l'avaient poussé jusqu'à Masa-Fuéro, à l'ouest de Juan-Fernandès; que, découvrant de son bord plusieurs ruisseaux dans cette île, il avait envoyé sa chaloupe pour y faire de l'eau; que le vent élevait de si grosses lames sur la côte, qu'il avait été impossible d'y aborder; mais que cette tentative n'avait pas été tout-à-fait inutile, parce que la chaloupe était revenue pleine de poisson.

Vers le milieu d'août, les malades, qui étaient à peu près guéris, obtinrent la permission de quitter les tentes communes, où ils avaient été logés jusqu'alors, et de s'établir chacun dans leur hutte. On crut qu'étant séparés, ils pourraient se rétablir plus promptement; mais ils

reçurent ordre de se rendre sur le rivage au premier coup de canon qui serait tiré du vaisseau. Leurs occupations étaient de se procurer des rafraîchissemens, de couper du bois, et de faire de l'huile de la graisse des lions marins. Cette huile s'employait à divers usages : elle servait pour la lampe; on la mêlait avec de la poix pour goudronner les côtés du vaisseau, ou avec des cendres pour les espalmer. Quelques matelots furent employés à saler de la morue, sur l'idée que firent naître au chef d'escadre deux pêcheurs de Terre-Neuve qu'il avait à bord; mais cette provision, qui devint assez considérable, fut presque entièrement négligée, dans la crainte qu'elle ne causât le scorbut, comme toutes les autres salines. On avait fait construire à terre un four de cuivre, et l'on y cuisait du pain frais pour les malades.

Le 16 août on découvrit, du côté du nord, un vaisseau qui fut bientôt reconnu pour la pinque *l'Anne :* son arrivée fut regardée comme une faveur du ciel. On rendit la ration de biscuit entière à tous les équipages, et le chef d'escadre fut délivré de la crainte de manquer de provisions avant de pouvoir gagner un port ami ; malheur qui l'aurait laissé sans ressource au milieu d'une si vaste mer. Il parut fort surprenant que l'équipage d'un vaisseau qui arrivait au rendez-vous deux mois après les autres fût en état de faire la manœuvre sans aucun signe de faiblesse; mais on apprit qu'il

avait été en relâche depuis le milieu de mai, c'est-à-dire, près d'un mois avant que *le Centurion* eût jeté l'ancre dans l'île de Juan Fernandès. Il s'était trouvé à quatre lieues de terre, le 16 mai, à 45° 15′ de latitude sud. Ensuite un vent ouest-sud-ouest l'ayant fait dériver vers la côte, le capitaine, las peut être de tenir la mer, ou dans la crainte de ne pouvoir se soutenir contre le vent, avait porté directement vers des îles qui se présentaient en grand nombre. Il eut le bonheur de trouver un mouillage à l'est de l'île d'Inchin; mais, ne s'étant pas placé assez près de l'île, et l'équipage n'étant pas assez fort pour filer du câble aussi promptement qu'il était nécessaire, le vaisseau fut poussé à l'est. On continua de dériver, et le lendemain on jeta la maîtresse ancre, à la faveur de laquelle on résista quelque temps; mais le jour suivant, ayant recommencé à chasser sur les ancres jusqu'à un mille de terre, on ne s'attendait qu'à échouer dans un endroit où la côte paraissait haute et fort escarpée. Les canots faisaient beaucoup d'eau: il ne se présentait aucun lieu où l'on pût aborder: tout l'équipage se crut perdu, avec d'autant moins de ressource, que ceux mêmes qui eussent pu gagner le rivage ne devaient attendre aucun quartier des insulaires du pays, qui ne connaissaient d'Européens que les Espagnols auxquels ils portaient une haine mortelle. Cependant le vaisseau s'approchait toujours des rochers terribles qui forment la côte, lorsqu'au moment où sa perte

semblait inévitable, on aperçut entre les terres une petite ouverture qui fit renaître les espérances. On coupa aussitôt les câbles des deux ancres, et l'on mit le cap vers cette ouverture, qu'on reconnut pour l'entrée d'un canal étroit, entre une île et le continent. Elle conduisit les Anglais dans un port également sûr et tranquille, où l'excellence de l'eau et les rafraîchissemens qui s'y trouvèrent en abondance leur firent donner le nom de *miracle* à cette heureuse découverte.

L'île d'Inchin, qui est de cette baie, est apparemment une des îles de l'archipel des Chonos ou Chiloé, au sud du Chili. Elles sont habitées par un peuple barbare, fameux par sa haine pour les Espagnols. Il n'est pas impossible que ce que les Anglais prirent pour le continent ne fût une autre île, et que la terre ferme ne fût beaucoup plus reculée à l'est; mais, quelque opinion qu'on en doive prendre, le port a deux endroits propres à caréner les vaisseaux. On y voit tomber aussi plusieurs ruisseaux d'une eau très-pure, dont quelques-uns sont très-favorablement disposés pour l'aiguade. Les Anglais trouvèrent des poissons dans le ruisseau, et surtout quelques mulets d'excellent goût, qui leur firent juger que dans une meilleure saison il était plus poissonneux. Ils rencontrèrent aussi du céleri sauvage, des orties, des coquillages, surtout des moules d'une grandeur extraordinaire et de très-bon goût; quantité d'oies, des mouettes et des

manchots, tous mets exquis pour des gens affamés qui avaient tenu la mer si long-temps. Au milieu de l'hiver, où l'on était, le climat ne paraissait pas rude; les arbres et le gazon offraient encore quelque verdure, et l'on y trouverait en été plusieurs rafraîchissemens qui manquaient alors : les habitans n'y sont pas aussi redoutables par leur nombre et par leur cruauté que les Espagnols ont pris plaisir à les peindre. Un autre avantage de ce port, c'est qu'il est fort éloigné des établissemens de cette nation, et si peu connu, qu'avec un peu de précaution un vaisseau pourrait y faire un long séjour sans qu'elle en fût informée. D'ailleurs il serait facile de s'y défendre; et, si l'on était en possession de l'île qui le forme, on pourrait le garder avec un peu de forces contre une armée nombreuse.

L'équipage de *l'Anne* était en trop petit nombre pour entreprendre d'envoyer des détachemens à la découverte. Il craignait également les Espagnols et les insulaires; et, n'osant perdre le vaisseau de vue, ses courses se bornaient aux terres qui environnent le port. D'ailleurs, quand les officiers auraient été sûrs de n'avoir rien à redouter, le pays est si couvert de bois, et si rempli de montagnes, qu'il n'est pas aisé d'y pénétrer. Mais ils jugèrent que les auteurs espagnols s'éloignent beaucoup de la vérité, lorsqu'ils représentent sur cette côte un peuple nombreux et redoutable. En hiver du moins elle est si déserte, que,

pendant tout le temps que les Anglais s'y arrêtèrent, ils n'y virent qu'une seule famille d'insulaires, composée d'un homme d'environ quarante ans, de sa femme et de deux enfans, dont l'un n'avait pas plus de trois ans, et l'autre était encore à la mamelle. On les découvrit dans une pirogue. Ils y avaient apparemment toutes leurs richesses, qui consistaient en un chien, un chat, un filet à pêcher, une hache, un couteau, un berceau, quelques écorces d'arbres pour se huter, un dévidoir, un caillou, un fusil à battre du feu, et quelques racines jaunes de fort mauvais goût qui leur servaient de pain. Le capitaine envoya son canot, qui les amena facilement à bord. Il les y retint, dans la crainte qu'ils n'allassent le découvrir; mais il ordonna qu'ils fussent bien traités. Pendant le jour ils étaient tout-à-fait libres sur le vaisseau; et la nuit seulement on les tenait renfermés. Ils mangeaient avec l'équipage. On leur donnait souvent de l'eau-de-vie, qu'ils aimaient beaucoup. Ils ne paraissaient pas affligés de leur situation, l'homme surtout se réjouissait lorsqu'on le menait à la chasse, et prenait plaisir à voir tirer quelque pièce de gibier. Cependant on s'aperçut à la fin qu'il devenait rêveur; et, quoique sa femme ne perdît rien de sa gaieté, il parut inquiet de se voir prisonnier. On crut lui reconnaître beaucoup d'esprit naturel. Il se faisait entendre avec une adresse admirable par des signes qui marquaient son jugement et sa curiosité. Un grand

vaisseau, monté de si peu de gens, lui causait de la surprise : il concluait qu'on devait avoir perdu beaucoup de monde; ce qu'il exprimait en se couchant sur le tillac, les yeux fermés et sans mouvement. Mais il donna une meilleure preuve de son habileté par la manière dont il s'échappa, après avoir passé huit jours à bord. L'écoutille du gaillard d'avant était déclouée. Il profita d'une nuit fort orageuse pour sortir avec sa femme et ses enfans par cette ouverture; et, passant par-dessus le bord du vaisseau, il descendit avec eux dans le canot. Sa prudence lui fit couper les haussières qui retenaient la chaloupe et sa pirogue à l'arrière du vaisseau; c'était le moyen d'empêcher qu'on ne pût le suivre. Il rama aussitôt vers la terre. Tous ces mouvemens furent si prompts et si secrets, que les hommes de quart sur le milieu du pont ne s'aperçurent pas de sa fuite, et qu'il ne fut découvert que par le bruit de ses avirons, tandis qu'il s'éloignait du vaisseau; mais il était trop tard pour s'y opposer. D'ailleurs on n'avait plus ni chaloupe ni canot, et l'on eut même assez de peine à les reprendre. Quelques Anglais qui avaient conçu de l'estime pour le caractère extraordinaire de cet insulaire, supposant qu'il rôdait encore avec sa famille dans les bois autour du port, et craignant qu'il ne manquât de provisions, engagèrent le capitaine à faire exposer quelques vivres dans un lieu qui leur parut convenable au dessein qu'ils

avaient de le secourir. On fut persuadé que cette attention ne lui avait pas été inutile. Les vivres disparurent, et quelques circonstances firent juger que c'était lui qui les avait enlevés. Cependant on pouvait craindre aussi qu'il n'eût gagné l'île de Chiloé, et qu'il ne donnât connaissance de son aventure aux Espagnols, qui pouvaient facilement venir surprendre le vaisseau. Cette idée porta le capitaine à supprimer l'usage qu'il avait établi de tirer chaque jour, au soir, un coup de canon, Il s'était flatté que ce bruit rendrait son bâtiment plus respectable aux ennemis qui pourraient l'entendre, et leur ferait connaître du moins qu'on y était sur ses gardes. Mais il comprit que sa principale sûreté consistait à demeurer bien caché, et que cette affectation d'imiter les vaisseaux de guerre ne pouvait servir qu'à le faire découvrir. Enfin l'équipage étant remis de ses fatigues, et s'étant pourvu d'eau et de bois, *l'Anne* mit en mer, et se rendit heureusement à l'île de Juan Fernandès.

Le reste de l'escadre consistait en trois vaisseaux, *la Severn*, *la Perle* et *le Wager*. On apprit dans la suite que les deux premiers étaient retournés au Brésil, et que *le Wager*, commandé par le capitaine Cheap, avait échoué, le 14 mai, au sud du Chili, vers les 47° de latitude méridionale, entre deux îles, à la portée du fusil de la terre. L'équipage était divisé par des dissensions ; le capitaine, abandonné de ses gens, tomba au pouvoir des Espagnols,

d'où il ne sortit qu'après le règlement du cartel entre l'Espagne et l'Angleterre, pour retourner en Europe à bord d'un vaisseau français.

L'inquiétude du commandant pour trois vaisseaux dont il ignorait le sort l'avait déterminé, après l'arrivée du *Glocester*, à faire visiter l'île de Masa-Fuéro, dans l'espérance d'y découvrir quelque baie qui pouvait leur avoir servi de retraite. *Le Tryal*, qui fut chargé de cette commission, fit le tour de l'île, et n'y vit aucun vaisseau.

Les Anglais du *Tryal* s'assurèrent que Masa-Fuéro est couverte d'arbres, et qu'elle a plusieurs beaux ruisseaux qui tombent dans la mer. Ils virent aussi un endroit, au nord de l'île, où les vaisseaux peuvent mouiller, quoique l'ancrage n'y soit pas excellent. Le rivage a peu d'étendue; il est fort escarpé. Avec ces inconvéniens on y trouve une chaîne de roches qui s'avance de la pointe orientale de l'île à deux milles au large, mais qui est peu dangereuse à la vérité, parce que la mer, qui s'y brise continuellement, les fait aisément reconnaître.

Cette île a sur celle de Juan Fernandès l'avantage d'être bien peuplée de chèvres; et ces animaux, qui n'ont jamais été troublés dans leurs retraites, se laissent approcher lorsqu'on ne les effarouche point à coups de fusil. On y trouve un grand nombre de phoques communs et de lions marins. En un mot, les

Anglais jugèrent que, malgré quelques inconvéniens qui peuvent empêcher de choisir cette île pour un lieu de relâche, elle serait néanmoins très-utile dans les cas de nécessité, surtout pour un vaisseau seul, qui craindrait de rencontrer à Juan Fernandès un ennemi supérieur.

Le mauvais état de la pinque *l'Anne*, dont les charpentiers jugèrent le radoub impossible, porta le chef d'escadre à consentir qu'elle fût dépiécée après qu'on en eut tiré les vivres et tout ce qui pouvait servir aux trois autres bâtimens. Le capitaine et le reste de l'équipage passèrent à bord du *Glocester*, où le besoin d'hommes était pressant. Quoique tous les malades fussent assez bien rétablis, Anson ne pouvait être sans alarme en considérant le peu de forces qui lui restaient. Depuis son départ d'Angleterre il avait perdu sur *le Centurion* deux cent quatre-vingt-douze hommes, de quatre cent six avec lesquels il s'était embarqué. L'équipage du *Glocester*, qui était moins fort, avait perdu le même nombre, et se voyait réduit à quatre-vingt-deux hommes. La mortalité devait naturellement avoir été plus grande encore sur *le Tryal*, dont l'équipage avait presque toujours été dans l'eau sur le pont; cependant il n'y était mort que quarante-deux hommes, et son bonheur en avait sauvé trente-neuf. Les soldats de marine et les invalides avaient été plus maltraités que les matelots. De cinquante invalides que *le Centurion* avait à bord, il n'en

était échappé que quatre, et onze soldats de marine, de soixante dix-neuf. A bord du *Glocester*, tous les invalides périrent, et de quarante-huit soldats de marine il n'en resta que deux. En un mot, les trois vaisseaux qui devaient composer désormais toute l'escadre étaient montés de neuf cent soixante-un hommes à leur départ d'Angleterre, et l'on n'en comptait plus que trois cent trente-cinq, en y comprenant les mousses. Ce nombre suffisait à peine pour la manœuvre. Cependant, comme on ignorait alors ce que l'escadre de Pizarro était devenue, on devait supposer qu'elle était dans le grand Océan, et que, si elle n'avait pu passer les détroits sans souffrir beaucoup, elle avait trouvé des rafraîchissemens et des recrues dans tous les ports de ces mers qui lui étaient ouverts. On savait d'ailleurs par quelques informations que les Espagnols équipaient une autre escadre au Callao. Toutes ces réflexions paraissaient capables de décourager les Anglais; mais un événement fort imprévu ranima toutes leurs espérances.

Vers le commencement de septembre, lorsqu'ils se disposaient à quitter l'île, ils découvrirent au nord-est un bâtiment qu'ils prirent d'abord pour un vaisseau de l'escadre; mais, l'ayant bientôt reconnu pour un bâtiment espagnol, qu'ils supposèrent destiné pour Valparaiso, ils lui donnèrent la chasse. Cette victoire leur coûta peu. C'était un vaisseau marchand, du port de quatre cent cinquante

tonneaux, dont l'équipage montait à cinquante-trois hommes, tant blancs que noirs. Sa principale charge consistait en sucre et en étoffes bleues de laine, qui se fabriquent dans la province de Quito, avec plusieurs balles d'autres étoffes grossières de différentes couleurs, qui portent dans ces quartiers le nom de *pannia de tierra*, et quelques balles de coton et de tabac; mais les Anglais y trouvèrent ce qu'ils cherchaient avec plus d'empressement, c'est-à-dire, plusieurs coffres remplis d'argent travaillé, et vingt-trois ballots ou surons de piastres, pesant chacun deux cents livres, sans compter plusieurs lettres et d'autres papiers, dont ils se promirent de tirer quantité d'éclaircissemens.

Ce bâtiment, qui se nommait *Notre-Dame-du-Mont-Carmel*, était parti du Callao depuis vingt-sept jours, et sa destination était en effet pour Valparaiso, dans le Chili, où il devait se charger, pour le retour, de blé et de vin, de quelque or et de menus cordages, dont on en fait de gros au port de Lima. Les Anglais du *Centurion*, qui était le vaisseau vainqueur, n'eurent rien de plus pressant que de prendre des informations. Jusqu'alors ils n'avaient su qu'imparfaitement la force et la destination de l'escadre qu'ils avaient rencontrée à la hauteur de Madère.

Ils apprirent de leurs prisonniers qu'elle était composée de cinq grands vaisseaux espagnols, commandée par l'amiral Pizarro, et proprement

destinée à traverser leurs desseins ; mais que Pizarro, malgré tous ses efforts pour doubler le cap de Horn, avait été obligé de retourner au Rio de la Plata, après avoir perdu deux de ses plus gros vaisseaux. Ils surent aussi que de la Plata cet amiral avait averti les Espagnols du Pérou qu'une partie de l'escadre anglaise pouvait passer avec succès dans le grand Océan ; mais que, jugeant par sa propre expérience qu'elle y arriverait faible et peu capable de défense, il conseillait au vice-roi d'armer en guerre les vaisseaux qu'il pourrait employer à cet usage, et de les envoyer vers le sud, où vraisemblablement ils surprendraient ceux des Anglais l'un après l'autre avant qu'ils pussent trouver l'occasion de se procurer des rafraîchissemens. Le vice-roi, goûtant ce conseil, avait fait équiper sur-le-champ quatre vaisseaux qui étaient partis du Callao ; un de cinquante pièces de canon, deux de quarante, et un de vingt-quatre. Trois de ces bâtimens avaient reçu ordre de croiser à la hauteur du port de la Conception, et l'autre à celle de Juan Fernandès. Ils avaient gardé leurs postes jusqu'au 6 juin ; mais n'ayant pas vu paraître les Anglais, ils avaient repris alors la route du Callao, dans la pleine persuasion que leurs ennemis n'avaient pu tenir si long-temps la mer, et que, s'ils n'étaient pas abîmés dans les flots, ils avaient pris du moins le parti de retourner vers l'Europe. Ces vaisseaux espagnols avaient été dispersés par une tempête pendant qu'ils étaient en croi-

sière. Ensuite ils avaient été désarmés en arrivant au Callao; et les prisonniers ajoutèrent qu'en quelque temps qu'on apprît à Lima l'arrivée des Anglais dans ces mers, il se passerait au moins deux mois avant que le vice-roi pût rétablir son escadre.

Ces éclaircissemens étaient d'autant plus favorables que l'équipage du *Centurion*, ayant trouvé à son débarquement dans l'île de Juan Fernandès quelques monceaux de cendre, des restes de poissons, des jarres fraîchement brisées, et d'autres traces récentes du séjour des Espagnols, il ne put douter que, s'il était arrivé quelques jours plus tôt dans cette île, il n'y eût rencontré ses ennemis; et dans l'état où ses fatigues l'avaient réduit, cette rencontre aurait été fatale non-seulement au *Centurion*, mais encore au *Tryal*, au *Glocester* et à la pinque *l'Anne*, qui étaient venus séparément. Les Espagnols du *Carmel*, ayant appris à leur tour ce que les Anglais avaient souffert, parurent fort surpris qu'ils eussent pu résister à tant de maux. Ils furent conduits avec leur bâtiment dans la baie de Juan Fernandès. Leur étonnement redoubla lorsqu'ils y virent *le Tryal* à l'ancre. Ils s'imaginèrent d'abord qu'il avait été construit dans l'île, et leur admiration tomba sur l'adresse des Anglais, qui avaient été capables, après tant de fatigues, et dans un espace si court, non-seulement de réparer leurs autres vaisseaux, mais d'en construire un de cette forme. Ensuite, apprenant qu'il était venu

d'Angleterre avec le reste de l'escadre, ils ne pouvaient comprendre qu'il eût fait le tour du cap de Horn, tandis que les meilleurs vaisseaux d'Espagne avaient été forcés de renoncer à cette entreprise.

Les lettres qui s'étaient trouvées à bord du *Carmel* donnèrent d'autres lumières aux Anglais. Elles portaient que plusieurs vaisseaux marchands devaient partir du port de Lima pour Valparaiso. Anson, formant divers projets sur un si beau fondement, dépêcha aussitôt *le Tryal*, avec ordre d'aller croiser à la hauteur du dernier de ces deux ports. Il résolut en même temps de séparer d'autres vaisseaux, et de les employer en différentes croisières, autant pour diminuer la crainte d'être découvert de la côte, que pour augmenter la facilité de faire des prises. Celle qu'on venait de faire avait inspiré aux équipages une ardeur qui leur faisait oublier tous leurs maux. L'artillerie de la pinque *l'Anne* fut transportée sur *le Carmel*, et *le Glocester* reçut pour sa manœuvre un renfort de vingt-trois matelots espagnols. Après ces dispositions, on leva l'ancre le 19 septembre. *Le Glocester* eut ordre d'avancer jusqu'à 5° de latitude méridionale, et de croiser à la hauteur des côtes les plus élevées de Païta, mais à la distance convenable pour n'être pas découvert. *Le Centurion* et *le Carmel* portèrent à l'est pour joindre *le Tryal* à la hauteur de Valparaiso. Cinq jours après ils rencontrèrent ce bâtiment, qui avait déjà pris, avec peu

de résistance, *l'Aranzanu*, vaisseau espagnol de six cents tonneaux. Il y avait trouvé à peu près la même charge que celle du *Carmel*, à l'exception de l'argent, qui n'excédait guère la valeur de cinq mille livres sterling. Mais la joie de cette victoire était troublée par le malheur qu'il avait d'être démâté et de faire eau de toutes parts. Il n'y avait point d'espérance de pouvoir le radouber en pleine mer, et les conjonctures ne permettaient pas d'aller perdre du temps dans un port. Anson prit le parti de le détruire, et de faire passer l'équipage et les munitions à bord de *l'Aranzanu*, qu'il nomma *la prise du Tryal*. Ce vaisseau, que le vice-roi du Pérou avait armé plus d'une fois en guerre, fut destiné à servir de frégate. Elle se trouva montée de vingt pièces de canon, en y comprenant les douze qui étaient à bord du *Tryal*.

Dans les grandes vues du chef d'escadre, on ne se promettait pas moins que d'intercepter tous les vaisseaux employés au commerce entre le Pérou et le Chili, au sud; et entre Panama et le Pérou, au nord. Mais, suivant la réflexion de l'auteur, « les arrangemens les mieux concertés n'emportent avec eux qu'une grande probabilité de succès, et ne vont jamais jusqu'à la certitude, parce que les accidens, qui ne peuvent entrer dans les délibérations, ont souvent la plus grande influence sur les événemens. »

La fâcheuse aventure du *Tryal*, et la néces-

sité qui força les autres vaisseaux de quitter leur croisière pour l'assister, donnèrent le temps aux navires espagnols d'arriver au port de Valparaiso. On ne découvrit pas une seule voile ennemie jusqu'au 5 novembre, et l'on ne douta plus alors que les habitans de Valparaiso, ne voyant pas paraître *le Carmel* et *l'Aranzanu*, n'eussent formé des soupçons qui leur avaient fait mettre un embargo sur tous les vaisseaux marchands de leur côté. Il était à craindre aussi que le vice-roi ne fît travailler actuellement a remettre son escadre en mer; car un exprès n'emploie pas ordinairement plus de vingt-neuf ou trente jours pour se rendre par terre de Valparaiso à Lima, et cinquante jours s'étaient déjà passés depuis la prise du *Carmel*. Ce double sujet de crainte détermina les Anglais à se rendre avec toutes leurs forces sous le vent du Callao, pour se mettre en état de combattre l'escadre espagnole. Ils naviguèrent assez loin de la côte pour ne pas être découverts. Anson n'ignorait pas qu'il est défendu, sous de rigoureuses peines, à tous les vaisseaux du pays de passer le port du Callao sans y relâcher : c'était se trahir soi-même que de violer une loi constamment observée. L'incertitude du lieu où l'on pouvait rencontrer les Espagnols le fit porter au nord. Il reconnut la petite île de Saint-Gallan, située vers les 14° de latitude méridionale, à cinq milles au nord d'une hauteur nommée *Morro Veijo*, ou Mont du Vieillard. L'espace entre l'île et cette hau-

teur est la meilleure croisière qu'il y ait sur cette côte, parce que tous les vaisseaux destinés pour le Callao, soit qu'ils viennent du nord ou du sud, cherchent à reconnaître ces deux endroits pour diriger leur cours. Le 5 novembre, vers le milieu du jour, on eut la vue des hauteurs de Barranca, située par 10° 36′ de latitude méridionale. On en était à huit ou neuf lieues, lorsqu'on eut la satisfaction si longtemps désirée d'apervoir un vaisseau. *Le Centurion* lui donna la chasse à toutes voiles, et le joignit en moins d'une heure. Il se rendit, après avoir essuyé quatorze coups de canon. C'était *la Santa-Theresa-de-Jésu*, bâtiment de Guayaquil, et du port d'environ trois cents tonneaux. Il était chargé, pour le Callao, de bois de charpente, de fil de pite, de draps de Quito, de cacao, de cocos, de tabac, de cuirs, de cire, et d'autres marchandises. Les espèces qui se trouvèrent à bord ne montaient qu'à cent soixante-dix livres sterling. La charge aurait été de grande valeur, si les Anglais en avaient pu disposer; mais, comme il est défendu aux Espagnols de rançonner jamais leurs vaisseaux, la plupart des choses qu'on leur prend dans ces mers n'ont pas d'autre utilité, pour le vainqueur, que celle qu'il en peut tirer pour son propre usage : aussi les Anglais faisaient-ils consister leur principal avantage dans le mal qu'ils causaient à leurs ennemis.

Outre l'équipage, qui montait à quarante-cinq hommes, leur prise avait à bord quatre

hommes et trois femmes, nés tous de parens espagnols, et trois esclaves noires qui servaient les femmes. L'auteur fait valoir avec raison la vertu des officiers anglais, surtout, dit-il, dans la disposition où devaient être naturellement des gens de mer, qui, depuis près d'un an, gardaient une continence forcée. Ces trois dames étaient une mère et ses deux filles, dont l'aînée pouvait avoir vingt un ans, et la cadette quatorze. Elles furent excessivement alarmées de se voir entre les mains d'un ennemi que les anciennes violences des flibustiers et la différence de la religion leur faisaient envisager avec horreur. La beauté singulière de la plus jeune des deux filles devait augmenter leurs craintes : aussi s'étaient-elles cachées lorsque les vainqueurs étaient passés sur leur bord, et ce ne fut pas sans peine qu'elles se laissèrent engager à sortir de leur retraite. Cependant un des lieutenans du *Centurion* les rassura bientôt par ses politesses. Le chef d'escadre, informé de cet événement, ordonna qu'elles resteraient à bord de leur vaisseau, et dans l'appartement qu'elles avaient occupé jusqu'alors, où elles ne cesseraient pas d'être bien servies, avec défense de leur donner le moindre sujet de peine. Il permit même, pour assurer l'exécution de ses ordres, et pour leur donner le moyen de se plaindre, si quelqu'un était capable d'y manquer, que le pilote espagnol, qui est considéré dans cette nation comme la seconde personne d'un vaisseau, demeu-

rât près d'elles avec la qualité de garde et de protecteur. Il donna cette commission au pilote, parce qu'on avait cru s'apercevoir qu'il prenait un intérêt fort vif à la sûreté des trois dames : il s'était même donné pour le mari de la plus jeune; mais on sut bientôt, par le témoignage des prisonniers, et dans la suite par d'autres circonstances dont le récit n'est que différé, qu'il n'avait pris cette qualité que pour les mettre plus sûrement à couvert des outrages dont il les croyait menacées. Ce généreux procédé du commandant dissipa toutes les frayeurs des trois prisonnières.

Les quatre vaisseaux se joignirent pour tourner ensemble le cap du nord. A 8° de latitude méridionale, ils commencèrent à se voir entourés de bonites et de poissons volans, les premiers qu'ils eussent vus depuis leur départ des côtes du Brésil. C'est une singularité remarquable, que, sur les côtes orientales de l'Amérique méridionale, ils s'étendent à une latitude beaucoup plus avancée que sur les côtes occidentales du même continent; car on ne les perd de vue, sur la côte du Brésil, qu'en approchant du tropique méridional. Il paraît certain que cette différence vient des différens degrés de chaleur, dans la même latitude, des deux côtés de ce vaste continent.

Le 10 novembre, à trois lieues au midi de l'île la plus méridionale des Lobos, les Anglais se saisirent, sans combat, de *la Notre-Dame-del-Carmen*, qui avait à bord qua-

rante-trois matelots. Sa charge était de l'acier, du fer, de la cire, du poivre, du bois de cédre, des planches, du tabac en poudre, des rosaires, des marchandises d'Europe en ballots, de la cannelle, de l'amidon, et des indulgences. Ce vaisseau, qui était chargé pour le Callao, avait touché à Païta, d'où il n'était parti que depuis vingt-quatre heures. Entre les prisonniers, il se trouva un Irlandais, nommé Williams, de qui l'on apprit que le gouverneur de Païta, informé que les Anglais croisaient dans cette mer, s'occupait actuellement à faire transporter dans les terres le trésor du roi et le sien. On sut qu'il y avait à la douane de Païta une somme considérable qui appartenait à des marchands de Lima, et qu'elle devait être embarquée à bord d'un navire qui était actuellement dans le port. L'idée d'une si belle proie, jointe à la certitude que, l'escadre ayant été découverte, l'alarme serait bientôt répandue sur toute la côte, et qu'il serait inutile d'y croiser plus long-temps, détermina Anson à tenter de surprendre Païta : c'était d'ailleurs une occasion de mettre en liberté ses prisonniers, qui étaient en grand nombre, et qui consumaient des provisions dont il avait besoin lui-même. Il n'avait pas manqué de s'instruire exactement de la force et de l'état de cette place. L'entreprise lui parut sans danger, et le succès presque infaillible.

La ville de Païta est située dans un canton fort stérile, dont le terrain n'est composé que

de sable et d'ardoise : elle ne contient qu'environ deux cents familles. Les maisons y sont d'un seul étage, et n'ont pour murs que des roseaux fendus, enduits d'argile, avec des toits de feuilles sèches. Cette manière de bâtir est assez solide pour un pays où la pluie est extrêmement rare. La plupart des habitans sont des Américains, des esclaves nègres, des mulâtres ou des métis, entre lesquels on voit peu de blancs. Le port, qui passe pour un des meilleurs de cette côte, ne mérite néanmoins que le nom de baie; mais l'ancrage y est sûr et commode. Il est fréquenté par les vaisseaux qui viennent du nord; et c'est le seul lieu de relâche pour ceux qui, partant d'Acapulco, de Sonsonate, de Rialeja et de Panama, veulent se rendre au Callao. La longueur de ces voyages, où, pendant toute l'année, on a le vent contraire, oblige de border la côte pour faire de l'eau. Quoique les environs de Païta soient si arides qu'on n'y trouve pas d'eau douce, ni aucune sorte d'herbages ou d'autres provisions que du poisson et des chèvres, les Indiens ont, à deux ou trois lieues de là, vers le nord, une ville nommée *Colan*, d'où ils transportent à Païta, sur des radeaux, de l'eau, du maïs, des herbages, de la volaille, et d'autres rafraîchissemens. On y amène aussi des bestiaux de Rivera, autre ville qui en est à quatorze lieues dans les terres. L'eau qu'on apporte du Colan est d'une couleur blanchâtre; mais cette couleur ne l'empêche pas d'être fort

saine, et l'on prétend même qu'en serpentant dans des bois de salsepareille, elle s'imprègne des vertus de cet arbre. Outre ces commodités, le port de Païta est un lieu de débarquement pour les passagers qui vont d'Acapulco et de Panama à Lima. Comme il est à deux cents lieues du Callao, qui sert de port à cette capitale du Pérou, et que la route par mer ne se fait presque jamais qu'avec un vent contraire, on aime d'autant mieux prendre la terre, qu'il y a sur la côte un chemin assez commode, où l'on trouve des villages et des gîtes.

Païta est une ville ouverte qui n'est défendue que par un fort. Anson avait appris de ses prisonniers que le fort était muni de huit pièces de canon, mais qu'il n'était fermé que d'un mur de brique, sans fossé, sans ouvrages extérieurs, sans rempart, et qu'il n'avait pour garnison qu'une compagnie très-faible. On ajoutait, à la vérité, que la ville pouvait armer trois cents hommes; mais, comme le dessein du chef d'escadre était d'employer la surprise, il ne désespéra point d'emporter la place dès la nuit suivante. Ses vaisseaux étaient à douze lieues de la côte, distance qui les assurait de n'être pas découverts, et qui n'empêchait pas qu'en forçant de voiles ils ne pussent arriver dans la baie avec la nuit. Cependant sa prudence lui fit juger qu'ils étaient trop gros pour n'être pas aperçus même dans les ténèbres, et qu'à cette vue les habitans alarmés ne manqueraient pas de transporter leurs meilleurs effets

dans les terres. Cette expédition d'ailleurs ne lui paraissant point assez considérable pour demander toutes ses forces, il prit la résolution de n'y employer que les chaloupes. Brett, son lieutenant, fut chargé de l'entreprise avec cinquante-huit hommes choisis; et pour le garantir des embarras qui pouvaient naître de l'obscurité de la nuit, ou de l'ignorance des lieux, deux pilotes espagnols reçurent ordre de lui servir de guides. Dans une commission si délicate on crut devoir s'assurer d'eux, en leur promettant qu'après avoir servi fidèlement ils seraient renvoyés sans rançon, eux et tous les autres prisonniers; mais en les assurant aussi qu'au moindre indice de trahison, ils auraient la tête cassée, et que tous leurs compagnons seraient conduits en Angleterre. L'auteur observe, comme une circonstance fort singulière, qu'un de ces deux hommes avait été pris vingt ans auparavant par le capitaine Clipperton, qui l'avait forcé de lui servir de guide pour surprendre Truxillo, ville située dans les terres au sud de Païta. Ainsi son mauvais sort l'avait destiné à faire réussir contre sa nation les deux seules entreprises qu'on ait tentées à terre, sur cette côte, pendant un si long intervalle.

Brett n'arriva dans la baie avec les chaloupes qu'à dix heures du soir. Il y entra sans avoir été découvert; mais, lorsqu'il s'approchait du rivage, quelques gens à bord d'un vaisseau qui était à l'ancre l'aperçurent et donnèrent

l'alarme en criant de toutes leurs forces, *les Anglais! les chiens d'Anglais!* Leurs cris furent entendus du fort. Bientôt le trouble se répandit dans toute la ville. Brett vit plusieurs lumières qui se promenaient rapidement, et d'autres marques d'une extrême agitation. Il exhorta sa troupe à ramer vivement, pour ôter à l'ennemi le temps de se mettre en défense. Cependant, avant qu'ils pussent gagner la terre, les soldats du fort mirent quelques pièces de canon en état de tirer, et les pointèrent si juste vers le lieu du débarquement, qu'un boulet passa au-dessus de la tête des Anglais.

Mais Brett ne leur laissa pas le temps de lui envoyer une seconde volée. Aussitôt que ses gens furent à terre, un de leurs guides les conduisit à l'entrée d'une rue étroite, à cinquante pas du rivage. Ils s'y trouvèrent à couvert du feu du fort, et s'étant formés comme l'occasion le permettait, ils marchèrent droit à la place d'armes. Le fort fait un des côtés de cette place, et la maison du gouverneur en forme un autre. Quoiqu'ils marchassent en assez bon ordre, leurs cris, qui venaient de leur ardeur et de l'espérance du butin, le bruit de leurs armes et le son de leurs tambours qui se faisaient entendre de toute leur force, persuadèrent aux habitans que l'ennemi était en fort grand nombre, et qu'ils n'avaient pas d'autre ressource que la fuite. Les Anglais n'essuyèrent qu'une décharge de quelques marchands, postés dans une galerie qui entourait la maison du

gouverneur. Mais ces timides guerriers, perdant courage au premier feu qu'on fit sur eux, quittèrent leur poste, et laissèrent la place à la discrétion des vainqueurs. On n'eut pas moins bon marché de la garnison du fort, qui escalada ses propres murs pour se sauver dans les bois. Ainsi, dans l'espace d'un quart d'heure, les Anglais se trouvèrent maîtres de la ville, sans autre perte que d'un homme tué et deux de blessés.

Brett plaça une garde dans le fort; une autre à la maison du gouverneur, qui s'était enfui un pied chaussé, l'autre nu, abandonnant sa femme, qui n'était âgée que de dix-sept ans, et qu'il n'avait épousée que depuis trois jours; il mit des gardes, ou du moins des sentinelles, à toutes les avenues de la ville; ensuite son premier soin fut de prendre possession de la douane, où les trésors des marchands étaient déposés. Il trouva des magasins remplis de marchandises précieuses, qui étaient tout-à-fait inutiles à l'escadre; mais le lendemain, lorsqu'on se fut approché avec toutes ses forces, et qu'on entra dans un compte plus exact des fruits de la victoire, les chaloupes suffirent à peine pour le transport du butin. On apprit dans la suite que les Espagnols avaient fait monter leur perte à un million et demi de piastres; et l'auteur croit que cette somme n'est pas exagérée. A ne compter que ce que les Anglais emportèrent, la vaisselle et l'argent monnayé montaient à plus de trente mille livres sterling. Les joyaux, tels que

les bagues, les bracelets, etc., étaient d'une valeur qu'il est difficile de fixer. D'ailleurs le pillage particulier n'est pas compris dans ce compte. L'auteur, embarrassé à fixer la somme, se réduit à confesser que ce fut le plus grand butin que les Anglais eussent fait sur cette côte.

Mais ils ne détruisirent pas moins de richesses par la résolution qu'ils prirent de brûler la ville, à l'exception des deux églises qui se trouvaient heureusement séparées des maisons. L'ordre en fut ponctuellement exécuté. On remplit en différens jours plusieurs édifices de la poix et du goudron dont les magasins étaient bien fournis. Le feu prit avec tant de violence, et l'action en fut si générale et si prompte, que tout l'art des hommes n'aurait pas été capable de l'arrêter. Une bonne partie des effets qui furent consumés par les flammes étaient des draps fins, des soieries, des batistes et d'autres marchandises. On encloua le canon du fort, et cinq vaisseaux qui étaient dans le port furent coulés à fond après qu'on eut coupé les mâts. Pendant cette exécution, les habitans, rassemblés sur une hauteur, firent plusieurs fois mine de vouloir attaquer la ville et le fort; mais leur courage se refroidit jusqu'à n'oser soutenir la vue des Anglais.

Le chef d'escadre, satisfait de la fidélité des deux pilotes espagnols, ne balança point à leur accorder le prix de leurs services. Il y avait parmi les prisonniers plusieurs personnes de considération, entre lesquelles on avait distin-

gué un jeune homme de dix-sept ans, fils du vice-président du conseil du Chili. L'impression qu'il avait reçue, en naissant, de l'ancienne barbarie des boucaniers et des flibustiers, s'était renouvelée avec tant d'horreur, lorsqu'on l'avait fait passer sur un vaisseau de l'escadre, qu'il avait paru près de s'évanouir d'effroi. Il avait déploré son sort dans les termes les plus touchans, en regrettant son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, sa terre natale dont il se croyait séparé pour jamais, et n'envisageant rien de plus favorable qu'un éternel et dur esclavage; tous les autres Espagnols avaient la même opinion de leur sort. Anson n'épargna rien pour leur faire perdre cette injurieuse idée. Il fit manger tour à tour à sa table ceux qui méritaient cette distinction: il ordonna qu'ils fussent tous traités non-seulement avec humanité, mais avec des égards. Aussi parurent-ils se rassurer, et la joie succéda même à leur crainte. Le jeune homme conçut tant de respect et de tendresse pour son bienfaiteur, et prit tant de goût à la manière de vivre des Anglais, que, lorsqu'on eut relâché à Païta, l'auteur doute s'il n'aurait pas mieux aimé faire un voyage en Angleterre que de retourner dans sa famille. Les trois dames de *la Theresa*, pour lesquelles on n'avait cessé d'avoir toutes sortes d'attentions, furent si sensibles à cette politesse, qu'au moment de leur liberté elles demandèrent d'être menées à bord du *Centurion* pour témoigner elles-mêmes leur recon-

naissance au chef d'escadre. Un jésuite qui paraissait fort considéré des Espagnols ne pouvait se lasser de lui exprimer la sienne. Il marqua surtout une haute admiration pour la conduite qu'on avait tenue à l'égard des dames.

L'auteur termine ce récit par des réflexions fort sensées. « La manière, dit-il, dont les Espagnols peuvent penser de notre nation n'est pas une chose indifférente. Leur estime nous importe peut-être plus que celle de tout le reste du monde. Le commerce que nous avons fait avec eux, et que nous pouvons faire encore, est non-seulement fort considérable, mais il est d'une nature toute particulière, qui exige de part et d'autre de l'honneur et de la bonne foi. » Ainsi Anson joignait une considération politique à son propre penchant, qui le portait à ne pas traiter avec dureté ceux que le sort des armes livrait entre ses mains.

Mais pourquoi brûler Païta ? demandera-t-on aux apologistes et aux admirateurs d'Anson.

Pendant l'expédition de Païta, *le Glocester* avait continué de croiser avec tant de succès, qu'il s'était saisi de deux bâtimens espagnols, l'un chargé de vins, d'eau-de-vie, d'olives en jarres, et d'environ sept mille livres sterling en espèces; l'autre n'était qu'une grande barque, dont la charge consistait en coton. L'escadre, ayant remis en mer le 26, rencontra, dès le jour suivant, *le Glocester* avec ses deux prises. Les prisonniers de la dernière avaient déclaré d'abord qu'ils étaient très-pauvres, et les An-

glais, ne leur trouvant en effet que du coton, penchaient à les croire; mais, lorsqu'ils eurent transporté la cargaison à bord du *Glocester*, ils furent agréablement surpris de reconnaître que ce coton n'était qu'un faux emballage, et qu'il y avait dans chaque balle un paquet de doubles pistoles et de piastres, dont le total montait à douze mille livres sterling.

Après avoir rejoint *le Glocester*, on résolut de tourner vers le nord, et de gagner, aussitôt qu'il serait possible, le cap de San-Lucar en Californie, ou le cap de Corientes sur la côte du Mexique. En partant de Juan Fernandès, Anson s'était proposé de toucher aux environs de Panama, et d'y chercher les moyens de lier quelque correspondance avec la flotte de l'amiral Vernon, qu'il supposait aux Indes orientales, où il savait qu'il devait employer ses forces contre quelqu'un des établissemens espagnols. Comme il lui paraissait possible que Porto-Bello fût déjà occupé par une garnison anglaise, il ne doutait point qu'en arrivant à l'isthme, il ne pût se procurer l'occasion de donner de ses nouvelles aux Anglais, qu'il supposait sur la côte de l'autre mer, soit par les habitans du pays, qui sont assez bien disposés pour l'Angleterre, soit par le ministère même de quelque Espagnol, que l'espoir d'une grande récompense aurait pu gagner; et cette intelligence une fois établie, il devenait fort aisé de la continuer. Par une voie si courte, Anson se flattait de recevoir du renfort. Il n'espérait pas

moins qu'en concertant ses opérations avec ceux qui commandaient les forces anglaises dans la mer des Caraïbes, il ne pût se rendre maître de Panama même. Cette conquête, ajoute l'auteur, aurait mis proprement les Anglais en possession des richesses du Pérou, ou, tout au moins, d'un équivalent pour ce que l'Angleterre aurait exigé de l'une ou l'autre branche de la maison de Bourbon.

Telles étaient encore les grandes vues d'Anson malgré la faiblesse de son escadre; mais en examinant les papiers qui s'étaient trouvés à bord du *Carmel*, il y apprit que l'attaque de Carthagène avait manqué. Ce contre-temps le fit renoncer à ses espérances. Il ne lui restait que celle de voir arriver à la pointe méridionale de la Californie, ou sur la côte du Mexique, le galion de Manille, qui devait être en route pour Acapulco; et cette traversée ne demandant pas plus d'un mois ou cinq semaines, il se voyait le double du temps dont il avait besoin, parce que ce vaisseau n'arrive point à Acapulco avant le milieu de janvier. Cependant, comme l'eau commençait à manquer sur tous les bâtimens de l'escadre, il ne fallait pas penser à partir pour la Californie sans avoir pourvu à des nécessités qui pouvaient devenir plus pressantes. Païta lui avait à peine fourni de l'eau pour les besoins journaliers. Après avoir consulté les journaux des voyageurs, il choisit pour aiguade l'île de Quibo, située vers l'entrée de la baie de Panama. L'île des Cocos

était plus sur sa route; mais, quoiqu'elle soit vantée par les relations de quelques flibustiers, l'expérience lui avait appris à se défier d'un témoignage si suspect. D'ailleurs, en allant à Quibo, il n'était pas sans espérance de voir tomber entre ses mains quelque vaisseau de Panama.

Il porta donc vers Quibo, avec huit bâtimens qui donnaient à son escadre l'apparence d'une flotte considérable; et le 19, à sept milles de distance, il découvrit le cap Blanc, qui est à 4° 15′ de latitude méridionale; et comme tous les vaisseaux qui remontent ou qui descendent le long de cette côte ne manquent point de venir le reconnaître, il peut passer pour une excellente croisière. Le 22 au matin on vit l'île de Plata, et l'après-midi la pointe de Manta. Comme la ville du même nom n'en est pas éloignée, *le Glocester* prit cette occasion pour se délivrer de ses prisonniers. Le 25 on eut la vue de l'île de Gallo. Ensuite on traversa la baie de Panama, dans l'espérance d'aller directement rencontrer l'île de Quibo; mais les vents rendirent l'approche de cette île fort difficile à l'escadre. Comme, après avoir passé la ligne, on quitte le voisinage de la Cordilière, et qu'on approche de l'isthme, où la communication libre de l'atmosphère, de l'est à l'ouest, n'est plus interrompue par cette prodigieuse chaîne, on s'aperçut en peu de jours qu'on avait tout-à-fait changé de climat. La chaleur devint aussi étouffante que sur les côtes du Brésil. On eut, jusqu'à 7° de latitude septentrionale, des cal-

mes fréquens et des pluies abondantes, qu'on attribue moins au voisinage de la ligne qu'à la continuation des *vandevols*, quoique, suivant l'opinion commune, cette saison qui commence en juin finisse en novembre.

Les Anglais prirent ces intervalles de calme pour brûler quelques-uns de leurs bâtimens qui n'étaient pas bons voiliers, et l'escadre demeura composée de cinq vaisseaux. Enfin, le 3 décembre, on découvrit la pointe orientale de l'île de Quibo, et l'île de Quicara. Un vent contraire repoussa souvent les vaisseaux, cependant, le lendemain, on porta heureusement sur la pointe sud-est de l'île, et l'on y trouva un fort bon mouillage.

Les Anglais n'eurent pas de peine à trouver l'aiguade. L'île de Quibo est d'une égale commodité pour faire de l'eau et du bois. Les arbres couvrent tout le terrain par où la mer monte, et l'eau douce coule dans un gros ruisseau sur un rivage sablonneux. Toute l'île est d'une hauteur médiocre, à l'exception d'un seul endroit, et n'est proprement qu'une forêt d'arbres verts. On y trouve particulièrement quantité de canneficiers, et quelques citronniers; mais les Anglais furent surpris de ne pas apercevoir dans un lieu si tranquille d'autres oiseaux que des perroquets de diverses espèces. Les autres animaux qu'ils y virent en plus grand nombre étaient des singes et des lézards, qu'ils tuaient pour les manger. L'épaisseur des bois ne leur permit pas de tirer des bêtes fauves.

Ils ne découvrirent que la trace d'un seul jaguar, quoique leurs prisonniers les eussent assurés qu'ils y en trouveraient beaucoup : mais ils les jugèrent moins redoutables qu'une espèce de serpens qui s'élance du haut des branches sur toutes sortes d'animaux. La mer y est aussi fort dangereuse autour de l'île, par la quantité de monstrueux crocodiles dont elle est remplie, et par une sorte de grands poissons plats qui s'élancent hors des flots. L'auteur les prit pour ceux qui embrassent souvent les pêcheurs de perles dans leurs nageoires, et qui les tuent. On l'assura que, pour s'en garantir, les plongeurs s'arment d'un couteau pointu, qu'ils enfoncent dans le ventre de cet animal lorsqu'ils se trouvent saisis.

Les Anglais ne virent aucun habitant; mais ils trouvèrent quelques huttes sur le rivage, et de grands monceaux de coquilles et de belle nacre de perles, que les pêcheurs de Panama y laissent pendant l'été. Quoique les huîtres perlières soient communes dans toute la baie de Panama, elles ne sont nulle part en plus grande abondance qu'à Quibo : il ne faut que se baisser dans la mer, et les détacher du fond. La plupart sont fort grandes, mais coriaces et de mauvais goût. Celles qui donnent le plus de perles sont à plus de profondeur. On assure que la beauté de la perle dépend de la qualité du fond où l'huître s'est nourrie; si le fond est vaseux, la perle est d'une couleur obscure et de mauvaise eau. Les plongeurs qu'on emploie

pour cette pêche sont des esclaves nègres, dont les habitans de Panama et de la côte voisine entretiennent un grand nombre, et qui doivent être dressés avec un soin extrême. Ils ne passent pour des plongeurs parfaits que lorsqu'ils sont parvenus à pouvoir demeurer sous l'eau jusqu'à ce que le sang leur sorte du nez, de la bouche et des oreilles. Après cette épreuve, ils ont beaucoup plus de facilité à plonger. L'hémorrhagie s'arrête d'elle-même, et jamais elle ne les reprend.

Les excellentes tortues de la mer de Quibo dédommagèrent les Anglais de ses mauvaises huîtres; après s'en être nourris pendant leur séjour dans l'île, ils en firent à bord des provisions qui leur durèrent plus d'un mois. On les voyait souvent flotter en grand nombre sur la surface de la mer, où elles étaient endormies pendant la grande chaleur du jour. Un bon plongeur se plaçait sur l'avant d'une chaloupe, et lorsqu'il ne se trouvait plus qu'à quelques toises de la tortue qu'il voulait prendre, il plongeait avec l'attention de remonter vers la surface de l'eau fort près d'elle. Alors, saisissant l'écaille vers la queue, il s'appuyait sur le derrière de l'animal qu'il faisait enfoncer dans l'eau, et qui, se réveillant, commençait à se débattre des pates de derrière. Ce mouvement suffisait pour soutenir sur l'eau l'homme et la tortue, jusqu'à ce que la chaloupe vînt les pêcher tous deux.

L'escadre remit en mer le 9 décembre : elle

prit, deux jours après, une barque de Panama, destinée pour Cheripe, petit village du continent. Il ne s'y trouva que du fil de caret, du sel de roche, et trente ou quarante livres sterling d'argent : mais on apprit d'elle que Cheripe est toujours rempli de vivres pour en fournir aux bâtimens qui s'y rendent de Panama, et qui en tirent presque toutes les provisions nécessaires à cette ville. Les Anglais auraient pu se saisir sans danger d'un misérable village qui n'est pas capable de défense. Leur provision de tortues répondant à tous leurs desseins, ils se contentèrent de couler la barque à fond pour gagner leur croisière sans obstacle.

En partant de Quibo, le chef d'escadre avait donné de nouveaux ordres aux capitaines. Ils devaient se rendre d'abord au nord d'Acapulco, et reconnaître la terre entre les latitudes de 18 et 19 degrés ; ranger ensuite la côte à huit ou dix lieues de distance, jusqu'à la hauteur du cap de Corientes, où l'on devait continuer de croiser jusqu'au 14 février ; de là il fallait gagner l'île du milieu des Trois-Maries, à vingt-cinq lieues de ce cap. Si les autres vaisseaux ne trouvaient pas le chef d'escadre à cette île, ils devaient se rendre à Macao, sur la côte de la Chine.

On espérait qu'en arrivant en haute mer, on trouverait bientôt les vents alisés; cependant on fut contrarié pendant près d'un mois par des vents d'ouest, par des calmes et par des pluies excessives, accompagnées d'un air étouf-

fant. Ce ne fut que le 25 décembre qu'on eut la vue de l'île des Cocos. Jusqu'au 9 janvier 1742 on ne fit encore que cent lieues. Le vent alisé, dont le souffle se fit alors sentir, ne quitta plus l'escadre jusqu'au 17 janvier. On se trouvait à 12° 50′ nord; mais il fit place le même jour à un vent d'ouest; changement qui venait sans doute de ce qu'on s'était trop rapproché de terre, quoiqu'on en fût encore à plus de soixante-dix lieues. Le 26 janvier on était au nord d'Acapulco, et l'on changea de cours pour porter à l'est vers la terre.

Le 26, à dix heures du soir, on découvrit une lumière au nord-est. Tout le monde se figura que c'était le galion, objet de tous les vœux de l'escadre; et chaque vaisseau passa la nuit à faire ses préparatifs pour l'attaque; mais le lever du soleil fit apercevoir clairement que ce feu était allumé sur la côte. Une si cruelle erreur causa des regrets fort amers : on était sur la route du galion de Manille; mais la fin de janvier était si proche, qu'on commençait à douter s'il n'était pas arrivé. Les prisonniers assuraient qu'il n'arrivait quelquefois que vers le milieu de février. Ils concluaient même du feu qu'on avait vu sur la côte qu'il était encore en mer, parce que c'était l'usage d'en allumer plusieurs pour lui servir de fanaux, lorsqu'il tardait trop à paraître. On n'avait que trop de penchant à les croire; et pendant quelques jours, l'escadre s'étendit à douze lieues de la côte, dans un ordre qui ne lui aurait pas per-

mis de passer sans être aperçu; mais les doutes recommencèrent. D'ailleurs tous les équipages avaient besoin d'un port pour s'y rafraîchir. Anson prit le parti d'envoyer, à la faveur de la nuit, une chaloupe dans le port d'Acapulco, sur la foi de quelques Américains qui assurèrent qu'elle pouvait se procurer des éclaircissemens sans être découverte. L'officier qui la commandait revint cinq jours après : il n'avait rien trouvé qui ressemblât à un port dans l'endroit où les prisonniers espagnols plaçaient Acapulco; il avait rangé la côte pendant trente-deux lieues; et dans toute cette étendue il n'avait vu que de grandes plages sablonneuses, où la mer se brisait avec tant de violence, qu'une chaloupe n'y pouvait aborder. Enfin, il avait aperçu de loin, à l'est, deux mamelles qui, par leur figure et leur latitude, devaient être celles d'Acapulco; mais, se trouvant à la fin de ses provisions, il avait été forcé de retourner vers l'escadre.

Sur la dernière partie de ses observations, on fit voile vers l'est pour s'approcher d'Acapulco. Le 13 février, on eut la vue d'un pays élevé qu'on prit d'abord pour celui qu'on cherchait, mais qu'on reconnut ensuite pour le haut pays de Seguaténeio. Une seconde chaloupe, qui fut envoyée à la découverte, rapporta qu'elle avait reconnu le port d'Acapulco, et qu'il était au moins éloigné de cinquante lieues. Elle s'était avancée jusqu'au dedans de l'île, qui est à l'ouverture de ce port, sans qu'un

pilote espagnol et un Indien qu'elle avait pour guides s'y fussent reconnus. Mais elle avait enlevé trois pêcheurs nègres, avec la précaution d'efflotter leur canot vis-à-vis d'un rocher où il ne pouvait manquer d'être mis en pièces par les vagues, pour faire croire à ceux qui en trouveraient les débris que les trois nègres avaient été submergés.

Ces prisonniers apprirent au chef de l'escadre qu'il avait manqué l'occasion de surprendre le galion de Manille, et que ce vaisseau était arrivé au port d'Acapulco dès le 9 janvier; mais ils ajoutèrent qu'il était déchargé, et qu'après s'être pourvu d'eau et de provisions, il devait remettre à la voile pour les Philippines le 14 mars. Cette nouvelle fut d'autant plus agréable aux Anglais, que la prise du galion devait leur être beaucoup plus avantageuse à son retour qu'avant son arrivée.

Le commerce espagnol des Philippines se faisait autrefois entre le Callao et Manille. Les vents alisés étaient toujours favorables pour ce voyage, et trois ou quatre mille lieues de distance se faisaient souvent en moins de deux mois. Mais le retour de Manille au Callao était très-pénible et très-ennuyeux. On y employait quelquefois plus d'une année, parce que les premiers navigateurs étaient assez ignorans pour se tenir pendant toute la route entre les limites des vents alisés. Ils eurent l'obligation d'une meilleure méthode à un jésuite qui leur persuada de gouverner au nord jusqu'à ce qu'ils fussent sortis

des vents alisés, et de porter vers les côtes de Californie à la faveur des vents d'ouest, qui règnent ordinairement sous des latitudes plus avancées. Ensuite, dans la vue d'abréger le voyage et le retour, on changea le lieu de l'étape du commerce; et du Callao au Pérou, il fut transporté à Acapulco, qui est un port du Mexique.

Manille tire principalement de la Chine et autres pays des Indes les marchandises qui conviennent au Mexique et au Pérou. Telles sont les épiceries des Moluques, les soieries de la Chine, et surtout des bas de soie, dont il ne se transporte pas moins de cinquante mille paires par an; quantité d'étoffes des Indes, de mousselines, de toiles peintes et d'autres espèces, sans parler des ouvrages d'orfévrerie, dont la plus grande partie vient des Chinois établis à Manille même, où l'on compte plus de vingt mille domestiques et ouvriers. Toutes ces marchandises sont transportées sur un grand vaisseau qui se nomme *le Galion*, et quelquefois par deux qui partent tous les ans de Manille pour Acapulco.

Ce commerce n'est pas libre pour tous les Espagnols des Philippines; il est restreint à certaines personnes, par diverses ordonnances rédigées dans le même esprit que celles qui regardent les vaisseaux de registre qui partent de Cadix pour les Indes occidentales. C'est le roi d'Espagne qui entretient les galions de Manille, et qui en paie les officiers et l'équi-

page. La charge est divisée en un certain nombre de balles d'égale grandeur, qui est distribué entre les maisons religieuses de Manille, à titre de gratification, pour le soutien des missions évangéliques. Chaque couvent a droit de charger sur le galion une quantité de marchandises proportionnée au nombre de balles qui lui est assigné; ou, s'il y croit trouver plus d'avantage, il a la liberté de vendre et de transporter ce droit. Comme les marchands qui l'achètent ne sont pas toujours assez bien fournis pour le faire valoir de leur propre fonds, le couvent s'accommode avec eux, et leur fait des avances considérables à la grosse aventure. Les ordonnances du roi ont limité ce commerce à une certaine valeur de marchandises qu'il n'est pas permis d'excéder, et qui est de 600,000 piastres. Mais cette loi est si mal observée, qu'il n'y a pas d'années où la cargaison ne s'élève beaucoup plus haut, et les retours montent rarement à moins de trois millions de piastres.

On se persuadera facilement que la plus grande partie de ces retours ne s'ensevelit pas dans Manille, et qu'elle se distribue dans toutes les Indes orientales. C'est une maxime de politique admise par toutes les nations européennes, qu'on doit tenir les colonies de l'Amérique dans une dépendance absolue de leur métropole, et qu'on ne doit leur permettre aucun commerce lucratif avec d'autres nations commerçantes; aussi n'a-t-on pas manqué de faire souvent des représentations au conseil d'Espagne sur le

commerce qui subsiste entre le Mexique, le Pérou et les Indes orientales. On lui a fait sentir que les soieries de la Chine, transportées directement à Acapulco, se donnaient à beaucoup meilleur marché que celles qui se fabriquent à Valence et dans d'autres villes d'Espagne, et que l'usage des toiles de coton de la côte de Coromandel réduisait presque à rien le débit des toiles de l'Europe transportées en Amérique par la voie de Cadix. En effet, il est clair que ce commerce de Manille rend le Mexique et le Pérou moins dépendans de la couronne d'Espagne, et qu'il détourne de très-grosses sommes qui passeraient en Espagne au profit des marchands et des commissionnaires; au lieu que ces trésors ne servent qu'à grossir la fortune de quelques particuliers à l'extrémité du monde. Don Joseph Patinho, premier ministre d'Espagne, trouva ces raisons si fortes, que, vers l'année 1725, il prit la résolution d'abolir ce commerce, et de ne permettre le transport d'aucune marchandise des Indes orientales en Amérique que par la voie des vaisseaux de registre. Mais le crédit de ceux auxquels on y attribue le principal intérêt fit avorter ce dessein.

On fait donc partir tous les ans, de Manille, un vaisseau, ou deux au plus, pour Acapulco. Le temps du départ est le mois de juillet. On arrive au port d'Acapulco dans le cours du mois de décembre, ou de janvier ou de février. Après avoir disposé des marchandises, on remet ordi-

nairement à la voile pour Manille au mois de mars, et l'on y arrive dans le cours de juin. Ainsi le voyage est à peu près d'un an. Quoique le plus souvent on n'y emploie qu'un seul vaisseau, il y en a toujours un autre qu'on tient prêt à partir au retour du premier, et deux ou trois en réserve, pour y suppléer dans les cas d'accident qui pourraient interrompre le commerce. Les principaux galions sont égaux en grandeur aux vaisseaux de guerre du premier rang, et peuvent avoir à bord jusqu'à douze cents hommes. Les autres, quoique fort inférieurs, sont des vaisseaux considérables d'environ douze cents tonneaux, montés ordinairement de trois cent cinquante à six cents hommes, et de cinquante pièces de canon. Le commandant prend le titre de général, et porte l'étendard royal d'Espagne au haut du grand mât.

Cette navigation a des règles ou des usages qui s'observent fidèlement. Le galion, quittant le port de Cavite vers le milieu de juillet, s'avance dans la mer orientale, à la faveur de la mousson d'ouest, qui commence au même temps. La fin d'août arrive quelquefois avant que le galion soit dégagé des terres. Alors il porte à l'est vers le nord pour tomber à la hauteur de 30° de latitude et plus, où il trouve les vents d'ouest qui le mènent droit à la côte de Californie. Dans toute la longue traversée, on ne laisse pas tomber une fois l'ancre, depuis qu'on a perdu la terre de vue. Le voyage ne

prenant guère moins de six mois, et le galion, se trouvant chargé de marchandises et de monde, est nécessairement exposé à manquer d'eau douce ; mais l'industrie des Espagnols y supplée. On sait que leur usage dans le grand Océan n'est pas de garder dans des futailles l'eau qu'ils ont à bord, mais dans des vaisseaux de terre, assez semblables aux grandes jarres dans lesquelles on met souvent l'huile en Europe. Le galion de Manille part chargé d'une provision d'eau beaucoup plus grande que celle qu'on pourrait loger entre les ponts ; et les jarres qui la contiennent sont suspendues de tous côtés aux haubans et aux étais. Cette méthode fait gagner beaucoup de place. Les jarres, d'ailleurs, sont plus maniables, plus faciles à ranger, et moins sujettes à couler que les futailles. Mais les plus abondantes provisions durant à peine trois mois, on n'a pas d'autre ressource que la pluie, qu'on trouve assez régulièrement entre les 3° et 4° de latitude septentrionale. Pour la recueillir, on prend à bord une grande quantité de nattes, qu'on place de biais aussitôt qu'il commence à pleuvoir. Ces nattes s'étendent d'un bout du vaisseau à l'autre. Le côté le plus bas est appuyé sur un large bambou fendu, qui sert de rigole pour conduire l'eau dans les jarres. Ce secours, quoique dépendant du hasard, n'a jamais manqué aux Espagnols ; et souvent ils remplissent plusieurs fois leurs jarres dans le cours d'un voyage. Le scorbut leur cause plus d'embarras par ses ter-

ribles ravages et par la difficulté d'y remédier.

Lorsque le galion est assez avancé vers le nord pour trouver les vents d'ouest, il garde la même latitude, et dirige son cours vers les côtes de Californie. Après avoir couru 66° de longitude, à compter du cap Spiritu-Santo, on trouve ordinairement la mer couverte d'une herbe flottante, que les Espagnols nomment *porra*. Cette vue est pour eux un signe certain qu'ils sont assez près de la Californie. Aussitôt, entonnant le *Te Deum*, comme s'ils étaient à la fin du travail et du danger, ils portent au sud. Ce n'est qu'en approchant de l'extrémité méridionale de cette presqu'île qu'ils osent chercher la terre, autant pour prendre langue, et savoir des habitans s'il n'y a pas d'ennemis qui croisent dans ces mers, que pour vérifier leur estime à la vue du cap San-Lucar. Ils y tirent des rafraîchissemens d'une colonie formée dans l'intérieur de ce cap par les missionnaires, qui allument certains feux pour leur servir de signaux. De là, ils doivent porter sur le cap de Corientes, pour ranger ensuite la côte jusqu'au port d'Acapulco.

Aussitôt que la cargaison est déchargée et vendue, on se hâte de charger l'argent avec les marchandises destinées pour Manille, et les provisions nécessaires. On perd d'autant moins de temps, que, par des ordres exprès, le galion doit être sorti du port avant le 1er. d'avril. La partie la plus considérable de sa cargaison, pour le retour, consiste en argent. Le

reste est composé de cochenille, de confitures de l'Amérique espagnole, de merceries et de bijoux de l'Europe, pour les femmes de Manille, de vins d'Espagne, de Tinto, ou de seul vin d'Andalousie, pour la célébration de la messe. Cette cargaison prenant peu de place, on monte la batterie d'en bas, qui demeure à fond de calle en venant de Manille. L'équipage est augmenté d'un bon nombre de matelots, et d'une ou deux compagnies d'infanterie, destinées à recruter les garnisons des Philippines. Il s'y joint toujours plusieurs passagers; de sorte qu'au retour, le galion se trouve ordinairement monté de six cents hommes.

On s'efforce de gagner d'abord la latitude de 13 ou 14°, d'où l'on continue de faire voile, dans ce parallèle, jusqu'à la vue de l'île de Guam. Pour empêcher que le galion ne dépasse dans l'obscurité les îles Marianes, il est ordonné, pendant le mois de juin, aux Espagnols de Guam et de Rota, d'entretenir pendant toutes les nuits un feu allumé sur quelque hauteur.

Le galion, après avoir pris à Guam de l'eau et des rafraîchissemens, en part pour gouverner directement vers le cap Spiritu-Santo. Des signaux que l'on fait sur ce promontoire, et sur d'autres auxquels il est possible qu'il aborde, l'avertissent s'il se trouve des ennemis dans ces parages. Alors son devoir l'oblige d'envoyer à terre, pour s'informer de la force de l'ennemi et de tout ce qu'il peut redouter,

si les dangers annoncés le contraignent de relâcher dans un port plus sûr : s'il est découvert dans l'asile qu'il choisit, s'il craint d'y être attaqué, il doit envoyer le trésor à terre, y débarquer l'artillerie pour sa défense, et donner avis de sa situation au gouverneur de Manille.

Les espérances de l'escadre n'avaient fait que changer d'objet; mais elles semblaient demander d'autres mesures, depuis qu'on avait appris, par le récit des prisonniers, qu'on était informé dans Acapulco de la ruine de Païta, et que cette nouvelle avait fait augmenter les fortifications de la place, et mettre une garde dans l'île qui est à l'embouchure du port. Cependant on apprit aussi que cette garde avait été retirée deux jours avant l'arrivée de la chaloupe; d'où l'on conclut non-seulement que l'escadre n'avait pas encore été découverte, mais que l'ennemi ne la croyait plus dans ces mers, et que, depuis la prise de Païta, il se flattait qu'elle avait pris une autre route. On tira tant d'encouragement de ces dernières idées, que, s'étant approché jusqu'à la vue des montagnes qui se nomment *les Mamelles*, au-dessus d'Acapulco, on s'y mit dans une position qui ne laissait point à craindre que le galion pût échapper. On y demeura jusqu'au 15 mars. Une si longue attente n'aurait pas rebuté les Anglais, s'ils n'étaient retombés dans le besoin d'eau. Anson, désespéré de ce contre-temps, délibéra s'il n'entreprendrait pas de surprendre Aca-

pulco ; mais, lorsqu'il examina sérieusement ce dessein, il y trouva un obstacle insurmontable. Les prisonniers qu'il interrogea sur les vents qui règnent sur la côte l'assurèrent qu'à une médiocre distance du rivage on avait un calme tout plat pendant la plus grande partie de la nuit, et que vers le matin il s'élevait toujours un vent de terre ; ainsi le projet de mettre le soir à la voile, pour arriver dans le cours de la nuit devant la place, devenait une entreprise impossible.

Les Anglais se seraient épargné de mortelles impatiences et d'inutiles raisonnemens, s'ils avaient pu savoir, comme ils l'apprirent dans la suite, que l'ennemi avait reconnu qu'ils étaient sur la côte, et qu'il avait mis un embargo sur le galion jusqu'à l'année suivante. Mais, demeurant toujours persuadés qu'ils n'étaient pas découverts, ce ne fut que la nécessité de leur situation qui leur fit prendre le parti de chercher de l'eau. Ils résolurent de se rendre au port de Séguatanéio, parce qu'il était le moins éloigné. Les chaloupes qu'ils avaient envoyées pour reconnaître l'aiguade revinrent le 5 avril, après avoir découvert de l'eau excellente, environ à sept milles à l'ouest des rochers de Seguatanéio. Anson renvoya les chaloupes pour le sonder, et s'y rendit à leur retour, après avoir appris que c'était une rade où l'escadre pouvait être sans danger.

Le port ou la rade de Seguatanéio ou Chequetan est à 17° 36′ de latitude septentrionale,

et à trente lieues à l'ouest d'Acapulco. Dans l'étendue de dix-huit lieues, à compter d'Acapulco, on trouve un rivage sablonneux, sur lequel les vagues se brisent avec tant de violence, qu'il est impossible d'y aborder. Cependant le fond de la mer y est si net, que dans la belle saison les vaisseaux peuvent mouiller sûrement à un mille ou deux du rivage. Le pays est assez bon. Il paraît bien planté, rempli de villages, et sur quelques éminences on voit des tours, qui servent apparemment d'échauguettes. Cette perspective n'a rien que d'agréable : elle est bornée, à quelques lieues du rivage, par une chaîne de montagnes qui s'étend fort loin à droite et à gauche d'Acapulco. Les Anglais furent surpris seulement que, dans un espace de dix-huit lieues de pays, le plus peuplé de toutes ces côtes, on n'aperçoive pas le long du rivage une seule barque ni le moindre canot pour le commerce ou pour la pêche.

La saison ne permettant plus aux Anglais de nourrir une vaine espérance, ils ne pensèrent qu'à se délivrer de tout ce qui pouvait retarder leur navigation jusqu'à la Chine. Les trois bâtimens espagnols qu'ils avaient équipés furent sacrifiés à la sûreté du *Centurion* et du *Glocester*. Anson prit le parti de les brûler pour faire passer leurs équipages et leurs agrès sur ces deux vaisseaux, qui n'auraient pu résister sans ce secours aux mers orageuses de la Chine, où il comptait arriver vers le commencement des moussons. Il se détermina

aussi à renvoyer tous ses prisonniers, à la réserve des mulâtres et de quelques nègres des plus vigoureux.

En quittant la côte d'Amérique, le 6 mai, l'escadre se promettait de faire la traversée du Mexique aux côtes orientales de l'Asie en moins de deux mois. Elle porta au sud-ouest dans le dessein de tomber dans les vents alisés. Mais ils tinrent cette route l'espace de sept semaines avant de rencontrer le vent qu'ils cherchaient, et n'avaient fait que le quart du chemin vers les côtes les plus orientales de l'Asie lorsque, suivant leurs espérances, ils y devaient être arrivés dans cet intervalle. D'ailleurs, les équipages souffraient déjà beaucoup du scorbut. Une grande abondance d'eau douce et de provisions fraîches est un puissant préservatif contre cette maladie. Ces deux secours ne manquaient point aux Anglais. Ils y joignaient d'autres précautions, qui consistaient à nettoyer soigneusement leurs vaisseaux, et à tenir les écoutilles et les sabords ouverts. Cependant les malades ne s'en portaient pas mieux. On avait supposé, en doublant le cap de Horn, que la malignité du mal était venue de la rigueur du temps; mais un climat chaud n'y changea rien.

Les malheurs communs n'empêchèrent pas d'observer qu'il se passait rarement trois jours de suite sans qu'on vît une grande quantité d'oiseaux, signe certain que ces mers contiennent un plus grand nombre d'îles, ou du moins

de rochers, qu'on n'en avait découvert jusqu'alors. La plupart de ces oiseaux étaient de ceux qui font leur séjour à terre ; et la manière comme le temps de leur arrivée ne laissait pas douter qu'ils ne vinssent le matin de quelque endroit peu éloigné, et qu'ils n'y retournassent le soir. L'heure de leur passage et celle de leur retour, qui variaient par degrés, firent juger que cette différence ne pouvait venir que du plus ou moins d'éloignement de leur retraite.

On eut le vent alisé, sans la moindre variation, depuis la fin de juin jusque vers celle de juillet ; mais le 26 de ce mois, lorsque suivant l'estime on n'était pas à plus de trois cents lieues des îles Mariannes, il tourna malheureusement à l'ouest. Ce fâcheux contre-temps, qui éloignait l'assurance de sortir de peine, et plusieurs accidens irréparables qui arrivèrent au *Glocester* firent prendre la résolution de brûler ce vaisseau.

Le renfort que son équipage procura au *Centurion* ne laissait pas d'être extrêmement avantageux pour cet unique vaisseau qui restait de l'escadre; mais il avait été détourné de son cours, et porté fort loin au nord par une tempête et par les courans. Les pilotes ignoraient à quelle distance ils étaient du méridien des îles Mariannes, et, croyant n'en être pas loin, ils appréhendaient que, sans s'en être aperçus, le courant ne les eût portés sous le vent de ces îles. Il ne se passait point de jour où l'on ne perdît jusqu'à douze hommes; et, pour

comble de désolation, on avait à boucher une voie d'eau que les charpentiers désespéraient de fermer entièrement avant qu'on eût mouillé dans un port.

Au milieu de ces alarmes, le vent étant venu à fraîchir au nord-est, et la direction du courant ayant tourné au sud, on eut la satisfaction d'apercevoir, le lendemain à la pointe du jour, deux îles à l'ouest. La plus proche, comme on l'apprit dans la suite, était celle d'Anatacan, dont on ne se crut qu'à quinze lieues. Elle parut montueuse et de médiocre grandeur; l'autre était celle de Serigan, qui avait l'apparence d'un rocher plutôt que d'un endroit où l'on pût mouiller. La chaloupe qu'on y envoya ne revint que pour confirmer cette opinion. Un vent de terre n'ayant pas permis de s'approcher d'Anatacan, on perdit cette île de vue le 26 août; mais le matin du jour suivant on découvrit celles de Saypan, de Tinian et d'Agnigan. Anson fit gouverner vers Tinian, qui est entre les deux autres. Comme il n'ignorait pas que les Espagnols avaient une garnison à Guam, il prit diverses précautions pour sa sûreté. L'impatience de recevoir quelques avis sur l'île lui fit arborer le pavillon espagnol, dans l'espoir que les insulaires, prenant son vaisseau pour le galion de Manille, s'empresseraient de venir à bord. En effet, on vit paraître dans l'après-midi un *pros* qui portait un Espagnol et quatre Indiens, et qui fut arrêté par la pinasse anglaise, tandis que le canot

s'approchait de terre pour chercher un bon mouillage.

L'Espagnol, interrogé sur l'état de l'île, fit aux Anglais un récit qui surpassa même leurs désirs. Il leur apprit qu'elle était sans habitans, ce qu'ils regardèrent comme un bonheur dans leur situation ; qu'on y trouvait en abondance tous les vivres des pays les mieux cultivés ; que l'eau était excellente, et l'île même remplie de toutes sortes d'animaux d'un goût exquis ; que les bois produisaient naturellement des oranges, des limons, des citrons, des cocos, et le fruit à pain ; que les Espagnols profitaient de cette fertilité pour nourrir leur garnison de Guam ; qu'il était lui-même un des sergens de cette garnison, et qu'il était venu à Tinian avec vingt-deux Indiens pour tuer des bœufs qu'il devait charger dans une barque d'environ quinze tonneaux, qui était à l'ancre fort près de la côte.

Ce détail causa une joie fort vive aux Anglais. A la distance où ils étaient de la terre, ils voyaient paître de nombreux troupeaux. Le reste était confirmé par la beauté du pays, qui avait moins l'air d'une île déserte et inculte que d'une magnifique habitation. On y apercevait des bois charmans, avec de grandes et belles clairières, qu'on aurait prises pour un ouvrage de l'art. Le sergent espagnol ayant ajouté que les Indiens qu'il avait amenés étaient occupés à tuer des bœufs, cette circonstance fit sentir combien il était important de les retenir, dans

la crainte qu'ils n'allassent informer le gouverneur espagnol de l'arrivée du vaisseau. Il donna des ordres pour s'assurer de la barque.

Ce ne fut pas sans une peine extrême que *le Centurion* laissa tomber l'ancre. On employa cinq heures entières à carguer les voiles. Tout ce qu'il y avait de gens en état de servir ne montait qu'à soixante-onze, misérable reste des équipages réunis de trois vaisseaux qui faisaient ensemble près de mille hommes à leur départ d'Angleterre.

Les Indiens, ayant conclu de la prise de leur barque qu'ils avaient des ennemis à craindre, se retirèrent dans les bois de l'île, et laissèrent plusieurs cabanes qui épargnèrent aux Anglais la peine et le temps de dresser des tentes. Une de ces cabanes, qui leur avait servi de magasin, était de soixante pieds de long sur quarant-cinq de large. Elle fut changée en infirmerie pour les malades. Tous les officiers, et le chef d'escadre lui-même, prêtèrent la main pour les aider à sortir du vaisseau. On perdit encore vingt et un hommes la veille et le jour du débarquement.

L'île de Tinian, dont l'auteur ne se lasse point de vanter les avantages, est située à 15° 8′ de latitude septentrionale, et à 114° 50′ de longitude ouest d'Acapulco. Sa longueur est d'environ douze milles, et sa largeur d'environ la moitié. Le terrain en est sec et un peu sablonneux, ce qui rend le gazon des prés et des bois plus fin et plus uni qu'il ne l'est ordi-

nairement dans les climats chauds ; le pays s'élève insensiblement depuis l'aiguade des Anglais jusqu'au milieu de l'île ; mais, avant d'arriver à sa plus grande hauteur, on trouve plusieurs clairières en pente douce, couvertes d'un trèfle fin qui est entremêlé de différentes sortes de fleurs, et bordées de beaux bois dont les arbres portent d'excellens fruits. Le terrain des plaines est fort uni, et les bois ont peu de broussailles. Ils sont terminés aussi nettement, dans les endroits qui touchent aux plaines, que si la disposition des arbres était l'ouvrage de l'art. Ce mélange, joint à la variété des collines et des vallons, forme une infinité de vues charmantes. Les animaux qui, pendant la plus grande partie de l'année, sont les seuls maîtres de ce beau séjour, font partie de ses charmes romanesques, et ne contribuent pas peu à lui donner un air de merveilleux. On y voit quelquefois des milliers de bœufs paître ensemble dans une grande prairie, spectacle d'autant plus singulier, que tous ces animaux sont d'un véritable blanc de lait, à l'exception des oreilles, qu'ils ont ordinairement noires. Quoique l'île soit déserte, les cris continuels et la vue d'un grand nombre d'animaux domestiques qui courent en grand nombre dans les bois renouvellent les idées de fermes et de villages. Les bœufs sont si peu farouches, qu'ils se laissent d'abord approcher. Anson en fit tuer quelques-uns à coups de fusil ; mais d'autres raisons l'ayant ensuite obligé de ménager sa poudre, on les

prenait aisément à la course. La chair en est bonne et facile à digérer. On n'avait pas plus de peine à prendre la volaille, qui est aussi d'un excellent goût; à peine s'éloignait-elle de cent pas du premier vol, et cet effort la fatiguait jusqu'à ne pouvoir s'élever une seconde fois dans l'air. Les Anglais trouvèrent dans les bois une grande quantité de sangliers qui furent pour eux un mets exquis; mais ces animaux étaient si féroces, qu'il fallut employer, pour les prendre, de grands chiens qui étaient venus dans l'île avec le détachement espagnol, et qui étaient déjà dressés à cette chasse. Elle fut sanglante : les sangliers, pressés dans leur retraite, se défendirent si furieusement, qu'ils déchirèrent plusieurs chiens.

Loin de trouver de l'exagération dans le récit du sergent espagnol, les Anglais admirèrent l'abondance de cocos, de goyaves, de limons et d'oranges dont les bois étaient remplis. Le fruit à pain, qui porte le nom de *rima* dans ces îles, leur parut préférable au pain même. Outre ces fruits, l'île avait des melons d'eau, de la menthe, du pourpier, du cochléaria et de l'oseille, que les Anglais dévorèrent avec l'avidité que la nature excite pour ces rafraîchissemens dans ceux qui sont attaqués du scorbut. Deux grands lacs d'eau douce offraient une multitude de canards, de sarcelles, de corlieux, et de pluviers sifflans.

Il doit paraître étrange qu'un lieu si favorisé du ciel soit entièrement désert, surtout à si

peu de distance de quelques autres îles qui doivent en tirer une partie de leur subsistance. Mais les Anglais apprirent qu'il n'y avait pas cinquante ans qu'il était encore peuplé. Tinian contenait plus de trente mille âmes lorsqu'une maladie épidémique en ayant emporté une grande partie, les Espagnols forcèrent le reste de passer dans l'île de Guam, qui avait souffert les mêmes pertes, et de s'y établir pour remplacer les morts; mais, après cette transmigration, la plupart tombèrent dans une mortelle langueur, et périrent de chagrin d'avoir quitté leur patrie. Ce récit des prisonniers fut confirmé par la vue de plusieurs ruines, qui prouvaient assez que l'île avait été fort peuplée. Elles consistent presque toutes en deux rangs de piliers de figure pyramidale, qui ont pour base un carré, et qui sont entre eux à la distance d'environ six pieds. Chaque rang est séparé de l'autre par le double de cet espace. La base des piliers est de cinq pieds carrés, et leur hauteur de treize. Ils se terminent tous par un demi-globe à surface plate; et toute la masse, c'est-à-dire les piliers et les demi-globes, est de sable et de pierre, cimentés ensemble et revêtus de plâtre. Ces monumens, suivant le témoignage des prisonniers, sont les restes de plusieurs monastères indiens. Avec tous ces avantages, les vents frais qui soufflent continuellement dans l'île, et les pluies, quoique rares et courtes, dont elle est quelquefois abreuvée, y rendent l'air extrêmement sain.

Mais elle a peu d'eau courante. Les anciens habitans avaient suppléé à ce défaut par un grand nombre de puits qu'on trouve partout, assez près de la surface. On y voit aussi de grandes pièces d'excellente eau dormante, qui paraissent formées par des sources. La principale incommodité de Tinian vient d'une infinité de moucherons et d'autres insectes, tels que des millepieds, des scorpions, etc. On y est tourmenté aussi par des tiques, qui s'attachent aux hommes comme aux bêtes, et qui, cachant leur tête sous l'épiderme, y causent une douloureuse inflammation.

Les Anglais trouvaient cette peine légère en la comparant à toutes les douceurs de l'île. Mais ils ignoraient que, le mouillage n'y étant pas sûr dans certaines saisons, ils étaient menacés du plus terrible accident qu'ils eussent à redouter. La meilleure situation pour les vaisseaux considérables est au sud-ouest de l'île. C'était dans cette partie que *le Centurion* avait jeté l'ancre, à un mille et demi du rivage. Le fond de cette rade est rempli de rochers de corail fort pointus, qui, depuis le milieu d'octobre, exposent un bâtiment aux plus grands dangers. Cette saison est celle de la mousson de l'ouest. Aussi long-temps qu'elle dure, le vent, vers le temps de la pleine lune, et surtout dans celui de la nouvelle, est ordinairement si variable, qu'il fait quelquefois le tour du compas. Il souffle alors avec tant de violence, qu'on ne peut se fier aux plus gros câbles; et

le péril augmente encore par la rapidité du flux, qui porte au sud-est, entre l'île de Tinian et celle d'Agnigan. Pendant les huit autres mois, c'est-à-dire depuis le milieu d'octobre jusqu'au milieu de juin, le temps est égal et constant.

Ces connaissances manquaient aux Anglais. Après s'être occupés à radouber leur vaisseau, ils donnèrent tous leurs soins aux malades, qui commençaient à se rétablir heureusement. Anson, attaqué lui-même du scorbut, s'était fait dresser une tente sur le rivage, où il vivait sans défiance. Cependant, comme on n'était pas loin de la nouvelle lune de septembre, une prudence nécessaire dans la mousson de l'ouest lui fit ordonner, pour la sûreté du vaisseau, que le bout des câbles fût garni des chaînes des grapins dans l'endroit où il tient aux ancres. Il les fit même revêtir, à trente brasses depuis les ancres, et à sept depuis les écubiers, d'une bonne hausière de quatre pouces et demi de tour. A ces précautions on ajouta celle d'amener la grande vergue et la vergue de misaine, pour laisser au vent moins de prise sur le vaisseau.

La nouvelle lune arriva le 18. Ce jour et les trois suivans se passèrent sans accident; et quoique le temps fût orageux, on se reposait sur des mesures auxquelles il ne paraissait rien manquer; mais le 22, un vent d'est qui s'éleva tout d'un coup avec une impétuosité surprenante rompit tous les câbles et jeta le vaisseau

en mer. La nuit devint fort noire, et l'orage ne fit que redoubler. Il était accompagné d'un bruit épouvantable de tonnerre et de pluie. On n'entendit pas même les signaux de détresse, auxquels on devait supposer que l'officier qui commandait à bord aurait recours. On ne vit aucun feu pour avertir ceux qui étaient à terre. Anson, la plupart des officiers, et une grande partie de l'équipage, au nombre de cent treize personnes, se trouvèrent privés, sans le savoir encore, de l'unique moyen qui leur restait pour sortir de l'île. Mais c'est dans les termes de l'auteur qu'il faut représenter leur situation.

« A la pointe du jour, lorsqu'ils remarquèrent du rivage que le vaisseau avait disparu, leur consternation fut inexprimable. La plupart, persuadés qu'il avait péri, supplièrent le chef d'escadre d'envoyer la chaloupe faire le tour de l'île pour chercher les débris. Ceux qui le croyaient capable d'avoir résisté à la tempête n'osaient se flatter qu'il fût jamais en état de regagner l'île, car le vent était toujours à l'est avec une extrême violence, et l'on savait qu'il y avait trop peu de monde à bord pour lutter contre un temps si orageux. Dans l'une et l'autre supposition, il n'y avait pour eux aucune espérance de quitter l'île de Tinian. Ils se trouvaient à plus de six cents lieues de Macao, port le plus voisin pour leur nation. Ils n'avaient pas d'autre ressource que la petite barque espagnole dont ils s'étaient saisis, et qui ne pouvait contenir le quart de leur nom-

bre. Le hasard de quelque vaisseau qui relâcherait dans l'île était sans aucune vraisemblance. Peut-être *le Centurion* était-il le premier bâtiment européen qui en eût approché. Il ne fallait pas attendre de plusieurs siècles les accidens qui l'y avaient conduit. Il ne leur restait donc que la triste attente de passer le reste de leurs jours dans cette île; encore n'était-ce pas leur plus grande crainte. Ils devaient appréhender que le gouverneur de Guam, instruit de leur malheur, n'envoyât contre eux toutes ses forces; et le plus favorable traitement qu'ils pussent envisager était de passer toute leur vie dans les chaînes. Peut-être même avaient-ils à redouter un traitement infâme, en qualité de pirates; car leur commission était à bord du vaisseau.

» Quoique ces cruelles idées fissent leur impression sur le chef d'escadre, il prit un air ferme et tranquille. Ses premières réflexions étaient tombées sur les moyens de se délivrer d'une situation si désespérée. Il communiqua aux plus intelligens de la troupe un plan qu'il jugea possible; et, le voyant confirmé de leur approbation, il assembla tous les autres pour leur représenter qu'il y avait peu d'apparence que *le Centurion* fût submergé; que, s'ils considéraient avec attention la force d'un tel vaisseau, ils conviendraient qu'il était capable de soutenir les plus fortes tempêtes; que peut-être reparaîtrait-il dans peu de jours; mais que, dans la supposition la moins favorable, on devait juger

qu'il aurait été jeté assez loin de l'île pour se trouver dans l'impossibilité d'y retourner, et qu'il aurait pris la route de Macao ; que, pour se préparer néanmoins à toutes sortes d'événemens, on pouvait s'occuper des moyens de sortir de l'île; qu'il en avait déjà trouvé un qui consistait à scier en deux la barque espagnole pour l'allonger de douze pieds; ce qui ferait un bâtiment d'environ quarante tonneaux, et capable de les transporter tous à la Chine ; que les charpentiers qu'il avait consultés sur cette entreprise lui en promettaient le succès, et qu'il ne demandait que les efforts réunis de ceux qui l'écoutaient. Il ajouta qu'il voulait partager le travail avec eux, et qu'il n'exigeait rien d'autrui dont il ne fût prêt à donner l'exemple ; mais qu'il était important de ne pas différer l'ouvrage, et de se persuader même que le *Centurion* ne pouvait revenir, parce qu'en supposant son retour, il n'en résultait pas d'autre inconvénient que l'inutilité du travail; au lieu que, s'il ne reparaissait pas, leur infortune et la saison exigeaient d'eux toute la diligence, et par conséquent toute l'activité possible.

» Ce discours releva leur courage, mais ne produisit pas d'abord tout l'effet que leur chef en avait attendu. La resssource même qu'il leur offrait diminuant leur premier effroi, ils commencèrent à se flatter que le retour du *Centurion* les dispenserait d'un travail pénible, auquel ils auraient toujours le pouvoir de revenir. Cependant, quelques jours d'une vaine attente leur

ayant ôté l'espérance de revoir le vaisseau, ils se livrèrent avec ardeur au projet de leur délivrance. Si l'on considère combien ils étaient mal pourvus de tout ce qui était nécessaire à l'exécution, il paraîtra surprenant qu'Anson pût se promettre non-seulement d'allonger la barque, mais de l'avitailler, et de la mettre en état de parcourir un espace de six ou sept cents lieues dans des mers qui lui étaient inconnues.

» Pendant que le forgeron s'occupait de son travail, d'autres abattaient des arbres, et sciaient des planches. Anson mit la main à cet ouvrage, qui était le plus pénible. Comme on n'avait ni assez de poulies, ni la quantité nécessaire de cordages pour haler la barque à terre, on proposa de la mettre sur des rouleaux. La tige des cocotiers, étant ronde et fort unie, parut propre à cet usage. On abattit quelques-uns de ces arbres, aux bouts desquels on pratiqua des ouvertures pour recevoir des barres. Dans le même temps on creusa un bassin sec; où l'on fit entrer la barque par un chemin fait exprès depuis la mer jusqu'au bassin. D'un autre côté, on tuait des bœufs, et l'on amassait toutes sortes de provisions. Après avoir délibéré sur ce qui pouvait être employé à l'équipement de la barque, on trouva que les tentes qui étaient à terre, et les cordages que *le Centurion* avait laissés par hasard pourraient suffire avec les voiles et les agrès de la barque même. Comme on avait quantité de suif, on résolut de le mêler

avec de la chaux, et d'enduire la barque de ce mélange. »

Il restait l'embarras de se procurer les vivres nécessaires pour un long voyage. On n'avait à terre ni biscuit ni aucune sorte de grain. Le fruit à pain en avait tenu lieu depuis qu'on était dans l'île de Tinian; mais il ne pouvait se conserver en mer. Quoiqu'on eût assez de bétail en vie, on n'avait pas de sel pour le saler, et dans un climat si chaud, le sel n'aurait pas pris. On résolut enfin de prendre à bord autant de cocos qu'il serait possible, et de suppléer au pain par du riz. L'île fournissait des cocos. Pour se procurer du riz, on résolut d'attendre que la barque fût achevée, et de tenter une expédition contre l'île de Rota, où l'on savait que les Espagnols ont de grandes plantations confiées au soin des Indiens. Mais cette entreprise ne pouvant être exécutée que par la force, on examina ce qu'il y avait de poudre à terre. Il ne s'en trouva malheureusement que pour quatre-vingt-dix coups de fusil; faible ressource pour des gens qui devaient être privés pendant plus d'un mois de pain et de tout ce qui pouvait en tenir lieu, s'ils ne s'en procuraient par les armes.

Mais on a mis au dernier rang le plus cruel de tous les embarras, celui qui, sans un concours d'accidens fort singuliers, aurait rendu le départ de la barque absolument impossible. Après avoir réglé tout ce qui regardait sa fabrique et son équipement, il était aisé de cal-

culer à peu près dans quel temps l'ouvrage serait achevé. « Ensuite on devait naturellement considérer le cours qu'il fallait suivre, et la terre où l'on devait aborder. Ces idées menèrent les officiers à la fâcheuse réflexion qu'ils n'avaient dans l'île ni boussole ni quart de cercle. Il s'était déjà passé huit jours sans aucune ressource pour cet inconvénient, lorsqu'en fouillant dans une caisse qui appartenait à la barque espagnole, on y trouva une petite boussole qui ne valait guère mieux que celles qui servent de jouet aux écoliers, mais qui n'en fut pas moins regardée comme un trésor inestimable. Peu de jours après on eut le bonheur de trouver sur le rivage un quart de cercle qui avait appartenu à quelque mort de l'équipage. On s'aperçut, à la vérité, que les pinnules y manquaient, ce qui le rendait inutile; mais un matelot, ayant tiré par hasard la layette d'une vieille table que les flots avaient poussée à terre, y trouva quelques pinnules qui convenaient fort bien au quart de cercle, et qui servirent sur-le-champ à déterminer avec assez de précision la latitude de Tinian. Le travail, animé par toutes ces faveurs de la fortune, avança si heureusement, que le 9 octobre on se crut assez maître de l'exécution pour en régler la durée, et le départ fut fixé au 5 novembre. »

Mais l'embarras des Anglais devait finir plus tôt, et par une conclusion plus heureuse. Deux jours après, un matelot qui se trouvait sur une

hauteur, au milieu de l'île, aperçut *le Centurion* dans l'éloignement. Il se mit à courir vers le rivage, en criant de toute sa force, *le vaisseau ! le vaisseau !* Ceux qui l'entendirent, jugeant par la manière dont cette nouvelle était annoncée qu'elle devait être vraie, la portèrent avec le même empressement au chef d'escadre. Il était dans l'ardeur du travail. Un bonheur qu'il espérait si peu lui fit jeter sa hache; « et sa joie, suivant l'expression de l'auteur, parut altérer pour la première fois cette parfaite égalité d'âme qu'il avait conservée jusqu'alors. Tout le monde l'accompagna jusqu'au rivage avec des transports qui approchaient de la frénésie, pour se repaître d'un spectacle dont on s'était cru privé pour jamais. »

L'absence du *Centurion* avait duré dix-neuf jours, pendant lesquels il avait éprouvé toutes les horreurs d'un impitoyable élément. Il avait d'abord été poussé vers l'île d'Agnigan, au risque de s'y briser mille fois dans l'obscurité des ténèbres. Ensuite les courans l'avaient fait dériver plus de quarante lieues à l'ouest, d'où il n'était revenu à la vue de Tinian qu'avec des peines et des fatigues incroyables. La perte de son grand canot, qui s'était brisé dès la première nuit contre le bordage, jeta Anson dans un extrême embarras. Il fut obligé de faire transporter toutes les futailles sur des radeaux, et de furieux coups de vent l'exposèrent à de nouvelles alarmes. Cependant on parvint à charger autant de provisions que l'île put en fournir; et

le 21 octobre on fut en état mettre à la voile.

La mousson de l'est semblait bien fixée. On eut en poupe un vent frais et constant, avec lequel on fit d'abord quarante et cinquante lieues par jour. Il restait des craintes pour l'ancienne voie d'eau, qui n'avait pas été réparée si parfaitement qu'une mer violente ne pût l'augmenter. Mais tout l'équipage était dans une si parfaite santé, qu'il se soumettait sans plaintes et sans imptience aux travaux de la manœuvre et de la pompe.

Le 3 novembre, on découvrit une île qu'on prit à la première vue pour celle de Botol-Tobago-Xima; mais elle parut plus petite qu'on ne la représente ordinairement. Une heure après on en vit une seconde, cinq ou six milles plus à l'ouest; les cartes et les journaux de marine qu'on avait à bord ne faisant mention d'aucune autre île, à l'est de Formose, que celle de Botol-Tobago-Xima, l'impossibilité où l'on se trouvait de prendre la hauteur à midi fit craindre que le vaisseau n'eût été poussé par quelque courant dans le voisinage des îles de Bachi. Une juste précaution fit amener les voiles pendant la nuit, et l'on demeura dans cette incertitude jusqu'au lendemain, que le jour fit revoir les deux mêmes îles. Alors Anson fit porter à l'ouest, et deux heures après, on découvrit la pointe méridionale de l'île Formose. On eut bientôt la vue des côtes de la Chine. On demeura au large pour attendre le jour.

La surprise des Anglais fut extrême, au lever du soleil, de se voir au milieu d'un nombre infini de bateaux qui couvraient toute la mer. L'auteur ne croit point exagérer en le faisant monter à six mille, dont chacun portait trois, quatre ou cinq hommes, mais la plupart cinq. Cet essaim de pêcheurs est le même sur toute cette côte jusqu'à Macao. Anson se flatta que parmi tant de marins il se trouverait un pilote qui consentirait à servir de guide au vaisseau. Mais il n'y eut point d'offre qui pût en engager un seul à venir à bord, ni à donner la moindre instruction. Lorsqu'on leur répétait le nom de Macao, ils présentaient du poisson pour seule réponse, sans marquer la moindre curiosité pour un spectacle aussi nouveau pour eux qu'un grand vaisseau de l'Europe, et sans se détourner un moment de leur travail. Une insensibilité qui s'accordait si peu avec les éloges qu'on a donnés au génie de leur nation ne prévint pas les Anglais en leur faveur. Anson fut réduit à se conduire par la faible connaissance qu'il avait de leurs côtes.

Cependant un pilote chinois vint offrir ses services en mauvais portugais. Il demanda trente piastres, qui lui furent comptées sur-le-champ. On apprit de lui qu'on n'était pas loin de Macao, et que la rivière de Canton, à l'embouchure de laquelle cette île est située, avait alors onze vaisseaux européens, dont quatre étaient anglais. Anson alla mouiller dans la rade de Macao.

Depuis plus de deux ans que les Anglais étaient en mer, c'était la première fois qu'ils se voyaient dans un port ami, et dans un pays civilisé, où ils pouvaient se promettre toutes les commodités de la vie et tous les secours nécessaires à leur vaisseau.

La rivière de Canton, seul port de la Chine qui soit aujourd'hui fréquenté par les Européens, est un lieu de relâche plus commode que Macao; mais les usages de la Chine, à l'égard des étrangers, n'étant établis que pour des vaisseaux marchands, Anson craignait d'exposer la compagnie anglaise des Indes à quelque embarras de la part du gouverneur de Canton, s'il prétendait en être traité sur un autre pied que les commandans des navires de commerce. Cette considération, qui l'obligeait de relâcher à Macao, le porta aussi à députer un de ses officiers au gouverneur portugais pour lui demander ses avis sur la conduite qu'il devait tenir avec les Chinois. La principale difficulté regardait les droits qu'on fait payer à tous les vaisseaux qui entrent dans la rivière de Canton, impôt qui se règle sur la grandeur de chaque bâtiment. Dans tous les autres pays du monde, un vaisseau de guerre est exempt de cette servitude, et le chef d'escadre anglais se faisait un point d'honneur de ne pas s'y soumettre à la Chine.

Deux officiers portugais, qui revinrent le soir avec le député d'Anson, lui dirent de la part du gouverneur qu'il ne fallait pas espérer

que les Chinois se relâchassent sur le paiement des droits; mais que le gouverneur lui offrait un pilote pour le conduire à Tipa, port voisin, sûr et propre au radoub du vaisseau, où vraisemblablement les Chinois ne lui demanderaient pas l'impôt.

Les Anglais, ayant goûté cette proposition, levèrent l'ancre et se rendirent à Tipa, port formé par plusieurs îles, et situé à six lieues de Macao : ils saluèrent le château de onze coups de canon, qui leur furent rendus au même nombre. Le lendemain, Anson se fit mettre à terre pour se procurer un entretien avec le gouverneur portugais, dans l'espérance d'en obtenir des provisions. Il en fut reçu fort civilement, avec promesse de fournir au vaisseau tout ce qu'on y pourrait porter sous main ; mais, loin de pouvoir l'aider ouvertement, les Portugais avouèrent qu'ils ne recevaient eux-mêmes leurs provisions qu'avec la permission du gouvernement chinois, et qu'ils étaient absolument dans sa dépendance. Anson prit le parti de se rendre lui-même à Canton, et d'adresser ses demandes au vice-roi. Il eut besoin de prendre un ton menaçant pour obtenir du hoppo ou du douanier chinois la liberté de s'embarquer dans une chaloupe du pays. En arrivant à Canton, il consulta les officiers des vaisseaux anglais sur la conduite qu'il devait tenir dans cette cour. On lui conseilla d'employer la médiation des marchands; fausses mesures qui lui firent perdre un mois

entier à presser des agens sans crédit et de mauvaise foi. Dans le chagrin de ne pouvoir faire entendre ses plaintes, il résolut de prendre une autre voie. De son bord, où il se fit reconduire, il écrivit au vice-roi pour lui représenter « qu'il était commandant en chef d'une escadre de sa majesté britannique, envoyé depuis deux ans dans la mer du Sud pour croiser sur les Espagnols, qui étaient en guerre avec le roi son maître; qu'en retournant dans sa patrie, une voie d'eau et la nécessité de se pourvoir de vivres l'avaient forcé d'entrer dans le port de Macao; qu'il s'était rendu à Canton pour y demander les secours dont il avait besoin; mais qu'ignorant les usages du pays, il n'avait pu trouver d'accès à la cour, et qu'il se voyait réduit à faire renfermer ses demandes dans une lettre; qu'elles consistaient dans la permission de prendre les ouvriers nécessaires pour réparer son vaisseau, et d'acheter des vivres pour se mettre en état de partir avant la fin de la mousson. »

Cette lettre, traduite en chinois, produisit l'effet qu'il en avait attendu. Deux jours après, un mandarin du premier rang, et gouverneur de la ville de Fo-chan, accompagné de deux mandarins d'une classe inférieure et d'une nombreuse suite de domestiques, parut sur une escadre de dix-huit demi-galères, décorées de pavillons et de flammes, et chargées de musiciens et de soldats. Il fit jeter le grapin à l'avant du *Centurion*; ensuite il envoya déclarer au chef

d'escadre qu'il avait ordre du vice-roi de Canton d'examiner l'état du vaisseau. La chaloupe anglaise partit sur-le-champ pour l'amener à bord. On fit de grands préparatifs pour sa réception. Cent des meilleurs hommes de l'équipage se revêtirent de l'uniforme des soldats de la marine, prirent les armes et se rangèrent sur le tillac. Il monta sur le bord au son des tambours et de toute la musique militaire des Anglais; et, passant devant leur corps de troupes, il fut reçu sur le pont par le chef d'escadre, qui le conduisit dans la chambre. Il y répéta sa commission. Elle consistait à vérifier les articles de la lettre, et particulièrement celui de la voie d'eau. Deux charpentiers chinois, qu'il avait amenés dans cette vue, se disposèrent à l'exécution de ses ordres. Il avait mis chaque article à part sur un papier, avec une assez grande marge sur laquelle il devait écrire ses observations.

Ce mandarin paraissait non-seulement homme de mérite, mais ouvert et généreux, deux qualités que l'auteur ne croit pas communes à la Chine. Après diverses recherches, les charpentiers chinois trouvèrent la voie d'eau telle qu'on l'avait représentée, et conclurent qu'il était impossible de mettre le vaisseau en mer avant qu'il fût radoubé. Alors le mandarin témoigna au chef d'escadre qu'il reconnaissait la vérité de toutes ses représentations. Il continua d'examiner les autres parties du vaisseau; et sa principale attention tomba sur les

pièces de batterie, dont il parut admirer la grandeur, aussi-bien que la grosseur et le poids des boulets. Le chef d'escadre saisit cette occasion pour insinuer que les Chinois manqueraient de prudence s'ils tardaient à lui accorder ses demandes. Il fit des plaintes de la conduite des officiers de la douane; et, feignant de les croire bien convaincus que *le Centurion* seul était capable de détruire tous les bâtimens chinois qui se trouvaient dans la rivière de Canton, il ajouta que, si les procédés violens n'étaient pas convenables entre les nations amies, il ne convenait pas non plus de laisser ses amis périr de misère dans un port, surtout lorsqu'ils offraient de payer tout ce qui leur serait accordé. Le mandarin reconnut la justice de ce langage. Il déclara civilement que la commission dont on l'avait chargé l'obligeait de se regarder comme l'avocat du vaisseau anglais : il assura qu'à son retour à Canton, on tiendrait un conseil dont il était membre; et que, sur ses représentations, il ne doutait pas que toutes les demandes du chef d'escadre ne fussent accordées. Enfin, s'étant fait donner une liste de toutes les provisions nécessaires au vaisseau, il écrivit au bas la permission de les acheter; et il commit de suite un officier pour les faire fournir chaque jour au matin.

Après cette favorable explication, le chef d'escadre invita les trois mandarins à dîner, en s'excusant sur sa situation de ne pouvoir leur

offrir une aussi bonne chère qu'il le désirait. « Entre plusieurs mets, on leur servit du bœuf, dont les Chinois ne mangent point sans répugnance. Anson ignorait que depuis plusieurs siècles ils ont adopté quantité de superstitions indiennes; mais ils se jetèrent sur quatre grosses pièces de volaille, qu'ils mangèrent presque entièrement. Ils parurent embarrassés de leurs couteaux et de leurs fourchettes. Après avoir essayé en vain de s'en servir, et d'un air fort gauche, ils furent obligés d'en revenir à leur usage, c'est-à-dire de se faire couper leur viande en petits morceaux par quelques gens de leur suite. A la vérité, ils se montrèrent moins novices dans l'art de boire. Anson prenant droit de ses incommodités pour se dispenser de boire beaucoup, le grand mandarin qui avait remarqué le teint vif et l'air frais d'un jeune officier du vaisseau, lui frappa sur l'épaule et lui dit par la bouche de l'interprète qu'il ne lui croyait pas les mêmes raisons de sobriété qu'au chef d'escadre, et qu'il le priait de lui tenir compagnie à boire. Le jeune Anglais, voyant que cinq bouteilles de vin de France n'altéraient pas la sérénité du mandarin, fit apporter un flacon d'eau des Barbades, auquel ce magistrat chinois ne fit pas moins d'honneur; après quoi il se leva de table avec tout le sang-froid qu'il y avait apporté. »

Malgré ses promesses, la patience des Anglais fut exercée par des difficultés et des lenteurs qui prolongèrent le retardement de la permis-

sion du conseil jusqu'au 6 janvier 1743. Dès le lendemain quantité d'ouvriers chinois vinrent à bord, et le travail fut poussé avec vigueur; il ne laissa pas d'être troublé par différens bruits, qui firent craindre aux Anglais d'être attaqués dans le port de Tipa. Ils apprirent en effet dans la suite que le conseil de Manille, informé qu'ils étaient à caréner leur vaisseau dans ce port, avait conçu le projet d'y faire mettre le feu par un capitaine espagnol, qui s'était chargé de cette entreprise pour la somme de quarante mille piastres, et que ce dessein n'avait manqué que par la mauvaise intelligence du gouverneur et des marchands de Manille. Ils auraient eu le temps de l'exécuter, car on vit arriver le mois d'avril avant que le radoub, le chargement des provisions et l'équipement du vaisseau fussent achevés; les Chinois s'ennuyaient de ces longueurs. Deux chaloupes envoyées de Macao vinrent presser Anson de partir. Ce message, qui fut renouvelé plusieurs fois, lui parut assez injurieux pour lui faire répondre d'un ton ferme qu'il en était importuné, et qu'il partirait quand il le jugerait à propos. Mais sa réponse irrita aussi les magistrats chinois. Ils défendirent qu'on portât plus long-temps des vivres au vaisseau; et cet ordre, qui ne fut que trop fidèlement observé, força les Anglais de lever l'ancre aussitôt qu'ils eurent congédié les ouvriers.

Ils firent voile le 19 avril. Heureusement ils se retrouvaient avec un vaisseau réparé, une

bonne quantité de munitions fraîches, qu'ils avaient eu la prudence de ménager, et vingt-trois hommes de recrue qu'ils avaient faite à Macao, la plupart Lascarins ou matelots indiens, et quelques Hollandais. Le chef d'escadre avait publié qu'il partait pour Batavia, et de là pour l'Angleterre. Quoique la mousson de l'ouest fût commencée, et que le voyage qu'il paraissait entreprendre passe pour impossible dans cette saison, il avait témoigné tant de confiance dans la force de son vaisseau et dans l'habileté de son équipage, que toute la ville de Macao, et ses gens mêmes, étaient persuadés qu'il voulait se signaler par une expérience si hardie; et plusieurs habitans de Macao et de Canton s'étaient servis de cette occasion pour écrire à leurs correspondans de Batavia.

Mais ce n'était qu'un voile qui cachait des desseins beaucoup plus importans. Anson considérait que, le vaisseau d'Acapulco n'ayant pu partir l'année précédente, il y avait beaucoup d'apparence que cette année il en partirait deux du même port. Il avait pris la résolution d'aller les attendre au cap Spiritu-Santo, dans l'île de Samal. C'est ordinairement au mois de juin qu'ils y arrivent; il se promettait d'y être assez tôt pour les y attendre. A la vérité on représentait les galions comme de gros et forts bâtimens, montés chacun de quarante-quatre pièces de canon, et de plus de cinq cents hommes. Il devait même compter qu'ils s'es-

corteraient mutuellement; au lieu qu'il n'avait à bord que deux cent vingt-sept personnes, dont plus de trente n'étaient pas des hommes faits. Mais cette inégalité de force ne fut pas capable de l'arrêter; il savait que son vaisseau était beaucoup plus propre au combat que les galions; l'immense trésor qu'il se flattait d'enlever lui répondait du courage de ses gens.

Il avait formé ce grand projet en quittant la côte du Mexique, et son chagrin dans tous les délais qu'il avait essuyés à la Chine n'était venu que de la crainte de manquer les galions. Il avait gardé un profond secret à Macao, parce qu'il y pouvait appréhender que le commerce de cette ville avec Manille ne servît à le trahir. Mais lorsqu'il se vit en pleine mer, il assembla tous ses gens sur le pont. Après leur avoir expliqué son dessein, « il les assura qu'il saurait choisir une croisière où les galions ne lui échapperaient pas; que, malgré la force de ces deux bâtimens, il croyait sa victoire certaine; qu'il n'ignorait pas de quel bois ils étaient composés; que, si l'on s'en rapportait aux fables espagnoles, ils étaient impénétrables aux boulets de canon; mais que, pour lui, il répondait sur sa parole que, pourvu qu'il les pût joindre, il les combattrait de si près, que ses boulets, loin de rebondir contre un des flancs, les perceraient tous deux de part en part. »

Ce discours fut reçu avec des transports de joie. Tout le monde promit solennellement de vaincre ou de périr, et la confiance monta

tout d'un coup jusqu'à faire oublier la modestie. L'auteur confirme cette observation par un trait particulier. « Anson, dit-il, qui avait fait provision à la Chine de moutons en vie, demanda un jour à son boucher pourquoi il n'en voyait plus servir sur sa table, et s'ils étaient tous tués. Le boucher répondit du ton le plus sérieux qu'il en restait encore deux; mais que, si le chef d'escadre le permettait, il avait dessein de les garder pour en traiter le général des galions. »

Toutes les précautions avec lesquelles on s'efforça de se dérober à la vue des sentinelles de terre ne purent empêcher que le vaisseau ne fût aperçu plus d'une fois. L'avis en fut porté à Manille : les marchands y prirent l'alarme, et s'adressèrent au gouverneur, qui entreprit d'équiper une escadre de cinq vaisseaux; deux de trente-deux pièces de canon, un de vingt, et deux de dix, pour attaquer les ennemis de l'Espagne. Quelques-uns de ces bâtimens avaient déjà levé l'ancre; mais de nouvelles disputes pour les frais de l'armement entre les marchands et le gouverneur, et la mousson contraire, arrêtèrent encore une fois leur entreprise. Au reste, Anson fut surpris d'avoir été découvert si souvent de la côte, parce que la pointe du cap n'est pas fort élevée, et que le vaisseau fut presque toujours à dix ou quinze lieues au large. Cependant, à mesure que le mois de juin avançait, l'impatience des Anglais allait en augmentant; ils se voyaient au 19

Le 20 juin, c'est-à-dire un mois après leur arrivée, ils furent délivrés de cette cruelle incertitude. A la pointe du jour on découvrit une voile au sud-est. Le chef d'escadre ayant fait porter aussitôt vers ce bâtiment, on le reconnut pour un des galions; mais on fut surpris qu'il ne changeât point de route, et qu'il portât toujours sur *le Centurion*. Anson ne pouvait se persuader que les Espagnols l'eussent reconnu à son tour. Cependant il ne put demeurer long-temps en balance, ni douter même qu'ils n'eussent pris la résolution de le combattre.

Vers midi les Anglais se trouvèrent à une lieue du galion, et, ne voyant pas paraître le second, ils conclurent qu'il en avait été séparé. Bientôt les Espagnols hissèrent leur voile de misaine, et s'avancèrent sous leurs huniers, le cap au nord, avec le pavillon et l'étendard d'Espagne au haut du grand mât. Anson s'était préparé aussi pour le combat, et n'avait pas négligé ce qui pouvait lui faire tirer meilleur parti de ses forces. Il avait choisi trente de ses plus habiles fusiliers, qui furent distribués dans les hunes, et dont les services répondirent à son attente. Comme il n'avait pas assez de monde pour donner un nombre suffisant d'hommes à l'artillerie, chaque pièce de la batterie d'en bas n'en eut que deux pour la charger. Le reste était divisé en petites troupes de dix ou douze, qui parcouraient l'entre-deux des ponts, pour mettre le canon aux sabords,

et le tirer lorsqu'ils le trouvaient chargé. Cet ordre le mit en état de se servir de toutes ses pièces; et, ne pensant point à tirer par bordées, entre lesquelles il y aurait eu nécessairement des intervalles, il ordonna d'entretenir un feu continuel, dont il se promettait d'autant plus d'avantages, que l'usage des Espagnols est de se jeter ventre à terre lorsqu'ils voient une bordée prête à partir, et d'attendre dans cette posture qu'elle soit lâchée; après quoi ils se relèvent pour servir assez vivement le canon et la mousqueterie, jusqu'à ce qu'ils se croient menacés d'une autre bordée. En tirant coup sur coup on comptait leur faire perdre tous les avantages de cette méthode.

Le Centurion, se trouvant à la portée du canon ennemi, arbora pavillon. Anson crut observer que les Espagnols avaient négligé jusqu'alors de débarrasser leur vaisseau, et qu'ils étaient occupés à jeter dans les flots leur bétail et tout ce qui leur était incommode; il fit tirer sur eux ses pièces de chasse, quoique l'ordre général fût de ne tirer qu'à la portée du pistolet. Le galion répondit de ses deux pièces de l'arrière, et *le Centurion* se disposant à l'abordage, les Espagnols affectèrent de l'imiter. Bientôt il se plaça sous le vent des ennemis, et côte à côte, pour les empêcher de gagner de l'avant, et de se jeter dans le port de Jalapay, dont ils n'étaient éloignés que de sept lieues. Ce fut alors que le combat devint fort vif.

Pendant une demi-heure les Anglais dépassèrent le vaisseau ennemi, et foudroyèrent son avant. La largeur de leurs sabords les mettait en état de faire jouer toutes leurs pièces, tandis que le galion ne pouvait employer qu'une partie des siennes. Dès le commencement de l'action, les nattes dont ses bastingues étaient remplies prirent feu, et jetèrent une flamme qui s'élevait jusqu'à la moitié de la hauteur du mât de misaine. Cet accident, qui parut causé par la bourre du canon des Anglais, jeta leurs ennemis dans une extrême confusion; mais il fit craindre aussi au chef d'escadre que le galion n'en fût consumé, et que le feu ne communiquât même à son vaisseau. Enfin les Espagnols se délivrèrent de cet embarras en coupant leurs bastingues, et faisant tomber dans la mer toute cette masse enflammée. *Le Centurion* n'en conserva pas moins l'avantage de sa situation. Son canon était servi avec autant de régularité que d'ardeur, tandis que ses fusiliers, placés dans les hunes, découvraient tout le pont du galion, et qu'après avoir nettoyé les hunes ennemies, ils tuaient ou mettaient hors de combat tout ce qui se montrait sur le pont. Ce feu continuel causa un mal infini aux Espagnols. Leur général même fut blessé. Cependant, après une demi-heure de combat, *le Centurion* perdit l'avantage de sa situation, et l'ennemi continua de soutenir son feu pendant plus d'une heure; mais enfin le canon anglais, chargé à mitraille, fit une si terrible exécution

qu'ils commencèrent à perdre courage. Anson s'aperçut de leur désordre. Il voyait de son bord les officiers espagnols qui parcouraient le galion pour retenir leurs gens à leurs postes. Mais tous leurs efforts devinrent inutiles. Après avoir tiré pour dernier effort cinq ou six coups de canon avec assez de justesse, ils se reconnurent vaincus, et leur pavillon ayant été emporté au commencement de l'action, ils amenèrent l'étendard qui était au sommet du grand mât. Celui qui fut chargé de cette dangereuse commission aurait été tué par les fusiliers, si le chef de l'escadre, qui comprit de quoi il était question, ne les eût empêchés de tirer. Ainsi la victoire ne coûta plus rien aux Anglais. Le galion se nommait *Nuestra Señora de Cabadonga*. Il était commandé par le général don Géronimo de Montéro, Portugais de naissance, le plus brave et le plus habile officier que l'Espagne eût aux Philippines. Non-seulement il était plus grand que *le Centurion*, mais il avait à bord cinq cent cinquante hommes, trente-six pièces de canon, et vingt-huit pierriers. L'équipage était bien pourvu de petites armes, et le vaisseau bien muni contre l'abordage, tant par la hauteur de ses plats-bords que par un bon filet de cordes de deux pouces, dont il était bastingué, et qui se défendait par des demi-piques. Les Espagnols eurent soixante-sept hommes de tués dans l'action, et quatre-vingt-quatre blessés. *Le Centurion* ne perdit que deux hommes, et n'eut que dix-sept bles-

sés, entre lesquels on comptait un lieutenant. L'auteur conclut que les meilleures armes ont peu d'effet entre les mains mal exercées à s'en servir.

On n'entreprend point de représenter les transports de l'équipage anglais lorsqu'il se vit en possession d'un trésor qui avait fait depuis si long-temps l'unique objet de ses espérances, et pour lequel il avait tant souffert. Dans le même instant, il ne s'en fallut presque rien qu'un bonheur si grand ne fût anéanti par l'accident le plus funeste. A peine l'ennemi eut-il baissé pavillon, qu'un des lieutenans d'Anson, s'approchant de lui sous prétexte de le féliciter, lui dit à l'oreille que le feu avait pris au *Centurion*, fort près de la soute aux poudres. Le chef d'escadre reçut cette nouvelle sans émotion, et la sagesse de ses ordres fit éteindre l'incendie.

Il donna le commandement de la prise à Saumarez, son premier lieutenant, avec rang de capitaine de haut bord. Tous les prisonniers espagnols furent envoyés à bord du vaisseau anglais, à l'exception de ceux qu'on crut nécessaires pour aider à la manœuvre du galion. On apprit d'eux que l'autre galion, que les Anglais avaient empêché l'année d'auparavant de sortir d'Acapulco, n'avait point attendu l'arrivée de celui qu'ils avaient pris; et qu'ayant mis seul à la voile il devait être arrivé à Manille avant que *le Centurion* se fût porté au cap Spiritu-Santo. Les Anglais regrettèrent que le

temps perdu à Macao les eût empêchés de faire deux prises au lieu d'une.

Après l'action, ils résolurent de ne pas perdre un moment pour retourner dans la rivière de Canton. Cependant, Anson se crut d'abord obligé de faire transporter les trésors espagnols à bord du *Centurion*, et cette précaution était d'une extrême importance. La saison faisant craindre un fort mauvais temps dans une navigation qui devait se faire à travers des mers peu connues, il fallut qu'un butin si précieux se trouvât sous les yeux du chef d'escadre, et qu'il fût assuré contre toutes sortes d'accidens par la fidélité de l'équipage et par la bonté du vaisseau. Il n'était pas moins important de s'assurer des prisonniers; de là dépendaient non-seulement les trésors, mais la vie même des vainqueurs. Les Espagnols étaient plus nombreux du double que ceux qui les avaient pris; et quelques-uns d'entre eux, observant la faiblesse de l'équipage anglais, dont une partie n'était composée que de jeunes gens, regrettèrent, avec plusieurs marques d'indignation, d'avoir été vaincus, disaient-ils, par une poignée d'enfans. Pour leur ôter les moyens de se révolter, ils furent tous mis à fond de cale, sans autre exception que les officiers et les blessés, avec deux écoutilles ouvertes pour donner passage à l'air. On fit de quelques grosses planches deux espèces de tuyaux, dont le vide joignait l'écoutille du premier pont à celle du second. En facilitant l'entrée de l'air à fond de

cale, ces tuyaux assuraient les Anglais contre toutes les entreprises de leurs prisonniers, qui n'auraient pu déboucher par un canal de sept ou huit pieds de haut; et, pour en augmenter la difficulté, on braqua contre cette ouverture quatre pierriers chargés de balles, près desquels on posta des sentinelles, la mèche allumée à la main, avec ordre d'y mettre le feu au premier mouvement des Espagnols. Leurs officiers, au nombre de dix-huit, furent logés dans la chambre du premier lieutenant, avec une garde de six hommes; et le général même, qu'on fit coucher dans la chambre du chef d'escadre, eut une sentinelle près de lui. D'ailleurs tous les prisonniers étaient bien avertis que le moindre trouble serait puni de mort; et ces précautions n'empêchèrent pas que l'équipage anglais ne se tînt prêt à la moindre alarme. Tous les fusils étaient chargés et placés à vue d'œil; les matelots ne quittaient pas leurs sabres ni leurs pistolets; et les officiers, se couchant tout vêtus, dormaient avec leurs armes à côté d'eux.

L'auteur ne fait pas difficulté d'avouer que la condition des Espagnols était déplorable. Outre la chaleur, qui était excessive, ils souffraient à fond de cale toutes les incommodités d'une horrible puanteur. La ration d'eau qu'on leur accordait par jour suffisait à peine pour les empêcher de mourir de soif, puisqu'elle n'était que d'une pinte; on ne pouvait leur en donner davantage dans un temps où l'équipage même n'avait que la moitié de plus. Il parut surpre-

nant que, dans un assez long voyage, cette affreuse misère n'en fît pas mourir un seul; mais un mois d'une si rude prison les métamorphosa si singulièrement, qu'ayant paru forts et vigoureux lorsqu'ils y étaient entrés, ils en sortirent avec l'apparence d'autant de squelettes ou de fantômes.

Pendant qu'on prenait toutes ces mesures pour la sûreté des trésors et des prisonniers, Anson faisait gouverner vers la rivière de Canton, et le 30 juin au soir, on eut la vue du cap de l'Engano. Le lendemain on vit les îles de Bachi, et le 11 les Anglais prirent à bord deux lamaneurs chinois; l'un pour *le Centurion*, l'autre pour la prise; et, ne rencontrant aucun obstacle, ils arrivèrent heureusement devant la ville de Macao.

Ils avaient eu le temps, dans un si long intervalle, de compter la valeur du butin. Elle montait à un million trois cent treize mille huit cent quarante-trois piastres, et trente-cinq mille six cent quatre-vingt-deux onces d'argent en lingots; outre une partie de cochenille, et quelques autres marchandises d'assez peu de valeur en comparaison de l'argent. Cette prise, jointe aux autres, faisait à peu près la somme totale de quatre cent mille livres sterling, sans y comprendre les vaisseaux, les marchandises, etc., que l'escadre anglaise avait brûlés ou détruits aux Espagnols, et qui ne pouvaient aller à moins de six cent mille livres sterling. Ainsi l'auteur estime la perte de l'Es-

pagne à plus d'un million sterling, Si l'on y ajoute, dit-il, les dépenses que cette couronne fit pour l'équipement de l'escadre de don Pizarro , les frais extrordinaires où l'escadre anglaise la jeta dans ses ports d'Amérique, et la ruine de ses vaisseaux de guerre, le total doit monter à des sommes excessives.

On trouva sur le galion des dessins, des journaux, et la carte du grand Océan entre le Mexique et les Philippines.

En laissant tomber l'ancre en-deçà de Bocca-Tigris, passage étroit qui forme l'embouchure de la rivière de Canton, le dessein du chef d'escadre était d'entrer le lendemain dans ce canal, et de remonter jusqu'à l'île du Tigre, où la rade est à couvert de tous les vents. Mais on vit arriver avant la nuit une chaloupe envoyée par le commandant des forts de Bocca-Tigris pour s'informer d'où venaient les deux vaisseaux. Anson répondit à l'officier que le *Centurion* était un vaisseau de guerre du roi de la Grande-Bretagne, et l'autre bâtiment une prise qu'il venait de faire sur les Espagnols, qu'il voulait faire entrer dans la rivière pour y trouver un abri contre les ouragans de cette saison, et qu'il se proposait de partir pour l'Angleterre au retour de la bonne mousson. L'officier lui demanda un état des hommes, des armes et de toutes les munitions de guerre qu'il avait à bord, parce que son devoir l'obligeait d'en rendre compte au gouvernement de Canton. Mais lorsqu'il eut entendu que les Anglais

avaient quatre cents fusils et trois à quatre cents barils de poudre, il parut si effrayé de ce récit, qu'il n'eut pas la hardiesse de mettre ces deux articles sur la liste, dans la crainte de causer des alarmes à ses maîtres. Les Anglais s'imaginèrent qu'à cette occasion il défendit au lamaneur chinois de conduire les deux vaisseaux au delà de Bocca-Tigris.

Ce passage n'a guère qu'une portée de fusil de largeur. Il est formé par deux pointes de terre, sur chacune desquelles les Chinois ont un fort. Celui qui se présente à gauche n'est proprement qu'une batterie au bord de l'eau avec dix-huit embrasures; mais on n'y voyait alors que douze canons de fer, de quatre ou six livres de balle. Le fort de la droite ressemble assez à nos grands châteaux antiques. Il est situé sur un rocher élevé; mais les Anglais n'y aperçurent pas plus de huit ou dix canons de six livres de balle. Telles étaient les fortifications qui défendaient l'entrée de la rivière de Canton. Cette description doit faire juger qu'Anson ne pouvait être arrêté par de si faibles obstacles, quand les deux forts eussent été parfaitement fournis de munitions et de canonniers. Aussi le refus des lamaneurs n'empêcha-t-il point le chef d'escadre de lever l'ancre, et de passer entre les forts, en menaçant le pilote chinois de le faire pendre au bout de la vergue, s'il arrivait que l'un ou l'autre des deux vaisseaux touchât. On passa le détroit sans aucune opposition; mais le

malheureux lamaneur en fut puni par les Chinois, et le commandant même des forts ne fut pas traité avec moins de rigueur pour un mal auquel il n'avait pu s'opposer.

Le 16 juillet Anson envoya un de ses officiers à Canton, avec une lettre pour le vice-roi, dans laquelle il lui expliquait les raisons qui l'avaient obligé de passer le détroit de Bocca-Tigris, et le dessein où il était d'aller lui rendre ses devoirs. L'officier anglais fut reçu civilement, et le vice-roi promit d'envoyer le lendemain sa réponse. Dans le même temps quelques officiers espagnols demandèrent au chef d'escadre la liberté d'aller à Canton sur leur parole. Elle leur fut accordée pour deux jours. Les mandarins, apprenant qu'ils étaient dans cette ville, les firent appeler pour savoir d'eux-mêmes comment ils étaient tombés au pouvoir des Anglais. Ces généreux prisonniers déclarèrent de bonne foi que les rois d'Espagne et d'Angleterre étant en guerre ouverte, ils avaient résolu de prendre *le Centurion*, et qu'ils l'avaient attaqué dans cette vue; mais que l'événement avait été contraire à leurs espérances. Ils ajoutèrent que depuis leur infortune ils avaient reçu du chef d'escadre un traitement fort humain. Cet aveu dans une bouche ennemie fit une juste impression sur l'esprit des Chinois, qui avaient été portés jusqu'alors à prendre Anson pour un pirate. Mais, quoiqu'ils ne pussent douter du témoignage des Espagnols, ils leur deman-

dèrent comment il était possible qu'ils eussent été vaincus par un ennemi qui ne les égalait pas en forces, et pourquoi les Anglais ne les avaient pas tués tous, puisque les deux nations étaient en guerre. A la première de ces deux questions, les Espagnols répondirent que *le Centurion*, quoique beaucoup plus faible en équipage, était un vaisseau de guerre; qu'il avait par conséquent beaucoup d'avantages sur le galion, qui n'était qu'un vaisseau marchand. La seconde difficulté s'expliquait d'elle-même par l'usage établi entre les nations européennes de ne pas donner la mort à ceux qui rendent les armes. Mais ils reconnurent qu'Anson, cédant à la bonté naturelle de son caractère, les avait traités avec plus de douceur qu'il n'y était obligé par les lois de la guerre. Cette réponse inspira aux mandarins beaucoup de respect pour lui, quoique l'auteur n'ose assurer que le bruit des trésors dont il était en possession n'eût autant de part à ce sentiment que la haute idée qu'ils avaient conçue de son caractère.

Le 20, trois mandarins, accompagnés d'une suite fort nombreuse et d'une flotte de chaloupes, vinrent à bord du *Centurion*, et remirent au chef d'escadre un ordre du vice-roi qui leur accordait chaque jour une certaine quantité de vivres, et des pilotes pour conduire les deux vaisseaux jusqu'à la seconde barre. Ils ajoutèrent, en réponse à sa lettre, que le vice-roi s'excusait de recevoir sa visite

pendant les grandes chaleurs, parce que les mandarins et les soldats qui devaient nécessairement assister à cette cérémonie ne pouvaient s'assembler sans beaucoup de fatigue; mais que, vers le mois de septembre, lorsque la saison commencerait à s'adoucir, il le recevrait avec joie. Anson était informé qu'on avait déjà fait partir de Canton un courrier pour la cour de Pékin, avec la nouvelle de l'arrivée des deux vaisseaux. Il ne put douter que le motif des délais du vice-roi ne fût de gagner du temps, pour recevoir des ordres de l'empereur. Mais cette partie de la commission des mandarins n'était pas la plus importante. Ils parlèrent des droits que les deux vaisseaux devaient payer. Le chef d'escadre rejeta cette proposition d'un ton ferme. Il répondit que, n'ayant point apporté de marchandises dans leurs ports, et n'ayant pas dessein d'en emporter, il ne devait pas être compris dans le cas des lois de la Chine, qui ne pouvaient regarder que les vaisseaux marchands; qu'on n'avait jamais exigé de droits pour les vaisseaux de guerre dans les ports où l'usage était d'en recevoir; et que les ordres du roi son maître lui défendaient expressément de se relâcher sur ce point. Une réponse si décisive arrêta les mandarins. Ils passèrent au dernier article de leur commission; c'était de prier le chef d'escadre de relâcher les prisonniers qu'il avait à bord, parce que le vice-roi craignait que l'empereur son maître n'apprît avec chagrin qu'on retenait

captifs dans son propre domaine des gens d'une nation qui lui était alliée, et qui faisait un grand commerce avec ses sujets. Anson souhaitait ardemment d'être délivré de ses prisonniers espagnols. Cependant, pour relever le prix d'une faveur qu'il avait dessein d'accorder, il fit quelques difficultés, après lesquelles il feignit de céder au désir d'obliger le vice-roi. Les mandarins partirent; et quatre jours après, quelques jonques vinrent prendre les prisonniers pour les transporter à Macao. Ensuite les deux vaisseaux allèrent jeter l'ancre au-dessus de la seconde barre, où ils devaient rester jusqu'à la mousson.

On passe sur un long détail d'injustices, de tromperies et de vols, que les Anglais essuyèrent de la part des Chinois avant de pouvoir se procurer, pour leur argent, les provisions dont ils avaient besoin pour retourner en Europe. L'auteur est fort éloigné de souscrire aux éloges que les missionnaires prodiguent à cette nation. « En fait d'artifice, dit-il, de fausseté et d'attachement pour le gain, il serait difficile de trouver dans un autre pays du monde des exemples comparables à ceux qu'on voit tous les jours à la Chine. Il en rapporte un grand nombre. Qu'on juge, ajoute-t-il, par ces échantillons des mœurs d'une nation qu'on préfère souvent au reste des humains, comme le modèle des plus excellentes qualités. »

Mais le chef d'escadre était moins inquiet de ces difficultés que de se voir presque à la fin

du mois de septembre sans avoir reçu le moindre message de la part du vice-roi. Ses réflexions ne lui firent pas trouver d'autre moyen, pour sortir d'embarras, que d'aller lui-même à Canton. Il envoya un de ses officiers, le 27 septembre, au mandarin qui avait été chargé de l'inspection de son vaisseau, pour l'informer qu'il était résolu de se rendre à Canton dans sa chaloupe, et que le lendemain de son arrivée, il ferait prier le vice-roi de fixer le temps de l'audience. Le mandarin se contenta de répondre qu'il ferait savoir au vice-roi les intentions du chef d'escadre.

On n'en fit pas moins les préparatifs qui convenaient à ce voyage. L'équipage de la chaloupe, au nombre de dix-huit hommes, fut vêtu fort proprement. L'habit uniforme était d'écarlate, avec des vestes d'une étoffe de soie bleue, garnies de boutons d'argent, et les armes du chef d'escadre sur l'habit et sur le bonnet. Pour se disposer à tout événement, Anson donna commission de capitaine au premier lieutenant de son vaisseau, et lui laissa ses instructions. Elles portaient que, s'il était retenu pour la querelle des droits, le galion serait détruit, et que *le Centurion* descendrait la rivière au-dessous de Bocca-Tigris, et s'arrêterait au delà du détroit pour y attendre de nouveaux ordres du chef d'escadre.

Tous les officiers des vaisseaux anglais, danois et suédois, se rendirent à bord du *Centurion* pour servir de cortége au chef de la

nation anglaise. Le même jour il s'embarqua dans sa chaloupe, suivie de celles des vaisseaux marchands. En passant devant la rade de Vampo, où les Européens étaient à l'ancre, il fut salué par tous leurs vaisseaux, à l'exception de ceux des Français, et le soir il entra dans Canton. A son arrivée, il reçut la visite des principaux marchands chinois, qui le félicitèrent d'être venu sans obstacle, et qui affectèrent de lui en témoigner beaucoup de joie. Mais c'était un nouvel artifice pour l'engager à se reposer sur eux du soin de lui ménager l'audience du vice-roi. Il prit confiance à leurs promesses, sans avoir néanmoins à se reprocher trop de crédulité, puisqu'il en fut pressé fort vivement par les marchands de sa propre nation. Pendant plus d'un mois on ne l'entretint que des mouvemens qu'on se donnait pour le satisfaire. Cependant, un délai, dont il ne prévoyait pas la fin, lui faisant reconnaître qu'il était joué par de faux prétextes, il prit le parti de s'adresser directement au vice-roi, et de lui demander une audience, sans laquelle il comprit qu'il n'obtiendrait jamais la permision de faire embarquer ses vivres. Il la demanda par une lettre dont il chargea le mandarin qui commandait la garde à la principale porte de Canton. Un jeune facteur du comptoir anglais, qui parlait fort bien la langue chinoise, lui servit d'interprète. Dans l'intervalle, onze rues de Canton furent consumées par le feu; et les secours que les Anglais prêtèrent aux habitans

pour la conservation du reste de la ville, disposèrent si favorablement l'esprit du vice-roi, qu'enfin l'audience fut fixée au 30 novembre.

Cette nouvelle fut d'autant plus agréable au chef d'escadre, que le conseil n'avait pu se déterminer là-dessus sans renoncer à la prétention des droits, et sans avoir pris la résolution de lui accorder tout ce qu'il avait demandé; car les magistrats chinois n'ignoraient pas ses dispositions, et leur fine politique ne leur aurait pas permis de l'admettre à l'audience pour contester avec lui. Dans cette idée, il se prépara gaîment à se rendre au palais; sûr d'ailleurs de son interprète, qui lui promit de répéter hardiment tout ce qui lui serait dicté. Le jour marqué, à dix heures du matin, un mandarin vint l'avertir que le vice-roi était prêt à le recevoir. Il se mit en chemin avec sa suite. A la porte de la ville il trouva deux cents soldats en bon ordre, qui l'accompagnèrent jusqu'à la grande place du palais. Dans cette place il y en avait dix mille sous les armes, au travers desquels il fut conduit jusqu'à la salle d'audience. Il y trouva le vice-roi dans un fauteuil de parade, sous un dais fort riche, accompagné de tous les mandarins du conseil. On avait laissé pour le chef d'escadre un siége vide qu'il occupa, n'ayant entre le vice-roi et lui que le chef de la loi et celui de la trésorerie, qui, suivant le cérémonial chinois, ont la préséance sur tous les officiers d'épée.

Dans le cours de cette audience, Anson ap-

prit de la bouche même du vice-roi que c'était par sa lettre qu'il avait eu la première nouvelle de son arrivée à Canton; mais il n'avait pas besoin de cette humiliante confirmation pour reconnaître l'infidélité des marchands. On ne lui parla point des droits. On lui accorda toutes les permissions qu'il demandait, et lorsqu'il eut achevé ses explications, le vice-roi lui fit des remercîmens fort vifs de l'important service qu'il avait rendu à la ville de Canton pendant l'incendie. Cependant il observa qu'il y avait bien long-temps que *le Centurion* était sur les côtes de la Chine; et, pour adoucir cette espèce de plainte, il lui souhaita un heureux retour en Europe.

En sortant de la salle d'audience, le chef d'escadre fut pressé d'entrer dans un appartement voisin, où l'on avait préparé des rafraîchissemens pour lui; mais, apprenant que le vice-roi n'y devait pas être, il s'en excusa civilement. A son retour, il fut salué de trois coups de canon, nombre que les Chinois ne passent jamais dans aucune cérémonie. Sa joie fut extrême, non-seulement d'avoir obtenu des permissions qui le mettaient en état de partir au commencement de la mousson, et d'arriver en Angleterre avant qu'on pût savoir en Europe qu'il était en route pour le retour, mais encore plus d'avoir établi par un exemple éclatant l'exemption des vaisseaux de guerre de sa nation dans les ports de la Chine.

Les ordres du vice-roi furent exécutés avec

tant de diligence, que dans l'espace de quatre jours Anson vit toutes les provisions à bord, et qu'il ne lui resta qu'à faire lever l'ancre pour descendre la rivière. *Le Centurion* et sa prise passèrent Bocca-Tigris le 10 décembre. Ils mouillèrent le 12 devant Macao. Les marchands de cette ville avaient offert six mille piastres pour le galion, prix fort au-dessous de sa valeur. Ils souhaitaient de conclure le marché; mais, comme ils n'ignoraient pas que les Anglais étaient dans l'impatience de partir, ils ne voulaient rien ajouter à leurs offres. Anson avait trouvé assez de nouvelles de l'Europe à Canton pour être persuadé que la guerre entre l'Espagne et l'Angleterre durait encore, et que la France se déclarerait pour l'Espagne. Il savait aussi qu'on ne pouvait être informé de sa victoire en Europe avant le retour des vaisseaux marchands qu'il avait trouvés à la Chine. Ces deux raisons, qui devaient lui faire hâter son voyage, le déterminèrent à livrer le galion pour la somme qu'on lui offrait.

Il mit à la voile pour son retour, le 15 décembre. La navigation fut heureuse jusqu'au détroit de la Sonde, où il mouilla le 3 janvier, dans la rade de l'île du Prince, pour faire de l'eau et du bois. Il remit en mer le 8, et la même fortune l'accompagna jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Trois semaines de repos dans cette belle colonie, qui lui rappela les charmantes vallées de Juan Fernandès, et les belles clairières du Tinian, le mirent en état

d'en partir le 3 avril. Il découvrit l'île de Sainte-Hélène le 19 mai, mais sans y vouloir toucher. Le 12 juin, il eut la vue du cap Lézard, et le 15 au soir il arriva sur la rade de Spithead, après un voyage de trois ans et neuf mois.

LIVRE SECOND.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET DANS LE GRAND OCÉAN, ENTREPRIS DEPUIS 1764.

Parmi les voyages autour du monde dont on a offert l'analyse au lecteur dans le livre qui précède, on ne compte que ceux de Magellan, de Le Maire et Schouten, et de Roggeween, qui aient été entrepris expressément pour faire des découvertes. Les autres n'avaient pour but que de faire des courses sur les Espagnols; et si quelques découvertes ont eu lieu dans le cours de ces expéditions, elles ont été dues uniquement au hasard. L'avidité seule avait conduit dans ces parages éloignés la plupart des navigateurs européens; et si l'on admire la hardiesse qui les portait à affronter les périls inséparables de voyages aussi longs au milieu de mers jusqu'alors peu fréquentées, l'humanité gémit de voir employer à la destruction le courage et les talens dont ces marins donnaient fréquemment des preuves signalées.

Le peu de succès qui avait accompagné quelques-unes de ces expéditions hasardeuses avait graduellement ralenti l'ardeur à les entreprendre. On les voit d'abord très-nombreuses

à la fin du seizième siècle, et au commencement du dix-septième; elles sont équipées aux frais des gouvernemens. A la fin de ce siècle, au contraire, et au commencement du dix-huitième, ce ne sont plus que des particuliers qui s'y livrent. Les flibustiers y ont la principale, et même l'unique part. L'expédition de l'amiral Anson est la dernière qu'un gouvernement ait formée : elle eut un plein succès; mais il ne put faire oublier les désastres dont elle avait été accompagnée.

Enfin, en 1764, une carrière plus noble s'ouvrit à l'ardeur des hommes qu'une navigation longue, difficile, dangereuse, n'était pas capable de rebuter. Le goût des voyages de découvertes se ranima. Les gouvernemens conçurent qu'ils pouvaient acquérir plus de solide gloire en employant quelques vaisseaux à étendre la connaissance du globe qu'en envoyant des flottes nombreuses porter au loin la dévastation chez leurs ennemis. L'Angleterre donna l'exemple. Sa situation, sa marine, plus considérable que celle des autres pays; l'étendue de son commerce, le génie de ses habitans, lui devaient naturellement inspirer l'idée d'entreprendre des voyages dont il était possible qu'un jour elle retirât des avantages réels.

En 1764, l'Angleterre était en paix. Le prince qui la gouvernait depuis quelques années s'empressa d'adopter les plans qu'on lui soumit pour faire examiner par ses flottes les portions du globe qui n'avaient pas encore été

suffisamment explorées; et ce monarque éclairé sut ainsi mettre à profit ses moyens et ses forces, pour ordonner et diriger des entreprises dont le succès a parfaitement répondu à ses vues.

Dans les voyages exécutés par ses ordres, et dont on va lire la relation, les vaisseaux étaient commandés par des officiers choisis dans un corps de marine où le courage et les talens sont communs. Ces voyages ont été des expéditions vraiment philosophiques. Les capitaines ont été accompagnés de savans et d'artistes qui réunissaient au plus grand zèle des connaissances de tous les genres. Jamais voyageurs, en découvrant des terres nouvelles et des peuples inconnus, n'ont examiné les lieux, décrit les productions naturelles, observé les hommes avec plus d'attention, de sagesse et de lumières.

Ce qu'il est surtout intéressant de remarquer, c'est l'esprit d'humanité et de justice avec lequel ces navigateurs se sont fait un devoir de traiter les peuples sauvages qu'ils ont trouvés; c'est la bonne foi qu'ils mettent dans le trafic, la patience avec laquelle ils supportent les insultes et les menaces, la douceur avec laquelle ils pardonnent des violences et des infidélités qu'il leur est si aisé de punir. Quand on compare cette conduite avec la férocité et l'inhumanité des premiers conquérans du Nouveau-Monde, on aime à sentir ce qu'on doit à cet esprit philosophique qui distingue l'Europe,

et qui n'a guère pour ennemis que ceux qui ont quelque chose à craindre des progrès de la raison et des lumières,

Cependant, il a fallu quelquefois employer des moyens violens, comme on le verra en lisant les relations suivantes. Les réflexions que fait à ce sujet le docteur Jean Hawkesworth, rédacteur des premiers voyages des navigateurs anglais, sont pleines de sens; son langage est celui de la raison même.

« Je ne puis, dit-il à la fin de son discours préliminaire, terminer ce discours sans exprimer la peine que j'ai ressentie en racontant le malheur de ces pauvres sauvages, qui, dans le cours des expéditions de nos navigateurs, ont péri par nos armes à feu lorsqu'ils voulaient repousser par la force l'invasion des étrangers dans leur pays. Je ne doute pas que mes lecteurs ne partagent avec moi le même sentiment; c'est cependant un mal qu'il me paraît impossible d'éviter. Toutes les fois qu'on cherchera à découvrir de nouveaux pays, il faut s'attendre à trouver toujours de la résistance; et, dans ce cas, il faut ou vaincre ceux qui résistent, ou abandonner l'entreprise. On dira peut-être qu'il n'était pas toujours nécessaire d'ôter la vie à ces Indiens pour les convaincre que leur résistance serait impuissante : je conviens que cela a pu être quelquefois; mais il faut considérer que, lorsque l'on entreprend de semblables expéditions, il faut bien les confier à des hommes qui ne sont point exempts des

faiblesses humaines, à des hommes qu'une injure soudaine provoque à la vengeance, que la présence d'un danger imprévu peut porter à un acte de violence pour s'y soustraire, qu'un défaut de jugement ou une passion extrême peut égarer, et qui sont toujours disposés à étendre l'empire des lois auxquelles ils sont soumis sur ceux qui ne connaissent même pas ces lois : tous les excès commis par quelque effet de ces imperfections naturelles de l'homme sont des maux inévitables.

» On dira peut-être encore que, si l'on ne peut éviter de semblables malheurs en allant découvrir des pays inconnus, il vaut mieux renoncer à ces découvertes ; je répondrai que, d'après les seuls principes sur lesquels cette question peut être fondée, il ne pourrait être permis en aucun cas d'exposer la vie des hommes pour des avantages de même espèce que ceux qu'on se propose en découvrant des terres nouvelles. S'il n'est pas permis de s'exposer à tuer un Indien pour venir à bout d'examiner le pays qu'il habite, dans la vue d'étendre le commerce ou les connaissances humaines, il ne le sera pas davantage d'exposer la vie de ses concitoyens pour étendre son commeree avec des peuples déjà connus. Si l'on ajoute que le danger auquel ceux-ci se soumettent est volontaire, au lieu que l'Indien se trouve malgré lui exposé au risque de perdre la vie, la conséquence sera encore la même ; car il est universellement convenu, d'après les princi-

pes du christianisme, que nous n'avons pas plus de droit sur notre propre vie que sur la vie des autres; et le suicide étant regardé comme une espèce de meurtre très-criminel, tout homme sera coupable d'exposer sa propre vie pour un motif qui ne lui permettrait pas d'attenter à celle d'un autre. Si l'on peut donc sans crime sacrifier la vie des hommes dans des entreprises qui n'ont pour but que de satisfaire des besoins artificiels, ou d'acquérir de nouvelles connaissances, il n'y en aura pas non plus à employer la force pour descendre sur un pays nouvellement découvert, dans la vue d'en examiner les productions. Si ce principe n'était pas reçu, toute profession où les hommes exposent leur vie pour des avantages de même genre ne devrait pas être permise; et quelle est la profession qui ne compromette pas la vie des hommes? Examinons cette multitude infinie occupée aux arts, depuis le forgeron couvert de sueur devant un fourneau sans cesse embrasé, jusqu'à l'ouvrier sédentaire qui pâlit sur un métier, on verra partout la vie des hommes sacrifiée en partie aux besoins factices de la société. Dira-t-on que la société civile, à qui on fait ce sacrifice, est par-là même une combinaison contraire aux grands principes de la morale, qui sont la base de toute espèce de devoir? Dira-t-on qu'il est contre la nature d'exercer les facultés qui sont les marques de distinction de notre nature même? Que, l'homme étant doué de

pouvoirs divers que la société civile peut seule mettre en action, cette société civile est contraire à la volonté du Créateur; et qu'il lui serait plus agréable que nous ne fussions pas sortis de l'état sauvage où ces pouvoirs resteraient engourdis dans notre sein comme la vie dans l'embryon pendant toute la durée de notre existence? Cette conséquence paraîtra certainement extravagante et absurde (1); car, quoique le commerce et les arts nuisent en quelques occasions à la vie des hommes, en d'autres ils servent à la conserver; ils subviennent aux besoins de la nature, sans rapine et sans violence; et, en présentant aux habitans d'un même pays un intérêt commun, ils les empêchent de se diviser en ces tribus particulières qui, chez les peuples sauvages, se font perpétuellement la guerre avec une férocité inconnue partout où existe le gouvernement civil; les connaissances et les arts ont adouci les mœurs des hommes. Il paraît donc raisonnable de conclure que les progrès des sciences et du commerce sont, en dernière analyse, un avantage pour tous les hommes, et que la perte de la vie qui peut en résulter pour quelques individus est au nombre des maux particuliers qui concourent au bien général.»

(1) C'est pourtant la conséquence qui résulte de tous les ouvrages de J.-J. Rousseau sur cette matière; mais tout ce qu'il y a d'hommes sensés a toujours été de l'avis de M. Hawkesworth, et la simple vérité est préférable à des erreurs éloquentes.

On s'étonne qu'une si grande partie de ce globe que nous habitons soit encore inconnue; mais, s'écrie Hawskesworth, ne serait-il pas plus naturel de s'étonner au contraire que nous le connussions déjà si bien? Quand on fait attention aux souffrances et aux dangers de toute espèce qui accompagnent les navigations dans des mers nouvelles, et quand on considère combien sont éloignés et incertains les avantages qu'on peut en retirer, on ne saurait refuser son admiration et sa reconnaissance à des hommes qui ont assez de zèle et de courage pour exécuter ces pénibles et périlleuses entreprises.

Nous croyons devoir mettre le lecteur à portée de juger plus aisément des découvertes géographiques faites par les navigateurs dont nous allons raconter les travaux, en rappelant en peu de mots ce qu'on connaissait avant eux des contrées qu'ils ont examinées.

Les navigateurs qui jusqu'à eux avaient parcouru le grand Océan, n'avaient pas pu déterminer si la Nouvelle-Bretagne était une seule île. La côte orientale de la Nouvelle-Hollande était absolument inconnue. On ne connaissait guère de la Nouvelle-Zélande que le canton où débarqua Tasman, et qu'il appela *baie des Assassins;* et l'on supposait d'ailleurs que cette région faisait partie du continent méridional. Les cartes plaçaient dans le grand Océan des îles imaginaires qu'on n'a point trouvées, et elles représentaient comme n'étant occupés

que par la mer de grands espaces où l'on a découvert plusieurs îles. Enfin beaucoup de géographes pensaient que, depuis le degré de latitude sud auquel les navigateurs s'étaient arrêtés, il pouvait y avoir jusqu'au pôle austral un continent fort étendu. Grâces au zèle infatigable des navigateurs modernes, les erreurs ont été rectifiées, et les points douteux éclaircis.

FIN DU VINGT-DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

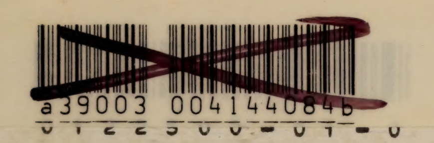
CONTENUES DANS CE VOLUME.

CINQUIÈME PARTIE. — VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET DANS LE GRAND OCÉAN.

LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

FIN DE LA TABLE.


a39003 004144084b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 02 05 18 03 2